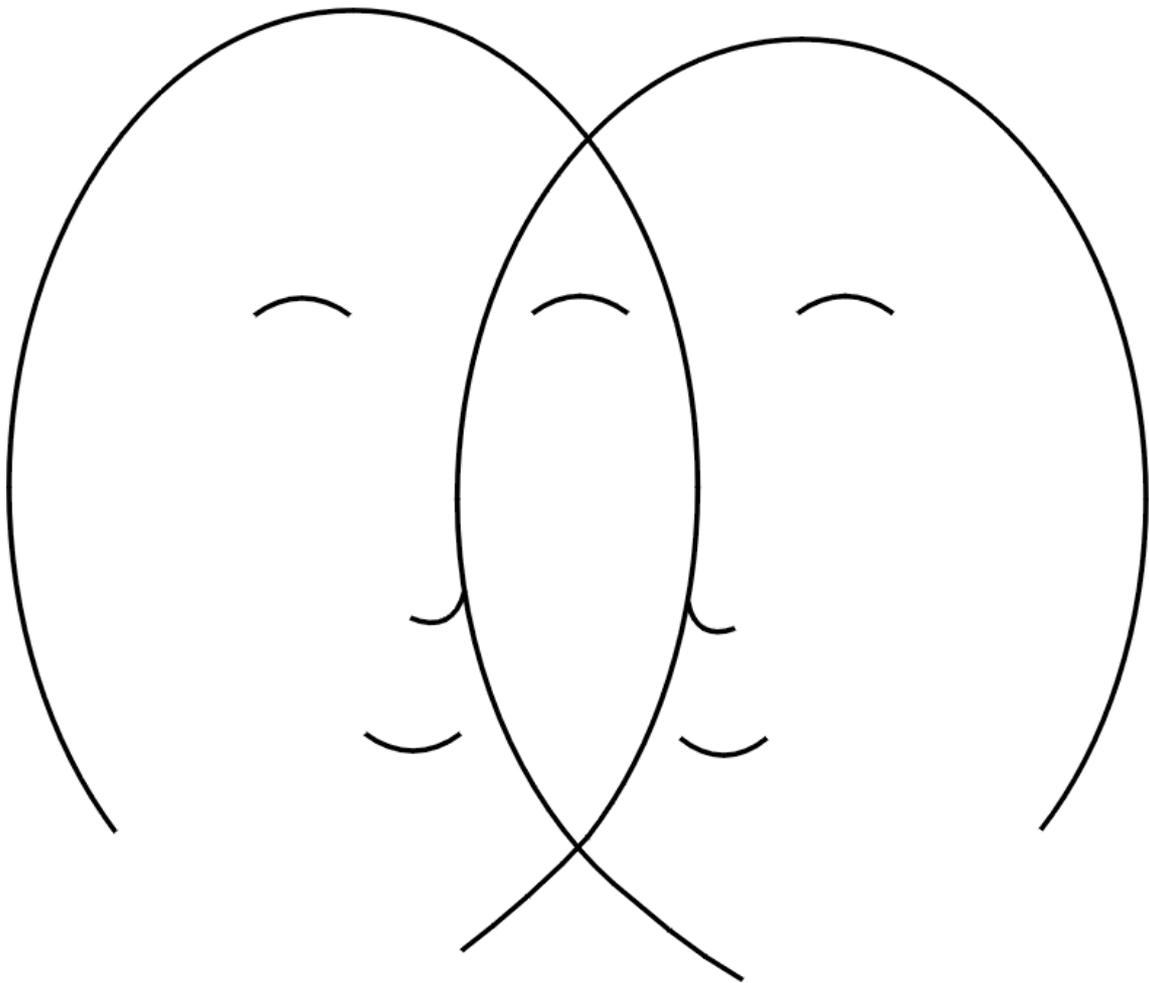


Vahé Zartarian

Vers l'Homme de demain



Droits d'auteur

Bien que ce document soit en libre accès, il n'est pas pour autant libre de droits. L'auteur reste seul détenteur de tous les droits de diffusion et d'exploitation. Merci de le respecter.

Bien que disponible gratuitement pour que tout le monde y ait accès sans barrière, ce document n'est pas pour autant sans valeur. Si vous souhaitez participer aux frais de création et de diffusion, rendez-vous sur :

www.co-creation.net

Préface à la seconde édition

La rédaction de cet ouvrage date maintenant de près de dix ans. Sur le fond mes idées n'ont guère changé ; elles se sont même approfondies. J'ai particulièrement développé la construction d'une nouvelle architecture, architecture de formes et de matières autant qu'architecture de l'être, la musique, musiques de sons par opposition aux musiques de notes, ainsi que la possibilité d'un saut évolutif de l'espèce humaine. Ces idées sont exposées dans de nouveaux ouvrages qui, comme celui-ci, sont disponibles directement sur mon site : www.co-creation.net

Pour en revenir à *Vers l'homme de demain*, il est probable qu'aujourd'hui je ne l'écrirais pas tout à fait de la même manière. En particulier, je distinguerais davantage ma vision de l'homme de demain en tant que nouvelle espèce, d'une vie à vivre aujourd'hui qui soit aussi un chemin vers cette utopie réaliste d'un futur possible.

Ayant actuellement d'autres chantiers, notamment la musique et un toit à réparer, je n'envisage pas dans l'immédiat une réécriture de *Vers l'homme de demain*. Au détail de forme près que je viens d'évoquer, il reste tout à fait d'actualité en l'état. Je vous le livre donc tel quel en souhaitant qu'il nourrisse vos plus grands rêves.

Chaudon, janvier 2010

Vahé

Sommaire

Avertissement.....	1
Prologue.....	2
Chapitre 1 : expériences du futur.....	6
préliminaires.....	6
un orgasme féminin dans un corps masculin.....	7
une évolution collective.....	8
perceptions tridimensionnelles.....	11
un accouchement sans douleur.....	13
des animaux et des hommes : rencontre du troisième type.....	14
un rêve partagé.....	17
un corps eau.....	18
Chapitre 2 : esquisse de l'HOMME.....	21
perspectives.....	21
un corps eau.....	23
des perceptions nouvelles.....	25
la communication intuitive.....	28
s'incarner : profondeur et légèreté.....	30
se nourrir.....	32
voyager.....	34
l'androgynie.....	35
l'enfantement.....	37
Chapitre 3 : petite histoire du futur,les retrouvailles.....	40
Chapitre 4 : de l'homme à l'HOMME.....	42
Chapitre 5 : métaphysique et physique de l'alimentation.....	46
constat.....	46
vivre sans manger.....	48
se relier.....	53
manger pour renaître.....	57
Chapitre 6 : nourritures spirituelles.....	59
corps et esprit.....	59
poisons.....	60
contrepoisons.....	61
se perdre.....	63
se retrouver.....	64

Chapitre 7 : eau, air, son, lumière.....	66
fluxions primordiales.....	66
l'eau.....	67
les élixirs floraux.....	70
l'air.....	73
son et ondes acoustiques.....	76
lumière et ondes électromagnétiques.....	79
Chapitre 8 : nourritures animales et végétales.....	82
perspective.....	82
première ligne directrice : jouer DANS l'univers en confiance.....	82
deuxième ligne directrice : manger vivant en co-évolution.....	84
troisième ligne directrice : manger des fruits en abondance.....	86
quatrième ligne directrice : faire caca en conscience.....	88
Chapitre 9 : la maladie, de l'apocalypse à la mue.....	91
prologue.....	91
apocalypses.....	91
guérir le corps.....	93
guérir l'esprit.....	95
aider.....	97
muer.....	98
mourir.....	100
Chapitre 10 : petite histoire du futur, le chagrin de l'arbre-cocon	101
Chapitre 11 : trois approches révolutionnaires en agriculture.....	106
prologue.....	106
l'agriculture naturelle de Masanobu Fukuoka	108
dialogue avec les esprits de la Nature à Findhorn	113
la permaculture de Bill Mollison	119
conclusion.....	125
Chapitre 12 : la co-science avec Gaïa.....	127
prologue.....	127
Gaïa.....	129
jeux de miroir.....	132
la coopération entre l'homme et Gaïa.....	134
épistémologie de l'objet / épistémologie du sujet	136
la co-science.....	138
résumé.....	140
pour en finir avec l'agriculture.....	141
Chapitre 13 : la biotecture.....	143
de l'architecture à la biotecture.....	143
le Cocon.....	144
morphogenèse.....	146
ontogenèse.....	148

l'incarnation de la forme.....	151
premier exemple.....	153
deuxième exemple.....	154
espaces collectifs.....	155
Chapitre 14 : interlude, une fête de la saint Jean.....	158
Chapitre 15 : les jeux de je.....	163
je tue il.....	163
je.....	164
l'ego, et son envers.....	166
les illusions de l'ego.....	167
le piège des illusions.....	169
de l'envahissement à l'anéantissement.....	171
acteur, spectateur, auteur.....	173
expansion de l'ego.....	175
l'ego, un outil pour grandir.....	176
Chapitre 16: je-tu.....	178
prologue : les relations homme-femme.....	178
premier épisode : le couple.....	178
deuxième épisode : métaphysique des relations homme-femme.....	181
troisième épisode : masculinité et féminité.....	183
quatrième épisode : un homme et une femme.....	186
cinquième épisode : la communication authentique.....	189
sixième épisode : les Noces Cosmiques.....	191
Chapitre 17 : interlude, les Noces Cosmiques	194
Chapitre 18 : je-nous.....	197
1-2-3 ... beaucoup.....	197
c'est à moi.....	198
jeux de pouvoir.....	201
les égrégores.....	204
de la création collective à la co-crétion.....	206
au-delà de l'HOMME.....	210
Chapitre 19 : les cocréastères.....	211
cocréastères = Oasis.....	211
cocréastères = Cocons.....	214
cocréastères = création, co-crétion.....	215
cocréastères = monastères.....	216
du monastère au village.....	219
les cocréastères, en guise de commencement.....	221
Chapitre 20 : scénario probable pour un futur possible.....	222
première étape : la préparation du terreau et de la graine.....	222
deuxième étape : le temps des pionniers.....	223

troisième étape : la séparation du Nouveau et de l'Ancien.....	223
quatrième étape : les vases communicants.....	225
cinquième étape : le nouveau monde.....	226
Chapitre 21 : petite histoire du futur, le départ.....	227
Epilogue.....	231
Du même auteur.....	232

Avertissement

Tout langage est le reflet d'une vision du monde. Voilà pourquoi il est si difficile d'exprimer une pensée nouvelle avec des mots anciens. Et pour être nouvelle, la Vision développée ici l'est ! Alors pour que nous nous comprenions tout de même avec les mots d'aujourd'hui, force m'a été de faire des compromis.

Je n'ai pu faire autrement que construire un discours linéaire pour exposer un ensemble d'idées qui se présentent dans mon esprit comme une seule et vaste 'bulle de pensée'. C'est pourquoi je recommande lors d'une première lecture de ne pas trop s'attacher aux détails et de chercher plutôt à s'imprégner de l'esprit, du sens global de cette 'bulle'. Vous pouvez même sans problème sauter les parties qui ne vous intéressent pas.

Malgré mes efforts pour exposer aussi simplement et justement que possible des idées nouvelles avec des mots anciens, il m'a fallu forger quelques mots nouveaux. Ils sont peu nombreux, et leur signification se déduit en général aisément de leurs racines.

Dans d'autres cas, pour ne pas alourdir le discours, j'ai préféré conserver des mots anciens, mais en leur donnant un sens nouveau ; c'est le cas en particulier du mot 'homme' pour lequel j'adopte la convention suivante :

- le terme '*homme*' en minuscules et italique désigne l'espèce humaine actuelle ;
- le terme '*HOMME*' en majuscules et italique désigne l'*homme* métamorphosé ;
- les termes 'homme' et 'femme' en minuscules désignent respectivement les représentants mâles et femelle de l'espèce humaine actuelle ;
- les termes 'HOMME' et 'FEMME' en majuscules désignent respectivement les représentants mâles et femelle de la nouvelle espèce.

Ce n'est pas parfait, d'autant que ça ne fonctionne qu'à l'écrit et pas à l'oral. L'avantage tout de même est que c'est simple et facile à retenir. Nous nous en accommoderons en attendant de trouver mieux, en attendant d'être aptes à nommer notre futur. Ce jour-là, une étape majeure de son incarnation sera franchie...

Prologue

De tous les livres que j'ai écrits, celui-ci est à mes yeux le plus important. J'y ai mis tout de moi, le meilleur je crois, même si ce 'meilleur' n'est pas toujours à la hauteur de mes espérances ! Quoiqu'il en soit, c'est mon chef d'œuvre au sens compagnonique, tout à la fois un aboutissement et un commencement. Un aboutissement d'une quête de plus de 20 ans, un parcours sinueux de recherches, d'intuitions, d'expériences ; un commencement aussi, le début de matérialisation d'un projet qui m'inspire depuis si longtemps, et dont l'ampleur, je l'avoue, me dépasse de beaucoup, m'effraie presque, en tout cas me donne l'énergie de rester sur cette planète.

Tout a commencé lorsque, aux environs de ma vingtième année, j'ai ouvert grand les yeux sur le monde pour réaliser que : « ce monde n'est pas mon monde ». Parce qu'avant, j'étais tellement absorbé par mon objectif de rentrer à l'école polytechnique (décision prise quand j'avais 11 ou 12 ans), que j'étais incapable de voir quoi que ce soit. Après mes 20 premières années passées dans les certitudes et couronnées de succès, vint le temps de l'errance, des tâtonnements, des déchirements, jalonnés d'éclairs de beautés et de joies indicibles. Alors la compréhension que ce monde est bien mon monde, qu'il vit et palpète au-dedans de moi, et que je suis là pour faire quelque chose au-dedans de lui.

Mais non pas vouloir le changer de force. Le monde au-dehors n'est-il pas le simple reflet de ce que nous sommes au-dedans ? S'il est devenu une telle poubelle, n'est-ce pas parce que nos têtes sont pleines de détritiques nauséabonds sous forme de pensées de haines, de peurs, de souffrances ? Et lorsqu'il nous apparaît dans toute sa magnificence, ne révèle-t-il pas le plus beau de notre être ? Donc d'abord nous changer nous-mêmes, à travers un cheminement personnel évidemment et pas dans des grandes usines à décerveler les masses que l'*homme* dans ses délires a construites ; alors le monde sera différent, reflétant là encore ce que nous sommes. Au fond, tout ce mal être qui transpire de chacun de nous n'est qu'une forme de nostalgie, non pas d'un *homme* passé, mais d'un *HOMME* à venir, à rêver avant de l'incarner. Voilà pourquoi, même si je ne me bats plus pour changer le monde, je m'efforce de ne plus cultiver certains comportements destructeurs dont les principaux moteurs sont la peur et l'ignorance. J'aspire à bien plus, et cette aspiration m'a conduit à croiser la route d'autres êtres qui rêvent eux aussi d'un nouveau monde plus favorable à l'épanouissement de la Vie, d'un nouvel *HOMME* plus léger, plus aimant, plus joyeux, et pour cet *HOMME* d'une nouvelle peau.

Mon itinéraire est loin d'être unique. De plus en plus d'individus éprouvent un grand malaise à s'insérer dans le monde actuel : vies vidées de sens, déliquescence des relations humaines, pollution et destruction de la Nature, etc. Inutile d'élaborer, l'actualité est pleine de ces événements qui donnent mal au cœur et procurent un désagréable sentiment d'impuissance.

Quant au futur promis par la pensée dominante en prolongement de ce présent, il est encore plus vidé de sens, déprimant, et débilisant. Alors que faire dans ce présent insatisfaisant et face à cette perspective inacceptable ? Diverses attitudes sont possibles :

- subir, jusqu'à n'en plus pouvoir, et s'échapper alors par accident ou maladie ;

- se révolter, plus ou moins violemment, ce qui constitue un bon dérivatif sur le plan émotionnel et énergétique, mais qui au fond ne résout rien, pas plus individuellement que collectivement ;
- fuir, en s'agitant pour toutes sortes de causes étiquetées 'bonnes', en changeant quand les résultats se révèlent insatisfaisants, ou quand surgissent des conflits de pouvoir ;
- fantasmer sur une herbe qui serait plus verte ailleurs sans jamais rien entreprendre, ou sur l'inéluctabilité d'une apocalypse et d'un renouveau impulsés par des configurations planétaires, des messies opportunistes ou des extraterrestres alternativement malveillants et bienveillants ;
- créer et expérimenter, dans tous les domaines de la vie, avec le courage de tout remettre en cause, l'envie de jouer à ouvrir des voies nouvelles, avec suffisamment d'humour et de détachement pour ne pas se laisser emporter par d'apparents échecs, ni sombrer dans l'orgueil pour d'apparents succès, avec aussi beaucoup de respect et d'amour pour Tout-Ce-Qui-Est pour révéler de plus en plus la beauté et la joie.

Vous l'aurez deviné, ce projet est destiné à ces derniers, ces Fous, ces Joueurs de la Création qui ont envie de prendre à bras le corps la matière de ce monde, la pétrir, lui insuffler un supplément d'esprit pour redonner à la vie sens, beauté, et joie.

Si vous vous reconnaissez, ce livre est pour vous. Sinon, cherchez du côté d'ailleurs d'autres nourritures plus aptes à combler vos appétits...

On entend souvent dire que notre époque se perd par manque d'utopies. Pas facile à vrai dire de créer du Nouveau, a fortiori un Nouveau qui soit réaliste. Lorsqu'il s'agit de rêver le futur, que ce soit à titre personnel ou pour le collectif, il apparaît vite que nous sommes tellement prisonniers de nos croyances qu'imaginer du vrai Nouveau s'avère très difficile. En général, on balance entre le prolongement de l'existant, en mieux ou en moins bien selon que l'on a un tempérament optimiste ou pessimiste, ou la réaction à l'existant, façon retour à la Nature ou à la Tradition, et autres illusions passésistes. Entre l'homme bionique et la régression à l'âge de pierre, je choisis de créer une troisième voie.

Par expérience, je considère que le principal outil de travail du créateur doit être la poubelle ! Devenir créateur de futurs possibles exige d'être au préalable saboteur d'idées reçues. Et l'on jette, et l'on jette, et l'on jette, et l'on découvre que bien des croyances que l'on tenait pour essentielles ne le sont pas, et l'on s'allège, et l'on s'allège, et débarrassé enfin de tout ce fatras encombrant, l'on rentre en contact avec des parties plus profondes de notre être d'où jaillit la véritable création.

Attendez-vous donc à être surpris : ma vision du futur est en rupture complète avec tous les grands courants qui s'agissent aujourd'hui autour de cette question !

Mais ne vous attendez pas à ce que je vous parle de l'*homme* futur vu à travers les œillères des croyances présentes. Pour les connaître assez bien, les rêves de cyborgs, de clones, et autres prolongements technologiques de l'*homme* ne m'intéressent pas (j'en parle dans *cybermondes, où tu nous mènes Grand Frère*, Georg 2000), pas plus que les rêves d'un retour à l'*homme* du néolithique, voire du paléolithique. En l'affaire, critiquer ne mène à rien, sinon à nourrir l'objet de la critique et le faire exister plus encore. Voilà pourquoi il m'importe surtout de montrer qu'il existe au moins une autre voie possible, très différente, qui au lieu de se bâtir sur nos peurs, de cultiver la crainte de la vieillesse, de la maladie, de la mort, de la Nature, des autres, bref de tout y compris de soi !, de cultiver aussi notre impuissance, se bâtit sur ce que nous avons de plus grand, la joie, la beauté,

l'harmonie, la coopération, l'amour, l'humour. Alors, sachant que cette autre voie existe, l'on peut se réapproprier son pouvoir créateur, redevenir fier d'être un *homme*, se remettre à rêver, et son rêve l'incarner.

Attention, je ne prétends pas qu'une voie soit supérieure à l'autre, que l'une soit bonne parce que l'autre est mauvaise. Mesurer n'est pas juger. Je mesure, et je dis juste ceci : « ces voies-ci ne me semblent pas à ma mesure parce que je considère que je ne suis pas sur Terre pour la gratter et en tirer péniblement de quoi me nourrir, parce que je ne suis pas sur Terre pour me décerveler en me transformant en croyant servile ou en machine, je ne suis pas sur Terre pour vivre au détriment d'autrui... ; ces voies, j'en connais l'existence, elles ne m'attirent pas, je n'ai pas envie de les explorer ; par contre cette voie-là qui mène à l'*HOMME* m'attire et j'ai envie de l'explorer. » Chacun est libre de son choix, à condition de respecter la liberté de choix des autres, et d'assumer pleinement la responsabilité de ses décisions. Je ne prétends pas bâtir un dogme universel et infaillible ; je me contente d'explorer un système de croyances et d'en pousser jusqu'au bout la logique dans un sens qui me semble le plus favorable à l'épanouissement de la vie, de toute vie. Il ne s'agit que d'un futur possible. Et selon que ce rêve attirera suffisamment d'individus, il s'incarnera ou pas.

Pour certains, l'*HOMME* et le monde que j'évoque apparaîtront complètement fantaisistes. Pas pour moi évidemment, ni pour nombre de mes amis qui partagent déjà ces convictions. D'une part nous avons vécu toutes sortes d'expériences qui nous font penser que cet *HOMME* futur existe déjà potentiellement en l'*homme* présent (voir chapitre 1).

D'autre part, cette réflexion n'est que le faitage d'un édifice aux murs et aux fondations déjà solides. Même si pour comprendre ce livre il n'est pas nécessaire d'avoir lu *nos pensées créent le monde, le Jeu de la Création, l'esprit dans la matière* (voir bibliographie à la fin), et quelques autres, il est important de savoir que ces fondations existent et que l'on peut s'appuyer dessus. Voilà pourquoi il me plaît de parler de cette vision comme d'une 'utopie réaliste' : 'utopie' parce qu'elle est en rupture totale avec l'existant tout en allant dans une direction qui redonne sens et élan à nos actions ; 'réaliste' parce qu'elle s'appuie sur des fondations déjà solides.

Enfin, je ne prétends pas être exhaustif. Vous n'avez pas entre les mains la première édition de l'encyclopédie de la vie future ! Il y a de nombreuses questions que je n'ai pas abordées, comme l'éducation, laissant cela à d'autres plus compétents que moi. J'ai surtout voulu exposer une méthode à travers chacun des sujets que j'ai traité, montrer comment aller véritablement vers le Nouveau dans une cohérence d'ensemble : le corps, l'alimentation, l'agriculture, l'architecture, les relations en général et le couple en particulier...

Pour autant, même pour les sujets que j'aborde, je ne considère pas la réflexion comme achevée. J'aurais pu laisser croire que toutes les réponses existent déjà et que, comme au supermarché, il n'y a plus qu'à mettre le produit prêt-à-consommer dans son chariot et passer à la caisse ! Le parcours pour vous aurait été plus facile mais trop artificiel à mon goût. Il y aurait manqué l'essentiel, le sel qui donne la soif, soif qui pousse à chercher et à se dépasser. J'ai donc préféré vous faire participer à mon cheminement. Certes, cela conduit à prendre des détours où l'on se perd un peu, à repasser parfois au même endroit, mais c'est cela la recherche, c'est cela la Vie. Souvent, le véritable sens d'un but n'est-il pas dans le chemin qu'il nous force à ouvrir en le visant ? L'*homme* est un insatiable explorateur qui dans tout ce qu'il fait tourne et retourne inlassablement la question « qui suis-je ? », et aspire à devenir ce

qu'il est. Redevenir l'Enfant qui cherche le pays magique où les rêves sont la vraie réalité, devenir le Fou qui sait que l'Enfant a raison. Alors croiser la route d'autres Enfants, d'autres Fous, lire dans leurs grands yeux leur cœur ouvert, leur âme infiniment belle, et leur aspiration à la démesure pour le plus grand bien de toute vie.

Si l'espace nous sépare, franchis le pont de brume ou chevauche le vent ;

Si le temps nous sépare, replie-le par les rêves qui nous lient.

Ainsi,

Toi qui est moi et autre que moi, je te reconnais,

Toi qui est moi et autre que moi, je t'aime.

Nous rêvant l'un l'autre, voici que nous existons,

Nous contemplant l'un l'autre, nous nous révélons,

Nous absorbant l'un dans l'autre, nous fécondons la graine du Nouveau.

L'homme s'efface sur un sourire, l'HOMME jaillit dans un éclat de rire.

Chapitre 1

expériences du futur

préliminaires

J'ai choisi de commencer ce livre en vous racontant quelques expériences personnelles qui dévoilent d'étonnantes capacités de la conscience et du corps. Elles revêtent à mes yeux une grande importance car je sais grâce à elles que mon utopie est réalisable. Elles fondent ma conviction que le Nouveau auquel j'aspire n'est pas un pur produit de mon imagination né du désir de fuir l'existence présente, mais bien une voie active de recherche qui recèle des richesses insoupçonnées. À y bien regarder, les prémices de ce futur sont déjà dans notre présent, tout comme d'ailleurs les prémices de *l'homme* bionique. Tout est là sous nos yeux, et c'est à travers les décisions que chacun de nous prendra que s'orientera le destin de l'humanité.

Je ne suis évidemment pas le seul à avoir vécu de telles expériences non-ordinaires. Sauf que celles-ci, étant miennes, sont frappées pour moi du sceau de la certitude absolue. Je puis certes m'interroger sur l'interprétation à leur donner, mais je n'ai aucun doute quant au fait d'avoir vécu ce que j'ai vécu. Tandis que quand cela vient des autres, on se pose inmanquablement des questions du genre : d'où tient-il cela ? qui est-il pour parler ainsi ? n'affabule-t-il pas ? etc.

Comme il se doit, je me trouve à votre égard dans la position de cet 'autre' ! Rien ne vous oblige donc à me croire. Sauf que si vous regardez bien votre vie, vous y trouverez certainement quelques expériences qui font écho aux miennes. Appuyez-vous dessus, faites confiance à votre intuition, et laissez-vous glisser vous aussi dans la peau de *l'HOMME*.

Si cela n'évoque rien mais que, tout de même, vous souhaitez vivre des choses semblables, lancez-en au moins l'intention. Si elle est suffisamment claire, c'est-à-dire si elle n'est pas contrariée par des croyances s'opposant à sa réalisation, du genre « c'est impossible », ou « ce n'est pas pour moi », ou encore « je n'y arriverai jamais », alors il se pourrait bien que l'univers réponde à votre vœu...

Je n'ai pas pour habitude de noter ce qui m'arrive, même quand c'est important. C'est le problème quand, comme moi, on est un saboteur d'idées reçues dans l'âme ! Beaucoup de détails se sont donc évaporés, y compris les dates. Reste tout de même que l'essentiel est bien présent dans ma mémoire. Heureusement ! Je retranscris ces expériences telles que le souvenir m'en reste, dans un ordre approximativement chronologique.

J'ajoute que je suis persuadé avoir vécu tout cela dans un but précis, qui est de me faire apparaître le fantastique potentiel d'évolution de *l'homme*, du moins certains aspects, et partager cette découverte, précisément l'objet de ce livre. D'un autre point de vue, c'est peut-être comme un dialogue qui s'est instauré avec un de mes futurs ! Ceci dit juste pour signaler que l'univers est sans doute bien plus qu'on ne croit, et nous aussi ! Alors commençons l'exploration de ces multidimensions...

un orgasme féminin dans un corps masculin

Voici une dizaine d'années, ma route a croisé celle de Martine Castello. Le choc fut frontal et brutal, à tel point que j'ai tourné le dos et que j'ai fui ! Et puis je suis revenu parce que je savais tout au fond de moi que cette rencontre était inévitable. Nous nous sommes apprivoisés, et enfin nous nous sommes reconnus : elle était la sœur que j'attendais, j'étais le frère qu'elle attendait. Sans plaisanter, ou à peine, nous nous sentons depuis ce jour comme des jumeaux cosmiques venus sur Terre pour donner aux *hommes* une nouvelle vision du monde. Que ce soit un film que nous nous sommes faits ou que cela corresponde vraiment à une réalité dans l'envers du miroir est pour le moment indécidable vue notre position dans la réalité physique. Et de toute manière, cela n'a aucune d'importance si l'on en juge aux résultats. Car dès l'instant où nous avons fait acte de reconnaissance mutuelle, un véritable feu d'artifice s'est déclenché d'expériences en tous genres, de rencontres, d'intuitions, d'éclairs de compréhension, etc. Pendant plus d'un an qu'a duré la rédaction de *nos pensées créent le monde*, nos pieds ont à peine touché terre. Il faut dire que nous avons une grande facilité à décoller vu que nous dépassons tout juste les 100 kg à nous deux, équitablement répartis, et tout habillés je tiens à le préciser ! Bref, notre engagement total dans ce projet nous a conduit à vivre une expérience complètement fusionnelle sur les plans intellectuel et spirituel. De jour comme de nuit, lorsque nous étions ensemble ou à des kilomètres l'un de l'autre, nous ne pensions qu'à l'œuvre et nous nous sentions toujours reliés. Par exemple, lorsque je butais sur un problème, il arrivait fréquemment que Martine, sans savoir où j'en étais, m'appelle au téléphone pour me dire qu'elle venait d'avoir une idée. Presque à tous les coups, c'était exactement ce dont j'avais besoin pour débloquer la situation !

Nous étions comme des enfants qui nous amusons beaucoup, entre des coups de gueules aussi sincères que féroces ! Nous ne sommes pas parfaits, et nos personnalités de guerriers font facilement des étincelles, quoique sur ce point nous ayons fait des progrès ! Tout dans la vie devenait prétexte à faire des expériences. Et ça marchait, de sorte que lorsque nous écrivions que 'nos pensées créent le monde', nous le vivions. Par exemple :

Aux environs de 1993, je ne sais plus quel mois, je me trouve dans la maison de campagne de Martine dans le Perche, pour travailler sur notre livre évidemment. Le soir venu, elle et son mari montent se coucher dans leur chambre, tandis que je vais faire ma méditation dans la mienne, située un demi étage plus haut (c'est une vieille maison plutôt biscornue !). Je ne me souviens pas si nous avons prémédité ce qui va suivre. En tout cas, depuis quelques jours, Martine s'amuse à un nouveau jeu : quand elle fait l'amour avec son mari, elle essaie de se 'brancher' sur moi pour m'envoyer son énergie.

Nous en convenons, ce n'est pas de la plus haute élévation spirituelle ! Nous nous comportons comme des enfants avec un nouveau jouet. Cela donne tout de même des résultats car à plusieurs reprises j'ai ressenti comme des picotements et de la chaleur au niveau du plexus. Mais rien de bouleversant quand même, jusqu'à cette nuit-là. Cette fois, l'expérience va aller beaucoup plus loin, peut-être parce que je suis en méditation, peut-être parce que le travail accompli ce jour-là nous a mis particulièrement en phase. En fait je vais vivre dans mon corps son orgasme !

Qu'est-ce qui me permet d'affirmer cela ? D'abord mon intime conviction. Nous avons déjà eu plusieurs expériences de télépathie et nous savons reconnaître

lorsque nous sommes 'branchés' l'un à l'autre. D'autre part, la discussion que nous avons eu Martine et moi le lendemain confirme la synchronie de ce que nous avons vécu. Enfin, pour avoir contribué à en déclencher un certain nombre, avoir discuté avec des femmes, et lu quelques livres qui traitent de la question, j'ai, en tant que mâle, une petite idée de ce que peut être un orgasme féminin comparativement à un orgasme masculin.

J'ajoute pour être complet que, pour moi, cette expérience s'est déroulée hors de tout contexte sexuel : j'étais simplement en posture de méditation, la tête vide et pas du tout encombrée d'images érotiques, je ne crois pas avoir été en érection, et je suis sûr de ne pas avoir éjaculé.

Je tire deux leçons de cette expérience. La première concerne ce que j'appelle faute de mieux la télépathie. Il apparaît possible, dans certaines conditions, de communiquer d'une personne à une autre un vécu global, et pas seulement des banalités du genre « la carte que je viens de tirer est-elle rouge ou noire ? ». De plus, cette transmission peut être extrêmement précise et pas se limiter à une vague impression : je ne me suis pas contenté de 'capter' que Martine avait un orgasme, je l'ai vécu complètement avec elle alors que je me trouvais dans une autre pièce.

La seconde leçon concerne le corps. Car j'ai bien dit que j'ai vécu cet orgasme dans mon corps. J'ai éprouvé des frissons, des tremblements, des contractions, bref toutes les sensations physiques caractéristiques extrêmement agréables. Il ne s'agissait donc pas d'une simple mentalisation, ou d'une visualisation. J'en déduis que l'homme (au sens ici d'individu de sexe masculin je le rappelle) porte en lui toutes les caractéristiques de la femme. Et je pense que la réciproque doit être vraie aussi : la femme porte en elle toutes les caractéristiques de l'homme.

Qu'il soit clair que je ne me contente pas d'affirmer que l'homme a des qualités féminines et la femme des qualités masculines, le fameux principe de l'équilibre anima/animus, yin/yang ou autres. Ça, c'est acquis. Ce que j'affirme va beaucoup plus loin. Je prétends en effet que dans son esprit et son corps l'homme est aussi une femme, et la femme est aussi un homme. La division entre sexes est beaucoup plus superficielle qu'on ne croit. Et si chacun se sent tellement étranger à l'autre, c'est uniquement à cause des croyances entretenues à ce propos depuis des millénaires. En fait, derrière les deux, il y a une entité qui les synthétise, le même être à la fois homme et femme, ou ni homme ni femme. J'y reviendrai car c'est là un sujet très important.

une évolution collective

J'aimerais revenir sur cette aventure qu'a été pour Martine et pour moi le travail sur le livre *nos pensées créent le monde*. Lorsque nous nous sommes lancés dans ce projet, nous étions tous deux convaincus que nous tenions quelque chose d'unique et de fort. Et il fallait que nous le soyons pour avoir l'envie et l'énergie de mener à bien une tâche pareille. Nous en étions tellement persuadés que le livre devait s'intituler à l'origine : *trois outils pour refaire le monde*. En toute modestie !

Et puis au fil du temps, nous avons rencontré de nombreuses personnes qui, par des itinéraires très différents, arrivaient aux mêmes conclusions que nous, à savoir que la pensée est créatrice. Coup dur pour nos egos en manque de reconnaissance : de généraux autoproclamés, nous étions rabaissés au rang de

simples soldats ! Cela présentait tout de même l'intérêt de nous sortir de notre isolement. Savoir qu'une vision du monde aussi nouvelle était déjà partagée par beaucoup, ça rassure.

J'en profite pour lever une confusion qui est souvent faite entre 'pensée positive' et 'pensée créatrice'. La pensée positive est une approche psychologique qui, par des méthodes telles que l'autosuggestion, permet d'influer sur son vécu. Elle a parfois son utilité, mais elle a aussi d'indéniables limites. Car se dire chaque matin devant la glace « je suis en bonne santé » quand on est malade ne peut en aucun cas provoquer la guérison. Du moins si on ne prend pas pleinement conscience de ce qui est, de son état de malade, et si on ne remonte pas à ce qui, en nous, a provoqué cet état.

La pensée créatrice, telle que nous la concevons dans *nos pensées créent le monde* et *le Jeu de la Création*, est quant à elle une véritable métaphysique. Elle ne dit pas seulement que notre vécu subjectif est le résultat de nos pensées. Elle affirme que tout-ce-qui-est est pensée, y compris la matière, l'espace, le temps. Pareille affirmation est fondée sur d'innombrables expériences vécues ainsi que sur des réflexions épistémologiques tirées des sciences de pointe telles que la physique quantique et la théorie de la relativité. Bref, la matière, nos corps, les événements sont des créations que nous projetons à partir de nos croyances, ce qui ouvre la porte sur de fantastiques possibilités, comme faire l'*HOMME*...

Passé le choc que nous n'étions que des messagers parmi d'autres, Martine et moi avons pu prendre un peu de hauteur. De là, nous avons pu contempler le spectacle grandiose d'une humanité parcourant sa trajectoire évolutive, et réaliser qu'elle vit aujourd'hui un moment très singulier de son histoire.

L'émergence de la nouvelle métaphysique l'illustre bien. Le premier point qui frappe est que cette conception est vraiment nouvelle. À ma connaissance, on ne la trouve clairement exposée dans aucun écrit du passé (en précisant qu'il faut se méfier des réinterprétations 'arrangeantes' au filtre des présupposés du moment), que ce soit dans les grandes traditions religieuses (y compris le bouddhisme), les traditions ésotériques ou initiatiques, ni même dans des voies plus récentes comme la théosophie ou l'anthroposophie. Je ne prétends pas bien sûr que personne auparavant n'a déteu cette connaissance. Je suis même persuadé que quelques individus savaient, certains mystiques et chamans notamment. Seulement, ils ont été trop peu nombreux et trop isolés pour pouvoir approfondir leurs découvertes et apparaître en pleine lumière, sans doute parce que l'humanité n'était pas prête, qu'elle avait à aller au bout de ses expériences d'irresponsabilité, de soumission aux dogmes et à l'autorité, d'abdication de son pouvoir créateur.

Or depuis quelques années, on assiste à un renversement notable. Des milliers et des milliers d'individus partout sur la planète sont parvenus indépendamment les uns des autres, à travers leurs expériences personnelles, leurs intuitions et leurs réflexions, à cette conclusion que : la pensée est créatrice. Cette base métaphysique peut être considérée désormais comme acquise : de nombreux livres l'exposent, et presque autant d'enseignements la propagent. Beaucoup d'idées nouvelles qui arrivent maintenant s'appuient là-dessus, dont celles présentées dans ce livre.

À côté de cela, notons une foule de phénomènes, en apparence sans rapport, mais qui pourtant témoignent selon moi d'une même poussée évolutive au niveau collectif :

D'abord d'étranges vagues 'd'épidémies' telles que : expériences au seuil de la mort (ou NDE en anglais, pour near death experiences), rencontres avec des OVNI, channelling (communication avec des entités 'invisibles'), présences angéliques, synchronicités, expériences avec des hallucinogènes, etc., qui forcent beaucoup de personnes à remettre en question leurs croyances sur la nature de la réalité.

Attention, je ne préjuge pas de l'existence ou de la non existence des anges, des extraterrestres, des morts, etc. Je me borne à constater chez les personnes qui vivent ces expériences des changements importants et positifs, en ce sens qu'elles semblent mieux dans leur peau, plus rayonnantes, ouvertes aux autres, respectueuses de la vie, et surtout beaucoup moins entravées par des peurs. Quant à savoir ce qu'elles ont vraiment croisé sur leur chemin, c'est une autre question...

On assiste aussi à un travail de nettoyage en profondeur de comportements destructeurs transmis depuis des temps immémoriaux d'une génération à l'autre. Ce sont majoritairement des femmes qui le font, souvent à travers un vécu douloureux comme la maladie, et des expériences libératrices telles que celles qui viennent d'être mentionnées. J'ajoute que tous ceux qui sont malades ne mutent pas nécessairement, et que ceux qui vivent des expériences extraordinaires ne se libèrent pas toujours : cela n'a rien de 'mécanique' évidemment...

Enfin, des expérimentations en tous genres ont lieu un peu partout sur la planète et dans tous les domaines : agriculture (jardins de Findhorn, agriculture naturelle de Fukuoka, permaculture...), alimentation (instinctothérapie, végétalisme, fruitarisme...), santé (médecine énergétique, sophrologie, élixirs floraux...), architecture (dômes géodésiques, structures tendues, structures gonflables...), relations humaines (explorations conscientes des relations homme-femme, des relations parent-enfant, des relations de pouvoir...), etc.

En général, ou mieux en généraux d'une vraie armée mexicaine !, tous sont convaincus de détenir la clé du changement. Et c'est parti pour la croisade : « mangez des légumes cultivés avec mon procédé et le monde changera », « prenez mes pilules énergétisées et le monde changera », « adoptez ma métaphysique et le monde changera », « refaites du troc et le monde changera »... Résultat : toute communication est impossible, et pas grand chose ne change. Mais ce n'est pas forcément très grave ! Nous sommes dans une phase exploratoire où tout ce qui est possible est testé. Il faut des personnalités fortes et des convictions bien enracinées pour avoir l'énergie d'aller au bout de telles expériences, surtout quand elles heurtent des consensus forts. D'où, inévitablement, des dérives. D'où aussi l'importance de savoir prendre de l'altitude, pour réaliser que chacun ne tient qu'une petite pièce d'un gigantesque puzzle multidimensionnel. Contrairement à la métaphysique où l'on commence à y voir clair, les choses ici sont loin d'être stabilisées. Par conséquent on a l'impression que ça part dans tous les sens, et on ne voit pas très bien où ça mène. C'est aussi l'objet de ce livre de montrer que tout cela a un sens et peut mener quelque part.

Voilà un éclairage personnel sur la partie qui se déroule en toute discrétion derrière le rideau d'une aveuglante pensée unique visant à faire de nous des consommateurs heureux car décervelés. Il ne fait pas de doute qu'une évolution collective est en cours, dans laquelle s'insère aussi l'explosion des outils de communication, ou encore l'avancée des droits de l'homme... Est-elle due à des conjonctions planétaires (la fameuse ère du Verseau dont parlent les astrologues), à des influences de plans de conscience supérieurs (guides de lumière et autres entités dont certains prétendent recevoir des messages), à des présences extraterrestres, voire à un dieu

qui se manifesterait de nouveau, se souvenant soudain de cette planète qu'il avait rangé dans un coin poussiéreux de sa mémoire, ou bien plus simplement à une poussée intérieure, vu que 6 milliards d'hommes et de femmes entassés sur un gros caillou, cela crée une force évolutive sans précédent ? Peut-être un peu tout à la fois ? À vrai dire je n'en sais rien, et ce n'est pas forcément important.

Quoiqu'il en soit, il semble qu'on assiste aux prémices d'une transformation de grande envergure. Mais toute l'histoire n'est pas écrite à l'avance. Nous avons, à cet instant, notre libre arbitre pour décider si ce qui va naître sera l'*HOMME*, ou bien un cyborg, à moins que ce soit un avorton...

Le moment qui se présente est unique. C'est une ouverture sans précédent, incroyablement riche de possibilités. Si l'humanité ne saisit pas cette chance, il est probable qu'un nouveau cycle évolutif sera nécessaire avant de retrouver une pareille occasion. C'est un peu comme avec les plantes : si l'on rate le bon moment pour les mettre en terre, il faut attendre que toutes les conditions soient à nouveau réunies, la saison, le Soleil, la Lune, le temps, sans oublier le plus important, l'humeur du jardinier !

perceptions tridimensionnelles

Il y a quelques années, en 1995 si je me souviens bien, l'occasion m'a été donnée de faire une expérience avec du LSD. J'avais lu suffisamment de livres sur la question pour démystifier le sujet et m'ôter toute crainte. Grâce aux travaux de Grof notamment (Stanislav Grof, *pour une psychologie du futur*, Dervy 2002), je savais que, employée correctement, cette substance, loin d'être une drogue, pouvait s'avérer un formidable outil d'exploration de la conscience. Je n'ai donc pas hésité une seconde, d'autant que toutes les conditions étaient réunies pour faire de cette expérience un succès. De mon côté, je me sentais suffisamment nettoyé pour ne pas craindre de me retrouver piégé dans des univers de souffrances, reflets de peurs inavouées. Quant à celui qui allait diriger la séance, c'était un médecin américain très expérimenté qui avait travaillé avec Grof. Lui aussi m'a senti prêt et m'a donné une dose appropriée de LSD d'excellente qualité pour me faire 'voyager' aussi loin que possible. Ensuite, il a dirigé la séance de main de maître, choisissant parfaitement les musiques qui aident la conscience à décoller, ce qui m'a permis de vivre pendant des heures une succession ininterrompue d'expériences transpersonnelles, plus extraordinaires les unes que les autres. J'étais complètement immergé dedans, vivant ce que j'avais à vivre sans la moindre retenue. Il y avait juste un tout petit bout de ma conscience qui dépassait pour observer tout ça, et qui se marrait, mais se marrait, au point que mon rire traversait les murs et s'entendait de loin !

J'ai oublié la plupart des expériences que j'ai vécues cette nuit là, d'autant qu'elles se succédaient avec une incroyable rapidité, et qu'elles étaient d'une richesse indicible. Heureusement, tout ne s'est pas perdu ! Il me reste quelques souvenirs, dont certains ont un rapport direct avec le sujet qui me préoccupe ici, les potentiels du corps.

Le premier concerne la nature des perceptions. Nous croyons vivre dans un univers tridimensionnel alors que nos organes sensoriels, je pense surtout à la vue et à l'ouïe, nous construisent une image du monde d'une affligeante platitude. Preuve

en est qu'avec un simple haut-parleur et un écran plat on parvient à reconstituer une image de la réalité tout à fait crédible : cf. le cinéma et la télévision.

Une autre expérience simple permet de se convaincre de cette platitude de nos perceptions. Il suffit de regarder fixement pendant quelques secondes un paysage immobile. On se rend compte alors que la sensation de profondeur ne résulte pas d'une perception directe de la distance mais d'une reconstruction a posteriori à partir de nos présupposés quant à la nature des objets que l'on voit. Ainsi un nuage est 'forcément' plus loin qu'un arbre, qui est lui-même plus loin que notre bras. Avoir un seul œil ouvert ou les deux ne change rien à l'affaire : le monde reste désespérément plat ! Cela explique sans doute pourquoi, chez les humains, la représentation de la troisième dimension ne soit pas si évidente : cf. les dessins des enfants, cf. l'histoire de la perspective...

En comparaison, les animaux comme les chauves-souris ou les dauphins dotés d'un sonar, qui en quelque sorte mesure la distance des objets environnants, ont vraisemblablement une perception directe de la troisième dimension.

Or, en état de conscience modifié, dans mon cas par le LSD mais le même phénomène est fréquemment rapporté dans d'autres circonstances, pas nécessairement liées à la prise d'hallucinogènes, on a des sensations visuelles et auditives qui sont véritablement en 3D et pas seulement en 2D.

En outre, ces sensations sont qualitativement très différentes de celles que l'on ressent habituellement. Pour la vue, c'est comme si la lumière était émise directement par les objets, plus précisément par la matière qui les constituent. Cela donne une luminosité, une richesse de couleurs, et une sensation de profondeur exceptionnelles. Nous pouvons nous faire une idée de cette différence en comparant une vision directe du Soleil avec la vision d'une photo du Soleil. Si nous voyons une image sur cette dernière, c'est parce qu'elle réfléchit la lumière du jour ou la lumière des lampes. Impossible dans ces conditions d'être ébloui. Eh bien il y a autant de différences entre la vision en état de conscience modifié et la vision ordinaire. Autrement dit, c'est comme si l'on avait un accès direct à la matière des objets au lieu qu'ils se révèlent indirectement par réflexion de la lumière ambiante.

Pour le son, on a la même sensation incroyable de localisation spatiale, ainsi qu'un accroissement qualitatif du même ordre. On découvre une profusion de détails, qui conduit à une toute autre conception de la musique où c'est désormais le son lui-même qui est musique. Et ce son est véritablement un objet tridimensionnel qui se déploie dans l'espace. C'est ce que certains compositeurs de musique contemporaine tentent de nous faire appréhender (voir sur mon site mon livre *musiques de note musiques de sons* et écouter quelques exemples de musiques de sons au saxophone).

Il m'a même semblé parfois qu'il y avait un lien très profond entre le son et la création de l'espace. Cela rejoint la tradition hindoue selon laquelle l'univers serait né d'un Son primordial, à condition de comprendre ici le mot univers comme la réalité physique particulière dans laquelle nous déployons nos existences d'êtres incarnés, et pas comme tout-ce-qui-est. Mais c'est une autre histoire...

Bref, il semble d'une part que notre esprit soit parfaitement capable de se représenter la réalité physique selon trois dimensions spatiales, et d'autre part que les 'branchements' existent déjà dans notre cerveau pour produire de telles perceptions. Pour l'heure, nous ne parvenons à les activer que lors de circonstances très particulières, mais elles n'en sont pas moins présentes et susceptibles, je l'imagine, de devenir actives en permanence.

un accouchement sans douleur

Une des expériences les plus spectaculaires que j'ai vécue lors de cette séance de LSD avait pour cadre l'Égypte antique. C'était probablement plus une Égypte mythologique qu'une Égypte historique puisque j'étais dans la peau d'une gigantesque divinité féminine ! Une divinité qui n'était pas simplement représentée par une statue, mais qui était bel et bien présente en chair et en os. Moi-elle étions allongés sur un immense chariot plat tiré par une foule de gens qui m'apparaissaient minuscules. Un vrai péplum ! Le cortège avançait sur une allée très large, droite à perte de vue, et bordée de statues et de temples.

À un moment, j'ai cessé de me laisser accaparé par tout ce décorum, et j'ai tourné mon regard vers l'intérieur. J'ai vraiment senti le corps de cette divinité féminine comme étant mon corps. J'ai réalisé qu'elle était enceinte et sur le point d'accoucher. C'est alors que s'est produite une transformation étonnante. Mon attention fixée sur la région du ventre et du bas-ventre, je n'avais plus du tout mes sensations habituelles : mon bassin était plus large, mes muscles étaient différents et reliés à une ossature qui n'était pas tout à fait la même que celle de mon corps d'homme. Sans aucune appréhension, je me suis laissé emporter par l'expérience. J'ai alors senti des contractions pelviennes qui allaient s'intensifiant et s'accéléralent. Mon bas-ventre, d'où mon pénis semblait absent, était comme tuméfié. C'était plutôt agréable et pas douloureux du tout. Quelques instants plus tard, le bébé était né. Ma conscience s'est déplacée une nouvelle fois, et j'ai su que ce bébé, c'était moi : j'avais accouché de moi-même ! Je n'ai pas eu le loisir d'explorer plus avant ce nouveau moi-même qui venait de naître car je crois que la musique a changé, interrompant ce film et me projetant dans un autre.

Cet accouchement est tout ce qu'il y a à retenir de cette histoire, par delà un décor et un scénario à la limite du comique. Deux ans auparavant j'avais vécu un orgasme féminin. Cette fois je vivais un accouchement. Ces deux expériences, qui sont on ne peut plus caractéristiques du corps féminin, je les ai vécues dans mon corps d'homme. Cela confirme mon idée que nous portons tous en nous les deux sexes, c'est-à-dire qu'à un niveau profond, hommes et femmes sont le même être.

Parvenu à ce point, il me semble nécessaire d'apporter quelques précisions quant à la nature de ce qui est vécu lors de telles expériences. Ceux qui ont connu des états de conscience modifiés reconnaissent facilement l'énorme différence qu'il y a entre une identification et une simple visualisation. S'identifier avec une molécule, un animal, une plante, ou un être humain, c'est devenir ce à quoi l'on s'identifie, vivant et ressentant ce que l'entité vit et ressent, ce qui dépasse de loin tout ce que l'on peut imaginer dans un état habituel. Tandis que dans le second cas, lorsqu'on se contente de visualiser, on reste essentiellement spectateur d'une scène qui ne dépasse guère ce que notre représentation du monde courante permet de projeter. Cela peut être tout de même très fort, beau et intéressant. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas comparable.

Pour revenir à mon histoire, je ne me suis pas VU en train d'accoucher, scène qui est à portée d'imagination de quiconque a déjà assisté de près ou de loin à un accouchement. J'ai VÉCU cet accouchement, c'est-à-dire que j'habitais un corps de femme qui était en train d'accoucher. Cela dépasse de beaucoup ma personne à

laquelle je suis habitué, et donc aussi la capacité d'imagination qui va avec. Voilà pourquoi je suis tenté d'interpréter ce vécu comme une remémoration d'informations profondément enfouies, ou bien comme la captation d'informations dans une sorte de mémoire collective, mais en aucun cas comme une projection de mon imagination, qui aurait fabriqué un film à partir d'expériences vécues antérieurement et d'événements auxquels j'aurais assisté. D'autres expériences non ordinaires, comme celle du serpent que je relate plus loin, tendent à confirmer cette interprétation.

A contrario, le cadre dans lequel s'est déroulée cette scène d'accouchement, avec ses statues, ses temples, et tous ces bonshommes qui tiraient le chariot, n'est pour moi qu'une projection de mon imagination. Cela m'a beaucoup amusé de m'y promener, mais je n'y ai rien appris.

des animaux et des hommes : rencontre du troisième type

Carpentras, été 1996. Autour d'un apéritif, petite discussion entre amis comparant les mérites du système judiciaire saoudien et du système judiciaire français. Après quelques échanges courtois, je m'emporte, tant il me semble évident que trancher la main d'un voleur n'est pas une solution. Le ton monte d'un cran, et je traite carrément quelqu'un de con. Ça jette un froid.

L'étonnant est qu'à partir de là va se produire une réaction en chaîne qui va me conduire à vivre une expérience extraordinaire. Dans un premier temps, l'événement provoque en moi un profond remue-ménage émotionnel. C'est au point que de jour comme de nuit, en marchant, en nageant, en mangeant..., tout le temps mes pensées tournent et retournent autour de cela. Au matin du troisième ou du quatrième jour, en ayant marre de cet état, je lance un ultimatum au cosmos : « je veux des signes clairs indiquant que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait, et que cela mette un terme à cette histoire ». On ne peut émettre demande plus claire !

Sur ce, je me lève, j'ouvre les volets, et dans un sapin à une dizaine de mètres de la maison, je vois un joli petit écureuil occupé à prendre son petit déjeuner. Le spectacle est inhabituel, et je me dis que c'est là le signe demandé. Mes pensées se calment, et c'est l'esprit tranquille que je descends prendre à mon tour mon petit déjeuner.

La paix est malheureusement de courte durée. En y repensant, je me dis qu'il n'y a vraiment pas de quoi faire toute une histoire pour un simple écureuil dans un arbre ! Du coup, la machine infernale se remet en marche dans ma tête. Mais je décide que d'une manière ou d'une autre cela doit cesser. J'enfile mes tennis et je pars me promener en direction de la forêt.

La journée est magnifique. Bien que n'ayant cette fois absorbé aucune substance bizarre, je me sens dans un état très étrange, un peu flottant, pas complètement dans mon corps, et pourtant très présent à tout ce qui m'entoure : le Soleil d'un blanc éclatant, le ciel bleu profond, les arbres et leurs senteurs, et aussi les animaux. Levant soudain la tête, j'aperçois justement un écureuil. C'est le deuxième de la journée, et je me dis que les événements prennent une tournure encourageante. Dopé par cette pensée, il me prend l'envie de jouer avec lui. Pour l'instant, il s'agrippe au tronc, non loin d'un point où plusieurs branches partent dans différentes directions. Je lui demande en pensée de s'avancer sur celle qui vient vers moi afin que je puisse mieux le voir. Ce qu'il fait ! Je précise que je ne suis pas spécialement

discret : je marche normalement, je suis bien en vu sur le chemin au pied de l'arbre. Bref, il ne fait pas de doute que l'écureuil sait que je suis là.

Après quelques minutes de ce petit jeu, nous y mettons fin, d'un commun accord serais-je tenté de dire, et nous partons chacun dans des directions opposées.

Une centaine de mètres plus loin, mû par je ne sais quelle impulsion, je lève à nouveau la tête, pour découvrir perché dans un arbre un autre écureuil, le troisième de la journée. Je me sens gagné par une sorte d'euphorie. Je marche, ou plutôt j'ai la sensation de flotter à quelques centimètres du sol. Mes pieds choisissent eux-mêmes la route, tandis que ma tête, enivrée de Soleil, de ciel bleu, et de la senteur des pins, se sent à présent totalement libérée. J'ai l'impression qu'il n'y a plus de limites à ce que je puis accomplir. Je teste immédiatement cette conviction en me disant : « ça suffit les écureuils, et si je rencontrais plutôt un chien ». Aussitôt dit, aussitôt fait ! Quelques dizaines de mètres plus loin, je passe devant une propriété dont le portail est grand ouvert. Un énorme chien se précipite sur moi en m'apercevant. En temps normal, je ne me serais pas senti à l'aise de voir débouler à pleine vitesse un animal pareil. Mais là, je reste étonnamment calme. Il se dresse sur ses pattes arrières et me monte carrément dessus. Totalement confiant, je le laisse faire. Ses pattes avant posées sur mes épaules, il est aussi grand que moi. Il entreprend de me lécher copieusement le visage ! Au bout d'un moment, n'en pouvant plus de tous ces câlins, je lui dis d'arrêter. Il faut que je réitère ma demande avec plus de force pour qu'il se décide à se remettre sur ses quatre pattes. Je reprends ma route. Il entreprend de me coller aux basques. Il me suit un moment, jusqu'à ce que, parvenus à un croisement, je lui dise fermement de retourner chez lui. Cette fois, il a l'air de mieux comprendre mon dialecte chien puisqu'il fait demi-tour.

Je suis plus euphorique que jamais. Une nouvelle pensée me vient : « intéressante cette rencontre avec ce chien, mais ce serait bien plus impressionnant de croiser la route d'un autre écureuil ». À peine ai-je pensé cela qu'à trois mètres à peine au-dessus de ma tête, un écureuil traverse la route en bondissant d'un arbre à l'autre !

Cette fois, l'euphorie fait place à un étrange sentiment : je me sens en possession d'un pouvoir extraordinaire, mais j'ai quelques doutes quant à l'usage que je puis en faire. Ce doute suffit à rompre le charme. Mais l'atterrissage se fait en douceur. Je vis encore une jolie petite aventure avec un autre chien qui tient lui aussi à me suivre. Et finalement, de retour à la maison, je me sens redevenu à peu près normal. L'événement qui a servi de déclencheur à toute cette histoire en provoquant l'énorme trouble émotionnel est à présent complètement oublié. Reste cette expérience hors du commun.

Pour bien saisir le caractère extra-ordinaire de cette aventure, il me faut préciser que sur près de dix ans, été comme hiver, j'ai parcouru des centaines de fois ces chemins, et j'ai le souvenir d'avoir vu seulement trois écureuils. Autrement dit, en cette seule occasion, j'en ai vu plus qu'en dix ans de balades ! En outre, lors de ces trois autres occasions, aucun n'est venu délibérément vers moi. Au contraire, ils se sont montrés excessivement prudents, disparaissant dans les feuillages dès qu'un infime bruit eut suffi à révéler ma présence. Quant à la maison d'où est sorti l'énorme chien, je suis passé et repassé souvent devant, j'ai vu la grille ouverte la plupart du temps, et je n'ai en aucune autre occasion vu de chien.

Faut-il interpréter ces événements comme étant des signes du cosmos répondant à ma demande et me prouvant que, dans ce conflit qui m'avait tant remué, j'avais

raison et l'autre tort ? C'est tout le problème des signes et des synchronicités ¹. Je considère maintenant qu'il n'y a pas de vérité quant à ce qui est juste ou pas juste, quant à ce qui est bien ou mal. La réalité physique n'est pas un univers de signes qui renvoient à des vérités absolues et éternelles. La réalité physique est un univers de signes qui renvoient à nous-mêmes, au tissu de croyances qui nous constituent à un instant donné. Elle reflète autant nos cohérences que nos incohérences, autant ce qui est bon pour nous que ce qui nous fait souffrir. C'est quasi mécanique : plus nos intentions sont claires, plus les signes renvoyés le sont aussi. Par conséquent il est aussi facile pour un criminel ou pour un saint, pour un salaud ou pour un gentil, de se fabriquer des signes qui le convainquent d'être dans l'acte juste. L'univers physique est un miroir qui reflète ce que nous sommes. Et c'est à partir de ce reflet que nous avons chacun à décider, en notre âme et conscience, ce que nous souhaitons cultiver, ce que nous souhaitons transmuter parce que cela ne nous satisfait pas, et ce que nous souhaitons créer.

Pour moi, l'important dans cette aventure est ce que j'ai vécu, pas des significations surajoutées. L'enseignement essentiel que j'en tire se résume à ceci : pour notre âme, la Terre apparaît comme une extension de notre propre corps, apte à nous procurer des sensations et des capacités d'action. De la même manière que nous sommes capables de jouer avec notre corps, capables par exemple de transformer une intention comme celle d'aller quelque part en le fait que nos jambes nous y portent, nous pouvons jouer avec la Terre, corps physique de Gaïa ², y projeter nos intentions, et les voir s'incarner à travers des animaux ou des plantes. Dans quelles conditions et jusqu'où pouvons-nous aller sont évidemment des questions essentielles. Car nous ne sommes pas dans des interactions mécaniques, nous sommes dans des jeux de co-création auxquels participent de nombreuses consciences. C'est la base d'une co-science que je développerai au chapitre 12.

J'ai vécu une autre expérience qui apporte un complément intéressant à cette idée d'extension du corps physique. C'était lors de cette fameuse séance de LSD dont j'ai déjà parlé. À un moment, je suis devenu serpent. J'insiste, je ne me suis pas seulement vu comme un serpent qui rampait au milieu des hautes herbes de la savane africaine et qui se faufilait dans une case tandis que, dehors, les femmes battaient le mil en chantant. Bien qu'étant dans un univers intérieur, je dis que j'étais serpent parce que j'avais toutes les sensations d'un corps de serpent et plus du tout celles d'un corps d'homme. Je n'avais plus de bras ni de jambes. Je sentais des muscles différents accrochés à une ossature différente. Je sentais leurs contractions et le glissement de mon corps sur la terre sèche de la savane. J'habitais un autre corps que mon corps familier. C'était agréable, inhabituel, et en même temps pas complètement étranger, comme si c'était juste une ancienne mémoire qui était réactivée. Pas de doute pour moi, j'étais dans la peau d'un serpent, de même que des chamans prétendent être jaguar, ou aigle, ou ours...

¹ Une synchronicité est une coïncidence constatée immédiatement et sans ambiguïté entre le monde de la pensée, le *dedans*, et le monde physique, le *dehors*. Par exemple, vous pensez à l'anniversaire de votre mère née en 1930, et au même moment votre regard est attiré par une voiture portant le numéro 1930. Ou bien, vous voulez parler seul à seul avec quelqu'un, et pile ce jour-là vous vous retrouvez avec dans l'ascenseur.

² Gaïa est le nom par lequel je désigne l'âme de la Terre ; ou dit autrement, la Terre, et plus particulièrement l'ensemble des êtres vivants, constituent le corps physique de Gaïa.

un rêve partagé

Ce rêve s'est déroulé au cours du premier trimestre 1999. Je travaillais alors à Paris, tandis que Laurence, ma compagne du moment, habitait près d'Orléans. Quatre épisodes m'ont laissé un souvenir très fort :

1. Je sens que mon corps est entièrement fait d'eau, tout en ayant la même apparence que mon corps de chair habituel. On trouve une belle illustration de ce que pourrait être un tel corps dans le film *Abyss*. On voit à un moment une superbe créature liquide qui se déforme pour prendre figure humaine. Pour ceux qui ne l'aurait pas vu, je dirai que ça donne le sentiment étrange d'occuper l'espace comme un corps solide, et d'être en même temps pénétrable comme un liquide, et parcouru en tous sens d'innombrables ondulations, vibrations, pulsations. Un tel corps eau va être le mien durant tout le rêve.

Je tiens à préciser que j'ai juste senti que j'avais un corps liquide, mais que je ne me suis pas pleinement identifié à lui. Je n'ai pas eu par exemple de sensations particulières me reliant à ce corps, à sa physiologie, à ses perceptions, à ses mouvements. Ce n'est donc pas tant une expérience vécue du corps eau qu'une projection de l'imagination ouvrant sur cette possibilité. En ce sens, elle a joué un rôle déterminant dans l'évolution de ma pensée, préparant le terrain à une expérience plus complète que je relate plus loin.

2. La scène se passe dans le bureau où je travaille. Je suis assis, et les collègues de mon service viennent s'asseoir à tour de rôle devant moi. Je me penche en avant pour coller mon front au leur, et nous restons ainsi quelques instants. J'ai le sentiment d'entrer en contact direct avec leur être profond. Alors je me redresse, et je demande : « as-tu vu qui tu es ? »

3. La scène suivante se passe toujours au bureau, mais nous ne sommes plus que deux dans la pièce. Je suis à présent debout. J'ouvre ma chemise, plonge mes mains dans ma poitrine au niveau du sternum et écarte les deux bords. À l'intérieur, apparaît le ciel, d'un noir profond, constellé d'étoiles, qui ne scintillent pas, comme lorsqu'on les voit depuis l'espace. Démonstration directe que l'univers est au-dedans de nous !

4. Changement complet de décor. Je ne sais plus où la scène se situe. En tout cas ce n'est plus au bureau. Je suis maintenant avec Laurence et nous faisons l'amour. J'habite toujours dans mon corps eau, qui en la circonstance devient luminescent. Je suis dans Laurence, et je sens un liquide qui s'écoule de moi en elle. Mais cet écoulement n'a rien de comparable avec une émission de sperme. C'est la substance même qui me constitue qui pénètre jusqu'à l'intérieur de ses cellules, au point que son corps à elle devient aussi luminescent, en commençant par le bas-ventre, puis le ventre... Je suis parfaitement conscient que par une telle union je transmets le corps de Laurence pour le rendre fluide comme le mien.

Fin du premier acte.

Deuxième acte.

Le lendemain, je téléphone à Laurence pour lui raconter ce rêve magnifique. Je précise que nous avons passé cette nuit-là à 100 km l'un de l'autre. Or elle aussi a fait un rêve étonnant, dont le parallélisme avec le dernier épisode du mien est frappant : elle a rêvé que nous étions ensemble, que nous faisons l'amour, qu'une grande quantité de liquide passait de moi en elle qui n'était pas du sperme, et que nos corps en étaient transformés.

L'élément le plus objectif de ce rêve, c'est qu'il a été partagé. Pour étayer cette affirmation, il me faut préciser que :

1. même si nous apprécions beaucoup de faire l'amour, Laurence et moi, nous n'étions pas obsédés au point d'en rêver chaque fois que nous étions séparés ; cela arrivait bien sûr, mais plutôt lors de longues périodes de séparation, ce qui n'était pas le cas à ce moment là ;
2. d'autre part, lorsqu'il nous arrivait ainsi de rêver que nous faisons l'amour, cela n'avait pas le caractère extraordinaire des rêves de cette nuit là, ni d'ailleurs la synchronie : en deux ans de partage, ni l'un ni l'autre n'avons souvenance d'une autre nuit où nous ayons rêvé la même chose ;
3. enfin, nous n'avions jamais parler auparavant du corps eau.

Il est donc clair pour moi que nous avons bien partagé le même rêve, et que ce ne sont pas des circonstances comme un état de manque ou une préoccupation commune qui nous ont conduit à fabriquer des rêves semblables au même moment.

un corps eau

Automne 1999. Un ami me propose de rencontrer une de ses connaissances amérindiennes pour faire tous ensemble une expérience avec de l'*ayahuasca*, ce mélange à base de plantes aux propriétés hallucinogènes dont se servent les chamans amazoniens pour voyager dans le monde des esprits. Dès qu'il s'agit d'aller explorer la conscience, ma devise est : « toujours prêt » ! Donc j'accepte, même si les conditions ne sont pas idéales : pas de temps pour bien me préparer, cocktail d'énergies contradictoires avec plein de gens qui s'agitent dans tous les sens, et en plus, j'ai tête prise par mon livre sur les cybermondes, un tout autre sujet ! Mais l'occasion est unique et je compte bien la saisir pour obtenir des réponses sur l'eau, autour de quoi je commence à sentir que tournent mes travaux.

Je connais un peu l'univers chamanique, tant à travers des lectures et des conversations, qu'à travers des expériences personnelles, comme celles que j'ai relatées plus haut. Je sais qu'il peut être peuplé autant de visions merveilleuses, de sensations extraordinaires de communion avec la Nature, que de rencontres effrayantes avec des entités aussi puissantes qu'incompréhensibles. Je pressens le décalage qu'il risque d'y avoir entre mon désir d'explorer de nouveaux territoires et l'irrésistible transfert dans l'univers des chamans provoqué par leurs chants. C'est pourquoi, dès que j'ai absorbé le breuvage, je m'installe en posture de méditation, et je rentre en moi-même, m'isolant le plus possible du contexte cérémoniel. Bien sûr, je ne puis me fermer aux chants car, sous l'effet de l'*ayahuasca*, les vibrations pénètrent profondément dans le corps et l'esprit. Ce sont elles en fait qui font 'décoller'. L'effet de coupure est d'ailleurs très net lors des quelques secondes d'interruption entre un chant et le suivant.

Quelques minutes me suffisent pour 'partir'. Je sens mon corps qui se transforme complètement pour devenir liquide. Cela n'a rien à voir avec la sensation d'être plongé dans l'eau, ni de se regarder en spectateur doté d'un corps liquide. Mon corps n'est plus muscles ni os, il EST eau. D'ailleurs je ne sens plus du tout mes membres et suis incapable de bouger.

En revanche, ce corps eau est d'une sensibilité extrême, ce que je ressens avec une acuité extraordinaire. En particulier les ondes acoustiques le pénètrent en profondeur et le font vibrer intensément. Je sens le moindre ébranlement qui se propage partout. C'est à la fois de l'ordre du toucher et de l'ouïe, et même de la vue car des visions intérieures de luminescence accompagnent la propagation de ces ondes. C'est évidemment très difficile à décrire.

Pour essayer de vous en faire une idée, supposez tout d'abord que l'on touche une partie quelconque de votre corps. Vous allez avoir une sensation précisément localisée, et, normalement, cela en reste là.

Imaginez à présent une étendue d'eau calme, un étang ou une piscine par exemple, que vous effleurez de la main. Vous constaterez aisément que la 'sensibilité' de l'eau est telle que la 'sensation' ne reste pas localisée à l'endroit où vous avez posé la main mais qu'elle se propage à toute la surface.

Considérez maintenant le fait que votre corps, comme celui de presque tous les êtres vivants sur Terre, est constitué d'environ 80% d'eau. Vous pouvez imaginer que le moindre effleurement va se propager partout dans cette substance liquide. Eh bien, sous l'effet de l'ayahuasca, j'étais dans un état qui me permettait d'entendre-sentir-voir la moindre vibration dans la moindre parcelle de mon corps eau. Et pour provoquer de telles sensations, pas besoin d'effets physiques de grande envergure comme le toucher (je dis de grande envergure car cela implique des déplacements de corps massifs) : de simples vibrations de l'air suffisent, des vibrations sonores.

Un aspects très importants de ces sensations est qu'elles sont extrêmement agréables, d'une nature proche de l'orgasme. On comprendra mieux si l'on réalise qu'orgasme et sexualité ne se confondent pas. Pour faire court, je dirai juste ceci :

1. il semble que la plupart des animaux vivent une sexualité sans orgasme ; je ne dis pas qu'ils n'éprouvent pas de plaisir ; mais ce plaisir selon moi s'apparente plus au relâchement d'une tension, du même ordre que celui que l'on éprouve à vider une vessie pleine ;
2. la plupart des êtres humains connaissent des expériences similaires où la sexualité ne conduit qu'au relâchement d'une tension et pas à la plénitude de l'orgasme ; attention, je ne parle pas d'expériences ratées ou forcées ; je parle d'expériences où l'homme éjacule normalement, où la femme éprouve quelque chose de plutôt agréable, mais où ni l'un ni l'autre n'a le sentiment de 'monter' ;
3. inversement, il est possible de vivre de véritables orgasmes hors de tout contexte sexuel ; c'est précisément ce que j'ai éprouvé en sentant mon corps eau parcouru de vibrations sonores.

Bref, avec le corps actuel, la sexualité est le moyen privilégié d'accéder à l'orgasme. Mais ce n'est pas le seul. On peut imaginer que dans un corps futur, ce sera beaucoup plus facile à atteindre dans d'autres contextes. J'en reparlerai.

Toute cette expérience du corps eau n'a vraisemblablement duré que quelques minutes. Mon corps n'a pas changé, je l'ai simplement 'habité' différemment, me reliant intérieurement à la substance principale qui le constitue, l'eau, et plus à la matière solide.

Ensuite, j'ai été pris par la musique et emporté dans d'autres directions. Le reste de l'expérience a consisté surtout en hallucinations visuelles guère intéressantes. J'ai bien sûr essayé de les diriger. J'aurais aimé en particulier pénétrer l'univers intérieur des plantes. Sans succès. J'ai poursuivi pour voir où ça me menait, mais rien d'intéressant n'est venu, peut-être à cause des mondes virtuels et autres

technologies informatiques dans lesquels j'étais immergé depuis des semaines pour mon livre sur les cybermondes.

Au bout d'un moment, les chants ont commencé à provoquer des sensations franchement désagréables, et j'ai décidé d'arrêter. Quelqu'un m'a aidé à rejoindre ma chambre et à me coucher. Les hallucinations visuelles et auditives se sont poursuivies quelques temps. Leur contenu était toujours aussi peu intéressant. Et puis elles se sont estompées et j'ai fini par m'endormir.

Une petite anecdote pour terminer. Avant que j'aie me coucher, je me souviens à un moment avoir vomi. C'est une réaction habituelle à l'ayahuasca, qui est plus dur pour le corps que le LSD. Quand j'ai senti que cela commençait à monter, j'ai entrouvert les yeux. Incapable de parler, à peine capable de bouger, j'ai vaguement esquissé un geste. Quelqu'un a compris que je voulais un verre. J'ai réussi à m'en saisir, et, je ne sais par quel miracle, à vomir dedans. Comme j'étais complètement à jeun avant la séance, ce qui est sorti n'était rien d'autre que l'ayahuasca que j'avais ingurgité. Le plus étonnant est que, à vu d'œil, la quantité que j'ai rendu équivalait à la quantité que j'avais bue ! Ce qui me laisse avec cette interrogation : qu'est-ce qui a agi ? Apparemment une quantité infime, ou bien ma seule conviction ! Dans un cas comme dans l'autre, cela prouve que ces potentiels affleurent déjà à la surface de nos corps actuels.

Chapitre 2

esquisse de l'*HOMME*

perspectives

Nous ne sommes pas des êtres humains cherchant désespérément à vivre des expériences spirituelles, nous sommes d'abord des êtres spirituels venus sur Terre vivre des expériences humaines. C'est du moins ce que je crois, et je n'aurai pas la prétention d'ériger cette croyance en vérité absolue. Car nous sommes là dans le domaine de l'indémontrable. À l'heure actuelle, pareille affirmation ne peut être prouvée, pas plus que son contraire. Cela ne m'empêche pas d'y souscrire délibérément, parce qu'elle me semble bien plus riche de possibilités et apte à procurer des satisfactions, que ce soit individuellement ou collectivement.

Sinon, nous sommes comme des galériens qui rament sur l'océan sans savoir où ils vont, sans rien apprendre, sans éprouver de plaisir, souhaitant même que cela prenne fin au plus vite. Mieux vaut être dans la peau de l'explorateur qui a choisi en toute conscience de faire de l'océan son terrain de jeux. De l'extérieur, la différence peut ne pas sembler bien grande : deux navires identiques, menés par des hommes semblables, qui affrontent les mêmes vagues, essuient les mêmes tempêtes, mouillent dans les mêmes criques. Mais de l'intérieur, la différence est criante : l'un crie sa souffrance à n'en plus pouvoir, l'autre crie sa joie d'être vivant.

Comme j'aime ces derniers cris, même si dans ma vie, ils sont encore trop rares à mon goût : ce cri perçant que je pousse pour appeler ces rapaces, mes frères de la forêt, qui m'accompagnent depuis que j'ai commencé ce livre, allant même jusqu'à m'offrir quelques unes de leurs plus belles plumes ; ce cri d'extase devant l'incomparable beauté des fesses des déesses de la Terre, qui recèlent en elles le secret de l'Origine (allusion au fameux tableau de Gustave Courbet, *l'origine du monde*, ainsi qu'à un poème de ma composition que l'on peut lire sur mon site) ; cri d'admiration chaque fois que les *hommes* se révèlent dans ce qu'ils ont de plus beau ; cri de bonheur quand jaillit spontanément un « je t'aime » ; cri de joie enfantine, devenant rire tonitruant, quand j'explore des réalités nouvelles, que j'entrevois dans une fulgurance la beauté de tout-ce-qui-est, les myriades de possibilités de développement, et les délicats déséquilibres en certains points d'action.

Dans l'entrelacs des fils du temps qui se courbent et se replient et se divisent sans cesse, j'aperçois des possibilités nouvelles, j'en réalise même certaines. Bien évidemment, je ne concentre pas sur ma personne toutes les expériences possibles. Je dis cela presque à regrets tant je suis gourmand de ces plats nouveaux que l'on goûte quand on ose franchir certaines frontières.

Mais en même temps je sais que tout est bien ainsi. D'une part, vivre des expériences non-ordinaires ne sert à rien si l'on n'en comprend pas le sens ; d'où l'importance des temps de maturation, d'intégration, et l'inutilité d'une recherche frénétique d'expériences nouvelles.

D'autre part, c'est une œuvre collective qui est en train de se construire, ce qui veut dire que chacun a quelque chose à apporter. Au moins, ce que j'ai vécu me permet d'accepter plus facilement ce que d'autres racontent avoir vécu.

J'ai rencontré beaucoup d'âmes en chemin qui sur cette Terre ont fait des expériences étonnantes, certaines semblables aux miennes, d'autres très différentes, qui toutes en tout cas m'ont enrichi. J'ai lu aussi beaucoup, j'ai observé le monde énormément. Alors j'ai mélangé tout ça dans ma tête, et, avec pour liant une dose massive d'intuition insufflée depuis les étoiles, je suis parvenu à cette idée : actuellement, au sein d'*homo sapiens*, une nouvelle espèce d'*homme* est en gestation. Je l'appelle simplement l'*HOMME*, pour éviter de la réduire à une seule caractéristique en lui adjoignant un qualificatif, du genre *homo* quelque chose.

Il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas seulement d'un changement de civilisation, comme l'humanité en a connu un certain nombre. L'enjeu n'est pas de bâtir une civilisation post-moderne qui succéderait à la civilisation actuelle, laquelle s'est édifiée sur les fondations de la civilisation médiévale, sans parler des hauts et des bas des civilisations chinoise, indienne ou islamique...

Les perspectives sont bien plus grandioses et exaltantes, même si nous ne pouvons en saisir que quelques bribes du fait que nous sommes nous-mêmes à l'intérieur du processus. C'est vraiment une espèce nouvelle qui se prépare, qui n'aura vraisemblablement plus grand chose à partager avec l'espèce dans laquelle nous nous incarnons aujourd'hui sur Terre. La question de l'apparence physique est évidemment secondaire par rapport à des transformations beaucoup plus profondes, telles que :

- un rapport au corps complètement différent : nous ne sommes pour le moment pas vraiment incarnés ; nous nous fabriquons bien un corps-miroir, mais notre conscience descend à peine dedans ;
- des sensations visuelles, auditives, tactiles et autres complètement différentes, enrichissant la qualité de notre expérience dans la réalité physique, autant par l'élargissement de la palette perceptive que par le plaisir esthétique renouvelé ;
- un corps porteur d'instincts différents, d'où d'emblée moins de peurs et moins de prétextes à cultiver la souffrance ;
- des défis nouveaux...

Ce sont quelques unes de ces directions d'évolution que je vais esquisser.

Mais auparavant, je tiens à insister sur un point. Je ne prétends pas avoir tout entrevu de cet *HOMME*, ni que tout ce que j'ai entrevu sera. À travers cette esquisse, il m'importe aussi de montrer qu'il existe au moins une alternative crédible aux futurs qui nous sont aujourd'hui proposés comme seuls possibles, et qui pour ma part ne me satisfont pas :

- un futur réduit au progrès technologique, qui mécanise la vie et l'homme, et qui évacue la beauté, la joie, l'amour, et le sens ;
- un retour dans le passé vers un homme superstitieux vivant dans la craintes de méchants dieux, dont l'univers se réduit à la poignée de terre qui le fait subsister ;
- une désincarnation telle que prônée par la plupart des grandes traditions religieuses, qui, dans leur mépris du corps et de la matière, ne voient pas toute la grandeur de l'expérience terrestre.

L'*homme* a à peine commencé à s'incarner, à descendre dans la matière qui le constitue et qui le révèle. Il n'a pas encore pénétré l'essence du son, de la lumière, de l'eau, l'essence de la polarisation homme-femme et de la sexualité, l'essence de la Terre et des étoiles... Pris de vertige devant ces mystères, il voudrait les fuir, et donc se fuir, en se rêvant un ailleurs dépourvu de cette matière, ou bien en cloisonnant et restreignant son univers matériel à la mesure de sa compréhension étriquée. Tandis que la voie que je prône passe par l'ouverture à ce mystère,

l'acceptation de son vertige, et la décision cruciale de plonger dans un même mouvement au-dedans de soi et au-dedans du monde.

un corps eau

J'ai décrit les principales caractéristiques du corps eau dans le chapitre précédent. Je rappellerai juste qu'avoir un tel corps ne signifie pas se transformer en bulle de liquide informe ni en poisson frétilant ! Cela n'impose même aucun changement d'apparence puisque le corps actuel est déjà fait à 80% d'eau. L'idée est simplement de nous relier à cette matière dont nous n'avons pour l'instant aucune conscience. Mon expérience prouve que c'est possible.

Ça l'est d'autant plus que les caractéristiques de notre corps ne sont pas aussi figées que nous le croyons. Le docteur Deepak Chopra, qui de par sa double formation à la médecine occidentale et à la médecine traditionnelle indienne porte sur le corps et ses maladies un regard original, fait cette observation :

« Lorsqu'une personne souffre d'un dédoublement de la personnalité et passe de l'une à l'autre, son corps subit les mêmes transformations. Si une personnalité est par exemple diabétique, la personne souffre d'une déficience en insuline aussi longtemps qu'elle accepte cette personnalité. En revanche, les autres personnalités ne présentent aucun symptôme de diabète. Timmy peut prendre une douzaine de personnalités. L'une d'elles lui donne de l'urticaire s'il boit du jus d'orange. L'urticaire survient à chaque apparition de cette personnalité. Il suffit que Timmy ait du jus d'orange dans l'estomac, même s'il l'a bu alors qu'il assumait une autre personnalité. De plus, si Timmy redevient lui-même pendant cette crise d'allergie, les démangeaisons provoquées par l'urticaire cessent instantanément et les cloques commencent à disparaître... À partir du moment où l'on admet qu'il choisit d'être allergique, il est possible de se dire que nous aussi nous choisissons nos maladies. Nous ne sommes pas conscients de ce choix parce qu'il se situe au-dessous du niveau de nos pensées conscientes. Mais s'il existe, nous devrions être capable de le modifier. Chacun de nous peut modifier la biologie de son organisme d'un extrême à l'autre. On n'est pas le même physiologiquement parlant lorsqu'on est heureux ou déprimé. Les personnalités multiples prouvent que cette capacité de changer de l'intérieur est contrôlée de manière très précise... De nombreux cas de personnalités multiples ont été étudiés. Lorsque la personnalité du patient se modifie, on a constaté que des verrues, cicatrices, éruptions cutanées apparaissent et disparaissent, tout comme l'hypertension et l'épilepsie. Une personnalité particulière peut rendre quelqu'un daltonien, celui-ci retrouvant une vue normale quand sa personnalité change. En règle générale de tels malades ont au moins une personnalité infantile et, lorsqu'elle surgit, leur organisme réagit à des doses de médicaments bien plus faibles. Chez l'un d'eux 5 mg d'un tranquillisant suffisaient à le calmer et l'assoupir à l'état d'enfant, tandis qu'une dose vingt fois plus forte n'avait aucun effet à l'état adulte. » (Deepak Chopra, *le corps quantique*, p 139-141, Interéditions 1990)

C'est dire la malléabilité des relations que nous entretenons avec notre corps. Qu'on se le dise, toutes ses caractéristiques ne sont pas inscrites une fois pour toute dans nos gènes, et nous avons une plus grande marge de manœuvre que nous le croyons.

Pas plus que la conscience n'est une simple émanation du corps, le corps n'est un simple véhicule pour la conscience. Le corps est une création de notre âme, notre création la plus intime qui, tel un miroir, reflète à chaque instant les croyances qui nous constituent. Notre corps est la matérialisation de ce que nous pensons être, et donc à travers lui nous nous révélons à nous-mêmes.

À partir de là, nous pouvons nous poser la question du sens de la mutation en cours. En d'autres termes, pourquoi viser un tel corps eau plutôt qu'un corps plus musclé, ou bien un corps hybride mi machine mi être vivant, ou que sais-je encore ?

Comme je viens de le dire, un corps humain est l'expression d'une âme qui a envie et/ou besoin de vivre certaines expériences dans cette réalité physique. Or, pour moi, il ne fait guère de doute que le corps actuel a atteint ses limites, tant il est pétri de peurs et de souffrances engrammées jusque dans la moindre de ses cellules. À quelques exceptions près que j'interprète comme l'éveil de nouvelles capacités, tout ce qu'il conduit à vivre est répétitif, et a déjà été vécu des milliards de fois. Pas de quoi satisfaire une âme désireuse de déployer sa créativité en toute liberté.

Voilà pourquoi, de même que la mort apparaît comme une nécessité pour un individu lorsque la mémoire cellulaire est trop imprégnée de tout ce qu'il a vécu pour laisser la vie se déployer librement, la mort est une nécessité pour l'espèce lorsque le champ d'expériences devient trop rétréci et ne procure plus une qualité de vie satisfaisante. On ne rêve pas de changer de corps pour seulement rectifier le passé, pour vivre mieux ce qu'aujourd'hui on vit mal. Le but d'un nouveau corps est d'ouvrir aux âmes qui s'incarnent de nouveaux champs d'expériences, leur donnant plus de possibilités pour explorer leurs potentialités, pour exprimer leur créativité, élargir leur conscience, intégrer ce-qui-est.

On est loin de vieux fantasmes du genre : avoir un corps parfait, toujours jeune, jamais malade, ou bien rêver de recréer la vie. Fantasmes évidemment impossible à assouvir puisqu'ils ne font que manifester des peurs, qui persistent malgré des transformations physiques artificielles.

Bien sûr, l'*HOMME* aura toujours sur son parcours des accidents et des maladies qui refléteront de nouvelles incompréhensions, des doutes, des incohérences, et aussi sa curiosité et ses défis. Mais dans son corps eau, les dysfonctionnements seront ressentis plus facilement et moins douloureusement. En outre, ils seront plus facile à corriger, et ils laisseront moins de traces, ce qui permettra de tirer très vite les leçons de l'expérience et relancer le jeu dans de nouvelles directions. Car l'eau est une mémoire plus volatile que la matière solide. On trouve dans la terre des traces de pas de dinosaures vieilles de millions d'années. On ne trouve pas dans l'eau la moindre trace des cris qui ont été poussés, des animaux qui l'ont absorbée, s'y sont baignés, ou même qui y sont morts. De même, la matière solide de nos corps actuels fossilise les traumatismes et les rend quasiment indélébiles, sauf en mourant, et encore !, tandis que l'eau s'imprègne de tout, et puis redevient facilement vierge, comme une bande magnétique que l'on efface.

Un autre intérêt de l'eau réside dans la qualité des sensations qu'elle est susceptible de nous procurer. Je vais y revenir dans un instant. Auparavant, j'aimerais faire une autre remarque.

Avec cette idée du corps eau, nous vivons un retour aux sources, c'est le cas de le dire, étant donné que tous les êtres vivants sur Terre sont faits d'eau, autant dans leur matière que dans leur forme.

Voilà qui semble être un principe dans cet univers (peut-être même est-il plus général) : ce qui est vécu (à quelque niveau que ce soit : par un individu, un groupe, l'espèce, etc.) dans un premier temps dans l'ignorance doit tôt ou tard être revécu en pleine conscience, d'une autre manière bien sûr. C'est ainsi que le futur se replie sur le passé, que l'oméga rejoint l'alpha, que ce-qui-ne-peut-être-nommé devient tout-ce-qui-est, ou que dieu finit par accoucher de lui-même.

C'est pourquoi nous ne pouvons sauter des étapes. Depuis des temps immémoriaux les hommes rêvent de se désincarner, de devenir de purs esprits qui baignent béatement dans une bulle d'amour rose et molle comme des lokoums, parce que ce corps leur semble trop pesant. Ce n'est pas cela, à mon avis, la raison d'être de notre expérience dans la réalité physique. Pour que l'âme atteigne la pleine conscience de ce qu'elle est, il n'y a pas de raccourci, elle doit se confronter à la matière. Il est donc nécessaire que nous nous incarnions davantage, mais aussi et surtout différemment, en remontant vers la source, c'est-à-dire dans une matière moins solide et moins pesante, l'eau en l'occurrence.

Ce chemin au cœur de la matière se double d'un chemin au cœur de l'esprit. Car nous avons à comprendre que ce qui nous pèse dans la matière ne vient pas de ce qu'elle est, mais provient des lourdeurs de notre propre esprit. Et ce n'est qu'une fois franchie cette étape, que nous pourrions songer à nous approcher d'une matière devenue enfin complètement immatérielle, la lumière, ce qui dévoilera chemin faisant le mystère de l'espace et du temps, et bien d'autres merveilles encore, car nous ne sommes qu'au tout début du jeu...

des perceptions nouvelles

Les expériences en état de conscience modifié laissent entrevoir des formes de perception inaccessibles à l'*homme* dans un état normal, mais qui seront probablement l'ordinaire de l'*HOMME*.

Ces perceptions se caractérisent tout d'abord par une très grande richesse quantitative et qualitative, avec des sensations véritablement tridimensionnelles, un ressenti global qui combine dans un même 'objet perceptif' des sons, des images, des sensations tactiles, voire des goûts et des odeurs, tout en laissant apparaître une profusion de détails.

Je qualifie ce mode de perception de 'fractale' parce qu'une focalisation sur un détail fait surgir tout un univers riche d'autant de détails : un son dans un son dans un son..., une image dans une image dans une image... Déjà, par exemple, on est capable d'orienter son écoute pour suivre un instrument particulier au sein d'un orchestre. Mais cela reste nébuleux et fatigant. Vous pouvez néanmoins imaginer à partir de là qu'il soit possible de focaliser l'écoute sur cet instrument de manière beaucoup plus précise, comme s'il était ramené sur le devant de la scène tandis que les autres étaient repoussés à l'arrière plan. Vous pouvez imaginer aussi d'itérer le processus, de sorte que votre attention se porte, par exemple, sur une seule corde qui vibre, et que, dans sa vibration, se dévoilent une multitude d'harmoniques et de variations, bref toute une musique...

Cette fractalité est une porte d'accès à une quatrième dimension spatiale. De même qu'aujourd'hui l'*homme* se construit une représentation de la troisième dimension, la profondeur, à partir de perceptions bidimensionnelles, l'*HOMME* sera

en mesure demain de se construire une représentation d'une quatrième dimension à partir de perceptions tridimensionnelles.

Ces nouvelles formes de perception se caractérisent aussi par l'intensité du plaisir qu'elles procurent. C'est ce qu'implique pour moi s'incarner davantage. C'est descendre dans la matière à un point tel que toute relation dans le monde physique devienne empreinte de sensualité. N'est-ce pas une belle manifestation d'amour de ce-qui-est que de faire de chaque perception une œuvre d'art, une expérience esthétique qui manifeste la beauté, faire de toute relation dans le monde un jeu conscient, une expression de la créativité, une ouverture et une révélation au mystère dedans-dehors ? Porter sur toutes choses un regard aimant qui embellit les êtres et la vie, être comme l'amant(e) qui caresse le monde et se laisse caresser par lui, et alors jouir simplement de l'ici et maintenant...

Quid de la douleur physique dans ce nouveau contexte ? Son sort est réglé : elle n'est plus nécessaire ! Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura plus de sensations désagréables. Elles restent indispensables pour signaler à la conscience que le corps est soumis à des contraintes qui risquent de compromettre son intégrité. Mais de même que lorsqu'on sent une odeur désagréable on pense juste « ça sent mauvais » sans éprouver de douleur à proprement parler, le corps saura envoyer des signaux pour dire que quelque chose ne va pas sans que cela soit douloureux.

Ces premières remarques s'appuient sur des capacités existantes qui sont poussées à leur perfection. Or j'entrevois d'autres changements, beaucoup plus profonds car ils touchent à la façon dont nous nous représentons le monde. C'est évidemment assez difficile à expliquer, d'une part parce que je n'ai entrevu cela que de manière très fugitive, et d'autre part parce que nous nous éloignons encore plus du monde des réalités ordinaires.

Pour sentir le cœur du problème, commençons par une petite expérience. Regardez simplement autour de vous et faites comme une photographie. Qu'avez-vous vu ? Vous ne me contredirez probablement pas si je dis que vous avez vu des 'objets'. En vous basant sur des contrastes, vous avez découpé l'espace en petits volumes jugés impénétrables et indépendants, et vous avez 'étiqueté' chacun : 'table', 'livre', 'main', etc. Vous conviendrez également que c'est une vision statique. Quand dynamique il y a dans un tel monde, c'est une dynamique lente qui se réduit aux mouvements de ces objets macroscopiques. Autrement dit, chez l'*homme*, la manière de voir le monde consiste à abstraire des formes stables.

Mais le monde peut se révéler de bien d'autres manières. C'est ce qu'entrevois Theodore Schwenk lorsqu'il écrit :

« Les surfaces de démarcation à l'intérieur de l'eau courante sont 'sensibles'. Elles réagissent aux moindres changements du milieu, tantôt en s'écartant, tantôt en se rapprochant, tantôt en ondulant selon des rythmes précis. L'eau est toujours prête à former de ces surfaces en nombre incalculable ; elle n'est donc pas la masse amorphe et inanimée qu'on y voit communément. Elle est subdivisée en une infinité de membranes sensorielles mouvantes, aptes à percevoir tout ce qui se passe dans leur entourage. Loin de s'enfermer en elle-même, l'eau laisse accéder en elle toutes les impulsions du dehors. Elle est le milieu impressionnable par excellence. Elle est même si sensible qu'elle ne se borne pas à répondre aux modifications de son entourage immédiat ; elle reçoit aussi les influences subtiles, impondérables, en provenance des confins de l'univers... Il se passe la même chose quand un oiseau, un papillon ou quelque autre insecte vole dans l'air ; là aussi l'air est scindé en

innombrables surfaces. Que l'on se représente ce phénomène, par un beau jour d'été, quand des myriades d'insectes s'ébattent au-dessus d'une prairie. Il se crée une autre prairie, invisible, faite d'air, qui naît à chaque instant et s'efface aussitôt, due à ces ailes d'insectes. Ce ne sont que des lamelles d'air tournoyantes, compliquées encore par l'effet des antennes et du bord denté des ailes : lorsque l'air est ainsi subdivisé et 'ouvert', il semble doué d'une sensibilité subtile. En réalité, l'air ainsi sillonné de vibrations et de bourdonnements devient 'sensible' ». (Theodore Schwenk, *le chaos sensible*, p 63 et 118, Triades 1982)

Imaginez que nous puissions percevoir de tels reflets des prairies dans l'air comme nous voyons le reflet d'un arbre sur un étang ! C'est précisément de telles perceptions que j'imagine possibles chez l'*HOMME*. Cela renvoie à une façon de voir le monde fondamentalement dynamique, basée sur des flux plutôt que sur des contrastes de surface. En d'autres termes, considérer que les 'objets' ne sont plus seulement des bouts d'espace, mais qu'ils existent aussi là où il n'y a que transformation, changement, formes évanescences.

Je pressens derrière cela une synthèse de l'ouïe et de la vue. Car si l'on y réfléchit bien, un son n'est-il pas déjà un 'objet' abstrait à partir d'une réalité physique éminemment changeante, 440 fois par seconde pour être précis dans le cas du *la* du diapason ?

Une autre manière d'approcher cet indicible est d'emprunter une image à la physique quantique. Dans le monde quantique, la matière se manifeste sous deux aspects complémentaires, l'un corpusculaire, l'autre ondulatoire. L'aspect corpusculaire est caractérisé par un volume et une position dans l'espace, par une densité et aussi une impénétrabilité. Tandis que l'aspect ondulatoire se caractérise lui par un étalement spatio-temporel et des capacités de superposition illimitées. Que ce soit un photon, un électron, un atome ou une molécule, n'importe lequel de ces objets peut se révéler sous l'un ou l'autre de ces aspects. En tant que particule, un électron est un objet matériel qui occupe une position précise dans l'espace. En tant qu'onde, il est 'étalé' partout, ce qui lui permet, par exemple, de passer simultanément par deux trous ! (pour plus de précisions sur la physique quantique, voir *nos pensées créent le monde et l'esprit dans la matière*)

Après avoir vécu pendant des millénaires l'aspect corpusculaire de la matière, avec ses corollaires la lourdeur, la rigidité, l'impénétrabilité, le tour de la question semble fait, il n'y a plus grand chose à expérimenter et à apprendre en persévérant dans cette voie. Le temps approche de vivre l'aspect ondulatoire, avant sans doute une grande réconciliation de ces deux aspects, dans des siècles et des siècles, qui sera le défi du successeur de l'*HOMME*... Mais nous n'en sommes pas là !

J'ai souligné plus haut qu'une des différences fondamentales entre perceptions visuelles ordinaires et perceptions visuelles en état de conscience modifié était que, dans les secondes, la lumière semblait provenir du cœur même des objets, et ne paraissait pas être une simple réflexion de la lumière ambiante. En y repensant maintenant, il me vient une autre image, les hologrammes. Si vous en avez vus, ou même seulement la lumière d'un laser projeté sur un mur, vous avez probablement perçu des scintillements assez particuliers. Ils sont dus à des interférences entre photons, ce qui veut dire qu'ils sont caractéristiques de l'aspect ondulatoire de la lumière. Or la lumière perçue dans certains états de conscience modifiés a ce même aspect scintillant, dynamique. Est-ce à dire que nous avons déjà en nous la capacité de percevoir les ondes lumineuses, sachant que les cônes et les bâtonnets de la

réтина ne sont sensibles, eux, qu'à l'aspect corpusculaire de la lumière ? Encore une question que je ne fais que soulever et que je laisse à d'autres ! Constatez en tout cas comme l'horizon s'agrandit à mesure que nous nous exerçons à voir le monde différemment...

Tout ce que je viens de dire s'applique autant aux perceptions que nous avons de notre corps qu'aux perceptions du 'monde extérieur'. J'ajoute que le but n'est pas d'être submergé de sensations, même si elles sont très agréables, comme dans un trip psychédélique qu'on ne peut maîtriser. Il s'agit d'être capable de diriger son attention par ses intentions, avec un degré de précision voulu, sur tout objet intérieur à son corps ou extérieur, sachant en outre que la frontière intérieur/extérieur n'est pas toujours très claire comme on va le voir à présent.

la communication intuitive

À voir toutes les incompréhensions, les confusions, et les frustrations qu'elle génère, nul doute que la communication chez l'*homme* soit d'une grande inefficacité. C'est qu'elle passe par toute une série d'intermédiaires, des signes verbaux et non-verbaux, et n'est qu'exceptionnellement un contact direct d'âme à âme. D'où une grande pauvreté de contenu, un débit excessivement lent, et surtout, la possibilité d'exprimer le contraire de ce que l'on ressent. Combien entendons-nous de 'oui' qui veulent dire 'non', de 'non' qui veulent dire 'oui', et de 'je t'aime pour la vie' qui ne veulent rien dire du tout !

J'oppose cette communication indirecte, qui requiert l'intermédiaire de signes et qui est le mode de communication habituel chez l'*homme*, à ce que, faute de mieux, j'appelle la communication intuitive, où l'information passe directement d'âme à âme. Je crois que nous communiquons tous en permanence de cette manière, sauf que, pour diverses raisons, nous n'en avons pas conscience.

La première difficulté vient de notre incapacité à focaliser précisément notre regard intérieur, principalement à cause de notre état général de confusion émotionnelle. C'est comme si l'on écoutait simultanément plusieurs émissions de radio : un discours se mélangeant à un autre, difficile de capter un message clair et cohérent. Ce n'est qu'en de rares circonstances que nous parvenons à nous 'brancher' de manière précise, par exemple lorsque nous sommes amoureux.

L'autre difficulté qui entrave la communication intuitive vient du fait que nous sommes tellement habitués à la communication séquentielle symbolique, c'est-à-dire au langage verbal, que nous avons du mal à intégrer des informations qui arrivent sous d'autres formes. D'où notre empressement à vouloir mettre de force des mots sur des significations qui se présentent à la conscience de manière globale, comme des bulles de pensées insécables. Inmanquablement, des distorsions s'introduisent, qui peuvent aller jusqu'à créer de véritables incohérences. Voilà pourquoi même les personnes très sensibles tiennent souvent des propos confus, que ce qu'elles affirment capter provienne de vivants (voyants...), de morts (médiums...), de la Terre elle-même (chamans, géobiologues...), voire d'entités diverses d'autres plans de réalité (channels...).

Ces difficultés conduisent à une sous-estimation et une sous-utilisation du regard intérieur chez une majorité d'êtres humains, avec pour corollaire une insensibilité croissante. Sauf à voir ou à entendre distinctement du sang, des pleurs, ou des cris, la plupart des gens semblent ne rien ressentir de ce que ressentent les autres êtres vivants. C'est ce qui permet à l'*homme* d'exercer autant de violence sur tout ce qui l'entoure, ses semblables, les animaux, les plantes, la planète entière. Si l'on avait mal au cœur chaque fois que l'on touche quelqu'un avec des paroles blessantes, si l'on ressentait directement la douleur de l'être qui vient d'être frappé, c'est-à-dire sans la fabriquer a posteriori à partir de perceptions extérieures et de ses propres peurs, si l'on sentait mourir l'être qui vient d'être tué, on changerait certainement d'attitude. Mais comme l'*homme* n'éprouve pas directement cela, il continue. Et même, sentant confusément qu'il manque quelque chose d'essentiel à sa vie, il fait des livres et des films dans lesquels il se projette pour essayer de ressentir ce dont il s'est coupé ! Et c'est ainsi que la sensiblerie prend le pas sur la sensibilité.

Une autre conséquence est que même lorsque le sens intérieur est ouvert, il y a tant de bruits, de filtres, de projections de toutes sortes, que l'on voit rarement émerger un consensus. Faites défiler mille personnes devant un arbre, toutes vous diront qu'il s'agit d'un arbre. Certes, elles ne le décriront pas de la même manière, mais il y aura au moins consensus sur ce point : c'est bien un arbre ! Maintenant bandez-leur les yeux et demandez-leur de ressentir ce qui se trouve devant elles : vous obtiendrez beaucoup de réponses différentes, trop, même si dans le lot il y a quelques personnes qui vous décrivent l'arbre bien mieux que si elles avaient les yeux ouverts. Or la réalité physique est une création collective qui requiert de ce fait un minimum de consensus. Sinon de telles incohérences risquent de surgir que les expériences sur ce terrain de jeux perdraient toute valeur. D'où la nécessité de travailler à éliminer les bruits et autres projections qui déforment l'information intuitive.

Ceci étant, compte tenu de ce que j'ai vécu et que beaucoup d'autres ont vécu aussi, il ne fait pas de doute pour moi que :

1. la communication intuitive est possible, que ce soit entre êtres humains ou entre membres d'espèces différentes, humains et plantes, humains et animaux, animaux et plantes (pour moi, les co-évolutions entre fleurs et insectes rentrent dans cette catégorie de communication directe entre espèces différentes ; un exemple est donné au chapitre 12) ;
2. cette communication peut véhiculer des contenus extrêmement complexes et précis ;
3. ces contenus sont compréhensibles en tant que tels, c'est-à-dire qu'il n'est nul besoin de les traduire en une série de symboles pour les rendre signifiants.

Je suis persuadé que cette forme de communication par 'bulles de sens' deviendra prépondérante chez l'*HOMME*. Ce sera sans doute la coupure la plus nette entre l'ancienne et la nouvelle espèce : même si elles continuent de se ressembler physiquement, elles ne pourront plus communiquer.

Il faut bien comprendre que le changement de mode de communication ne sera pas la cause de cette incommunicabilité, mais la conséquence. En effet, les finalités et les expériences chez l'une et chez l'autre seront fondamentalement tellement différentes qu'il n'y aura plus de raisons de communiquer. Votre chat ou un extraterrestre s'intéresse-t-il aux résultats de sport ou aux cours de la bourse ?

D'autre part, ce n'est pas un but en soi que cette forme de communication devienne la norme. C'est plutôt la conséquence naturelle d'une évolution bien plus profonde, une véritable ouverture du cœur qui implique authenticité et empathie. Authenticité, car il est évident qu'une telle communication ne peut fonctionner si l'on triche : à ce niveau, penser 'non' oblige de communiquer 'non' et pas 'oui' ; empathie, qui permet d'entrer en résonance avec l'autre, de ressentir ce qu'il ressent.

Là aussi, il est important de comprendre que ce n'est pas parce que notre sens intérieur est fermé que nous sommes insensibles et que nous pouvons nous permettre de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fasse. C'est au contraire parce que nous ne sommes pas dans la compassion et l'amour, parce que nous avons peur d'affronter l'image de nous-mêmes que nous renvoient les autres, que nous fermons notre sens intérieur. En d'autres termes, l'*homme* ne va pas subitement devenir compatissant parce qu'il disposerait d'un nouvel organe de perception lui faisant ressentir ce que ressentent les autres ; c'est au contraire lorsqu'il aura compris et intégré jusque dans ses cellules que ce qu'il fait aux autres il le fait à lui-même, qu'il sera capable d'ouvrir tout grand son regard intérieur, ces Grands Yeux qui brillent, tout baignés de larmes de lumière.

J'ajoute que la mise en avant de la communication intuitive ne signe pas la fin du langage. Ça le remet juste à sa place. Les mots ne servant plus à parler, ils serviront à chanter, pour le plaisir, pour soigner, ou pour les deux à la fois.

D'autres langages mériteront d'être conservés et développés, comme les mathématiques, car la science, avec une épistémologie renouvelée, est aussi une voie d'accès à ce-qui-est. N'en déplaise à ceux qui, miroir des rationalistes, croient que la seule voie d'accès à la vérité est la sensibilité et que la raison est bonne à jeter ! Ce ne sont que des outils. Il n'y a pas à les juger. Seuls comptent l'intention et l'art de celui qui les manie.

s'incarner : profondeur et légèreté

S'incarner en *homme* est pour une âme une expérience bouleversante. Songez que cela exige de quitter la position de créateur pour s'immerger totalement à l'intérieur de sa création.

Imaginez-vous en train de rêver. Vous créez le décor du rêve, les personnages, l'histoire. Vous-même êtes l'un des personnages jouant un rôle particulier dans cette histoire que vous avez choisie de vivre. Et puis soudain, plus rien que cela : vous voilà plongé dans le rêve, à expérimenter ce monde rêvé dans ce corps rêvé sans plus avoir conscience que c'est un rêve, sans plus avoir conscience qu'une âme le crée. Pour sûr, le choc est rude. L'âme a beau s'y être préparée dans l'envers du miroir de la réalité physique, s'incarner reste une épreuve. C'est un peu comme la première expérience amoureuse. On a beau avoir lu de savants traités, contemplé quelques images édifiantes, c'est une autre affaire de se retrouver tout nu de corps et d'esprit devant quelqu'un, la tête pleine de désirs et de peurs. Et puis, l'ivresse de senteurs secrètes aidant, les corps se mettent à danser d'eux-mêmes la Vie qui les anime, et l'âme en est toute chavirée...

S'incarner est aujourd'hui une expérience difficile. Songez-y : il faut idéalement être capable de focaliser très intensément son attention dans la réalité physique, habiter

suffisamment son corps pour percevoir le monde et agir dedans, et aussi savoir tourner son regard vers l'intérieur sans perdre ses repères.

L'*homme* est une superbe création artistique qui a exploré avec plus ou moins de bonheur les différentes facettes de ce dilemme.

Sa plus grande réussite est sans conteste sa capacité à se focaliser sur la réalité physique. Il a exploré cette facette avec une telle intensité que, du coup, il en a perdu ses repères dans les espaces intérieurs. C'est ainsi que nous en sommes presque tous réduits à croire naïvement que la matière est solide alors qu'elle a la consistance de la pensée, que les objets que nous percevons existent au-dehors et indépendamment de nous, tandis que les pensées qui nous viennent nous appartiennent en propre. Du coup, nous nous prenons pour le rêveur qui rêve d'autres réalités alors qu'en fait, l'être incarné que nous sommes est le rêve d'une entité d'un autre plan de réalité. Comme disait joliment Maître Tchouang aux alentours du quatrième siècle avant notre ère : « Jadis, Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon voltigeant et satisfait de son sort et ignorant qu'il était Tcheou lui-même. Brusquement il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Tcheou. Il ne sut plus si c'était Tcheou rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou. Entre lui et le papillon il y avait une différence. C'est là ce qu'on appelle le changement des êtres. » C'est là ce que j'appelle moi la perte des repères.

L'*homme* a aussi d'énormes difficultés avec son corps, ne sachant que faire de cette matière qui le contient et qui se manifeste trop souvent dans la douleur. C'est généralement à travers l'épreuve initiatique de la maladie et de la guérison qu'il reprend conscience que ce corps n'est pas un carcan mais véritablement sa création, sa création la plus intime qui reflète ce qu'il est sans jamais tricher.

Heureusement, d'autres voies existent, plus satisfaisantes. Quelques individus, rares il est vrai, ont osé partir à la découverte de ce mystère des relations corps-esprit. Depuis longtemps les yogis y travaillent, obtenant des résultats remarquables : contrôle des pulsations cardiaques, capacité de produire de la chaleur au point de rester des heures dans l'eau glacée, capacité de ralentir le métabolisme au point de passer des jours en respirant à peine, ou des semaines sans manger ni boire, sans subir évidemment aucun dommage... De hardis explorateurs comme je les aime, grâce à qui de nouveaux potentiels sont activés. En ce tournant de millénaire, ils sont de plus en plus nombreux à faire de telles expériences, souvent sans y travailler, ce qui, pour le fainéant et jouisseur cosmique que je rêve d'être, et d'autres de ma connaissance avec moi, est beaucoup plus satisfaisants que les dures voies de l'ascèse !

Lorsque je contemple la trajectoire de l'*homme*, lorsque je prends conscience que des millions et des millions d'âmes ont osé faire ce saut dans l'inconnu en venant s'incarner, j'ai un regard d'admiration, de tendresse, et aussi de lucidité un peu froide. C'est vrai que chacune de ces existences est pleine de joies et de peines, de compréhensions et d'incompréhensions, de succès et de drames. Mais qu'en reste-t-il d'un point de vu où chaque siècle ne vaut qu'une seconde ? Et que reste-t-il de la somme de toutes ces vies ? Quand je regarde ma propre vie, j'ai l'impression qu'il ne restera pas grand chose de mes agitations et cogitations ! Peut-être seulement ceci : nous sommes des consciences créatrices inépuisables et éternelles ; nous sommes des consciences créatrices inépuisables et éternelles acceptant de jouer délibérément le *Jeu de la Création* pour dépasser la solitude absolue de tout-ce-qui-est ; nous sommes des consciences créatrices inépuisables et éternelles décidées

enfin à cultiver la joie de l'amour et l'amour de la joie ; nous sommes des consciences créatrices inépuisables et éternelles désireuses de se vêtir d'un nouveau corps, l'*HOMME*, pour vivre sans restriction les jeux de l'amour, pour l'amour de tout-ce-qui-est.

Vus ainsi, presque tous nos actes quotidiens prennent un petit goût de dérisoire. Et pourtant il est essentiel que nous les accomplissions. Ils sont la matière de base qui, distillée et redistillée par l'esprit et le temps, finit par se réduire à la plus exquise des liqueurs, celle qui enivre les dieux et les déesses, celle qui jaillit de leurs Noces Cosmiques pour féconder de nouveaux univers. Quant à nous, petits *hommes* rêvés par des entités divines pour se révéler à elles-mêmes, il convient juste d'apprendre à ne point éprouver de tristesse à voir tant de choses disparaître dans ce processus de réduction à l'essentiel. Apprendre donc à trouver le sens de nos actes dans le futur, pas dans le passé, et la satisfaction dans le présent.

L'*HOMME* se construira sur les défis que l'*homme* a entrevus et explorés sans pouvoir les dépasser du fait de limitations inhérentes à ses origines et ses finalités. Voilà pourquoi je pense que cet *HOMME* là sera capable de résoudre le dilemme de l'incarnation, que je résume par ces deux termes : profondeur et légèreté. Capable donc d'habiter son corps de manière très intime, tout en sachant se tourner vers l'intérieur sans perdre ses repères. Le corps eau et les perceptions nouvelles manifestent cette inclination à descendre en profondeur dans la matière ; tandis que la communication intuitive manifeste l'idée de légèreté, au sens d'être moins identifié au corps et à la réalité extérieures.

S'incarner dans ces conditions procurera un choc beaucoup moins douloureux. Pour autant ce ne sera pas forcément plus facile, car nos âmes ont le goût du défi et, comme je l'ai montré plus haut, la relation de l'*HOMME* avec la matière sera d'une richesse telle qu'un temps d'apprentissage et d'adaptation à cette vie restera nécessaire.

Ainsi, paradoxalement, au moment même où nous saurons créer et habiter le corps avec un degré de conscience inégalé, nous nous sentirons moins rigidement lié à lui. Cela ouvrira des champs d'expériences d'une richesse inouïe, que nous commençons à pressentir : faire l'amour deviendra un acte d'une portée véritablement cosmique ; la Terre, corps physique de Gaïa, sera vécue comme une extension de notre propre corps ; nous pourrons nous lancer dans de magnifiques co-crétations avec d'autres âmes ; nous pourrons facilement et sans crainte de nous perdre 'quitter' notre corps pour explorer d'autres plans de réalité...

Déjà l'envie me prend de jouer avec ces idées. Deux exemples me viennent : se nourrir et voyager.

se nourrir

Maints explorateurs de l'immense continent appelé qui-je-suis rapportent qu'un corps habité par l'esprit n'a pratiquement plus besoin d'ingérer de la nourriture. Mon ami Alain Guillo ¹, un frère avec qui je partage de profondes racines asiatiques, a

¹ Prisonnier pendant 9 mois en Afghanistan, Alain Guillo a vécu en prison un véritable éveil spirituel, jalonné d'expériences médiumniques, mystiques, et autres. Il relate cette évasion spirituelle dans *un grain dans la machine*, JMG éditions.

vécu pendant une dizaine de jours une diète totale, c'est-à-dire n'absorbant pas même une goutte de liquide, tous les gardiens de la prison de Kaboul où il était détenu en ayant été témoins : « Il est primordial de souligner que cela ne m'a été possible que parce que j'étais 'habité' par une 'énergie', que je décris comme une lumière dorée, proche vraisemblablement de ce que d'autres appellent l'extase. Cette énergie se suffit à elle-même ; lorsque tu en fais partie, quels besoins peux-tu avoir ? Certains ascètes peuvent sans doute se plonger à volonté dans cette 'lumière'. Une diète totale ne peut se concevoir sans relations à de telles énergies. » (communication personnelle)

Ce que veut dire précisément Alain par être habité par 'la lumière', ou 'l'énergie', je n'en sais rien, et lui non plus. Sinon, nous aurions à portée de main l'interrupteur qui permet de déclencher le phénomène à volonté ! En tout cas, il me semble qu'il y a un lien entre le fait d'habiter profondément son corps et cette 'énergie' ou cette 'lumière'. Je ne dis pas que c'est la seule façon d'arriver à une diète totale, et je suis même persuadé que ce n'est pas le cas. Mais cela me suffit pour déduire que l'*HOMME* sera sans doute capable de maintenir son corps par cette seule énergie de l'esprit.

Je nuance aussitôt le propos en remarquant que, dans la mesure où pour moi l'*HOMME* vise à se relier à tout ce qui constitue cette réalité physique et non pas à s'évaporer dans des dimensions non physiques, l'objectif d'une diète totale ne me semble pas souhaitable. Il doit donc continuer de prendre et rejeter des nourritures physiques, sauf que cela acquiert un sens nouveau et ne se réduit pas à subvenir aux besoins du corps, besoins qui, dans l'absolu, devraient être faibles voire inexistantes.

Au bout du compte, l'important n'est pas tant le passage d'une nourriture très matérielle chez l'*homme* à une nourriture moins matérielle chez l'*HOMME*, que le passage d'une logique de survie à une logique de participation consciente à l'existence physique. Chez le premier, s'alimenter est une manière de nourrir ses peurs, tandis que chez le second, c'est une manière de se relier, de coopérer, de jouer avec toutes les âmes impliquées dans cette réalité physique.

Concrètement, l'acte de se nourrir revêt chez l'*HOMME* plusieurs finalités :

D'abord régénérer le corps bien sûr, mais seulement suite à des circonstances exceptionnelles où il n'a pu être maintenu par l'esprit, par exemple après de longues projections de l'esprit (voir paragraphe suivant). C'est pratiquement le seul cas où des nourritures solides semblent nécessaires. Le choix est vaste parmi tout ce que la Nature propose : fruits, graines, fleurs, légumes, insectes, poisson, viande, etc. J'ajoute, pour stimuler l'imagination, que des changements de métabolisme ne sont pas à exclure, conduisant à une prédominance des transmutations biologiques (voir Kervran, à *la découverte des transmutation biologiques*, le courrier du livre 1966) par rapport aux réactions chimiques, d'où des quantités à ingérer qui n'ont pas à être importantes.

Autre finalité : créer, faciliter ou amplifier des résonances par rapport à ce que l'on fait dans la réalité physique. Par exemple travailler avec des plantes n'exige pas les mêmes dispositions que travailler avec des cristaux, ou bien avec des planètes. Ce qui nourrit à ce niveau n'est plus la substance matérielle ingérée mais l'information qu'elle porte : informations des plantes comme dans des élixirs floraux, des minéraux comme dans des élixirs minéraux, informations électromagnétiques rayonnées par le cosmos et captées par des eaux vives, etc.

De même, tirer les leçons du passé exige d'activer des facultés différentes de celles utilisées pour créer, ou rêver, ou encore matérialiser des intentions, vivre un deuil, tomber amoureux... Absorber de la 'matière informée' sert ainsi à activer ou amplifier des talents, des potentiels.

Se nourrir sert encore à projeter certaines intentions dans la réalité physique à travers ce que l'on rejette. Même si ça ressemble un peu à la notion primitive de marquage du territoire, c'est en fait très différent. L'idée est de charger les matières rejetées d'informations destinées à être captées et propagées par les organismes qui s'en nourrissent. Ceci est particulièrement important dans la coopération avec Gaïa pour régénérer la Terre, co-crée de nouvelles espèces, etc.

Dans ces conditions, la principale nourriture apparaît être l'eau, non pas H₂O considérée comme une simple substance chimique, mais une eau rendue vivante pour devenir support d'informations. J'y reviendrai.

voyager

J'appelle projection de l'esprit ce que certains appellent voyage astral, rêve éveillé, ou encore sortie de corps. Je n'ai vécu qu'une expérience intéressante de ce genre, il y a longtemps. Une nuit, je me suis réveillé, et j'ai réalisé que j'étais en train de contempler depuis le plafond mon corps endormi étendu sur le lit ! Je précise que la teneur de l'expérience n'avait pas du tout la consistance habituelle de mes rêves. Certains sont de véritables spécialistes de ces états, comme Robert Monroe, qui 'sortait' de son corps avec facilité et savait se diriger selon sa volonté (*fantastiques expériences de voyage astral*, Laffont 1990).

Pour un *HOMME* conscient qu'il est plus que son corps, conscient que son être profond existe hors de la réalité physique, la pratique de la projection de l'esprit ne devrait pas poser problème. C'est le moyen 'rêvé' pour se rendre partout (la terre, la mer, l'espace), et dans tout (des atomes aux galaxies...), sans parler d'accéder à des réalités non physiques. Toutefois, les voyages en esprit ont leurs limites. En particulier il est extrêmement difficile d'agir sur la matière. Quoiqu'il en soit, ce peut être une excellente préparation à un déplacement physique, ou encore un bon moyen de participer à une réunion sans avoir à sortir de chez soi !

Une variante de l'exercice précédent connue des chamans, des vrais, consiste à projeter son esprit dans le corps d'autres êtres vivants. C'est évidemment beaucoup plus difficile. D'abord, il faut reconnaître les animaux (c'est également possible avec les végétaux bien sûr, mais pas pour voyager !) pour lesquels on ressent les plus fortes affinités.

Ensuite, il faut établir une relation de confiance avec l'esprit de l'espèce en général et l'esprit de certains individus en particulier, car l'on ne saurait rentrer sans permission dans un autre corps. Imaginez que quelqu'un s'empare du vôtre et s'en serve à votre insu : vous n'apprécieriez certainement pas ! C'est pourtant ce qui arrive parfois, ce qui explique certains dédoublement de personnalité. Pour en revenir aux relations avec les animaux, nous devons nous souvenir que tant de méfaits ont été commis par *l'homme* à leur rencontre que tout un travail est

nécessaire pour regagner leur confiance et effacer la peur qu'il leur inspire. Mais Gaïa est moins rancunière que l'être humain. Si l'on est authentique, si véritablement on éprouve de l'amour et du respect, nul doute que l'on trouvera des partenaires de jeux.

Enfin, il faut se familiariser avec la manière unique qu'a chacun de créer et d'habiter son corps. J'ai pu m'en rendre compte lorsque je suis 'devenu' serpent, comme je l'ai raconté plus haut.

J'imagine des jeux extraordinaires quand par exemple tout un groupe d'HOMMES et de FEMMES s'investit dans un groupe d'animaux, ou, inversement, quand un individu expérimenté se projette dans plusieurs animaux, jouant par exemple à tenir simultanément le rôle de proie et de prédateur...

Pour se déplacer physiquement sur de longues distances, ou pour franchir des passes difficiles, il est tout à fait possible de demander l'aide des animaux. Mais il doit être clair que cela n'a rien à voir avec de la domestication, et encore moins du dressage ! Je n'imagine pas l'*HOMME* domestiquant ou dressant qui que ce soit. C'est une collaboration où la liberté et le bien-être de l'animal priment. Il faut donc établir un accord au cas par cas. Si l'animal ne trouve pas intérêt et plaisir dans la relation, alors ce n'est pas la peine d'insister.

Les espèces qui ont vécu longtemps avec l'*homme* seront évidemment les plus coopératives, même redevenues complètement sauvages en ces temps où l'*HOMME* aura remplacé l'*homme* : chevaux, chiens, éléphants, dauphins... Mais tous les animaux sont susceptibles de jouer ces jeux, même ceux jugés à tort aujourd'hui comme méchants et dangereux : tigres, requins, crocodiles, etc. Il est toutefois évident que les espèces les plus indépendantes ne coopéreront pas si facilement. Ce n'est pas qu'il soit plus dangereux de chevaucher un tigre qu'un cheval. C'est que ce gros chat de tigre mène une vie plutôt solitaire. Si ce qu'il a à faire coïncide avec les désirs d'un humain, alors pourquoi ne pas faire un bout de route ensemble. Mais si c'est pour interrompre sa sieste, alors là, pas question !

Reste enfin le plaisir des voyages à pieds. Que ce soit pour un court ou un long trajet, tous les êtres qui le souhaitent peuvent nous accompagner, juste pour le plaisir de gambader et de chanter ensemble, de se rouler dans l'herbe et de se faire des câlins, bref d'exprimer le bonheur d'être tous là vivants et de s'aimer. Parfois le plus simple est ce qu'il y a de meilleur et de plus beau...

l'androgynie

Si je vous demande « qui êtes-vous ? », il est probable que votre réponse contiendra « je suis un homme » ou « je suis une femme », et que j'entendrai peu de « je suis un être humain », et encore moins de « je suis une conscience créatrice venue vivre une expérience humaine pour se révéler et s'accomplir ». Ceci juste pour signaler combien nous nous identifions à notre sexe.

J'ai l'impression aussi que, depuis des milliers d'années, les hommes et les femmes sont les uns pour les autres comme des étrangers. S'il n'y avait pas les pulsions sexuelles pour forcer de temps à autres des rapprochements, il est probable qu'ils s'évitent et vivraient des existences séparées. C'est dire l'énorme chemin à parcourir pour de vraies retrouvailles, où le tonnerre qui gronde ne vienne que des

éclats de rires qui fusent de la joie d'être ensemble, et où les éclairs ne soient plus des armes blessantes mais de la compréhension réciproque !

Peut-être ce chemin n'est-il pas aussi énorme si l'on se souvient qu'hommes et femmes sont au fond le même être, que l'homme porte déjà en lui ce qui fait la femme, que la femme porte en elle ce qui fait l'homme. C'est donc là, selon moi, que doit se situer l'essentiel du travail, ou plutôt du jeu, car ça n'a pas à être difficile ni douloureux : chacun a à réconcilier en lui-même ces deux facettes, masculine et féminine. Le reste en découle naturellement, en premier lieu des relations hommes-femmes rééquilibrées, saines et harmonieuses dont je reparlerai au chapitre 16, et, en second lieu, des transformations plus profondes pour donner naissance à une espèce androgyne.

Que signifie être androgyne ? Tout d'abord ça ne veut pas dire la disparition des différences sexuelles. Pour moi, l'*HOMME* androgyne restera un être sexué, et non pas asexué ni hermaphrodite. Seulement, cette différenciation sexuelle ne sera plus vécue comme constituant le cœur de son identité d'être incarné. En d'autres termes, être *HOMME* ou *FEMME* ne sera guère plus important que le fait d'être droitier ou gaucher ! Cela n'offrira pas tout à fait les mêmes possibilités d'action dans la réalité physique, un point c'est tout. La différence sera désormais vécue comme exprimant seulement une facette parmi d'autres d'une identité plus profonde. Et les autres facettes de cette identité ne disparaîtront pas dans un obscur inconscient. Elles resteront au contraire facilement accessibles à l'expérience, tout comme un droitier garde la possibilité d'utiliser sa main gauche et réciproquement, même si parfois cet accès est indirect : un *HOMME*, n'ayant pas d'utérus, ne portera pas d'enfants, mais ça ne l'empêchera pas de vivre intérieurement la grossesse d'une *FEMME* et l'accouchement.

Concrètement, l'androgynie va se traduire par un rééquilibrage des fonctions cérébrales, une réconciliation de différentes facultés aujourd'hui inégalement réparties, cause de tant d'incompréhensions : l'intuition, la perception du monde extérieur, la capacité à vivre et observer ses émotions, l'intelligence réflexive. *HOMMES* et *FEMMES* se comprendront parce qu'ils sauront de quoi est fait le regard de l'autre.

Cela va se traduire aussi par des modifications posturales et gestuelles, la force, la fluidité et la grâce s'alliant et devenant une attitude naturelle chez tous. Regardez les gestes d'un animal sauvage, et vous aurez une bonne idée ce que j'entends par 'force fluide gracieuse'.

Cela va se traduire encore par des changements profonds de la sexualité. J'imagine l'union de l'*HOMME* et de la *FEMME* non pas comme des corps qui s'emboîtent et qui restent au-dehors l'un de l'autre, mais comme une véritable fusion. En quelque sorte deux bulles d'eau qui se collent et deviennent une seule. Ainsi chacun habite son corps et celui de l'autre en même temps. Ce que ressent l'un, l'autre le ressent. Alors, quand survient l'orgasme, c'est la même expérience qui est vécue par deux consciences réunies partageant le même corps. Je dis bien le même orgasme et pas deux orgasmes simultanés : il ne s'agit pas de deux consciences qui vivent des expériences semblables en même temps ; il s'agit de deux consciences en communication directe qui partagent la même expérience.

J'ajoute que dans cette nouvelle sexualité, orgasme et éjaculation peuvent être dissociés. Cette dernière n'est en fait nécessaire que pour la procréation.

J'ajoute aussi que lorsque la FEMME porte un enfant, ce ne sont plus deux mais trois bulles d'eau qui fusionnent sur le plan physique, et trois consciences qui participent à la même expérience ! N'est-il pas plus belle manière d'être accueilli sur Terre ?

J'ajoute encore que cette sexualité n'est pas 'mécanique' : « Wham, bham, thank you m'am », comme disent les américains qui semblent s'y connaître ! Toute union est d'abord la rencontre de deux âmes. Et c'est à partir de là, et de là seulement, que cœur, corps, et esprit peuvent entrer en résonance.

Tout ceci rend le terme 'sexualité' complètement obsolète. La sexualité proprement dite est liée à la différenciation sexuelle, à la procréation, et, à un niveau plus profond, à l'ADN. Tandis que l'orgasme est une expérience spirituelle qui renvoie directement au principe créateur. C'est pourquoi je préfère parler de *Noces cosmiques*.

Chez l'*HOMME*, la sexualité n'est qu'une voie d'accès parmi d'autres à ces Noces Cosmiques. Etant donnée son extrême sensibilité, le corps eau, lorsqu'il est en état d'excitation, devient dans son entier aussi sensible que peuvent l'être un pénis ou un clitoris excités. Quant à ceux qui craindraient que cela vire à l'onanisme forcené, je répondrai en prenant l'exemple des chatouilles : chacun sait qu'il est impossible de se chatouiller soi-même et que, pour obtenir l'effet recherché, il faut que ce soit quelqu'un d'autre qui les applique. Les noces cosmiques restent une expérience qui, généralement, se pratique à plusieurs, même s'il n'y a aucun mal à se donner du plaisir tout seul. Le problème n'est pas moral mais pratique : on ne monte pas aussi haut tout seul qu'à deux !

Une dernière remarque. L'orgasme qui nous vient aujourd'hui grâce à la sexualité (quand il vient) n'est qu'un avant-goût de ce que sera l'orgasme vécu par un couple dans son 'corps eau androgyne'. Certes, c'est déjà une expérience forte (c'est pourquoi on en redemande) mais elle reste relativement indifférenciée. Tandis que demain, ce sera une expérience bien plus riche de nuances, toutes parfaitement discernables, et aussi un formidable outil de création, une porte d'entrée dans le monde de la magie pure...

l'enfantement

J'affirme d'emblée que le temps de la femme poule pondeuse est révolu, de même que celui de l'homme qui batifole ici et là pour disperser sa semence et s'assurer à n'importe quel prix une descendance.

Un enfant, c'est d'abord la manifestation du désir d'une âme de s'incarner. Etre parent, c'est donc se sentir apte à procurer à cet être une arrivée dans la matière la plus agréable possible. D'où l'intérêt d'une préparation appropriée qui fasse que toute cette expérience soit vécue comme une extase, une sorte de 'tantra de la grossesse et de la naissance' (l'expression est de Katia et Volodia Bagriansky, qui font tout un travail de préparation à l'accouchement, et qui ont mis au monde leurs propres enfants dans l'eau). On s'en approche quand on voit les effets bénéfiques des accouchements dans l'eau. Quand on sait tous les problèmes qui sont projetés sur les enfants à travers des grossesses non voulues, ou bien voulues pour de mauvaises raisons, quand on sait tous les problèmes qui sont projetés à travers les

douleurs de l'enfantement, on imagine la légèreté de l'être conçu, porté et mis au monde dans un orgasme !

Il ne faut pas nier toutefois que la douleur de l'accouchement n'est pas seulement un problème de préparation psychologique ou de position. Deux facteurs tendent à la renforcer : d'une part la modification du bassin chez la femme moderne (à comparer avec les Vénus callipyges !), et d'autre part une durée de gestation très longue chez l'espèce humaine, d'où des nouveau-nés atteignant souvent des tailles qui dépassent les possibilités de déformation élastique des organes féminins. Alors, pour limiter les risques, les médecins multiplient césariennes et épisiotomies.

S'il doit y avoir une évolution dans ce domaine, je la vois plutôt allant en sens inverse vers un raccourcissement de la durée de la gestation.

À ce propos, il est intéressant de dire quelques mots de la technique dite des bébés-kangourous. Elle a été inventée par des médecins et sages-femmes colombiens, confrontés au problème d'un pourcentage très élevé de naissances prématurées et au manque de moyens pour les mettre tous en couveuses. Le principe en est simple : dès que le bébé est sorti, il est plaqué sur le ventre de sa mère dans une position confortable et tenu en place par une large bande de tissu élastique. Il n'a le droit de le quitter que pour aller sur celui de son père. Avec quelques massages, des chants, des câlins, des bisous, des sourires et des rires, et encore des câlins et beaucoup de bisous, les résultats sont spectaculaires. Ces bébés sont bien souvent en meilleure santé que ceux qui passent en couveuses.

L'intérêt de cet exemple est de montrer qu'une naissance prématurée n'est pas nécessairement un handicap, même dans un contexte de rejet d'une médecine hyper technologique. Certes, les êtres qui naissent ainsi sont un peu plus fragiles, mais ce n'est pas forcément grave lorsque la 'lutte pour la survie' n'est plus considérée comme un facteur déterminant de l'expérience humaine. Et je ne pense pas que l'*HOMME* viendra sur Terre pour 'survivre' !

Je n'ai pas idée de ce que serait un degré optimum de prématurité. En tout cas c'est une évolution de l'espèce qui me semble souhaitable si l'on songe aux avantages qu'elle apporte :

- une naissance plus facile pour l'enfant, ce qui élimine d'emblée une source importante de traumatismes ;
- un accouchement plus facile pour la mère, ce qui veut dire pas de douleurs, plus de désordres importants voire irréversibles dans les organes reproducteurs ou sexuels, et la possibilité de reprendre plus vite une vie 'normale' ;
- une relation intime qui se tisse en toute conscience entre la mère, le père, et l'enfant : en étant lui-même kangourou, le père participe à sa manière à la grossesse, qui cesse ainsi d'être une expérience exclusivement féminine, ce qui va dans le sens de l'androgynie.

Bref, le temps est venu de remplacer la vieille croyance indigne « tu enfanteras dans la douleur » par celle-ci : « tu enfanteras dans l'orgasme ». Ainsi soit-il !

Dans un tel contexte où l'enfant est attendu pour de bonnes raisons et accueilli comme il se doit, le problème du 'contrôle des naissances' ne se pose plus vraiment. D'autant que les femmes ont déjà beaucoup plus de pouvoir sur leur corps qu'elles ne croient.

Il est intéressant d'observer dans la Nature, où les croyances limitantes des humains n'ont pas cours, un contrôle des naissances très poussé : de nombreuses

espèces animales régulent le nombre d'individus par portée et même la répartition entre sexes en fonction de conditions futures anticipées. C'est donc possible.

Certaines femmes sont capables de contrôler ainsi leur fécondité parce qu'elles n'adhèrent pas à la croyance générale selon laquelle leur accomplissement passe par le plus grand nombre possible de maternités, et qu'elles savent être très claires sur leur désir de porter un enfant. Quelques unes m'ont dit avoir eu des rêves prémonitoires quelques temps avant de tomber enceintes. C'est comme si l'âme se signalait : « Comme il est agréable de nous retrouver, amie de toujours ; nous nous apprêtons à jouer sur Terre un jeu où tu seras parent, où je serai enfant, où la plupart du temps nous n'aurons pas souvenance de ces liens profonds qui nous unissent ; que ce soit pour l'un et l'autre une occasion de grandir et de nous révéler dans ce que nous avons de plus beau ; à très bientôt, belle âme. »

Ainsi viendront au monde les *HOMMES*.

Chapitre 3

petite histoire du futur : les retrouvailles

Approche belle âme, tu es attendue.

Ne te sens-tu pas irrésistiblement attirée vers ce lieu là-bas, ce coin de sable au bord d'un lac, où un HOMME et une FEMME sont étendus, leurs corps nus tout baignés de Soleil et caressés par la brise ? Ils sont si beaux unis dans l'amour, immobiles et paisibles, tandis qu'au-dessus veille un aigle. La rencontre est sous le signe de l'aigle, lui qui d'un regard embrasse tout, comprend tout. Saisis-tu comme cet ici et maintenant concentre le passé et le futur, Ton passé et Ton futur ? Tu les reconnais, ils te reconnaissent. L'émotion vous submerge ? Laisse-toi guider par elle vers eux ; entre en eux.

Avec eux.

Trois esprits en communion, en symbiose ; trois esprits ouverts en communication totale.

Instant de partage.

Mémoires de vies dans la peau d'hommes et de femmes ; mémoires de peurs et de souffrances, de hontes, de regrets et d'obscurité, transpercées d'éclairs de lucidité et de joies : jeux et rires d'enfants, rencontres amoureuses, communion avec la Nature et les gens, satisfaction de défis accomplis, créations sublimes... ; et puis, lancinante, la leçon de ces vies : l'homme crée sa réalité, ses croyances engendrent ses expériences, l'homme crée sa réalité, le monde physique est un miroir qui le reflète et le révèle, l'homme crée sa réalité...

Mémoires d'autres vies dans la peau d'HOMMES et de FEMMES ; sensualité et rires, co-crétations ambitieuses, transpercées d'éclairs d'incompréhension, de mystères inattendus, nouveaux défis de l'HOMME.

Fragments de mémoires indéchiffrables d'autres vies encore, d'autres lieux, d'autres temps, d'autres corps, d'autres Terres qui tournent autour d'autres Soleils, d'autres réalités...

Mémoires de cet HOMME et de cette FEMME, frère et sœur cosmiques qui se sont retrouvés et reconnus, incarnations de la même âme venue jouer sur Terre avec entre autre défi d'explorer quelques facettes du dilemme je-nous.

Mémoire de ces retrouvailles à trois ici et maintenant : faire un corps d'HOMME pour une âme en chemin qui a exploré toutes les facettes de l'homme, qui a appris avec lui tout ce qu'il y avait à apprendre, et qui poursuit avec gourmandise l'exploration de la conscience de manière créative, artistique, multidimensionnelle, inspiré et aspiré par tout-ce-qui-est.

L'HOMME et la FEMME entonnent un chant.

Doux sons tenus, qui modulent imperceptiblement, puis de plus en plus, pour devenir rythme, pour devenir harmonie, pour devenir mélodie, devenir sons multiples, devenir sons dans des sons dans des sons, et former d'indescriptibles entrelacs rebondissant, tourbillonnant, pulsant, qui font naître au-dedans des éclairs de lumière et des figures kaléidoscopiques.

Vibrations qui jaillissent de la bouche, de la tête, et de la poitrine, et du ventre, et du sexe, et de la moindre parcelle de peau. Sensations de corps qui se transforment, qui se liquéfient littéralement, devenant comme deux bulles d'eau. Contact intime avec les eaux intérieures : deux corps eau qui vibrent et échangent leurs vibrations, qui ainsi se touchent et se caressent intérieurement.

Corps qui transforment les ondes, ondes qui transforment les corps, jusqu'à ce qu'une seule grande pulsation parcourt l'ensemble, et alors n'être plus qu'un seul corps : un corps eau habité par trois esprits, parcouru, caressé, de vibrations de plus en plus intenses, de plus en plus voluptueuses.

*Le son devient lumière, devient chaleur, devient plaisir, devient extase...
Embrassement.*

*HOMME et FEMME fondus dans la pureté sans tache d'une même eau céleste.
Et sur le clapotis des vagues de leur bonheur,
Remonte de l'origine le murmure qui apaise l'univers.*

L'aigle pousse son cri, annonçant la nouvelle, relayé par un autre au loin, et un autre encore...

Dans la nuit maintenant tombée, les corps emboîtés et endormis irradient une douce lumière et une chaleur apaisante qui iront s'éteignant peu à peu jusqu'à l'aube.

Viens belle âme, laissons les amoureux rayonner leur bonheur partout dans l'univers. Ensemble vous venez de lancer l'impulsion pour la création de ton futur corps. Sublime co-création faite en toute conscience. Voici ce dont l'HOMME est désormais capable. Et ce qui vient d'être conçu dans un état de grâce naîtra bientôt dans un état de grâce.

Chapitre 4

de l'homme à l'HOMME

Essayez d'imaginer une Terre du futur où l'*HOMME* aura remplacé l'*homme*.

De prime abord, elle vous semble familière : impossible de ne pas reconnaître ce joyau bleu, blanc et vert suspendu dans l'espace. Et pourtant, à la regarder de plus près, elle est différente de celle que vous venez de quitter. Vous êtes ébloui par le nombre et la majesté des arbres. Maîtres du temps, maîtres de l'eau, maîtres de la vie, leur épanouissement témoigne de la guérison de la Terre que les méfaits de l'*homme* avaient meurtrie. Percevez-vous les vibrations des myriades de feuilles et de fleurs, et la danse tourbillonnante des insectes tout autour ? Percevez-vous les énormes courants d'eau qu'ils animent, et les liens profonds qu'ils établissent avec le Soleil, la Lune, et tout le cosmos ?

Gaïa s'ouvre à l'*HOMME*, offre son corps. Acceptez le présent avec reconnaissance et respect, mais ne vous laissez pas submerger. Gaïa est une entité d'une ampleur et d'une puissance insoupçonnées. En attendant qu'un jour une rencontre directe et complète se produise, contentez-vous de la reconnaître pour ce qu'elle est : une âme qui apprend l'art de la réalisation en se créant pour corps la Terre toute entière, et qui a envie de co-crée avec l'*HOMME* de nouveaux jeux. Tendre et aimante, elle est ; féroce, elle est aussi ; intelligente, elle est ; infatigable, elle est ; incomparable créatrice de formes, elle est ; exploratrice acharnée de la matière, elle est ;... ; douée d'humour, elle n'est pas. Un jour, l'*HOMME* parviendra peut-être à la faire rire. Quel spectacle ce doit être une Terre qui rit !

Le voyage se poursuit par-dessus des forêts, des clairières et des prairies, par-dessus des volcans en éruption qui re façonnent les terres et régulent le climat, par-dessus des montagnes et des océans. La vie grouille. Vous la voyez dans cette luminescence qui émane de partout.

Votre regard a changé. Vous ne voyez plus seulement par le dehors, vous voyez aussi par le dedans. Et ce regard du dedans donne accès à un mystère : tout n'est que rêve. Et derrière ce mystère s'en dévoile un second : il n'y a pas plus réel que ce rêve ! Voilà pourquoi il vous est si facile de vous promener dans un futur rêvé, un parmi d'autres, somme toute aussi réel que le présent, ou pas moins irréel.

Cela donne le vertige ? Vous cherchez des repères familiers d'anciennes vies que vous auriez vécues, d'une ancienne Terre que vous auriez connue et que vous croyiez solide. Mais vous n'en trouvez pas : pas de villes sur cette Terre d'un futur possible, pas de routes, d'autoroutes, de rails, de maisons, d'immeubles, d'usines, de champs, de jardins ; pas de frontières, pas de pays, ni tout ce qui va avec, états, gouvernements, administrations, polices, armées, églises ; pas de traces d'agitations névrotiques, pas de travail ni d'économie parce que l'essentiel des activités n'est plus tourné vers la subsistance. Enfin l'*HOMME* sait se faire léger. Peu nombreux, vivant en petites communautés fraternelles, il caresse et épouse tout-ce-qui-est, il crée, il jouit, et il affronte les défis qui sont les siens.

Tout se tient, l'*homme* devenu *HOMME* n'a pas les mêmes buts dans la vie, n'a pas les mêmes besoins, se relie autrement au monde visible et aux mondes invisibles, à ses frères et ses sœurs humains, accueille les enfants différemment, et la mort...

S'il vous plaît, plongez-vous sans retenue dans ce Rêve et nourrissez-le de ce que vous avez de meilleur. Laissez votre imagination explorer une société et un monde futurs remis dans le bon sens. N'éprouvez aucune crainte si chemin faisant vous devez abandonner tant de choses qui vous semblent aujourd'hui indispensables, comme votre téléphone, votre auto, votre maison, votre travail, votre chien ! Il n'y a en fait rien à abandonner parce que vous ne possédez rien, sinon l'illusion de le croire, que vous n'avez jamais rien possédé, que vous ne posséderez jamais rien. Vous êtes simplement ce que vous êtes : une conscience mue par un fabuleux élan de création et traversée par un inextinguible élan de vie, une conscience désireuse de se révéler et s'accomplir en se lançant avec d'autres dans l'exploration de nouveaux territoires, une conscience dont l'épanouissement est aujourd'hui entravé par la mémoire de trop de souffrances.

Chacune de vos cellules porte des traces de profondes meurtrissures, qui ne viennent pas seulement de votre vie mais de toute l'espèce : dans les maladies et les accidents que les humains s'infligent depuis des millénaires par incompréhension des règles du jeu ; dans les incessants conflits entre hommes et femmes, entre parents et enfants ; dans la violence née des relations de pouvoir. Trop de souffrances et aussi trop de peurs, les premières découlant des secondes. Vous les portez aujourd'hui profondément en vous, tellement qu'il n'y a d'autre solution que la métamorphose : l'heure approche où l'*homme*-chenille hérissé de piquants va se transformer en *HOMME*-papillon, plus aimant, plus léger, plus joyeux.

Pour ma part, de tous les futurs possibles qui se dessinent aujourd'hui, j'ai follement envie que celui-ci devienne le plus probable. Les autres, par leurs non-sens, leur absence de beauté et de joie, ne me donnent guère le goût de rester sur cette planète ! Je m'imagine très bien dans une peau d'*HOMME*, sur une Terre régénérée, explorant le *Jeu de la Création* avec tous les amis que j'aime.

Oui mais voilà : de l'*homme* à l'*HOMME* et de la Terre d'aujourd'hui à la Terre de demain, la distance semble énorme. Il suffit de regarder le monde, les autres, et surtout soi-même pour avoir l'impression parfois que : « on n'y arrivera jamais ». La foi vacille, la peur revient, et le Rêve s'éteint.

L'erreur est peut-être là, se soucier de la manière d'atteindre l'objectif alors que seule compte au fond l'intention. À ce propos, une anecdote me revient, montrant que les choses pourraient se dérouler autrement que dans ces scénarios catastrophes écrits par nos peurs.

C'était à l'époque où Julien, le fils de Martine, alors âgé d'à peine 10 ans, s'était pris de passion pour la pétanque. Bon joueur mais mauvais perdant, il disputait des parties acharnées. Or ce qui devait arriver arriva : à mettre tant de hargne au jeu, une boule finit par sortir du terrain et se perdre dans l'herbe, suivie peu après par une autre. Tout le monde s'activa pour les retrouver, en vain. Pourtant, l'herbe n'était pas bien haute, et la surface à balayer pas très grande. Mais rien n'y fit, les boules restèrent introuvables. Tirée de sa sieste par le vacarme des recherches et les lamentations de son petit, Martine décida de prendre les choses en main. Elle arriva, toute guillerette et légère comme un papillon, fit quelques bonds, virevolta, et soudain s'arrêta pour prononcer la formule magique : « abracadabra, pouet pouet pyjama, la boule est là » ! Sans prendre la peine de regarder, elle plongea la main dans l'herbe et en sortit triomphalement une boule. Tonnerre d'applaudissements, accompagnés de quelques remarques sceptiques : « c'est un coup de chance, elle

ne le refera pas deux fois ». En plein état de grâce, Martine refit quelques pas, revirevolta, repronça la formule magique : « abracadabra, pouet pouet pyjama ». Toujours sans vraiment chercher, elle plongea la main dans l'herbe et en sortit la seconde boule ! Retonnerre d'applaudissements. Réalisant subitement l'énormité de ce qu'elle venait d'accomplir, elle se retrouva toute tremblante.

Ni tricherie ni miracle dans cette petite histoire qui témoigne juste d'une importante règle du jeu de cet univers : dans la matérialisation d'une idée, ce qui compte par dessus tout est la pureté de l'intention, pas les moyens à mettre en œuvre. C'est exactement comme le fait de lever le bras : vous n'avez pas la moindre idée de l'incroyable coordination musculaire que cela requiert, de la synchronisation parfaite de vagues d'influx nerveux, mais vous savez transformer une intention de lever le bras en le fait que votre bras se lève.

En tout il en va de même, que ce soit pour retrouver une boule perdue ou pour trouver l'*HOMME*. Au pays magique où les rêves sont la vraie réalité, rien ne s'obtient avec la volonté. Ce n'est donc pas à grands coups de « je VEUX devenir un *HOMME* », ni de prières, d'offrandes et de rituels à un hypothétique dieu dispensateur de bienfaits encore plus hypothétiques, tous les génocidés, violés, et maltraités de la planète en savent quelque chose, ni en recherchant frénétiquement des états de conscience modifiés pour explorer d'autres réalités corporelles, et encore moins en bricolant des gènes en amateurs, que l'on peut espérer arriver à quelque chose. Comme dit mon ami Alain, avec cet humour si particulier qui fait de lui un incomparable chasseur de Dahut : « Il existe un danger, de mon point de vue, à s'engager dans des expérimentations selon une démarche volontaire. 'Je veux prendre conscience de ma réalité aquatique' est aussi nocif que de vouloir traiter la vie animale selon les règles d'optimisation du profit, ou vouloir modifier la psychologie tchéchène à l'explosif. »

Attitude opposée au volontarisme, la passivité aboutit pourtant à la même chose, c'est-à-dire à rien ! Croire que le hasard, des configurations planétaires, des dieux, des anges ou des extraterrestres vont faire notre bonheur futur sans que nous n'ayons rien à faire, est aussi naïf que croire que les docteurs, les prêtres et les hommes politiques sont là pour faire notre bonheur présent ! C'est une abdication totale de notre liberté et de notre pouvoir créateur.

L'essentiel du jeu se déroule à un tout autre niveau. C'est sur nos intentions qu'il nous faut travailler. Cela signifie en premier lieu nourrir le Rêve de l'*HOMME*, et en second lieu s'épurer des croyances qui nous retiennent d'y croire vraiment, du genre « ce n'est pas possible », ou bien « on n'y arrivera jamais ». Les expériences qui nous viennent sur le chemin n'ont d'autre but. Autrement dit, le chemin que nous avons maintenant à parcourir n'est pas destiné à construire l'*HOMME* à proprement parler, comme on construit un robot en assemblant des pièces ou bien comme un sportif se construit une musculature en soulevant des haltères. À partir de nos expériences et de nos aspirations, nous avons à construire le Rêve de l'*HOMME*, et à y croire. Alors, quand la situation sera mûre, c'est-à-dire quand le Rêve sera clair pour tous, ou du moins pour un nombre suffisant d'individus, et que la foi ne vacillera plus, la métamorphose se produira, l'*HOMME* s'incarnera, son arrivée prenant probablement tout le monde par surprise !

Je vous propose maintenant de parcourir le chemin qui conduit à nourrir le Rêve, un Rêve assez fou pour entretenir la flamme, et assez réaliste pour entretenir la foi.

Très concrètement, je vais explorer avec un nouveau regard des sujets aussi divers que l'alimentation, l'agriculture, l'architecture, les relations humaines ; je montrerai comment tout cela s'emboîte pour former une vision globale cohérente, et je ferai quelques propositions pour passer à l'acte. Car mon idée n'est pas de sacrifier le présent à l'autel du futur. Il est de puiser dans un futur souhaité de quoi rendre le présent plus agréable. Ainsi, chemin faisant : nous retrouverons la capacité et le plaisir de rêver, pour ne plus nous laisser entraîner vers des vies et des mondes dont nous ne voulons pas, tout en évitant les dérives de l'imagination débridée, car rêver ainsi n'a pas pour but de sortir du monde mais bien de s'incarner ; nous réapprendrons à jouer avec nous-mêmes, avec nos croyances, avec notre corps, avec la Nature, bref avec la vie ; nous verrons comment créer des conditions favorables pour accompagner les changements qui se produisent en nous et ainsi les vivre de la meilleure façon qui soit...

Etes-vous prêt à entamer ce chemin ? Alors suivez-moi...

Chapitre 5

métaphysique et physique de l'alimentation

constat

Ce matin, maître chat est arrivé la queue en l'air, tout fier, portant dans sa gueule un oiseau. Miaulements caractéristiques, frottements sur le bas de mon pantalon, et puis voilà qu'il s'éloigne de quelques pas pour déguster tranquillement sa proie. Coups de mâchoires puissants pour attendrir le cadavre, crac crac, et, deux bouchées plus tard, plus d'oiseau, mais un chat heureux qui se lèche de contentement. Quelques plumes jonchent le sol en souvenir et s'envolent au premier courant d'air...

Personne ne doute que ce rituel soit nécessaire à la survie de l'animal. Tous les êtres vivants sur cette Terre semblent fonctionner ainsi : manger pour survivre, manger et être mangé. Certains y passent même chaque seconde de leur vie.

L'*homme* ne déroge pas à la règle. Lui aussi finit par mourir s'il cesse de s'alimenter. Du moins en général ! Les exceptions sont, nous le verrons, tellement rares et ignorées, qu'elles n'ont jusqu'ici jamais fait reculer le spectre de la peur : « si tu ne manges pas assez, tu t'affaiblis ; si tu manges mal ou des aliments qui ne conviennent pas, tu tombes malade ; si tu arrêtes totalement de manger, tu meurs ». Difficile de mettre en doute ces croyances tant des expériences millénaires souvent cruelles les confirment.

Alors, forcément, l'*homme* remplit une grande partie de son existence à accomplir tous ces actes qu'il juge indispensables à sa survie : manger bien sûr, mais tout d'abord trouver ou cultiver ou gagner de quoi manger, et ensuite préparer les repas, pour finir par rejeter les déchets qui n'ont pas été digérés. Au final, manger dépasse de beaucoup la simple fonction de survie du corps pour devenir un acte qui envahit toute la sphère de l'existence humaine, un acte social, économique, politique, et autres. C'est ainsi que l'alimentation a fini par concentrer sur elle d'innombrables problèmes, tant individuels que collectifs, au point qu'aujourd'hui la planète entière est affectée :

- relations dégradées avec la Terre en général, le Végétal et l'Animal en particulier : herbicides, pesticides, pollutions, destruction des sols arables, surirrigation, écobuage, déforestation, surpâturage, surexploitation des ressources marines, braconnage, usines à viande, usines à lait, usines à œufs, manipulations génétiques, etc. ;
- problèmes politico-économiques : déséquilibres entre pays riches et pays pauvres, et, à l'intérieur même des pays, entre grands propriétaires et petits paysans ou paysans sans terres ; déséquilibres entre cultures vivrières et cultures non vivrières ; famines et disettes provoquées et entretenues par des états de guerre ou des politiques de développement inadéquates, etc. ;
- problèmes sanitaires : alimentation de mauvaise qualité et régimes inappropriés entraînant carences, maladies, et problèmes de santé divers, autant chez ceux qui ont trop à manger que chez ceux qui n'ont pas assez...
- problèmes de psychologie collective : vieilles inimitiés claniques et tribales sur fond souvent de mentalités irréconciliables entre pasteurs nomades et

agriculteurs sédentaires, peur ancestrale de manquer, superstitions et interdits religieux touchant les aliments, 'vérités' scientifiques provisoires sur des liens supposés entre alimentation et santé...

- problèmes de psychologie individuelle : mauvaises relations avec soi-même (boulimie, anorexie, alcoolisme...), mauvaises relations parents/enfants (« mange ta soupe sinon... », « si t'es sage on ira manger des hamburgers »...), etc.

Bref, l'alimentation est aujourd'hui un révélateur impitoyable de ce que nous sommes, des peurs que nous entretenons, de la mauvaise qualité des relations que nous avons avec tout-ce-qui-vit, y compris nous-mêmes, de notre avidité, de notre cruauté, de notre stupidité... À y regarder de près, il semble même que nous passions plus de temps à nourrir nos peurs et notre ignorance qu'à nourrir notre corps !

Ce constat sévère, beaucoup l'ont fait bien avant que n'éclatent des scandales tellement énormes et terrifiants qu'il n'est plus possible de se voiler la face et d'ignorer que *l'homme* a mis en place un système terriblement destructeur. Pesticides, employés initialement pour recycler des gaz de combat mortels, ou vaches devenues folles pour avoir été nourries comme des carnivores, deux exemples de cette folie de *l'homme* qui lui revient très directement dans la figure sous forme de maladies dégénératives ou mortelles.

Depuis des décennies, le mouvement agriculture biologique / végétarisme prône des méthodes de culture plus respectueuses de la terre et une alimentation plus respectueuse de la vie. Alors qu'il végétait depuis des années, l'énorme vague de scandales qui affecte la filière agro-industrielle classique lui donne un élan subit.

Moins connues du grand public, nombre d'autres pratiques se veulent aussi une alternative à la mal-bouffe, affichant même en plus des prétentions à assurer santé et longue vie. Quelques exemples en vrac :

- végétalisme : variante du végétarisme qui accepte les produits d'origine végétale mais pas les produits d'origine animale, pas même le lait, les œufs, ou le miel, parce que c'est une forme d'exploitation du vivant jugée intolérable ;
- macrobiotique : régime d'origine japonaise fondé sur la 'loi' de l'équilibre dynamique du yin et du yang, qui a connu un certain succès il y a quelques années avec la mode des philosophies extrêmes orientales, notamment du zen ;
- frugivorisme : régime recommandant de ne manger que des fruits, à l'image de certains de nos cousins simiesques ;
- instinctothérapie : régime où, à l'instar des animaux, les aliments sont choisis à l'instinct, ceux-ci devant être non dénaturés par quelque procédé que ce soit, et donc en particulier restés crus ;
- régime paléolithique : régime supposé de nos ancêtres du paléolithique auquel notre organisme serait censé être le mieux adapté du point de vue évolutif, et comprenant près de 50% de produits animaux, des animaux sauvages et pas d'élevage bien sûr...

La liste des pratiques alimentaires alternatives est encore longue. Il faut ajouter à cette recherche foisonnante l'étude systématique des régimes traditionnels, que ce soit des inuits, des bushmen, des aborigènes, des crétois, des hunzas, des moines de diverses religions, etc.

Le tableau qui se dégage de ces découvertes et redécouvertes est plutôt confus. D'abord, toutes ces pratiques se contredisent les unes les autres : certaines disent qu'il faut manger cru, d'autres cuit ; certaines disent qu'il faut suivre un régime strict,

d'autres qu'il faut se laisser aller à ses envies ; certaines disent qu'ils ne faut pas consommer de produits animaux tandis que d'autres le recommandent...

Ensuite, leurs fondements sont des plus fragiles, souvent plus empreints de mythes et de légendes que de faits avérés : on raconte qu'il faut suivre son instinct parce que tous les animaux fonctionnent ainsi, mais est-il légitime de nous comparer en la matière aux animaux ? on prétend justifier le frugivorisme en affirmant que nos lointains ancêtres ne mangeaient que des fruits, mais que sait-on vraiment de ces ancêtres ? on affirme que, par respect pour la vie, il ne faut pas consommer de produits animaux, mais en quoi les végétaux seraient-ils moins vivants que les animaux ? ...

Enfin, les effets de ces régimes ne sont pas toujours ceux annoncés : beaucoup de pratiquants tombent malades, y compris les gourous fondateurs de ces mouvements, même s'il y a toujours quelques exemples spectaculaires de réussites qui sont avantageusement mis en avant à titre publicitaire. Le lien entre alimentation et santé n'est pas aussi 'mécanique' qu'on le prétend.

N'empêche, je trouve que, vues dans leur ensemble, ces démarches sont des plus intéressantes. D'une part, elles témoignent de cet infatigable esprit de recherche et d'expérimentation qui fait la grandeur de l'homme. Cette fois, ce ne sont pas à des montagnes inaccessibles, des océans insondables, ni à des espaces interplanétaires qu'il s'attaque, c'est à lui-même ! Et c'est là qu'il y a le plus d'interdits et autres limites socioculturelles qui pèsent et entravent la démarche. Tout ce qui permet de saboter des croyances limitantes est pour moi digne de considération.

D'autre part, cette exubérance et ces contradictions sont une incitation à sortir de la démarche traditionnelle en matière d'alimentation qui consiste à édicter des règles générales et à construire des listes interminables d'aliments ou de pratiques alimentaires favorables ou néfastes. Constatons en effet qu'il se trouve toujours un système pour autoriser ce qu'un autre interdit ; constatons également qu'un aliment qui produit des effets bénéfiques peut en d'autres circonstances ou sur d'autres personnes produire des effets nocifs, et inversement. Il semble qu'il n'y ait pas de vérité en matière d'alimentation. Donc si nous voulons avancer, c'est-à-dire comprendre pourquoi nous mangeons et ce que nous allons manger en tant qu'*homme* en chemin vers l'*HOMME*, il nous faut changer radicalement de perspective.

À voir la diversité des régimes alimentaires tout autour de la Terre et tout au long de l'histoire, l'*homme* semble capable de s'accommoder d'à peu près tout et n'importe quoi. Est-ce à dire qu'en la matière tout est effectivement possible ? Dans un premier élan, nous serions tentés de répondre par la négative, parce que nous savons bien qu'il existe, par exemple, des champignons vénéneux qui ne deviendront pas comestibles du jour au lendemain à coup de décret. Et nous savons bien aussi que nul ne peut survivre longtemps sans manger. Quoique...

vivre sans manger

Vivre sans manger, voilà une expérience que j'aurais aimé faire ! Non pas passer quelques jours à jeûner en voyant mes forces décliner, mais véritablement ne plus rien absorber pendant des semaines, des mois, voire des années, tout en

poursuivant mes activités normales. Peut-être la peur m'a-t-elle retenu de m'y lancer à fond. Il est vrai que cela va tellement à l'encontre de toutes les idées reçues qu'une sacrée foi ou une sacrée naïveté sont nécessaires. Même si je crois la chose possible, j'avoue ne pas sentir en moi une impulsion assez forte pour me lancer. D'ailleurs mon talent est plus dans la synthèse des différentes facettes de l'*HOMME* que dans l'exploration systématique d'une facette particulière. Et puis, j'ai déjà assez de mal à m'incarner, je risquerais de m'évaporer complètement à vouloir vivre sans manger ! Finalement, tout est bien ainsi.

L'absence d'expérience personnelle ne m'empêche pas d'être sûr que l'*homme* peut vivre sans manger. D'où me vient cette conviction ? Je ne sais. Je sais par contre qu'elle est de peu de poids face à la montagne d'exemples qui montrent que l'on meurt si l'on cesse totalement de s'alimenter. Il me faut donc trouver des preuves.

Dans mon entourage, seul Alain Guillo a vécu une telle expérience. Je l'ai évoquée au chapitre 2. Intéressante, c'est sûr : passer une dizaine de jours sans manger ni boire, sans aucun trouble physique (comme de la fatigue ou un ralentissement des fonctions vitales) ni psychique (comme des baisses d'attention ou de la désorientation), de surcroît dans les conditions parfaitement contrôlées d'une prison afghane de haute sécurité sur le modèle soviétique, avec tous les gardiens qui avaient l'œil sur lui, ce n'est pas à la portée du premier venu ! Quand on sait que trois ou quatre jours sans eau suffisent à causer d'importants dysfonctionnements chez la plupart des être humains, ce qu'il a vécu est proprement extra-ordinaire. Dommage que cela n'ait pas duré plus longtemps, la démonstration n'en aurait eu que plus de poids. Il ne savait pas à l'époque que j'aurais besoin de son témoignage pour ce livre. Mais ne chipotons pas, merci beaucoup Alain ! Je précise que s'il a mis fin à l'expérience, ce n'est pas parce qu'il ne se sentait pas bien, mais tout simplement parce qu'il ne voyait plus d'intérêt à la poursuivre.

J'ai également entendu parler de plusieurs personnes sur divers continents qui affirment vivre depuis des années sans manger. Ne les connaissant pas, je ne sais quel crédit leur accorder. D'autant qu'elles ne semblent guère disposées à se prêter à des examens approfondis, ce que je comprends aisément. Si elles trichent, elles préfèrent ne pas se laisser prendre en flagrant délit. Et si elles sont sincères, elles n'ont pas fait tout ce chemin pour s'exposer comme des mannequins publicitaires, et encore moins pour devenir des rats de laboratoires. Il faut aussi une bonne dose de naïveté pour chercher à convaincre un corps médical et une opinion publique réticents.

Tout de même, il existe un nombre non négligeable de cas très bien étudiés et documentés. En voici quelques uns, cette liste n'étant bien sûr pas exhaustive (la plupart des exemples sont empruntés à Aymé Michel, qui a fait un très sérieux travail de compilation des phénomènes physiques du mysticisme dans *metonoïa*, Albin Michel 1986) :

Louise Lateau, née en 1850, stigmatisée en 1868, a cessé totalement de s'alimenter en 1876, et n'absorbera plus qu'une hostie consacrée par jour jusqu'à sa mort en 1883 : « Les documents scientifiques de première main abondent sur cette mystique qui fut examinée à fond et à maintes reprises et suivie jusqu'à sa mort par un grand nombre de savants ayant exactement toutes les compétences requises : les docteurs Lefebvre, professeur de pathologie, Hairion, chargé de la clinique des dermatoses, Van Kempen, professeur d'anatomie générale, tous trois de la faculté

de médecine de Louvain, Warlomont, de l'académie royale de médecine de Belgique, Crocq, professeur à la faculté de médecine de Bruxelles, Molloy, plus tard recteur de l'university college de Dublin, etc. » (p 163)

Mollie Francher, née en 1848, atteinte d'une tuberculose en 1866 qui la laisse invalide, elle ne quitte plus son lit et ne mange quasiment plus rien jusqu'à sa mort en 1900. De bonne grâce, elle se soumet aux examens des médecins, entre autres du docteur Speir : « Je ne crois pas qu'aucun aliment solide ait passé les lèvres de cette femme depuis son attaque de paralysie. Je la force de temps en temps à prendre une cuillerée d'eau ou de lait, en utilisant un instrument pour lui ouvrir la bouche. Mais cela lui est très douloureux. J'ai pris toutes les précautions contre la supercherie, arrivant parfois à l'improviste chez la malade à onze heures du soir, à minuit. Je l'ai toujours trouvée couchée dans la même position. Mes confrères de la profession médicale étaient, au début, enclins à se moquer de moi quand je leur parlais de la longue abstinence de cette malade et de ses facultés intellectuelles. Mais ceux qui sont venus la voir sont convaincus. » (p 185)

Thérèse Neumann a cessé d'absorber des aliments solides à partir de Noël 1922, et des liquides à partir de 1926, sauf une cuillerée à café d'eau pour communier, qu'elle cessera également de prendre à partir de 1927. En 1933, le docteur Albert Lechler observe et tente de comprendre : « Le fait, à mon avis indubitable, que, depuis 1927, Thérèse n'ait absorbé aucune nourriture, pas même une gorgée d'eau, et cela sans perdre de poids ni donner signe de fatigue, sera regardé par les sceptiques comme un phénomène très sensationnel. Ce fait peut-il aussi résulter d'une cause mentale ? Si les stigmates de Thérèse peuvent être expliqués par l'autosuggestion, la conclusion s'impose d'elle-même : son abstinence de nourriture a une origine analogue. » (p 181)

Les cas de mystiques chrétiens se soumettant à un jeûne total abondent : Catherine de Sienne (1347-1380), Domenica del Paradiso, morte en 1553 qui jeûna 20 ans, Nicolas de Flüe 19 ans, etc. La plupart n'ont certes pas été observés par des autorités scientifiques patentées. Mais les ecclésiastiques qui en ont été témoins ne sont pas moins crédibles. Surtout si l'on tient compte du fait que le refus de se nourrir était interprété par l'église catholique comme une impulsion diabolique, donc gênante et à combattre, et pas comme un miracle édifiant qui mérite publicité !

Ceci m'amène à m'interroger sur la crédibilité de ces témoignages.

Première remarque : ça ne rapporte rien de raconter de telles histoires, pas d'argent, pas de gloire, sinon des ennuis. Pour les témoins, ce ne sont que sarcasmes de tous ceux qui jugent et condamnent a priori sans prendre la peine de se déplacer pour venir observer par eux-mêmes. Pour les personnes qui vivent cette abstinence, le plus souvent involontairement, ou bien elles se retrouvent objets d'expériences franchement déplaisantes, comme Mollie Francher forcée à avaler un peu de nourriture pour voir ce que ça lui fait, ou bien elles sont diabolisées et marginalisées, comme se plaint Catherine de Sienne à son confesseur : « Vous me dites que je devrais prier Dieu qu'il me rende capable de manger. Je vous assure devant Dieu que je fais tous mes efforts pour m'alimenter. Tous les jours, une ou deux fois, je me force à prendre de la nourriture. J'ai constamment supplié Dieu, je le fais et le ferai toujours, qu'il veuille bien m'accorder de vivre comme les autres gens, si telle est sa volonté. » (p 195)

Deuxième remarque : il est difficile d'imaginer des personnes simples comme Louise Lateau ou paralysées comme Mollie Francher mettant au point des tours compliqués pour abuser le monde et faire croire qu'elles jeûnent totalement, un monde qui d'ailleurs se fiche complètement de telles prouesses. Quant aux médecins qui les suivent, déjà discrédités pour simplement oser parler de choses impossibles dont ils sont témoins, ils n'ont pas plus d'intérêt à échafauder des supercheries quand la tricherie est si facile à prouver : il suffit d'enfermer la personne quelques jours sans nourriture ni boisson ! Cela a été fait à maintes reprises, par exemple dans le cas de Zélie Bourriou, une paysanne périgourdine, qui resta 122 jours sous surveillance dans un hôpital en 1896, et ne prit rien durant tout ce temps, sinon un peu d'eau que son estomac rejeta aussitôt. Plus récemment, en 1999, une australienne du nom d'Ellen Greve, qui se fait appeler Jasmuheen et qui prétend ne vivre que d'air depuis 5 ans, n'a pas tenu 4 jours sous surveillance dans une chambre d'hôtel avant de montrer des signes sérieux de dégradation physique (<http://www.apologeticsindex.org/b12.html>).

Troisième remarque : le phénomène d'abstinence totale de nourriture est attesté dans d'autres cultures, notamment en Inde. Notons ces quelques différences avec l'Occident : d'une part, comme tant d'autres 'exploits' des yogis, le jeûne total fait en quelque sorte partie du paysage, c'est-à-dire qu'il est considéré comme une chose certes rare mais parfaitement possible qui témoigne d'un grand accomplissement spirituel, et non pas comme une pathologie, une diablerie, ni une supercherie ; d'autre part, cet état est intentionnellement recherché et n'apparaît pas comme un désordre indésirable ; enfin, il reçoit une toute autre explication : là où le mystique chrétien se sent habité par le Christ ou par le diable, le yogi se nourrit de l'énergie subtile qui imprègne tout le cosmos, le *prana*.

Je pense que ce genre d'expériences, comme d'une manière générale toutes les expériences non-ordinaires, est accessible à tout un chacun dans des circonstances appropriées. La différence avec les mystiques est la difficulté voire l'impossibilité de se maintenir durablement dans cet état. J'ai en tête cette histoire de la 'longue marche', racontée à Alain Guillo par Jonas Sawimbi, le chef de la guérilla angolaise :

« Talonnés par les troupes gouvernementales et les commandos cubains, les débris de son armée fuyaient dans la forêt, sans équipement et sans vivres. La faim au ventre, à bout de forces, les hommes tombaient, et seule la perspective des machettes des poursuivants leur permettait de tituber encore quelques mètres. La partie était perdue. Alors des anciens se réunirent. Ensemble, ils annoncèrent solennellement que les feuilles d'un arbre, d'une espèce assez commune, pouvaient les sauver tous. Il suffisait d'en mâcher une feuille de temps en temps pour récupérer de l'énergie. Une seule, trois à quatre fois par jour. Ce que tout le monde fit. Ainsi toute la troupe parvint à parcourir les quatre cent kilomètres qui la séparaient du camp de base. Les poursuivants lâchèrent prise. "Pourtant, dit Sawimbi, ces feuilles n'avaient aucune vertu particulière. Au camp de base, on a essayé d'en manger, elles ne sont pas comestibles." En tout cas, les hommes y avaient cru suffisamment pour survivre. » (communication personnelle)

Imaginez-vous marchant 400 km en mâchouillant juste quelques feuilles pas comestibles, pas même dotées de propriétés antifatigue et coupe faim comme les feuilles d'iboga ou de coca. Il est probable que votre conviction ne serait pas assez forte pour vous permettre d'aller au bout. Eux y ont cru. C'est dire que la véritable puissance est celle de l'esprit. C'est finalement lui qui tient le corps, ou le fait lâcher.

En tout cas la prudence s'impose s'il vous prend l'envie d'essayer. Il y a sur ce chemin de l'abstinence totale de nourriture des peurs tellement énormes qui reflètent des croyances tellement profondes qu'il faut vraiment se sentir appelé pour oser, ou bien être poussé par des circonstances très fortes. Sinon le risque est grand de rencontrer affaiblissement et mort. Plusieurs disciples de gourous comme Wiley Brooks dans les années 80 ou Jasmuheen plus récemment, qui tous deux ont fait commerce de cette idée et ont été pris en défaut, sont morts. Etre en réaction aux travers du monde, chercher la performance et la reconnaissance, chercher des réponses toutes faites auprès de maîtres à penser, ou encore fuir ses problèmes et ses responsabilités..., autant de mauvaises raisons de se lancer dans de telles expérimentations. Je qualifie ces raisons de 'mauvaises' parce qu'il est hautement probable qu'elles conduisent droit vers ce que l'on s'efforce de fuir et d'éviter. Le choc risque d'être douloureux, très douloureux même : on peut y perdre sa liberté, sa santé, voire la vie.

La voie de l'abstinence est un peu comme l'ascension de l'Everest : si nous nous y lançons tous, la plupart d'entre nous mourrions en chemin. Pour autant, ce n'est pas impossible et quelques uns parviennent au sommet. De même, les quelques cas avérés de jeûne total doivent être pris pour ce qu'ils sont, des révélateurs de potentiels insoupçonnés, et nullement comme des modèles que l'on doit s'efforcer de suivre servilement. Le plus important est qu'ils conduisent à reconsidérer qui nous sommes ainsi que notre rapport au monde. Paramhansa Yogânanda rapporte cette conversation qu'il a eu avec Giri Baba en 1950, qui, alors âgée de 68 ans, n'avait plus absorbé de nourriture solide ni liquide depuis 56 ans : « Mère, lui demandai-je doucement, à quoi sert que vous soyez singularisée en vivant ainsi sans nourriture ? À prouver que l'*homme* est esprit ; à montrer que par le progrès vers dieu, l'*homme* peut apprendre à vivre de lumière divine et non de nourriture. » (p 197) À partir de cette réalisation, il y a un chemin à construire pour remettre nos croyances dans le bon sens et nous conduire à exprimer sur Terre notre être authentique. C'est le chemin de l'*homme* à l'*HOMME*.

Complément pour la seconde édition :

En 2005, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme qui disait avoir totalement cessé de s'alimenter et de boire depuis plusieurs mois. Elle prenait parfois un peu de thé, seulement pour le goût disait-elle. Elle m'avait contacté après avoir lu *Vers l'homme de demain*. J'étais à la fois curieux et dubitatif avant de la rencontrer. Quelques jours passés à la maison ont ôtés tous mes doutes : elle vivait bien comme elle le prétendait, sans prendre aucune nourriture solide ni liquide. Nous envisagions à l'époque d'en faire un livre. Peine perdue, cela n'a hélas éveillé l'intérêt d'aucun éditeur. Peut-être ne trouvaient-ils pas assez 'marketing' ce que moi je trouvais des plus intéressants : elle n'avait en apparence rien d'extraordinaire ! Séverine était mariée, mère de trois enfants, enseignait la peinture, et vivait son aventure de la manière la plus naturelle qui soit, sans référence à aucun système philosophique ou religieux, sans pratique particulière (pas de méditation, de yoga ni autres), sans rituel d'aucune sorte, sans non plus la mettre en avant. Elle avait simplement décidé un jour d'arrêter de manger. Elle savait au fond d'elle-même que c'était possible, que c'était même pour elle la façon la plus normale de vivre, et elle l'avait fait. Et contrairement à plusieurs des cas mentionnés plus haut, elle ne vivait pas une vie de grabataire quasi végétative ! Elle était au contraire pleine d'énergie, capable de marcher des heures en montagne sans se fatiguer. Et elle rayonnait une belle

lumière. Son expérience de jeûne total a duré d'août 2004 à octobre 2005, soit 15 mois, seulement rompu par quelques gorgées de thé, pour le plaisir du goût, et sans aucun ennui de santé. Sa décision d'arrêter a été prise uniquement pour des raisons sociales : trop pénible de se sentir marginalisée. Mais elle est prête à reprendre ce mode de vie normal pour elle dès qu'elle sentira des conditions plus favorables.

se relier

Preuve est faite, tout est possible en matière d'alimentation, depuis se nourrir de rien jusqu'à se nourrir exclusivement de viande, ou d'aliments industriels, ou de n'importe quoi d'autre. À partir de là une vérité s'impose, c'est qu'il n'y a pas de vérité ! Le problème n'est donc pas de gloser interminablement sur les effets bénéfiques ou néfastes de tel ou tel aliment particulier. Il est, pour chacun d'entre nous, de rechercher une cohérence entre notre vision du monde, ce à quoi nous aspirons, et ce que nous mangeons.

Cette recherche nous confronte à une première question : est-ce que manger a encore un sens ? Y répondre exige un détour par ce qui constitue l'essence d'un corps.

Observez une eau qui coule, une rivière, un torrent, un caniveau voire simplement un robinet. Sauf si l'écoulement est particulièrement turbulent, vous devriez voir des formes relativement stables, c'est-à-dire qui durent plusieurs secondes voire plusieurs minutes, telles que tourbillons, vagues, ondulations, creux et bosses, etc. L'intéressant est que ces formes n'existent que dans la dynamique qui les recrée en permanence. Elles sont sans cesse traversées par un flux de matière, ici de l'eau, et c'est la manière dont ce flux les traverse qui les rend apparentes.

Considérez à présent un corps vivant, votre propre corps par exemple. Selon la manière habituelle de le voir, il n'est pas très différent d'un objet inerte, comme une table, un vase ou un caillou, en cela qu'il semble façonné dans la matière, 'pétri dans l'argile' pour reprendre une vieille expression commune à maintes traditions.

Point de vue très limité pourtant si l'on songe que ce corps n'est pas un simple bout d'espace isolé dans l'instant présent, mais que son existence s'étire dans la durée. Si vous perceviez une année comme valant une seule seconde, comme dans un film très accéléré, vous réaliseriez qu'il est une recreation continue, à l'instar d'un tourbillon ou d'une vague stabilisés dans un courant d'eau. Autrement dit, vu à une autre échelle de temps que notre temps ordinaire, le corps paraît tenir beaucoup plus des formes issues dynamiquement d'écoulements fluides que des formes figées dans la matière. Pour preuve, tout au long de ses 60 ou 80 ans d'existence, ce sont près de 50 tonnes de matières solides et liquides (sans compter l'air que nous respirons), soit près de 800 fois son poids !, qui le 'traversent' et le reconstruisent sans cesse, tandis que dans sa forme et ses dimensions il change assez peu, du moins une fois passée l'adolescence. Certaines cellules sont entièrement renouvelées en quelques heures, comme celles qui tapissent l'estomac, d'autres en quelques jours, d'autres encore en quelques mois, jusqu'aux parties les plus solides, les os, dont le calcium est continuellement dissout et redéposé. Au bout du compte, un corps humain se reconstruit entièrement tous les 7 ans environ.

C'est une autre façon de prendre conscience de sa fluidité, de sa malléabilité. Nous ne sommes pas prisonniers d'une enveloppe charnelle donnée une fois pour toutes.

Nous disposons d'une certaine latitude pour le faire évoluer, et ce pas seulement en nous faisant des maladies ou des muscles de sportifs aux hormones !

En résumé, la forme d'un corps vivant n'est pas tant un bout d'espace rempli de matière que la résultante de flux de matières solides, liquides, et gazeuses qui le traversent continuellement. Pour être même plus précis, je dirai que la forme, qui préexiste à sa matérialisation, ordonne le flux de matières, l'informe, pour devenir apparente dans la réalité physique.

Cette façon de voir donne un sens nouveau à l'acte de se nourrir. D'ordinaire, on insiste sur l'ingestion des aliments, comme s'il s'agissait de remplir un espace, SON espace qu'il faut faire exister et rendre impénétrable aux autres. C'est d'ailleurs la sensation que procure un estomac plein. Tout se tient évidemment. On mange deux ou trois fois par jour de grosses quantités de nourritures souvent lourdes à digérer qui donnent cette sensation de plénitude recherchée inconsciemment pour correspondre à nos croyances sur le corps.

En outre, on mange comme pour s'approprier ce dont on croit avoir besoin, et l'on rejette ce qui est jugé inutile dans la grande poubelle Terre. Les mots *fèces* et *fécal* ont d'ailleurs pour origine le mot latin *faex* signifiant *résidu*. On prend, et on prend, sans avoir conscience d'avoir à donner en retour. Ou alors exceptionnellement, et presque toujours avec une arrière pensée intéressée : « Récupérons le caca comme engrais, ainsi nos champs produiront plus ! » Bref, une fois de plus on nourrit ses peurs au lieu de se couler dans le flux de la vie.

La boisson permet plus facilement de se créer une expérience différente. Il suffit de boire de grosses quantités d'eau tout au long de la journée pour être conduit à faire pipi régulièrement. Voilà qui permet de ressentir très concrètement l'idée que nous sommes traversés par un flux de matières. Notons que le liquide qui ressort n'est pas tout à fait le même que celui qui est entré. Il est facile de s'en rendre compte à la couleur de l'urine, à son odeur, et même à son goût. Rassurez-vous, boire de petites quantités d'urine est sans danger. Dans certaines traditions médicales, indienne notamment, c'est même une pratique tout à fait recommandable. Pour information, l'urine est aseptique, contrairement aux fèces.

Bref, le flux d'eau qui nous traverse nous transforme et se transforme d'un même mouvement. Il y a au cours du processus renouvellement de nos eaux intérieures, et le liquide qui ressort est chargé de matières nouvelles, ainsi que d'informations nouvelles.

L'alimentation doit être considérée de même. Ce n'est pas seulement l'acte d'ingérer qui compte, même si c'est sur lui que nous passons le plus de temps et mettons le plus d'attention. C'est le processus global d'ingestion ET d'excrétion qui a un sens. C'est le fait que nous soyons traversés par un flux de matières qui sont transformées au passage, et qui nous transforment pour maintenir notre forme. Voilà pourquoi je préfère introduire un terme nouveau et parler à partir de maintenant de *fluxion*, du latin *fluxio* signifiant écoulement, plutôt que d'*aliment*. Et sur ce nom, je construis :

- le verbe *fluxer*, en remplacement de *se nourrir* ou *s'alimenter* ;
- le mot *fluxage*, qui désigne l'acte de *fluxer*.

Pour un être vivant sur Terre, fluxer est donc l'acte global d'ingérer, de transformer et d'excréter des matières, tant solides que liquides que gazeuses, tant Minérales que Végétales qu'Animales. Or on sait que les rejets des uns sont la nourriture des

autres. Cadavres et cacas nourrissent d'innombrables êtres vivants, insectes, bactéries, champignons, etc., qui mangés par d'autres, et par d'autres encore, finissent par revenir dans nos assiettes. Par conséquent, ce qui à l'échelle d'un individu apparaît comme un processus linéaire ayant un début et une fin, devient un processus cyclique à l'échelle de la Terre entière.

Cette idée est très bien rendue par le symbole d'origine égyptienne du serpent qui se mord la queue. Repris par les grecs sous le nom d'Ouroboros, qui signifie littéralement 'dévorer sa queue', il représente la vie terrestre qui se perpétue en se dévorant elle-même en un cycle sans fin ¹.

Ce que l'on ingère est passé et repassé par maintes bouches, maints estomacs, maints intestins, maints anus, appartenant à des êtres que l'on aime et d'autres que l'on n'aime pas ; cet air que l'on respire a été déjà respiré par d'innombrables êtres vivants, certains que l'on aime, d'autres que l'on n'aime pas ; cette eau que l'on boit a déjà été bue un nombre incalculable de fois, par des êtres que l'on aime et d'autres que l'on n'aime pas... On peut certes persister à ne pas aimer certains hommes, certaines femmes, certains animaux, certaines plantes ou encore certains insectes. Mais on est obligé de reconnaître que l'on partage beaucoup avec eux : on porte très concrètement dans la matière de son corps tous les autres, ceux qu'on n'aime pas autant que ceux qu'on aime !

Il est important de saisir l'énorme portée de ce partage. Car ce qui, en fluxant, relie véritablement tous les êtres vivants n'est pas de la matière neutre. C'est de l'information, du sens. Nous ne sommes pas dans un processus mécanique, tels un homme et un chien attachés l'un à l'autre par une laisse. Nous sommes dans un processus d'échange de matière-informée, comme si dans la laisse entre l'homme et le chien passaient les humeurs, les émotions, les états d'âme, bref les pensées de chacun. Donc en fluxant, un être vivant ne fait pas que prendre des calories ou des vitamines et rejeter un tas de merde ; il capte de l'information sur l'état de la planète et redonne de l'information sur son propre état.

Cette information peut être véhiculée par des supports variés, des plus solides au plus subtils, ou bien des plus matériels au plus immatériels.

Par exemple un chien qui urine contre un arbre ne se contente pas de vider sa vessie ni de rendre à la terre l'eau qu'elle lui a donnée. Il diffuse aussi un message disant en substance : « Je suis passé par là et je proclame ceci comme limite de mon territoire. » Le message est ici porté par des odeurs, des molécules appelées phéromones dont le sens peut être perçu par diverses espèces, la chienne de la voisine comme le chat qui passe son chemin sans appartenir à personne.

Je signale en passant que sentir, ce n'est rien d'autre que goûter un petit morceau détaché et transporté par l'air. Entre sentir, goûter, et manger, la distance est minime.

Il est des cas plus subtils où l'on peut dire que la matière 'piège' carrément des pensées (il existe un procédé très spectaculaire qui permet de voir littéralement des pensées se matérialiser dans un cristal : cf. de Luce Grimaud, Martine Castello et Vahé Zartarian, *dans la lumière d'un cristal*, JMG éditions, 2003). L'expérience suivante a été réalisée par un médecin spécialiste des cristallisations sensibles

¹ J'ajoute qu'à une échelle spatio-temporelle bien plus vaste, le symbole n'est plus valable, car Gaïa n'est pas isolée dans un petit coin d'espace, mais partie prenante de très grands cycles où mort et fluxage s'entremêlent à nouveau : cf. les cycles de vie des étoiles qui se comptent en milliards d'années et qui se 'nourrissent' les unes des autres. Quant à l'idée que les étoiles sont des êtres vivants, voir mon essai *l'hypothèse Râ*.

(Dominique Guyot, communication personnelle). Il s'agit d'un procédé de mesure qualitative très simple dans son principe, qui consiste à faire évaporer une solution aqueuse d'un sel de cuivre préalablement mélangée à une toute petite quantité de la substance biologique à tester. Si c'est fait dans des conditions de température appropriées, le sel de cuivre cristallise en formant des figures très riches, un peu à l'image des arborescences de givre. Ce genre de cristallisation est dit sensible, parce que des différences infimes dans la qualité de la substance testée suffisent à produire des figures visiblement très différentes.

L'expérience en question portait sur des pains préparés et cuits de la même façon, avec les mêmes ingrédients, mais pétris par des boulangers différents. Les figures de cristallisation se sont révélées très différentes, l'une étant manifestement plus chaotique que l'autre.

Attention, je ne conclus pas, comme font parfois les adeptes des cristallisations sensibles, qu'à une figure subjectivement plus harmonieuse correspond forcément un meilleur produit. Je me contente juste de constater que, de par sa grande sensibilité, le phénomène des cristallisations sensibles révèle des différences subtiles. Il s'agit ici en l'occurrence de ce que chaque boulanger a projeté en pétrissant la pâte, son savoir-faire bien sûr, mais aussi ses humeurs et certainement plein d'autres choses.

Quoique ce soit, cela a changé 'quelque chose' dans la matière du pain, à un niveau certes subtil, mais suffisant pour que ce soit physiquement décelable. Autrement dit, ces deux pains contenaient des messages différents inscrits au cœur même de leur matière, des messages qui émanaient des boulangers. Sachant combien le corps humain lui aussi est sensible, en particulier à travers l'eau qui le constitue, il est hautement probable que les personnes qui les ont mangés ont capté cette différence. Certes, la plupart d'entre nous ne sommes pas capables de conscientiser ces informations, et encore moins de les verbaliser. Mais elles n'en sont pas moins présentes et susceptibles de nous influencer.

La principale raison pour laquelle nous ne percevons pas le corps comme lieu de projection de nos pensées et organe de réception des pensées des autres est que nous n'avons jamais appris qu'il est cela. N'y croyant pas, nous sommes aveugles à cette dimension. Aveuglement somme toute excusable étant donné que la plupart des changements physiques passent inaperçus. Sauf cas extrêmes comme une colère qui fait monter le sang à la tête ou des soucis qui font faire de la bile, l'on a affaire à des variations électriques et électromagnétiques imperceptibles, des modifications très subtiles de nos eaux intérieures, qui provoquent d'infimes altérations de la chimie cellulaire.

Je crois que plus nous apprendrons à jouer intelligemment avec notre sensibilité, mieux nous saurons déceler ces nuances infimes et capter les messages subtiles qu'elles véhiculent, moins nous serons des marionnettes agitées de mouvements incompréhensibles par des fils qui tirent dans tous les sens.

En attendant, comprenons déjà que toutes les matières que nous absorbons, air, eau et aliments, sont imprégnées d'informations de toutes sortes projetées par d'innombrables êtres, qu'elles s'imprègnent en passant en nous de nos propres états d'âme, de nos humeurs, de nos pensées les plus intimes, et que ce que nous rejetons est porteur de ces informations nouvelles qui vont nourrir à leur tour d'autres êtres, et ainsi de suite. Nous ne vivons pas dans un monde matériel mécanique ; nous vivons un monde où des êtres conscients interagissent pour co-évoluer, dans un monde de significations où la matière n'existe que comme porteuse de sens.

Au terme de cette réflexion, il apparaît clairement que l'*homme*, dans la mesure où il veut jouer le jeu de l'incarnation, doit nécessairement se relier à tout-ce-qui-vit en fluxant. S'incarner sur Terre, fluxer, participer au corps physique de Gaïa, co-évoluer avec tous les êtres qui jouent dans cette même réalité physique, sont au fond des expressions quasi équivalentes. Se nourrir de rien, ou bien juste d'énergie cosmique, ou bien encore d'amour divin, sans qu'on sache trop ce que tout cela veut dire, ne me paraît pas présenter d'intérêt au stade actuel d'évolution de l'*homme*. Certes, un esprit peut faire subsister un corps sans l'apport d'aucune nourriture matérielle. Mais pourquoi faire, alors que nous sommes déjà si peu incarnés ? Le seul intérêt que je vois, pour le moment, à de telles expériences est de nous rappeler que notre nature véritable est spirituelle, et que nous ne sommes pas des singes perfectionnés qui en sont venus à se poser des questions parce qu'un pouce leur est poussé !

Si nous sommes là, c'est que, à un niveau profond, nous avons fait choix de vivre l'expérience de l'incarnation pour nous révéler et nous accomplir. Ce choix, il nous faut l'assumer. Toute la difficulté est d'apprendre à nous incarner d'une manière différente de ce que nous avons connu jusque là, qui apporte plus de joies et moins de souffrances. Dans ces conditions, fluxer apparaît comme indispensable. Mais fluxer quoi, et comment ?

manger pour renaître

Le respect de la Terre et de toute vie est une évidence lorsqu'on prend conscience que tout se relie par l'acte de fluxer. C'est ainsi que la bouche du Serpent se referme sur sa queue pour faire de Gaïa Ouroboros. Et comme nous portons tout au fond de notre être le serpent, et l'algue, et la fleur, et le champignon, et la planète entière, nous sommes finalement nous-mêmes Ouroboros qui nous dévorons pour renaître. En quoi désirons-nous renaître ? Telle est la question de fond qui court tout au long de ce livre.

Les fluxions sont un outil parmi d'autres nous permettant d'explorer cette question. Puisque dans ce domaine pratiquement tout est possible, c'est dire qu'elles sont un formidable révélateur de ce que nous sommes. C'est dire aussi la liberté que nous avons pour commencer à incarner de nouvelles aspirations. Dans ces possibilités infinies et cette liberté se trouvent tous les futurs possibles, y compris des futurs désespérants (cf. le célèbre film *Soleil vert*, qui montre une Terre surpeuplée et polluée, où les *hommes* en sont réduits, pour se nourrir, à recycler les corps des morts sous forme de biscuits !) et des futurs heureux. Se trouve aussi la difficulté de construire un chemin vers celui de nos rêves. Tout ce qui précède me pousse à choisir une voie qui nous conduise à nous incarner davantage, et simultanément à nous alléger, deux termes qui, loin de se contredire, se complètent.

Nous incarner davantage signifie habiter de plus en plus profondément et intensément notre corps, et aussi nous relier à tout-ce-qui-vit, parce que tous les corps sont une extension de nous-mêmes et que nous co-évoluons avec tous les êtres incarnés. C'est pourquoi ce que je nomme *fluxions primordiales*, l'eau, l'air, les ondes acoustiques, les ondes électromagnétiques, sont appelées à jouer un rôle très important : elles constituent l'essence des corps des êtres vivants sur Terre, en même temps que les principaux vecteurs d'informations qui les relient.

Ce chemin vers les profondeurs de notre être est aussi un chemin vers la légèreté. Les jeûneurs absolus nous montrent qu'il est possible de dépasser les peurs

ancestrales associées à la nourriture, notamment la peur de manquer, dépasser donc la croyance « il faut manger pour vivre », et finalement ne plus faire de sa vie une lutte pour la survie mais simplement se couler dans le flux de la vie et accomplir d'autres défis bien plus exaltants et satisfaisants.

Légèreté au-dedans, et simultanément légèreté au-dehors. On ne peut plus concevoir l'acte de se nourrir comme un acte de prédation, comme si l'*homme* était extérieur à cette planète, qu'il pouvait l'exploiter jusqu'à ce qu'elle meurt étouffée dans ses détritiques, pour aller ensuite en conquérir une autre et recommencer. On ne vit pas longtemps au dépens d'autrui. C'est possible bien sûr, mais ça ne dure que le temps de rendre le monde impropre à la vie et rempli de déchets inutilisables, bref un monde qui reflète au-dehors la montagne de détritiques nauséabonds et de poisons dangereux accumulés au-dedans des têtes. De nouvelles pratiques agricoles sont donc indissociables de nouvelles pratiques alimentaires, caractérisées elles aussi par la légèreté. Nous verrons cela dans quelques chapitres.

Mais d'abord, concrètement, qu'est-ce qu'on mange ? Voici trois repères pour nous aider à trouver notre chemin parmi tant de possibilités que l'on se perd un peu, pour nous aider à trouver des fluxions cohérentes avec notre vision du monde et nos aspirations :

Premier repère : les nourritures spirituelles. Avant tout, il est d'importance vitale de se nourrir de pensées appropriées. L'on ne saurait entreprendre un tel voyage si l'on baigne dans une ambiance trop éloignée de ces aspirations. Se lever chaque matin en se demandant si nos pensées créent bien le monde, si l'on est vraiment une conscience créatrice, un joueur de la création, si les fluxions primordiales sont aussi primordiales, si c'est aussi intéressant que cela de faire l'*HOMME* et si l'on n'aurait pas plutôt intérêt à faire des sous pour préparer sa retraite, voilà qui n'est pas très favorable à la création et à l'incarnation d'un nouveau Rêve !

Deuxième repère : les fluxions primordiales. Eau, air, ondes acoustiques, et ondes électromagnétiques, sont la voie royale pour nous faire pénétrer l'essence de cette réalité physique.

Troisième repère : manger en co-évolution avec Gaïa. Tant que nous ne nous serons pas allégés de nos peurs, nous aurons du mal à subsister uniquement de nourritures spirituelles et de fluxions primordiales. Donc il nous faudra encore quelques temps fluxer végétaux et animaux. Or je rappelle qu'il n'existe pas de loi universelle fixant quelles nourritures sont permises et quelles nourritures sont proscrites. Le simple fait d'être incarnés sur Terre nous fait participer aux grands cycles d'échanges de matière-informée avec tous les êtres vivants de la planète. Nous sommes dans un jeu collectif, et, à moins de vouloir en sortir, la compréhension et le respect de la vie passe par la possibilité de fluxer toute forme de vie. Je ne dis pas qu'il faut absolument manger de tout, y compris de la viande, du poisson ou des insectes. Je dis seulement que rien ne l'interdit si l'on en sent le besoin. Maintenant, il y a manière et manière : quand un fauve tue une antilope et dévore sa chair fumante, il est dans l'acte juste ; quand un homme tue un animal et le mange, il peut être dans l'acte juste ... ou pas... Chacun est son propre juge quant à la qualité de la relation qu'il établit avec ce-qui-vit. L'important n'est donc pas tant la nourriture elle-même que la manière dont nous nous relions à tout-ce-qui-vit en fluxant. Aimer, jouer, et co-évoluer, sont pour moi les maîtres mots de ces relations.

Voilà un aperçu des trois repères que je vais maintenant développer.

Chapitre 6

nourritures spirituelles

En préambule, je tiens à dire que le mot *esprit* n'a pour moi aucune connotation ésotérique, spirite ou religieuse. Il s'agit seulement de la dimension non matérielle d'où émane notre univers physique, comme je le montre dans *l'esprit dans la matière, nos pensées créent le monde*, et divers essais d'épistémologie consultables sur mon site internet. Et cette dimension non matérielle est une dimension de sens, de signification, d'information. Le pouvoir des nourritures de l'esprit tient entièrement à la signification que nous leur donnons, même si elles se présentent sous des formes très variées : pensées, son, lumière, etc. Elles agissent directement au niveau de nos systèmes de croyances, les renforçant ou les affaiblissant. Pour autant, ce n'est pas sans conséquences sur le corps.

corps et esprit

Pendant près de 10 ans, en gros de l'âge de 25 ans à l'âge de 35 ans, j'ai mené une existence des plus solitaires. Presque une vie d'ermite en plein Paris ! Si dans certains domaines cela m'a permis de faire des progrès énormes, dans d'autres, je me suis vite retrouvé bloqué. Et ce blocage dans ma vie s'est manifesté très concrètement sous forme d'un blocage physique : j'avais en permanence comme une barre à hauteur du diaphragme qui me rendait la vie pénible, m'ôtant tout appétit et m'empêchant de manger normalement. Evidemment, je n'ai pas compris tout de suite que ce blocage physique était lié à ma manière de vivre, qu'au fond j'avais perdu l'appétit de la vie ! C'est pourquoi j'ai commencé par chercher des solutions physiques. J'ai vu différents médecins, qui ont diagnostiqué tour à tour et de manière plus ou moins fantaisiste : un dysfonctionnement du foie, un ulcère à l'estomac, un blocage d'un chakra, et pour finir une hernie hiatale ! Vous vous en doutez, aucun de leur traitement n'a eu le moindre effet...

Alors je me suis dit que, comme mes problèmes semblaient en rapport avec la sphère digestive, ils se régleraient en changeant de régime alimentaire. J'ai donc essayé différents régimes qui, aux dires de leurs promoteurs, étaient censés accomplir des miracles : végétarisme, macrobiotique, régime dissocié, etc. Résultat : j'ai appris énormément de choses sur la nutrition, j'ai consacré beaucoup de temps et d'attention à ce que je mangeais, mais de miracle, il n'y eut point : la barre au niveau du diaphragme persista.

Ensuite, je me suis mis à travailler avec Martine sur 'nos pensées créent le monde', et tout d'un coup, une lumière s'est allumée dans mon cerveau : j'ai acquis la certitude que le problème disparaîtrait de lui-même le jour où je changerais ma vision de la vie et ma manière de vivre. Et pour changer, elle a effectivement changé, puisqu'en août 1993 j'ai troqué ma vie d'ermite pour une vie en communauté avec Martine, sa famille, et toute sa bande d'amis. Certes, tous mes réflexes de solitaire n'ont pas disparu du jour au lendemain, et certains sont encore bien présents. Mais c'est un fait que dans ce nouveau contexte, ma barre, elle, a disparu.

J'ai observé un travers semblable chez la plupart des personnes trop soucieuses de leur alimentation. Le scénario ne varie guère. Elles ne se sentent en général pas très bien, et elles croient qu'à travers l'alimentation elles vont trouver le bien-être. Alors elles lisent beaucoup de livres, d'articles, visitent des praticiens, assistent à des conférences, qui décrivent les liens quasi mécaniques censés exister entre mauvaise alimentation et maladies, ainsi que les vertus miraculeuses de certains aliments, investis de la sorte du pouvoir exorbitant de guérir quasiment tout. Convaincues, elles passent à la pratique et commencent à surveiller étroitement tout ce qu'elles avalent ainsi que leur état physique : « En prenant ceci au petit déjeuner je serai en forme toute la journée, et en mangeant cela je donnerai un coup de fouet à ma vie sexuelle, et en buvant ceci je diminuerai mon stress et je dormirai mieux... » Résultat ? Comme dans mon cas, il est rare que leur état s'améliore vraiment, sinon de manière très passagère, quand il ne se dégrade pas davantage. Certes, elles nourrissent leur corps du mieux qu'elles peuvent, mais leur esprit, lui, est rempli de nourritures qui agissent comme de vrais poisons. Carences, déficiences, déséquilibres, perturbations, voilà ce qu'elles ont continuellement dans la tête. L'éradication du mal-être devient prépondérante sur la recherche du bien-être. Quête sans fin vu qu'à se regarder à la loupe, il y a toujours de nouvelles carences, déficiences, déséquilibres, et autres perturbations à trouver. Bref, à trop vouloir se débarrasser du mal-être, on se concentre tellement dessus, qu'on le nourrit et le fait persister !

Par les significations dont nous nourrissons notre esprit, nous influons très profondément sur l'état de notre corps. En cela, les nourritures spirituelles sont aussi des nourritures corporelles. Allant même plus loin, je dirai que nous sommes ce que nous pensons avant d'être ce que nous mangeons. Donc avant de nous préoccuper des nourritures qui vont remplir notre estomac, nous devons être très vigilants sur ce dont nous remplissons notre tête.

Si l'on ne se sent pas bien, aucune molécule ne pourra jamais combler le décalage entre ce que l'on vit et ce que l'on est. Sinon en provoquant une anesthésie plus ou moins importante, ce qui explique en partie le succès et l'emprise des drogues de toutes sortes : « Je bois ; je bois pour oublier ; pour oublier quoi ? j'ai oublié ! ». Ce n'est malheureusement pas de l'humour, c'est un vrai cri de détresse. Multiplié par des millions et des millions depuis des siècles, vous imaginez toute la force du poison qui imprègne la conscience collective ; vous imaginez aussi la difficulté à s'en débarrasser. Applaudissons ceux et celles qui œuvrent à cela. Qu'ils prennent bien conscience que ce qu'ils font pour eux-mêmes, il le font du même coup au bénéfice de tous, et que cela leur donne un regain de courage.

poisons

Le monde moderne fournit quantité d'autres exemples de nourritures spirituelles empoisonnées qui contribuent à entretenir un mal-être généralisé.

Voyez les personnes âgées en Occident, qui se nourrissent presque exclusivement d'informations sur la vieillesse, la dégénérescence, la maladie ; voyez ce qu'elles lisent, ce qu'elles regardent à la télé, et surtout ce dont elles parlent entre elles : de leurs maladies, de leurs médecins, et encore de leurs maladies, et aussi de leurs

médecins... Cela renforce leurs croyances en leur impuissance, et finit par leur faire paraître comme normale la dégradation physique et mentale. Et même ce qui est présenté comme positif, je pense par exemple à ces médicaments censés redonner un coup de fouet à la vie sexuelle, ne contribue en fait qu'à révéler en négatif ce qui ne va pas, en l'occurrence l'impotence sexuelle. Evidemment le processus est réversible comme le montrent, entre autres, les travaux de Chopra (notamment dans *un corps sans âge un esprit immortel*, Interéditions) : vieillir n'est pas inéluctable, à condition de renverser la perspective, de cultiver une nouvelle vision de la vie au lieu de cultiver la maladie.

Idem avec la médecine préventive, une bonne idée en apparence mais très mauvaise dans ses conséquences puisque cela conduit les gens à fixer leur attention sur les maladies, ce qui contribue selon moi à les créer : « Il ne faut pas manger ceci parce que c'est cancérogène, et il ne faut pas respirer cela parce que ça donne des allergies, et qu'est-ce que c'est que ce point rouge ici ?, et il faut se faire vacciner parce que sinon... » Où est la vie ? Où est la joie qui donne la santé ? Bref, on entretient la peur, qui est à l'origine de bien plus de maladies que tous les microbes de la planète réunis. Je suis persuadé qu'à un niveau profond, nous sommes tous des hypochondriaques qui nous fabriquons nos maladies.

Même chose encore avec la violence qui déborde de partout, dans les films, les livres, les journaux, les reportages télévisés, le sport, etc. Cela contribue à entretenir un climat malsain auquel on finit malheureusement par s'habituer : violence à l'école, violence dans les couples (verbale et au-delà), violence au volant, violence dans les stades, violences raciales, etc. Cela contribue encore à alimenter la peur dont se délectent beaucoup d'*hommes* ainsi que plein de petits dieux.

Il est intéressant de remarquer que nos sociétés jugent parfaitement convenable de nourrir la population, enfants compris, avec des images de violence. Presque plus personne ne s'offusque que l'on montre à la télévision, à des heures de grande écoute, des scènes de combats réels, et même de vrais cadavres en gros plan criblés de balles. Même si cela représente un tout petit progrès par rapport au fait d'aller en famille assister à des exécutions publiques ou des jeux cruels, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour élever l'âme.

Il serait par contre tout à fait inconvenant, et même carrément inconcevable pour la plupart, que l'on montre en ouverture du journal télévisé une femme en train de jouir ! Je dis bien une femme, car c'est encore plus choquant et inacceptable dans un monde qui cultive les valeurs masculines, plus précisément des valeurs masculines mal comprises avec atrophies de certaines facettes et hypertrophies d'autres facettes. Je ne parle pas d'une actrice qui jouerait un rôle. Je ne parle pas non plus d'exhibitionnisme ni de voyeurisme, devenus si courants à la télévision et sur internet. Je parle juste d'un gros plan sur le visage de madame-tout-le-monde, filmée en toute simplicité en train de se donner du plaisir pour envoyer au monde une image de bonheur au lieu d'une image de haine et de violence !

contrepoisons

Je le répète, nous sommes ce que nous pensons avant d'être ce que nous mangeons. L'image, consciente et inconsciente, que nous avons de nous-mêmes, de

notre corps, de sa santé, de ses maladies, nos états d'âme et nos émotions, déterminent pour l'essentiel comment notre corps fonctionne, comment les aliments sont utilisés, comment notre chimie interne va, par exemple, métaboliser les graisses. Le corps peut certes avoir besoin de certaines substances nutritives. Mais au sein d'un cadre général, aux limites d'ailleurs assez floues comme de nombreux exemples nous l'ont montré, nous avons une marge de manœuvre énorme. L'organisme a une capacité extraordinaire à se régénérer, si nous ne le contrarions pas trop. Des croyances en la santé contribuent à utiliser un régime déficient avec une très grande efficacité. Tandis que le meilleur régime du monde ne donnera pas la santé si l'on persiste à cultiver des croyances en la maladie.

Certes, je ne nie pas qu'au stade où nous en sommes pour la plupart, avaler un plein bol de belladone à la place de myrtilles, même avec un peu de sucre et de crème, ne fera pas grand bien ! Mais, comme dans les histoires extraordinaires racontées au chapitre précédent, ce n'est probablement qu'une affaire de conviction, ou plus précisément de dépassement de toutes ces peurs que nous projetons sur nos aliments. C'est le rôle de quelques hardis pionniers d'explorer ces territoires et d'en franchir les limites. Déjà nombreux, ils sont appelés à l'être plus encore, et, intentionnellement ou non, à multiplier les expériences alimentaires en tous genres. Ainsi nous aideront-ils à nous imprégner de plus en plus de la conviction que nos états d'être transforment tout ce que nous avalons, dans un sens ou dans l'autre : la peur charge les aliments de poison, tandis que l'Amour, et ses corollaires la Beauté et la Joie, révèle le sublime en chaque chose.

Nous l'avons oublié mais nous sommes CELA : des dieux en devenir qui ne pouvons grandir qu'en absorbant et redonnant cette sublime nourriture que nous savons tous fabriquer, l'Amour. Vivre d'amour et d'eau fraîche, le dicton a raison. Sauf que rarement notre amour est assez grand pour embrasser tout-ce-qui-est. Par peur de perdre le peu que nous avons, nous mesurons, nous comptons notre amour, et ce que nous donnons à l'un, nous le prenons à l'autre. Dieux déchus, l'amour et l'eau fraîche nous ne contentent plus. Osons retrouver le chemin de notre grandeur :

*Alors j'ai envie,
Envie tu sais,
De dire : "Je t'aime"
Comme ça !
Pour rien !
Pour le rien de maintenant.
C'est ça la vie.
La vie d'maint'nant.
Et toi ?
T'arrive-t-il de dire : "Je t'aime"
Comme ça !
Par simple envie ?
De dire "je t'aime"
Pour un sourire,
Pour un mot ou peut-être deux,
Pour trois sous d'soleil,
Soleil d'automne,
Automne.
Dis-moi le :*

*Je t'aime Automne !
Sans raison,
C'est d'saison !*

(extrait de *rive*, poème de Corinne Leforestier, terracolorosa.com)

se perdre

Pendant près de cinq ans, à partir du moment où nous avons commencé notre collaboration Martine et moi jusqu'à mon départ de Neuville-aux-Bois pour retourner travailler à Paris, nous avons baigné continuellement dans une nouvelle vision du monde, celle de *nos pensées créent le monde* et du *jeu de la création*. Notre quotidien était plein de rencontres étonnantes, de synchronicités, d'événements bizarres qui nous paraissaient tout naturels tant nous étions imprégnés de cette vision. Tous ces événements, rencontres, lectures, conversations, etc., nous confortaient dans notre conviction et nous faisaient paraître dépassée voire étrangère la vision dominante du moment, celle du matérialisme scientifique, économique et social.

Du jour au lendemain, j'ai quitté ce monde magique (qui n'était pas pour autant dénué de problèmes et de désagréments, mais c'était 'mon monde' !) et je me suis retrouvé plongé dans le 'vieux monde'. Même si j'avais les compétences, même si j'étais entouré de quelques personnes très sympathiques pour qui j'avais et j'ai encore beaucoup d'affection, ce travail n'était pas vraiment fait pour moi. Et la vie parisienne, j'y avais déjà vécu 15 ans, n'était plus du tout faite pour moi. Alors, pour tenir, j'ai cessé de m'alimenter de toutes ces idées nouvelles qui avaient constitué ma nourriture quotidienne pendant des années. Ma nature étant ce qu'elle est, entière et profondément hors normes, je sais que si j'avais gardé un pied dans 'mon monde', j'aurais été vite tenté de tout envoyer promener, l'informatique, le travail et Paris.

Je précise que, pour diverses raisons, je me suis imposé cette contrainte. En particulier, je voulais me prouver, ainsi qu'à quelques personnes de mon entourage, que j'étais capable de mener une vie 'normale'. J'ai pu tenir 18 mois en n'absorbant plus que des pensées émanant d'une vision du monde que je ne partageais plus depuis longtemps : nouvelles technologies de l'information, vie des entreprises, monde des affaires, luttes de pouvoir, etc. D'où un renversement total puisque c'était désormais la vision ancienne, celle du consensus dans lequel j'étais à présent immergé, qui me paraissait 'naturelle', et la vision nouvelle, que j'avais pourtant contribué à forger et que j'avais expérimentée abondamment, qui m'était devenue étrangère ! Ainsi, pour prendre un seul exemple de ce renversement, les synchronicités étaient devenues tellement rares et insignifiantes dans ma vie, alors qu'elles étaient auparavant mon quotidien, que j'en arrivais même à douter que 'nos pensées créent le monde' ! Martine, à juste raison, trouvait que j'avais 'trahi le Plan', pour reprendre ses mots, ou plus prosaïquement, quand elle se laissait aller, que j'étais carrément devenu idiot ! C'était d'ailleurs l'opinion que j'avais de moi-même. Un vrai zombie errant dans une sombre nuit, l'ombre de l'ombre du vrai Vahé que je doutais même de revoir un jour...

À force d'alimenter mon esprit avec des nourritures qui ne lui convenaient pas, mon corps, ce miroir le plus intime, a fini par refléter très clairement le mal être dans lequel je m'enfonçais. Cela a pris la forme d'une fatigue énorme et persistante, que

les week-end à la campagne ne parvenaient pas à effacer. En plus, il m'est arrivé plusieurs fois d'attraper mal au dos, sans raison apparente, sinon que j'en avais 'plein le dos' ! Parfois, je me sentais tellement épuisé que je devenais totalement inaccessible à l'amour de mon amie Laurence. Dur, très dur, autant pour elle que pour moi.

Les signes étant clairs, j'ai décidé de quitter ce monde qui n'était plus le mien. Terminé métro-boulot-dodo, et, quelques mois après, exit Paris. Je suis retourné vivre à la campagne avec mes amis. Et là, oh miracle !, après quelques semaines de réadaptation, la fatigue a disparu, l'inspiration est revenue, et j'ai enfin pu reprendre mes recherches dont ce livre constitue l'aboutissement. Ouf, Martine et moi étions rassurés, le vrai Vahé n'était pas mort, juste endormi ! Mais je suis persuadé que je serais mort si l'expérience s'était prolongée un peu plus que nécessaire...

se retrouver

La réalité que chacun d'entre nous vit est tissée par nos croyances. Ce que nous éprouvons, les événements qui nous arrivent, les gens que nous rencontrons et les réactions qu'ils suscitent, les pensées que nous avons, l'état de notre corps, ..., tout cela résulte de nos croyances. Certaines sont d'un niveau très profond, difficilement accessible, comme celles qui structurent l'espace-temps. Pas question pour le moment d'agir consciemment dessus, même si surgissent parfois inopinément des expériences qui ébranlent la solidité de nos convictions, par exemple des phénomènes de matérialisation et de dématérialisation (cf. de Sylvain Michelet, *Lorsque la maison crie*, Laffont 1994, p 68, ou de Roux, Krippner, Solfin, *la science et les pouvoirs psychiques de l'homme*, Sand 1986, p 131 et 135). L'expérience de l'incarnation exige un cadre spatio-temporel. Et comme nous sommes loin d'avoir fait le tour de tout ce qu'il y a à vivre dedans, ce cadre sera encore le nôtre pour longtemps.

D'autres croyances sont plus accessibles, c'est-à-dire plus visibles et plus faciles à changer. Par exemple croire que tout est matière et que l'esprit n'existe pas, ou croire que tout vient de dieu, ou croire qu'il faut manger pour vivre, ou encore croire que ceux qui ne vivent pas comme nous ne sont pas vraiment des *hommes*. Sur toutes les croyances de ce niveau, nous avons à travailler. Cela veut dire dans un premier temps comprendre qu'elles sont à l'origine de nos expériences. C'est apparu très clairement dans l'anecdote de mon retour à la vie parisienne : tant que je croyais que 'nos pensées créent le monde', entouré de gens qui y croyais également, je le vivais ; et quand je n'y ai plus cru, plus précisément quand je me suis interdit d'y croire et que personne autour de moi n'y croyait non plus, tout ce qui m'arrivait confirmait que 'nos pensées ne créent pas le monde' !

Un fois admis que nos croyances créent nos expériences, nous avons à choisir délibérément les croyances que nous souhaitons cultiver parce qu'elles procurent des expériences satisfaisantes, et celles que nous souhaitons changer parce qu'elles procurent des expériences déplaisantes. À ce point, une chose doit être claire : il n'est pas possible de se nourrir simultanément à deux systèmes de croyances différents. Impossible de croire à la fois que 'nos pensées créent le monde' et que nous sommes impuissants face à tout ce qui nous arrive ; impossible de croire simultanément que la vie imprègne l'univers et que la Nature n'est qu'une mécanique qui peut être exploitée sans vergogne ; impossible de croire simultanément que tous

les êtres humains sont égaux et que certains sont plus égaux que d'autres... Se nourrir à des systèmes de croyances différents aboutit tôt ou tard à créer des expériences douloureuses. Elles ne sont pas une punition ; elles ne sont que le reflet de nous-mêmes, de nos incohérences et de nos contradictions du moment. Et la souffrance qu'elles procurent est encore le moyen le plus sûr que les *hommes* ont trouvé pour prendre conscience de ce qu'ils sont. Ce chemin, beaucoup l'ont fait. Grâce à eux, *l'homme* en est aujourd'hui à ce tournant de son histoire où il commence à percevoir de plus en plus clairement les règles du jeu : comprendre que ses croyances créent ses expériences, qu'il agit dans la réalité physique pour se créer un miroir où ses expériences reflètent ses croyances et les révèlent, qu'il a le pouvoir de changer ses croyances, que le sens de son action se trouve dans le futur.

Nous avons maintenant à choisir qui nous voulons être. À partir de là, remplir notre esprit de nourritures convenables, et poser des actes. Ces décisions détermineront si notre futur sera bionique, génétiquement modifié, s'il sera un retour à la vie primitive, une régression à l'animalité, une éradication totale de la planète, une évaporation dans des limbes éthérées, ou si ce sera *l'HOMME*. Quel qu'il soit, il ne sera pas indépendant de nous, de nos choix présents. Si nous décidons de faire *l'HOMME*, alors il faut vite réduire notre consommation de nourritures spirituelles qui tuent ce rêve et trouver des sources qui le nourrissent. Et puis, un jour ou l'autre, il faudra cesser définitivement de nourrir un système de croyances, incarné dans une société et un mode de vie, avec lesquels on ne se sent plus en accord. Non pas lutter contre, juste arrêter de le nourrir, et construire autre chose à côté. Si, par manque de courage, nous nous contentons de suivre le courant dominant, et de retourner notre veste, toujours du 'bon' côté !, n'espérons pas voir se réaliser nos plus beaux rêves. Cela fait partie de notre chemin d'*hommes* d'éprouver nos convictions. Une métamorphose aussi considérable que celle qui se prépare ne supporte pas la tiédeur ni les atermoiements. C'est une œuvre d'artistes-guerriers, ou de guerriers-artistes, des guerriers de l'esprit, saboteurs de croyances capables de tout remettre en cause, et des artistes ayant suffisamment dépassé les mesquineries de leur ego pour pouvoir plonger au cœur du chaudron de la création sans se consumer, en revenir avec un rêve démesuré, une utopie réaliste, qui nourrit l'âme, fait chaud au cœur de tous ceux qui le partagent, un Rêve qui fasse dire qu'au fond la vie peut être belle, que tous les êtres sont magnifiques, qu'enfin « j'aime tout-ce-qui-est ».

Chapitre 7

eau, air, son, lumière

fluxions primordiales

Imaginez une Terre sans eau ni air : disparus les êtres vivants tels que vous les connaissez. Imaginez que le Soleil s'éteigne : s'éteint aussi la vie. Eau et air sont les matières de base grâce auxquelles la vie terrestre prend corps ; mouvements et vibrations sont l'essence des formes vivantes ; la lumière solaire donne l'énergie qui entretient le mouvement. L'eau, l'air, les ondes acoustiques, et les ondes électromagnétiques, sont au cœur de notre identité d'êtres incarnés. Ce sont des *fluxions primordiales*. En elles se trouve le mystère de notre incarnation : les fluxer en conscience va nous faire pénétrer de plus en plus profondément dans cette réalité physique, nous conduire donc à nous incarner davantage.

En elles se trouve aussi le support de notre évolution : les fluxer en conscience va nous révéler notre lourdeur, toutes ces croyances de peur qui nous entraînent à accomplir tant d'actes pesants dans une matière dense, et nous inciter alors à nous alléger pour nous rapprocher de qui-nous-sommes vraiment. Plus nous nous allégerons au-dedans, en révélant l'authenticité, la pureté, l'acceptation et l'amour de tout-ce-qui-est, plus nous allégerons la matière au-dehors. Voilà pourquoi l'*HOMME* sera tout à la fois plus léger et davantage incarné, et qu'il saura naturellement subsister de fluxions primordiales. Voilà pourquoi il est si important que l'*homme* en chemin apprenne à jouer avec elles.

Auparavant, je tiens à préciser qu'il n'en résultera pas une atrophie du goût ni de l'odorat. De même que l'ouïe ne nous sert plus à chasser ni à nous protéger des prédateurs mais permet d'écouter de la musique, en se déconnectant des exigences de la survie, le goût et l'odorat nous conduiront vers des expériences esthétiques inédites. Notons que l'art culinaire a déjà amorcé cette évolution voici quelques millénaires : le mélange des aliments, l'emploi de différents procédés de cuisson, l'ajout d'épices, à commencer par le sel, tout cela contribue à mettre en avant la fonction gustative. Le découplage avec les fonctions nutritive et digestive est exacerbé dans l'art des goûteurs de vin, qui ne boivent pas ce qu'ils goûtent mais le recrachent, ou dans la cuisine dite 'nouvelle', qui est véritablement une expérience esthétique car ce qu'il y a dans les assiettes n'a jamais nourri son *homme*.

De même, la disparition probable à terme de ce nous appelons 'repas', dont la finalité première est de nourrir le corps, n'entraînera pas forcément la disparition de la convivialité et de l'art de la fête. Nous savons nous amuser en faisant ou en écoutant de la musique ensemble, nous savons nous amuser en dansant au son de la musique, et bien il ne tiendra qu'à nous de savoir nous amuser en inventant des fêtes multidimensionnelles avec concerts de saveurs et d'odeurs !

l'eau

La Terre vue d'en haut, c'est de l'eau avant d'être de la Terre. Bleu, blanc, vert : bleu des rivières, des lacs et des océans ; blanc des nuages, de la neige et de la glace ; vert de la végétation, riche à 90% d'eau. L'eau et la vie terrestre sont indissociables. Mise en mouvement à grande échelle par le Soleil et par les arbres, absorbée et rejetée par tous les êtres vivants qui grâce à ils prennent forme dans cette réalité physique et se relie, elle est véritablement le sang de la Terre. En elle résident bien des mystères que *l'homme* commence à entrevoir.

L'eau, c'est H₂O avons-nous appris, deux atomes d'hydrogène liés à un atome d'oxygène. Certes ! Sauf que cela devient beaucoup plus compliqué dès que l'on passe d'une molécule isolée à un vaste ensemble formant un liquide. D'abord, les molécules d'eau ne sont pas figées dans cette configuration. Elles se dissocient avec une grande facilité en un radical OH⁻ et un ion H⁺, c'est-à-dire un simple proton qui se déplace à vitesse vertigineuse dans une matière qui, de son point de vue, apparaît surtout pleine de vide. L'eau liquide est donc dans un incessant processus de recomposition qui brasse ses constituants élémentaires.

D'autre part, les molécules d'eau restent rarement seules et ont une forte propension à former des chaînes. On parle d'eau monomère pour désigner une molécule seule, et d'eau dimère, trimère, tétramère et pentamère pour désigner respectivement des chaînes de 2, 3, 4 ou 5 molécules. Une eau liquide contient un mélange de ces différentes chaînes selon des proportions uniques qui lui confèrent certaines de ses propriétés. La rosée, l'eau d'orage, l'eau d'une source à l'instant où elle jaillit, contiennent une forte proportion de chaînes trimères, tandis que les eaux stagnantes et les eaux de réserve comme l'eau en bouteille ou l'eau du robinet contiennent plus de pentamères. Ces proportions peuvent être changées en la mettant en mouvement, en la soumettant à des ondes électromagnétiques ou sonores, voire en y projetant des pensées...

Remarquons encore qu'une eau n'est jamais composée à 100% de H₂O. Elle contient sous forme de traces toutes sortes d'éléments qui la font 'réagir' et modifient ses propriétés. L'eau entoure certaines molécules, constituant comme une enveloppe ou une coquille, et s'éloigne d'autres, créant comme des trous. C'est d'ailleurs autour de certaines de ces 'impuretés' que la vapeur d'eau se condense en pluie dans les nuages, ou que l'eau liquide cristallise en neige ou en glace.

L'eau, c'est encore des mouvements microscopiques incessants, des va-et-vient, des agitations, des tourbillons, qui engendrent des formes, des surfaces de démarcation, des volumes, plus ou moins stables, évoluant plus ou moins rythmiquement, qui révèlent une sensibilité extrême à des influences aussi subtiles que des pensées ou des déplacements planétaires.

Et à très grande échelle, l'eau a cette force incroyable qui creuse des canyons, arase des montagnes, écroule des falaises...

Voilà qui suffit pour donner un aperçu de l'extraordinaire complexité de cette substance, si commune et si essentielle, dont on est loin, très loin d'avoir fait le tour. Alors, quand certains chercheurs disent que l'eau est douée de mémoire, qu'elle peut capter des informations de nature électromagnétique (cf. les travaux de Benveniste), voire s'imprégner de nos pensées, je suis pour ma part tout disposé à les croire. Cette formidable richesse en fait un support d'évolution privilégié pour

l'homme. Plus il l'explorera à l'aide de tous les moyens dont il dispose, plus il approchera le mystère de l'incarnation. La science est un de ces moyens.

Par exemple, il est des eaux qui, chimiquement identiques, manifestent des qualités différentes : propriétés organoleptiques, capacité à 'revitaliser' les plantes, laquelle peut être évaluée objectivement avec des critères tels que la vitesse de croissance, etc. Il suffit de comparer l'eau qui jaillit d'une source à la même eau mise en sommeil dans une bouteille. Dire simplement, comme je l'entends parfois, que l'une a de l'*énergie vitale* et l'autre pas est une manière un peu rapide de clore le débat. C'est aussi simpliste que de dire que l'opium fait dormir parce qu'il a des *vertus dormitives*. C'est une forme de paresse épistémologique, qui consiste à inventer un concept vague, et considérer à partir de là que tout est dit et qu'il n'y a plus rien à chercher.

Or, dans la mesure où l'on a affaire à des phénomènes parfaitement observables et répétables, les outils de la science classique sont opérants. Dans ce cas, il n'est pas nécessaire de recourir à des principes occultes pour expliquer la 'vitalité'. Des observations par spectrophotométrie Raman-laser révèlent qu'une eau vive contient majoritairement des chaînes trimères tandis qu'une eau dénuée de vitalité contient majoritairement des chaînes pentamères (Etienne Guillé, *l'alchimie de la vie*, éditions de Rocher, p 103).

Cette constatation n'explique pas tout, j'en conviens. Mais elle a au moins le mérite de démystifier le phénomène. Cela montre qu'avant de faire appel à des principes occultes, il est judicieux d'explorer un phénomène sous toutes ses facettes physiques. Qu'il y ait des dimensions invisibles qui nous échappent, c'est certain. Mais invisible ne veut pas toujours dire non-physique. Avant qu'on ne découvre l'oxygène dans l'air en tant que matière, et son implication dans la physiologie des êtres vivants, l'on ne pouvait que constater qu'il y avait dedans 'quelque chose' de 'vital', bien qu'invisible. De même, avant qu'on ne découvre le rayonnement infrarouge et qu'on comprenne sa nature électromagnétique, la chaleur invisible rayonnée par le Soleil ou un feu tenait de la magie. De là sans doute l'émergence des concepts de *pneuma*, de *prana*, de *chi* ou d'*énergie*. C'est vrai que certains cadres explicatifs comme la théorie des quatre ou des cinq éléments sont beaucoup plus faciles à comprendre que la physique quantique ou la théorie de la relativité, mais est-ce une raison suffisante pour s'y raccrocher ? Je ne prétends pas pour autant que la science moderne détient la clé de tout. Je considère juste que, si nous savons la prendre avec doigté, elle contribue : d'une part à démystifier une partie de l'invisible en le rendant visible, et donc à voir plus clairement la frontière entre physique et non-physique ; d'autre part à élargir considérablement notre vision de l'univers, et donc de nous-mêmes ; enfin, à mettre le doigt sur d'énormes et nouveaux mystères comme l'eau, l'ADN ou l'espace-temps. Cela donne le vertige, mais ce vertige-là est une aspiration à nous dépasser, et pas une incitation à la paresse devant ce qui nous dépasse.

Pour opérer ce dépassement, il faut aussi apprendre à concilier cette approche par le dehors, approche scientifique qui part de l'observation des phénomènes, avec une approche par le dedans, par contact direct de l'esprit. Ce que j'appelle 'contact direct', ce n'est pas méditer sur des propriétés apparentes de l'eau, comme la fluidité, ni visualiser des gouttes, des nuages ou des vagues, ni non plus conceptualiser deux atomes d'hydrogènes liés à un atome d'oxygène. Il s'agit rien moins que s'identifier avec l'essence de l'eau.

J'ai vécu une telle expérience d'identification non pas avec l'eau mais avec l'ADN, ce qui m'incite à penser que c'est possible avec n'importe quelle substance. C'était lors de cette unique séance de LSD décidément très riche. Je me souviens à un moment être devenu une molécule, avec la conscience très claire qu'il s'agissait de l'ADN. Cette prise de conscience est indiscutablement liée à mes connaissances scientifiques : j'ai reconnu l'ADN parce que je le connaissais. C'est pourquoi je pense que les deux approches, par le dedans et par le dehors, sont complémentaires. Sinon, l'esprit est entraîné parfois dans des voyages extraordinaires, mais, ne sachant reconnaître où il est, il n'en ramène rien d'utile, pas même un soupçon de compréhension.

Un aspect passionnant de cette expérience était la nature des sensations que j'éprouvais en étant cette molécule. Je me souviens avoir véritablement ressenti de l'intérieur les forces fantastiques qui la tournent en hélice. Dans de tels états d'identification, on pénètre la nature du sujet, de sorte que sa manière d'être devient aussi intimement connue que, disons, la manière dont nos muscles se relient à nos os et les sensations que cela procure.

J'ai oublié le reste, mais j'ai découvert quelques années plus tard dans les travaux de Jeremy Narby (*Le serpent cosmique*, Georg) que l'expérience d'identification avec l'ADN est fréquente chez les chamans, et qu'ils en retirent des informations importantes sur les propriétés des plantes.

Ce qui est possible avec l'ADN l'est certainement avec l'eau. C'est d'ailleurs ainsi qu'un extraordinaire chercheur du nom de Viktor Schauberger a fait des découvertes étonnantes. Voici comment il décrit son expérience intime avec l'eau, qui dans son cas se produisait tout à fait spontanément :

« Je pouvais rester assis des heures à contempler l'eau qui coulait sans jamais en ressentir le moindre ennui. Je n'avais pas encore réalisé que l'eau recèle les plus grands secrets. Je ne savais pas non plus que l'eau est le support de la vie, ou la source originelle de ce que nous appelons conscience. Sans aucune idée préconçue, je laissais simplement mon regard suivre le courant. Ce n'est que des années plus tard que j'ai commencé à réaliser que l'eau courante attire notre conscience comme un aimant, et en emporte une partie dans son sillage... Le temps passant, je me mis à jouer avec les pouvoirs secrets de l'eau. Je laissais l'eau s'emparer de ma conscience. Le jeu devint de plus en plus sérieux, au point que je réalisai que l'on pouvait détacher la conscience de son corps et l'attacher à celle de l'eau. Quand ma conscience me revenait, l'esprit caché de l'eau me révélait des choses extraordinaires. C'est ainsi qu'un chercheur est né, qui pouvait envoyer sa conscience dans des voyages d'exploration. J'étais capable d'expérimenter des choses qui avait échappées aux autres, parce qu'ils ne savaient pas que l'être humain est capable d'envoyer sa conscience en des lieux que le regard n'atteint pas. Grâce à cette vision intérieure, j'ai développé un lien avec la nature mystérieuse, dont j'ai appris à percevoir et à comprendre l'être essentiel. » (Callum Coats, *living energies*, Gateway Books 1996, extrait du chapitre 1, traduction personnelle).

Preuve de la qualité des informations obtenues lors de ces 'voyages', Viktor Schauberger a inventé toutes sortes d'appareils qui exploitent les propriétés de l'eau à un degré inégalé : système de transport de bois par flottage, turbines au rendement extraordinaire, systèmes d'épuration et de régénération de l'eau, systèmes de production d'énergie, etc.

De nombreux chercheurs travaillent aujourd'hui sur l'eau. Eaux dynamisées, eaux vitalisées, eaux informées, ... chacun a son vocabulaire et ses recettes. Hélas,

beaucoup manquent de rigueur épistémologique (quasiment pas d'expériences en double aveugle par exemple, ou même en simple aveugle) et nombre de résultats semblent relever uniquement de l'effet placebo. Reste que cette vague de travaux témoigne d'une prise de conscience de l'importance de l'eau. S'il faut bien admettre qu'ils ne s'accordent pas toujours sur les principes ni sur les finalités ni sur les résultats, il n'en reste pas moins que se dégage un accord sur les points suivants :

- l'eau est d'une extrême sensibilité, apte à s'imprégner de toutes sortes d'informations qui peuvent dans certaines circonstances être rendues visibles ;
- l'eau n'est cependant pas marquée de manière indélébile, et peut facilement redevenir vierge ;
- les êtres vivants sur Terre étant constitués majoritairement d'eau, il apparaît évident que boire de l'eau de qualité est essentiel.

Je rappelle qu'il ne s'agit pas seulement d'étancher sa soif mais aussi de faire circuler de l'information : en l'absorbant, nous absorbons les informations de la Terre ; en l'excrétant, nous la renvoyons chargée de nos propres informations. C'est ainsi qu'en fluxant l'eau nous tissons subtilement la toile qui nous relie à tous les êtres de la planète (c'est cela le vrai internet, le réseau de réseaux, un bio-internet !). Nous sommes enfants de la Terre, nous avons besoin d'échanger nos Eaux pour participer au grand jeu de co-création avec Gaïa.

les élixirs floraux

Concrètement que boire ? Les expériences à faire dans ce domaines ne manquent pas. Comme je l'ai dit, une foule de chercheurs travaillent sur le sujet. Une simple liste remplirait un livre entier. Mon but n'étant pas de faire une encyclopédie, je vais me contenter de suggérer une piste originale qui me semble particulièrement prometteuse.

Je reviens sur mon idée directrice, à savoir que l'eau est un support privilégié pour se relier à tout-ce-qui-vit. Mais pour ce faire, il faut : 1. que l'eau soit dans un état de réceptivité, c'est-à-dire apte à s'imprégner d'informations ; 2. que les informations dont on l'imprègne soient sélectionnées avec soin. D'où l'importance des *élixirs floraux*.

Un élixir, c'est simplement de l'eau chargée d'informations. À la différence des infusions ou des décoctions qui font passer toutes sortes de molécules plus ou moins actives (il n'est qu'à observer les changements de couleurs), l'élixir, lui, n'est censé contenir aucune autre substance matérielle que l'eau. Elle sert juste de support à un message destiné à la conscience de l'*homme*. L'information peut venir du règne Minéral, du règne Végétal, ou du règne Animal. Par rapport aux processus de transformation à l'œuvre aujourd'hui, ce sont les élixirs floraux qui me semblent appelés à jouer un rôle majeur.

Reconnaissons tout d'abord qu'il y a entre les fleurs et les *hommes* une très belle relation, un amour indéfectible serais-je tenté de dire. S'il se trouve beaucoup d'humains pour ne pas aimer certaines plantes, certains animaux ou certains insectes, il s'en trouve fort peu à ma connaissance qui n'aiment pas les fleurs. Qui n'est pas ébahi devant le spectacle d'un verger en pleine floraison, ou devant une prairie exubérante de couleurs, des bleus, des violets, des blancs, des rouges, des roses, des jaunes, ..., qui donnent envie de s'enivrer de leur spectacle et de

participer avec elles à la grande danse de la vie, à l'image des insectes qui virevoltent et bourdonnent et viennent se frotter amoureusement aux étamines ? Les fleurs nous renvoient quelques unes de nos plus belles facettes, celles de l'homme et de la femme en nous qui aime, qui aime la vie, qui aime la beauté, et la joie, sans retenue, ici et maintenant. Plus nous cultiverons ces qualités, plus nous nous approcherons de l'*HOMME*.

La floraison, c'est aussi un extraordinaire processus de métamorphose, un instant bref, intense, où la plante mature condense son histoire et se tend vers son futur pour engendrer de nouveaux êtres. La fleur concentre en elle toutes les qualités de la plante, et prépare le fruit. Elle s'ouvre pour projeter au-dehors ces qualités, et aussi, telle une antenne, pour capter des informations du cosmos. Donner et recevoir, moment de communication totale avec tout-ce-qui-vit, avec comme plus beau témoignage d'ouverture, d'authenticité et de présence au monde, une explosion de sensualité : senteurs, saveurs, couleurs, formes, textures, bruissements, toute la palette des sensations est présente avec une incomparable qualité de plaisir. Alors, après cette explosion, la plante est prête à faire retour sur elle-même pour former au-dedans les graines des êtres à venir.

L'*homme* est aujourd'hui telle une fleur qui s'apprête à éclore. Il concentre tout ce que l'espèce expérimente depuis des millénaires, et il se tend pour façonner cette graine d'où naîtra son futur. S'il choisit de faire l'*HOMME*, il lui faut s'ouvrir, se montrer tel qu'en lui-même, se relier pour co-évoluer avec tout-ce-qui-vit, capter les forces de transformations...

Ces qualités, propres à toutes les fleurs, l'*homme* s'en imprègne en absorbant des élixirs floraux. Grâce à eux, il renoue avec la présence au monde, la joie de vivre, et prépare sa métamorphose. Ce sont des catalyseurs de transformations.

J'insiste sur le fait qu'ils 'catalysent' les transformations et non qu'ils les 'provoquent'. Les élixirs ne peuvent rien 'provoquer' indépendamment des intentions de la personne qui les prend. Ils ne peuvent qu'amplifier des transformations décidées en toute conscience. Ce respect de la liberté est primordial dans tout processus de transformation.

Au-delà de ces qualités générales, chaque fleur possède des qualités qui lui sont propres, et qui, pour certaines, font échos à des qualités de l'âme humaine. Elles peuvent alors aider dans des situations de la vie où ces qualités font défaut. « Les fleurs de Bourrache, par exemple, sont la représentation d'une énergie particulière, d'une force qui est absente chez la personne manifestant de la tristesse ou du découragement. Le sentiment de tristesse et de découragement est alors contrebalancé par la fleur de Bourrache qui possède une qualité intérieure de courage et d'optimisme. » (Philippe Deroide, *Elixirs floraux, harmonisants de l'âme*, le Souffle d'Or 1992, p 25)

Les qualités d'une plante se dévoilent de différentes façons. Il y a la voie extérieure de l'observation : « Les plantes qui poussent au ras du sol portent en elles une signification différente de celles qui s'élancent hardiment vers le ciel. Certaines aiment vivre isolées, tandis que d'autres aiment la compagnie. Certaines recherchent la lumière directe du Soleil tandis que d'autres préfèrent se développer dans une douce pénombre. Certaines fleurissent dès la fin de l'hiver tandis que d'autres attendent l'embrassement d'un plein été pour s'épanouir ». (p 87)

Plus valable à mon goût car moins sujette à des projections de significations anthropomorphes est la voie intérieure, celle de la communication directe avec l'esprit de l'espèce. C'est la voie du chamanisme authentique. Le chaman en état de

transe puise directement son savoir auprès des plantes avec lesquelles il s'identifie. Ces expériences sont de même nature que les expériences d'identification avec l'ADN ou l'eau que j'ai relatées plus haut.

Au-delà de ces considérations générales sur les vertus de telle ou telle plante, le plus simple et le plus sûr en pratique est d'être attentif à ce que l'on éprouve pour savoir ce qui convient à un moment donné. Si nous nous sentons particulièrement attirés par telle fleur, que ce soit parce que la pensée nous en vient subitement ou que nous la croisons sur notre chemin, c'est qu'elle possède des qualités qui provoquent en nous des résonances. Peu importe que nous ne sachions pas être aussi précis qu'un spécialiste pour énumérer ses vertus. L'attraction ressentie suffit pour donner envie de préparer et de boire l'élixir de cette fleur. Mieux que des descriptions faites par d'autres pour d'autres, apprenons à nous laisser guider par ce que nous vivons.

Les élixirs floraux ont été initialement conçus comme des remèdes par Edward Bach (1886-1936). Bactériologiste puis homéopathe réputé mais insatisfait, il a décidé à 43 ans de se remettre totalement en cause pour se consacrer à la recherche de la 'vraie' médecine, simple, naturelle, capable de guérir vraiment et pas seulement de soulager les symptômes. Des années de pratique et d'observations attentives l'ont convaincu que les racines profondes des maladies se trouvent dans nos craintes, nos faiblesses, nos défauts : « Les réelles maladies premières de l'homme sont des défauts tels que l'orgueil, la cruauté, la haine, l'égoïsme, l'ignorance, l'instabilité et l'avidité, et chacun d'eux, si on n'y prend garde, se révèle opposé à l'Unité. Ce sont là de vraies maladies et c'est en y persistant, alors que nous avons atteint un stade de développement qui nous permet de reconnaître que c'est mal, que nous ouvrons la porte à leurs conséquences nuisibles sur notre corps et que nous appelons maladies. » (Edward Bach, *la guérison par les fleurs*, le Courrier du Livre 1985, p 30)

L'autre idée fondamentale qui caractérise sa démarche est qu'il ne s'agit pas tant de s'occuper de la maladie et de ses symptômes que de la personne et de son mode de fonctionnement. À partir de là : « Quand on a découvert le défaut, il ne faut pas oublier que le remède ne consiste pas à lui livrer bataille, à user de volonté et d'énergie pour faire disparaître un mal, mais à développer régulièrement, sans défaillance la vertu opposée, ce qui aura pour effet d'effacer automatiquement de notre nature toute trace de l'indésirable. » (p 64)

Doué d'une très grande sensibilité, Bach a découvert 38 élixirs susceptibles de contrebalancer 38 états négatifs courants chez l'*homme*, à la fois causes premières des maladies et obstacles au rétablissement de la santé : la peur, l'incertitude, la solitude, etc.

Ces dernières années, de nombreux chercheurs ont repris ses travaux, en les approfondissant. Ils ont ainsi enrichi la palette des élixirs floraux pour couvrir d'autres aspects de la personnalité : la communication, la créativité, la sexualité, l'ouverture spirituelle, l'évolution intérieure, etc. Du coup, on est passé d'un usage des élixirs en tant que remèdes, pour dénouer des blocages et autres conflits intérieurs d'où découlent les problèmes physiques, à un usage en tant que catalyseurs d'évolution, pour aider à développer l'intuition, élargir la conscience, etc.

On peut aujourd'hui aller encore plus loin. L'idée selon laquelle tous les êtres incarnés se reliait en fluxant conduit en effet à cesser de voir dans les élixirs des produits rares à ne prendre qu'au compte-gouttes comme des médicaments : 3 le matin, 3 le midi, et 3 le soir diluées dans un peu d'eau ! Ce sont des fluxions à part

entière à boire et à rejeter en abondance, au même titre que l'on boit des grands verres de jus de fruits ou des bols de tisanes. C'est selon moi un moyen puissant pour accélérer notre transformation en co-évolution avec la planète, avec pour résultat final, entre autres, que les élixirs floraux seront une des plus importantes nourritures que fluxera l'*HOMME*.

Quelques mots enfin concernant leur préparation. La méthode la plus élégante mais malheureusement la plus fastidieuse consiste simplement à récolter l'eau déposée naturellement sur les fleurs, si possible juste au moment où la lumière du Soleil levant réveille la vitalité des plantes et réactive l'eau.

Sinon, voici une recette de base due à Bach lui-même : « On prend un bol, une jatte aux minces parois de verre que l'on remplit presque complètement de l'eau la plus pure qui se puisse obtenir, si possible provenant d'une source voisine. On cueille les fleurs de la plante choisie et on les dépose immédiatement à la surface de l'eau, de façon à l'en recouvrir. On laisse le tout en plein soleil pendant trois ou quatre heures, ou moins longtemps si les fleurs commencent à se flétrir. Les fleurs sont alors enlevées avec soin et l'eau versée dans des bouteilles que l'on ne remplit qu'à moitié pour finir de les remplir avec du brandy pour la préservation du remède. » (p 119) Il va de soi que cette dernière opération est à proscrire dans le cas où l'on prépare une boisson et pas un remède ! Le procédé doit également être adapté dans le cas de fleurs à la toxicité reconnue, mais néanmoins pleines de vertus. En fait, c'est tout un nouveau champ qui s'ouvre à l'expérimentation pour trouver des manières simples, naturelles et efficaces d'imprégner l'eau des informations des fleurs, si possible en évitant le passage de substances matérielles, et sans tuer la fleur...

Et au-delà de la technique, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'établir une communication à trois entre l'eau, l'esprit de la fleur, et l'esprit de l'*homme*. Par conséquent, l'état d'esprit du préparateur est des plus importants. Préparer un élixir, c'est tout un chemin qui doit conduire à éclaircir ses intentions, purifier son cœur, ouvrir son esprit. Les fleurs, dans leur déploiement sublime, nous ouvrent une voie vers les profondeurs de notre être et de sa manifestation sur Terre.

l'air

Han ! Han ! ... C'est le cri du bûcheron, du sportif, du combattant qui font exploser leurs coups. C'est aussi le cri que nous poussons tous spontanément lorsque nous faisons un effort. Nous savons inconsciemment que la force et le contrôle de nos gestes s'obtiennent sur l'expiration, jamais sur l'inspiration. Sans que nous nous en rendions compte la plupart du temps, nos gestes et notre respiration sont profondément coordonnés. Nos émotions et notre respiration aussi : dans un état de calme, la respiration est ample, lente, régulière, abdominale ; dans un état d'excitation ou de trouble, elle est de faible amplitude, heurtée, rapide, thoracique.

Si l'eau est la matière première de nos corps, l'air, lui, semble renvoyer à cette interface subtile entre notre conscience et la réalité physique, là où s'opèrent la perception et l'action.

Nous avons tous fait l'expérience d'essayer de retenir notre souffle le plus longtemps possible. Vient inévitablement le moment où la vue se trouble, où la tête tourne, et où l'on est pris du besoin irrépressible de reprendre sa respiration.

À force d'entraînement, certains parviennent à dépasser ces limites. Comme les autres fluxions, l'air a aussi ses explorateurs de l'extrême. Au premier rang, les apnéistes, qui font leurs délices de la plongée sous-marine sans appareil. Ils parviennent à descendre à plus de 150 mètres de profondeur et à retenir leur souffle plus de 5 minutes. Certes, l'*homme* est encore loin des deux heures en apnée du crocodile ou des 4000 mètres de profondeur atteints par la baleine. Mais c'est déjà beaucoup mieux que les 30 mètres que la science médicale jugeait il y a quelques décennies à peine comme étant une limite infranchissable ! À 150 m, le corps subit une pression égale à 16 fois la pression atmosphérique, soit 16 kg sur chaque centimètre carré de peau. La cage thoracique se trouve réduite à presque rien, tout le corps est comprimé à un point difficile à imaginer. Et pourtant, les apnéistes émergent de l'eau vivants, quoique parfois évanouis, mais ils retrouvent vite leurs esprits, et du même coup l'envie de recommencer !

S'ils parviennent à de tels résultats, c'est grâce à des exercices de yoga, qui leurs procurent un contrôle poussé de leur physiologie, en particulier de leur rythme cardiaque et de l'irrigation cérébrale. Les yogis sont d'ailleurs de grands explorateurs de nombreuses fonctions physiologiques, notamment de la fonction respiratoire (exercices de *prânâyama*). Un petit jeu consiste à se faire enterrer pendant quelques heures..., et à en ressortir vivant !

Autres explorateurs, les alpinistes. Non contents de s'attaquer à des plus de 8000m, le défi à la mode consiste à parvenir au sommet sans bouteilles d'oxygène. À ces altitudes, la pression atmosphérique n'est plus que le tiers de ce qu'elle est au niveau de la mer. Cela signifie qu'il faut trois inspirations pour amener dans les poumons autant d'air que ce que l'on obtient avec une seule inspiration au niveau de la mer. Chaque pas est un supplice qui exige de reprendre longuement son souffle avant de faire le suivant. Et en plus, ça grimpe !

Ces exploits m'inspirent la réflexion suivante : le ralentissement de la fonction respiratoire semble toujours lié à un ralentissement des activités corporelles, soit purement interne comme dans le cas des yogis, soit purement externe comme dans le cas des alpinistes, soit les deux à la fois comme dans le cas des apnéistes. En d'autres termes, il semble pour le moment impossible d'envisager un ralentissement notable, voire une suppression, de la fonction respiratoire avec un maintien des activités corporelles à un niveau normal.

N'en concluons pas pour autant qu'arrêter de respirer soit toujours synonyme de mort, même si le premier acte d'un nouvel arrivant sur Terre est d'inspirer et le dernier acte d'expirer. Depuis une quarantaine d'années, des chercheurs de tous bords étudient un phénomène étrange qu'ils ont baptisé NDE, pour 'near death expérience', ou 'expérience au seuil de la mort' en français. Il s'agit de personnes déclarées cliniquement mortes, qui, subitement, reviennent à la vie et racontent, quand elles osent le raconter : avoir contemplé depuis le plafond leur corps mort avec des tas de gens affairés autour, avoir vu défiler leur vie, avoir rencontré des personnes décédées, des anges, des 'êtres de lumière', etc. (parmi une littérature très abondante traitant de ce sujet, je retiens les ouvrages de Kenneth Ring, *sur la frontière de la vie*, Laffont 1982, et *en route vers oméga*, Laffont 1984). Ces cas ne sont pas exceptionnels. J'en connais personnellement plusieurs, dont une qui a eu la 'chance' de faire deux NDE !

La multiplication des cas va de pair avec la multiplication des accidents et des hospitalisations dans les pays dits développés. D'ailleurs le fait que la plupart se déroulent en milieu hospitalier les rend plus crédibles : ce sont les médecins eux-

mêmes qui déclarent que le cœur a cessé de battre, que la respiration s'est arrêtée, et que l'électroencéphalogramme est plat depuis plusieurs minutes, bref que la personne est morte selon tous les critères du moment !

Ces personnes sont-elles véritablement mortes ou pas, on peut en débattre. Mais ce n'est pas très important dans le cadre de cette réflexion. Il me suffit de constater que des personnes qui ne respirent plus depuis longtemps, le cœur arrêté, et le cerveau qui n'est plus irrigué, peuvent revenir à elles en pleine possession de leurs moyens, avec en plus le souvenir d'avoir vécu des aventures passionnantes !

Nous avons vu que *l'homme* est déjà capable de subsister des semaines voire des années sans prendre aucune nourriture solide ni liquide, et tout en maintenant ses activités. Nous constatons à présent qu'il semble incapable de se passer longtemps d'air sans changer profondément sa physiologie, et sans entrer dans des états de conscience différents. Même chez les mystiques capables des plus étranges prouesses physiques, on n'a, à ma connaissance, jamais observé d'arrêt complet de la respiration. Quel mystère se cache là ? Je n'en sais rien. J'entrevois peut-être une piste dans le fait que toutes les voies d'exploration de la conscience et d'éveil insistent sur l'importance d'une respiration appropriée. Cela va des plus anciennes, comme le yoga, aux plus récentes, comme la respiration holotropique ¹.

Une autre piste réside peut-être dans le fait que l'air est une fluxion à part entière qui relie tous les êtres vivants. C'est facile à réaliser. Il suffit de constater la très grande vitesse de diffusion des odeurs : une cigarette allumée ou un plat qui mijote, et en quelques minutes toute une maison est envahie. Alors, forcément, si vous sentez l'odeur de la cigarette, vous respirez aussi l'air qui est passé dans les poumons du fumeur à l'autre bout de la maison ; si vous sentez le pot-au-feu, vous respirez l'air que le cuisinier a respiré quelques instants plus tôt en préparant son plat. Autrement dit, l'air est dans un état de turbulence tel qu'une partie non négligeable de ce que nous inspirons vient d'être expiré par d'autres, et ce que nous expirons sera bientôt réinspiré.

D'autre part, l'air relie les êtres vivants à une échelle beaucoup plus grande, celle de la Terre entière, dans la mesure où la respiration chez les animaux est la contrepartie de la photosynthèse chez les végétaux : l'énergie des photons solaires est utilisée par les plantes le jour pour synthétiser des hydrates de carbones à partir d'eau puisée dans le sol et du gaz carbonique de l'air ; reste de l'oxygène, qui est libéré dans l'atmosphère, respiré par les animaux, qui rejettent à leur tour du gaz carbonique résultant de la combustion de sucres, et ainsi de suite.

En tant que fluxion, l'air est profondément lié à d'autres fluxions primordiales, l'eau et les photons. Cela a certainement une signification, mais je ne saurais dire laquelle. Nous voici plongés au cœur d'un nouveau mystère, la physiologie de Gaïa-Ouroboros.

En résumé, l'air nous confronte à deux énormes mystères. L'un est le fait que *l'homme* ne puisse vivre sans respirer, ce qui renvoie à l'expérience de la désincarnation. L'autre est le fait que Gaïa ait décidé un jour de s'incarner sous deux grandes formes complémentaires, la forme Animale et la forme Végétale, intimement

¹ Cf. Stanislav Grof, *pour une psychologie du futur*, Dervy 2002. La respiration holotropique consiste en une hyperventilation combinée avec l'écoute de musiques sélectionnées. Elle a été développée par Grof comme outil d'exploration de la psychée humaine à orientation thérapeutique pour remplacer les thérapies par LSD, lorsque celui-ci a été interdit aux Etats-Unis pour des raisons non scientifiques et que tous les autres pays ont suivi servilement.

liées par l'air. Auparavant, toute sa vie s'était déployée de manière anaérobie, c'est-à-dire que pendant des milliards d'années, l'oxygène n'a pas fait partie de sa physiologie.

Ces deux mystères ont-ils quelque chose en commun ? Peut-être, ou peut-être pas, je n'en sais rien. Où nous mènent-ils ? Je n'en sais pas plus. Je me demande même si, dans notre peau d'*hommes*, nous sommes aptes à aller à leur rencontre. Tout juste pouvons-nous percevoir qu'il y a mystère. Aller plus loin sera sans doute un défi pour l'*HOMME*...

son et ondes acoustiques

Nous avons tous appris que des vibrations de l'air produisent les sons que nous entendons. Preuve en est que sur la Lune, où il n'y a pas d'atmosphère, il n'y a pas non plus de sons. Même si aucun d'entre nous n'est allé sur la Lune pour le vérifier, nous sommes disposés à le croire.

Quoique ! Réfléchissons un peu... D'accord, ce n'est pas très facile de réfléchir après tout ce que vous venez déjà de lire. Alors, pour vous aider, je vous propose une petite expérience. Si vous avez un instrument de musique à portée, si possible à vent, jouez une note, une seule, par exemple le *la* du diapason. Essayez de la tenir pendant quelques secondes pour bien la fixer dans vos oreilles. Si vous ne disposez d'aucun instrument, alors contentez-vous de chanter ou de siffler, une seule note, j'insiste, et si possible la plus claire possible et en ne variant pas l'intensité.

Qu'entendez-vous ? Vous entendez un son bien évidemment, c'est-à-dire quelque chose de stable et de continu. Vous entendez une note, et pas du tout une oscillation, une vibration.

Bien sûr, ou plutôt bien entendu, en plaçant devant l'instrument un microphone relié à un oscilloscope, on se retrouve avec un autre système de perception que l'ensemble oreilles-cerveau, et l'on observe forcément autre chose. C'est ainsi que sur l'écran de l'appareil apparaît une courbe périodique de fréquence 440 Hertz, c'est-à-dire montant et descendant 440 fois par seconde, qui traduit les variations de pression de l'air sur la membrane du micro.

Mais ce n'est pas du tout cela que vous entendez. Vous ne ressentez à aucun moment ces variations très rapides de pression, plusieurs centaines de fois par seconde. Vous entendez un son, une note. Il est certes possible d'apprécier qu'un cœur batte au rythme d'environ une fois par seconde, ou que les notes d'une musique s'enchaînent à la vitesse de quatre ou cinq toutes les secondes, mais il est totalement impossible d'entendre 440 changements d'intensité dans une seule seconde pour dire qu'il s'agit d'un *la* !

Par conséquent, pour la conscience qui le perçoit, un son n'est nullement un phénomène vibratoire, une oscillation rapide, mais un phénomène continu caractérisé par une hauteur, une intensité, et une durée.

Conclusion : il n'y a pas à proprement parler de sons dans le monde physique ; c'est l'esprit qui se sert des ondes acoustiques pour construire des sons, grâce à l'entremise du système de perception oreilles-cerveau. Il est donc important de bien distinguer les ondes acoustiques, qui sont un phénomène physique vibratoire, du son lui-même, qui est une expérience de conscience.

Il est vrai que d'ordinaire les deux sont couplés, c'est-à-dire que presque tout ce que nous entendons, bruits, paroles ou musiques, résulte de vibrations transmises

par l'air et captées par nos oreilles. Mais n'oublions pas que nous sommes aussi capables d'entendre des sons sans aucune contrepartie physique, comme certains musiciens qui ont un air 'dans la tête' avant de le jouer ou de l'écrire, ou bien lorsque nous rêvons.

Une conséquence importante est que nous nourrir de sons et nous nourrir d'ondes acoustiques sont deux choses très différentes. Prenez par exemple les fameuses quatre notes introductives de la 5e symphonie de Beethoven : *pom pom pom pooooom*. Changez le diapason, ou la tonalité, le timbre, l'intensité, la vitesse, vous obtenez toujours une phrase musicale parfaitement identifiable. Vous pouvez facilement le vérifier en chantonnant. Malgré tous ces changements, ceux qui connaissent l'air ne peuvent que reconnaître le début de la 5e de Beethoven.

Les caractéristiques musicales d'un son sont donc largement dissociées des caractéristiques de l'onde acoustique qui l'engendre (et aussi des caractéristiques sémantiques s'il s'agit d'un texte chanté). Le son est une nourriture spirituelle. Selon nos humeurs, notre état du moment, nous nous sentons plus attirés par tel ou tel genre. Inversement, un compositeur habile est capable de faire passer l'auditeur par toute une palette d'émotions.

Notons que, bien en amont des compositions musicales, il y a l'infinie variété des sons naturels, comme les bruits de l'eau ou du vent, auxquels s'ajoutent les bruits artificiels, comme les bruits de moteurs ou de conversations.

Une autre preuve de la dissociation entre l'onde acoustique et le son se trouve dans la subjectivité attachée aux notions de consonance et de dissonance. Certains ont cru, à tort, pouvoir les ramener à des phénomènes physiques de résonance : harmoniques, gamme pythagoricienne, etc. Comme le montre bien la musicologie, il y a une éducation de l'écoute, et un goût qui varie d'une région à l'autre, d'une génération à l'autre, et même d'un moment à un autre de sa vie. Pour prendre un exemple personnel, je trouve fort beau et pas dissonant du tout le début d'un quatuor de Mozart intitulé *les dissonances*. Quand, après cette magnifique entrée en matière qui sort tout à fait de l'ordinaire de ce musicien, il revient à une écriture plus classique, je trouve cela peu agréable, alors que ce style est apprécié par beaucoup comme le summum de l'harmonie !

Sortons des lieux communs : la musique n'est pas un langage universel !

Se nourrir d'ondes acoustiques est évidemment très différent. Cette fois, tout est affaire de résonance physique entre l'émetteur et le récepteur. Pour que celle-ci ait lieu, il est indispensable que l'onde émise soit accordée très exactement aux caractéristiques du récepteur. C'est ce qui se produit lorsqu'on brise un verre avec une seule note. Cela ne peut réussir que si la fréquence de la note émise correspond précisément à la fréquence de résonance du verre, et à condition aussi que l'intensité atteigne une valeur suffisante. Cette fois, il est exclu de modifier un tant soit peu les caractéristiques de la note, au risque de faire disparaître l'effet.

Les ondes acoustiques sont véritablement des nourritures du corps et pas des nourritures de l'esprit. L'oreille n'est plus le récepteur. C'est le corps entier qui est sensible à ces effets, lesquels sont multiples, par exemple :

- certaines ondes provoquent un véritable massage en profondeur du corps, toute l'eau qu'il contient entrant en vibration ;
- d'autres semblent avoir une action plus spécifique sur l'activité des cellules, de certaines molécules comme des protéines, voire de l'ADN lui-même ;

- d'autres encore semblent agir sur des points particuliers du corps, points d'acupuncture ou chakras...

Bien sûr, rien n'empêche d'associer nourritures sonores et nourritures acoustiques. Il convient juste d'être conscient que les effets vont porter sur deux plans très différents. Attention donc aux incohérences. De même qu'il ne viendrait pas à l'esprit d'un bien portant de prendre un cachet d'antibiotique en guise d'apéritif, l'on ne saurait absorber impunément certaines ondes acoustiques. Par exemple la pratique tibétaine du 'chant dans le corps' ¹ doit être prise comme un véritable acte thérapeutique et pas comme de la musique à écouter pour passer le temps !

Il est important de réaliser que les ondes acoustiques sont véritablement des fluxions, c'est-à-dire qu'elles transportent de l'information et relient les êtres.

D'une part, toute onde acoustique qui touche un objet est réémise avec des caractéristiques différentes qui dépendent de la nature de l'objet, de sa forme et de sa matière. Cela s'appelle la réverbération. C'est ce qui permet aux animaux dotés d'un sonar comme les dauphins ou les chauve-souris de se construire une image représentative de leur environnement.

D'autre part, tout objet est en lui-même source de vibrations. Le simple fait que la matière possède une température au-dessus du zéro absolu (situé aux environs de -273°C) la rend 'animée'. L'agitation des atomes et des molécules constitue pratiquement une définition de la température. Autrement dit, la matière génère en permanence une sorte de bruit de fond. Quant aux êtres vivants, leur physiologie est tellement riche et leur aptitude à bouger tellement grande, qu'ils génèrent des signaux acoustiques en pagaille.

Par conséquent, tous les êtres vivants fluxent des ondes acoustiques et se relient ainsi entre eux. Certains en sont probablement plus conscients que d'autres, par exemple les insectes dotés d'antennes extraordinaires. Mais ne pas en être conscient ne veut pas dire y être insensible. De nombreuses personnes ayant eu l'occasion de marcher dans le désert ou dans de vastes étendues couvertes de neige rapportent un sentiment d'angoisse. Il est dû pour beaucoup à une absence quasi totale de réverbération. Tous les bruits qui sont d'habitude renvoyés à nos oreilles par l'environnement sont cette fois absorbés ou se dispersent sans revenir. Or cette réverbération continuelle de nous-mêmes, dont nous ne nous rendons pas compte, contribue à nous donner le sentiment de notre existence dans le monde physique. D'où cette angoisse en son absence.

Il est certainement possible d'aller beaucoup plus loin dans l'exploration de l'univers acoustique pour dévoiler un univers invisible d'une richesse inouïe (étant entendu qu'invisible ne veut pas dire ici non-physique). Pour entrevoir cela, il faut saisir une propriété fondamentale des ondes en général et des ondes acoustiques en particulier. Un exemple simple rendra cela explicite.

Si vous jetez un caillou dans une étendue d'eau calme, vous verrez se déployer à la surface une superbe onde circulaire. Cette onde se déplace à une certaine vitesse, qui dépend des caractéristiques du support, ici l'eau. Observez

¹ Le 'chant dans le corps' est un procédé thérapeutique très particulier où le 'médecin' émet des sons dans le corps du patient ; ces sons présentent des caractéristiques inhabituelles dans la mesure où ils sont constitués de fréquences multiples (sons harmoniques) et où ils semblent jaillir du corps et pas seulement de la bouche ; ces sons sont projetés dans le corps du patient où ils produisent des effets perceptibles comme la propagation de sensations le long de trajets bien particuliers, et sans doute aussi des effets plus profonds sur les cellules.

attentivement les mouvements d'un petit objet flottant, un bout de bois par exemple, au passage de l'onde. Vous noterez qu'il monte et qu'il descend légèrement, mais, et c'est là l'important, qu'il reste au même endroit et n'est pas entraîné par le déplacement de l'onde. Il existe donc une différence fondamentale entre le mouvement de l'onde et le mouvement de la matière qui lui sert de support. Cela a pour conséquence qu'un nombre indéfini d'ondes peuvent passer simultanément au même endroit. Pour preuve, jetez plusieurs cailloux en même temps. Vous constaterez sans peine que, bien que partageant le même support, les ondes créées par chacun des cailloux se propagent indépendamment les unes des autres. Et, en certains points de la surface de l'eau, plusieurs ondes passent en même temps.

Les ondes acoustiques se comportent à peu près de la même manière mais à un niveau microscopique : elles peuvent se superposer en nombre indéfini. Il est facile de s'en rendre compte en écoutant le moindre morceau de musique : une multitude de voix et d'instruments sonnent simultanément, et les ondes acoustiques générées par toutes ces sources passent en même temps en un même point, ou plutôt deux, nos oreilles, pour devenir une seule musique.

Nous avons vu que les ondes acoustiques fluxées par chaque être vivant sont le reflet de sa forme. Par conséquent, l'interpénétration des corps, qui n'est pas possible avec la matière dense, devient possible avec leurs 'doubles' acoustiques. Et comme, dans un va-et-vient incessant, ces formes subtiles sont en retour perçues par notre corps, s'instaure un dialogue permanent avec tout l'environnement, une sorte de polyphonie qui modèle localement l'espace !

Je pressens qu'il y aurait beaucoup plus à dire, mais je crois que j'atteins les limites de mon expérience et de mon entendement...

Complément pour la seconde édition : j'ai repris et approfondi certaines des notions abordées ici dans mon livre *musiques de notes musiques de sons* à télécharger sur mon site.

lumière et ondes électromagnétiques

De même qu'il a fallu distinguer les ondes acoustiques des sons, je distingue à présent les ondes électromagnétiques, ou photons, de la lumière proprement dite. Les premiers correspondent au phénomène physique, et la seconde à ce dont nous prenons conscience. Un raisonnement analogue à celui tenu pour le son va nous amener à une conclusion similaire : la lumière n'est pas une caractéristique des photons, c'est l'esprit qui se sert d'eux pour se construire des sensations lumineuses colorées, grâce à l'entremise de l'œil-cerveau.

Remarquons tout d'abord qu'il est très facile de vivre des expériences du type 'lumière' les yeux fermés et sans aucune excitation en provenance de l'extérieur : les rêves nous en fournissent quotidiennement la preuve.

Remarquons également que même lorsque les sensations lumineuses proviennent de l'extérieur, il y a un découplage très important entre lumière et photons. Sur l'énorme étendue que couvrent les ondes électromagnétiques, qui vont des ondes kilométriques (10^3 mètres et plus) aux ondes picométriques (10^{-12} m et moins c'est-à-dire un milliardième de milliardième de mètre), la partie visible du spectre, celle qui donne naissance à des sensations lumineuses, est extrêmement étroite, comprise seulement entre 400 et 800 nanomètres (un nanomètre vaut 10^{-9} m c'est-à-dire un

milliardième de mètre). Je précise que, sur toute cette étendue, il s'agit bien du même objet, et pas d'objets différents amalgamés de force sous la même appellation de photons. Il n'y a aucune différence de nature entre un rayon X qui sert à radiographier une dent, un photon 'grandes ondes' qui véhicule une émission de radio, et un photon 'visible' susceptible d'être capté par les cellules sensibles de l'œil (plus de précisions dans mon essai *son et lumière*).

Pour compliquer encore les choses, à l'intérieur de l'étroite bande visible, il n'y a pas stricte correspondance entre la longueur d'onde d'un photon et la sensation lumineuse de couleur. Tous les peintres le savent, du violet s'obtient en mélangeant du rouge et du bleu, de l'orange en mélangeant du rouge et du jaune, et du vert en mélangeant du bleu et du jaune. Autrement dit, des rayons lumineux ayant des longueurs d'onde différentes ne sont pas perçus séparément comme tels, mais comme un seul, d'une couleur complètement autre ! À l'extrême, mélangez des photons de toutes longueurs d'onde, et vous obtenez une sensation unique, celle de la couleur blanche. C'est sur ces principes que reposent la télévision, où toutes les couleurs sont reconstituées à partir de trois couleurs de base, que vous pouvez d'ailleurs voir en observant votre écran à la loupe, et de l'impression en quadrichromie, où cette fois quatre couleurs sont utilisées.

La conclusion s'impose d'elle-même : les photons ne possèdent aucune couleur en propre, c'est l'esprit qui se sert d'eux, du moins de certains d'entre eux, pour se construire des sensations colorées. Il est évident que la nature vibratoire du phénomène disparaît complètement en cours de route : personne n'a jamais vu une couleur vibrer au rythme effréné d'un million de milliards de fois par seconde !

Une conséquence est que se nourrir d'ondes électromagnétiques et se nourrir de lumière sont deux choses complètement différentes.

L'importance vitale de la lumière peut être éprouvée assez facilement grâce à un appareil appelé 'caissons de privation sensorielle'. Ce n'est rien d'autre qu'une baignoire remplie d'eau chaude salée et enfermée dans une boîte. Le sujet se trouve ainsi isolé de toute stimulation, à la fois tactile (il flotte dans de l'eau à la température de son corps), visuelle, et auditive. Pour la plupart des gens, l'expérience est tellement éprouvante qu'ils se précipitent hors de la boîte au bout de quelques minutes. Certains pourtant arrivent à tenir des heures. L'intéressant est que, pour ceux du moins qui ne s'endorment pas !, le manque de stimulations extérieures est souvent compensé par des hallucinations.

Que cela semble venir du dehors ou du dedans n'a pas grande importance puisqu'en fait tout part et tout arrive au-dedans. Il n'y a aucune couleur, il n'y a aucun son dans l'univers physique. Son et lumière sont des expériences de conscience, des expériences spirituelles. La réalité physique devient une création symbolique qui renvoie l'âme à son propre univers de significations. Elle se construit un dehors pour mieux se construire au-dedans. Et toutes les âmes qui partagent ce terrain de jeux participent à la même quête, s'enrichissant et se fécondant mutuellement.

Enfants de la Lumière, nous les *hommes* saurons un jour revêtir un corps de lumière. Mais c'est pour plus tard, bien plus tard. Nous avons au préalable à nous dépêtrer de la matière dense où notre lourdeur d'esprit nous a englués, et à nous imprégner de matière fluide en nous allégeant, ce qui n'est déjà pas une mince affaire ! C'est cela jouer à faire l'*HOMME*.

Autre chose est se nourrir d'ondes électromagnétiques. Cette fois seul le corps est concerné et plus l'esprit. Les exemples les plus connus sont la photosynthèse chez les plantes, ou la synthèse de la vitamine D chez l'*homme* par exposition au Soleil.

À un niveau plus profond, des expériences ont montré que les cellules ont la capacité d'émettre et de recevoir des photons. C'est ainsi que des cellules séparées par un écran de quartz peuvent s'influencer dans leur processus de multiplication (expériences d'Alexander Gurvich). On sait même depuis les années 80 que l'ADN est une source de photons (travaux de Fritz-Albert Popp). On peut donc dire que tous les êtres vivants fluxent des ondes électromagnétiques.

Le monde vu par un photon est des plus étranges. En termes simples, je dirai qu'il se trouve simultanément au début et à la fin de sa trajectoire. Donc un photon émis par une source et capté par un récepteur ne constitue pas tant un lien entre les deux qu'une identification dans une dimension qui transcende notre espace-temps : ceci qui est ici à un certain instant est aussi cela qui est là à un autre moment !

Imaginez deux points sur une feuille de papier reliés par un trait. C'est la représentation habituelle de la trajectoire d'un photon entre la source et le récepteur. Imaginez maintenant que vous repliez la feuille pour superposer les deux points. Vous obtenez une représentation de l'espace vu par le photon lui-même : les deux points coïncident ! (pour une démonstration rigoureuse, cf. *l'esprit dans la matière*)

Si l'on note maintenant que les échanges photoniques sont incessants, autant à très courte portée (à l'échelle des atomes, des molécules, des cellules, etc.) qu'à très longue portée (espace interplanétaire, espace interstellaire, espace intergalactique...), on voit émerger une nouvelle image de l'univers, où l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand dans l'ici et maintenant d'un *Point* sans dimension. Non pas un point dans l'espace, mais un *Point* qui contient toute la matière, y compris l'espace et le temps ! (cf. *nos pensées créent le monde*, chapitres 5 et 6)

C'est cela qui rend les fluxions électromagnétiques aussi essentielles : elles relient dans l'instant d'un temps replié sur lui-même tout ce qui fait cette réalité physique. Elles relient donc, à un niveau plus profond, tous les êtres incarnés dans cet univers, et les renvoient à leur rôle de co-créateurs hors de cet espace-temps.

Lorsque nous serons pleinement pénétrés de cette réalisation, nous pourrons boucler la boucle de cet univers et serons aptes à en engendrer de nouveaux. Mais nous en sommes loin, très loin. Nous sommes déjà si peu conscients d'être créateurs de notre corps et des événements qui nous arrivent, pourtant spatio-temporellement bien localisés. Le jeu de l'incarnation tient justement en grande partie dans cette localisation. Le cadre spatio-temporel est une simplification destinée à nous faciliter l'apprentissage. Pas question de sauter des étapes et passer dans d'autres réalités tant que nous n'avons pas la pleine compréhension de notre nature créatrice. Par conséquent nous n'avons pas fini de nous incarner dans ce cadre physique, et nous n'avons pas fini non plus de fluxer l'air, et l'eau, et les végétaux, et les animaux...

Chapitre 8

nourritures animales et végétales

perspective

Je rappelle que je ne me situe pas dans la perspective : « Je suis ce que je mange. » Je ne me situe pas non plus dans la perspective : « L'alimentation est mon médicament. » Même si bien sûr je n'exclus pas que les aliments soient aussi cela. Seulement, ils le sont comme une conséquence d'attitudes plus profondes, et pas comme des propriétés intrinsèques.

Je ne fais pas de l'alimentation un facteur d'identification sociale. Autant j'aime la cuisine de mes ancêtres arméniens, comme le *sou-beurek* et le *manti* que ma chère mère a perfectionnés à un point difficile à surpasser, autant je n'en fais pas un acte de revendication politique et territoriale ! D'ailleurs je me garde bien d'apprendre à les confectionner...

Je ne me préoccupe pas non plus de savoir quel était le régime de l'*homme* primitif, pensant que retrouver un tel régime auquel nous serions naturellement 'adaptés' du point de vue évolutif suffirait à nous garantir santé et bien-être.

Je me situe dans la perspective : « Je suis ce que je pense, je mange comme je suis, et ce que je mange devient ce que je suis. » Ce sont les croyances que nous entretenons à propos de nous-mêmes, de notre corps, de nos relations avec l'univers, qui façonnent notre expérience de la réalité physique. Et, tel un jeu de miroir, ces expériences nous révèlent. Donc à travers ce que nous mangeons, nous nous révélons à nous-mêmes : nous découvrons l'image du corps que nous entretenons, nous découvrons certaines de nos peurs, nous découvrons la nature et la qualité des relations que nous avons avec la Terre et tout-ce-qui-vit. Aussi, nous avons la liberté et la capacité de poser des actes nouveaux pour participer autrement à la vie de cette planète. Le problème est que nous nous retrouvons face à tant de possibilités qu'il y a de quoi nous perdre. Mais tout de même, nous commençons à savoir où nous voulons aller et où nous ne voulons pas aller. D'où ces quelques lignes directrices pour fluxer animaux et végétaux de manière à rendre cohérent ce que nous sommes, ce à quoi nous aspirons, et ce qu'est le monde :

- jouer DANS l'univers en confiance
- manger vivant en co-évolution
- manger des fruits en abondance
- faire caca en conscience

première ligne directrice : jouer DANS l'univers en confiance

Notre corps n'est pas un objet séparé et délimité, FACE à l'univers, en position de prédation pour combler un manque et/ou préserver son bout d'espace. Notre corps est partie intégrante du grand flux qui fait Gaïa-Ouroboros. L'affirmer par le moindre de nos actes, c'est cela jouer DANS l'univers en confiance.

Mettons-nous un instant à la place d'une araignée. Nulle doute qu'elle est DANS l'univers, en confiance totale. Elle ne se prend pas la tête à se dire : « Tiens, je mangerais bien un moucheron aujourd'hui, ou non plutôt un papillon ; au fait, est-ce que pour attraper un papillon je dois positionner ma toile en hauteur ou bien près du sol ? d'ailleurs, y a-t-il des papillons en cette saison ?... ». Parce qu'elle est ce qu'elle est et que l'univers est ce qu'il est, un insecte finira par tomber dans son piège, et ainsi ses besoins seront pourvus.

Mon idée est que nous devons créer en nous ce même état de confiance et de lâcher prise total, de sorte que : « Chaque jour apportera les fluxions dont j'ai besoin. » Ce qui se présente est ce qui est juste. Nous avons besoin de lumière ? le Soleil se lève chaque matin pour nous en donner. Nous avons besoin d'eau, de fruits, etc. ? fondons-nous dans Gaïa, et nos besoins seront pourvus.

Attention à ne pas confondre cela avec de la passivité, ni comme une forme de rituel incantatoire à destination d'on ne sait qui. C'est en fait un chemin de remontée vers la source de tous nos actes, à savoir nos intentions. Et si je dis que c'est un chemin, c'est parce que nous allons rencontrer en le parcourant toutes les croyances qui font qu'à cet instant, nous ne nous sentons pas encore pleinement DANS l'univers, et les dépasser si nous en avons la motivation. C'est donc retrouver l'essence du *Jeu de la Création* dans notre peau d'homme ou de femme incarné(e) sur Terre.

Si, en jouant de cette manière, notre assiette en arrive à contenir plus de fluxions que nécessaires, alors exerçons notre intuition pour opérer une sélection, au besoin en nous appuyant sur quelques lignes directrices, comme celles exposées dans ces pages, ou bien d'autres. Un des buts de ces lignes directrices est de nous faciliter la vie en nous évitant d'avoir à repenser à tout tout le temps, sachant bien que ce ne sont que des croyances qui peuvent être remises en question à tout moment. C'est la manière la plus simple de nous préserver des dérives obsessionnelles.

Car c'est un fait fréquent lorsqu'on commence à travailler sur son alimentation de devenir obsédé par tout ce qui touche à la nourriture, y compris tous les à-côtés comme la façon de la préparer, de la manger, etc. Or je rappelle que le but de cette démarche n'est pas de se créer de nouvelles souffrances. Si ce chemin ne procure pas de plaisir, s'il ne réveille pas nos sens, s'il ne réjouit pas le cœur, alors il ne mérite pas d'être suivi.

Si le jeu avec la Terre laisse notre assiette vide, ou la remplit de choses bizarres, cela peut avoir toutes sortes de significations, par exemple :

- pour nous pousser à dépasser nos a priori sur les fluxions, nous pouvons être amenés à déguster des insectes, ou des algues, ou des fleurs, et découvrir que ce sont des nourritures pour l'*homme* tout à fait acceptables ;
- quant à une assiette presque vide, elle peut servir à révéler une peur de manquer toujours présente, et alors apprendre à partager, ou à vivre de moins ;
- dans un autre cas, une absence de récoltes révélera un problème telle qu'une perturbation émotionnelle transmise par contagion aux plantes du jardin...

Bref, chaque situation est unique et n'a de sens que pour celui ou celle qui la vit. Mais dans tous les cas, il faut se dire que la difficulté d'une expérience n'est là que pour dévoiler des croyances limitantes, et à partir de là les dépasser, relancer le jeu avec son corps, avec les autres, avec Gaïa. Encore une fois, ce ne sont pas des 'punitions', juste le reflet de ce que nous sommes à cet instant, avec nos limites,

mais aussi avec un formidable potentiel pour incarner l'être plus grand et plus beau que nous sommes tout au fond.

S'il me semble important d'être pleinement présent dans l'acte de fluxer, d'être conscient que nous nous laissons traverser par un flux de matière-informée, il est superflu d'en rajouter en fabriquant des projections du genre : « En préparant et en dégustant cette carotte, j'accueille son esprit, et je lui envoie mes plus belles pensées d'amour. » Faisons-le si nous sentons vraiment que nous devons le faire. Mais soyons bien conscients des risques que nous courons à projeter ainsi à tort et à travers :

D'une part, la formule peut facilement se transformer en rituel vidé de toute signification, comme tant de prières dans toutes les églises du monde. Il est temps que les rituels laissent place à la liberté, à la spontanéité, à la créativité, conditions sine qua non pour que les actes soient authentiques, et donc chargés de puissance.

Corollaire, il est difficile de savoir quelles informations sont vraiment envoyées dans l'univers en énonçant de telles formules, vue la propension que nous avons à nous cacher à nous-mêmes. Mais rien n'est vraiment caché, et le fait, par exemple, de nous focaliser sur l'amour, d'être toujours en train de se dire qu'il faut penser à l'amour, envoyer des pensées d'amour, peut témoigner justement d'un manque d'amour. C'est donc le révélateur de notre quête et pas de ce que nous vivons ici et maintenant. Alors de quoi vont se charger nos fluxions si nous projetons dedans des pensées aussi peu claires et aussi peu distinctes ? De nos contradictions à n'en pas douter, un moyen infaillible pour partager notre trouble avec toute la planète !

Enfin, en y mettant trop d'attention, nous courons le risque de nous couper de ce qui fait l'essence même du fluxage, la participation à Gaïa-Ouroboros. En d'autres termes, c'est remplacer 'vivre le flux' par 'observer et commenter le flux'. Et voilà comment nous nous retrouvons une fois de plus séparés de notre corps et de tout-ce-qui-vit !

L'attitude juste selon moi est l'attitude zen : être simplement présent à ce que l'on fait, sans rien ajouter. Simple, mais pas facile ! Cela aussi fait partie de ce chemin où nous avons à nous rencontrer nous-mêmes...

deuxième ligne directrice : manger vivant en co-évolution

Nous savons que deux dimensions se superposent dans les fluxions : la dimension matérielle (comprenant ce que la science actuelle dénomme protéides, glucides, lipides, vitamines, oligo-éléments, etc.), et la dimension informationnelle (perçue par notre corps, perçue parfois consciemment par des personnes très sensibles, et qui peut être rendue apparente grâce à des procédés tels que les cristallisations sensibles). Or la plupart des modes de préparation des aliments destinés à rendre assimilable la partie matérielle, en particulier la cuisson, conduisent à une déstructuration de la partie informationnelle. Autrement dit les messages initiaux sont brouillés, de nouveaux sont surajoutés qui ne veulent pas dire grand chose, et tout ça génère et propage des incohérences.

Inversement, ceux qui ont conscience de l'importance de l'information et qui recommandent de la préserver en mangeant cru butent sur un autre obstacle : la plupart des aliments ne sont pas assimilables sous cette forme par notre organisme.

Par exemple les céréales et les légumineuses crues sont totalement indigestes pour l'*homme*. Ce n'est pas pour rien que les animaux qui se nourrissent exclusivement de végétaux (crus évidemment !) ont des systèmes digestifs compliqués, pourvus souvent de plusieurs poches stomacales. Et ce n'est pas pour rien que les *hommes* en sont arrivés à faire un tel usage de la cuisson. Quant aux végétaux qui sont facilement assimilables par l'*homme*, comme les fruits, ils sont assez peu nutritifs. C'est pourquoi pour obtenir sa ration de matières indispensables il faut en ingérer de très grosses quantités, trop, ce qui entraîne d'autres déséquilibres. Remarquons dans ce même ordre d'idées que les herbivores, comme les vaches ou les éléphants, passent quasiment tout leur temps à manger, tandis que les carnivores comme les lions ou les serpents peuvent se contenter d'un repas par semaine. J'avoue que passer trop de temps à ce genre d'activité ne m'attire guère ; j'ai besoin aussi d'échanger avec les gens, de me promener, de faire de la musique...

Comment concilier ces contradictions ? En remarquant tout d'abord que ceux qui recommandent de préserver la dimension informationnelle des fluxions ont probablement raison. C'est en tout cas cohérent avec la vision du monde que je développe ici.

Toutefois, à l'expression 'manger cru', je préfère 'manger vivant', car il est tout à fait possible de manger cru des produits morts. Une banane cueillie verte et mûrie artificiellement est un produit mort, même cru. Mais si ce qui est cru n'est pas toujours vivant, ce qui est vivant est forcément cru !

Cette idée de 'manger vivant' nous met sur une piste intéressante pour rendre assimilable la dimension matérielle des fluxions. Il s'agit d'effectuer une prédigestion par des moyens naturels, de sorte que le système digestif se trouve soulagé d'une partie du travail (lequel ne passe en général pas inaperçu : lourdeurs, flatulences, constipation...), tout en préservant la vitalité. Exemples de tels procédés : la germination et la fermentation. Les chinois font germer des haricots *mungo* depuis des temps immémoriaux (communément appelés *germes de soja* bien que ce ne soit pas du soja). Quant aux fermentations de type lactique (par opposition aux fermentations alcooliques qui ne servent pas à rendre les aliments plus digestes mais à fabriquer de l'alcool), elles remontent également à des temps reculés : légumes fermentés (comme la choucroute), produits laitiers fermentés (comme le yaourt), etc. Ces procédés connaissent depuis quelques années un notable regain d'intérêt. Une littérature assez abondante vante les mérites des graines germées (blé, lentilles, luzerne, etc.) et des produits fermentés, et décrit des méthodes simples pour les préparer chez soi. D'autres procédés ne manqueront pas d'être découverts, si on se met à les chercher.

Un bénéfice secondaire intéressant de ces pratiques est de simplifier la vie : plus besoin de préparations longues et compliquées, c'est la Nature elle-même qui travaille, et en fait pour elle il ne s'agit pas d'un travail ; plus besoin d'innombrables ustensiles de cuisine, d'énergie pour la cuisson, plus besoin même de cuisine ! Nos habitations en seront toutes chamboulées...

Le principe de la fermentation permet de voir sous un nouvel angle l'idée de fluxage. Il s'agit de remarquer que chez la plupart des êtres vivants pluricellulaires, l'assimilation de certaines substances nutritives se fait grâce à des microbes qui vivent en symbiose avec l'hôte. Chez les végétaux, ce sont en général des champignons qui vivent en symbiose dans les racines ; chez les animaux, ce sont des bactéries nichées dans les replis fractals des intestins (chacun connaît les

ravages que provoque une cure d'antibiotiques sur la flore intestinale...). Donc en faisant fermenter au préalable les aliments, on reproduit en quelque sorte à l'extérieur les processus d'assimilation internes. Le dehors devient semblable au dedans, les frontières s'estompent, l'unité de tout-ce-qui-vit devient plus apparente.

L'idée de 'manger vivant' conduit à une autre idée intéressante, à savoir la co-évolution entre l'*homme* et ses fluxions. Je suis convaincu que la communication directe entre les différents règnes est non seulement possible mais aussi permanente, même si nous n'en prenons conscience qu'à des moments très privilégiés, sauf pour quelques personnes particulièrement douées chez qui le canal est toujours ouvert. Les bactéries, les champignons, les animaux et les végétaux peuvent être de véritables éponges qui pompent nos émotions, et ils savent aussi très bien capter nos intentions. Il est donc facile de co-évoluer avec ce que l'on mange, ce qui conduit à se créer un miroir riche d'enseignements. On en arrive ainsi à 'goûter' très concrètement ses états d'âme dans le yaourt que l'on vient de préparer ou dans les graines que l'on vient de faire germer !

Cette co-évolution est évidemment beaucoup plus intense, et constitue par conséquent un miroir beaucoup plus réfléchissant, lorsque : d'une part l'on interagit fortement avec ces êtres vivants ; d'autre part ils se trouvent en phase de multiplication cellulaire. C'est pourquoi ce jeu de co-évolution prend toute son importance avec la fermentation, la germination, et aussi la fructification pour les végétaux ou le développement larvaire dans le cas des insectes.

On voit qu'il n'est pas indispensable d'avoir un jardin pour entretenir des relations de co-évolution avec sa nourriture. Mais il va de soi que le fait d'interagir à tous les stades de la croissance des animaux et des plantes offre de bien plus grandes possibilités de co-évolution. Cela entrouvre une autre porte du laboratoire de recherche et d'expérimentation de futurs possibles, l'agriculture. Je l'ouvrirai en grand dans quelques chapitres. Pour le moment, il m'importe juste de relever le point suivant : la Nature n'est pas là pour nourrir nos peurs et nos névroses, elle est un partenaire à part entière. Dans ces conditions, élever des troupeaux pour s'approprier le lait, la viande et la peau, ou s'acharner à gratter la terre pour lui faire rendre le plus de blé possible, ne présentent guère d'intérêt. En tout cas, je considère que je ne suis pas venu sur Terre pour ça, et qu'il y a mieux à faire...

troisième ligne directrice : manger des fruits en abondance

Je prends ici le mot *fruit* au sens usuel, à savoir la partie généralement comestible qui sert d'enveloppe aux graines : pommes, raisins, figues, fraises, cerises, mûres, tomates, concombres (tous les fruits ne sont pas sucrés), etc. Les graines quant à elles sont la partie reproductrice susceptible de donner naissance à une nouvelle plante. Les fruits en contiennent, qui peuvent être comestibles (graines de courge) ou non (noyau de pêche), et il y a aussi des graines sans fruit, comme les céréales.

J'ai dans l'idée que, de toutes les fluxions 'solides', les fruits sont appelés à occuper une place prépondérante :

- d'abord ils sont pour la plupart délicieux et peuvent être consommés tels quels sans aucune préparation ;

- il existe un moyen simple de les conserver tout en préservant leur goût, c'est de les faire sécher, au Soleil et à l'air bien sûr ;
- ce sont des concentrés d'eau, de Soleil, ainsi que d'air ; ils expriment en condensé dans la matière ce que les fleurs ne faisaient qu'évoquer subtilement ;
- les plantes fabriquent des fruits pour qu'ils soient mangés, ce qui permet de fluxer sans avoir le sentiment d'attenter à la vie, une croyance qui mérite d'être explorée et qui change de l'attitude prédatrice en vogue depuis des millénaires ;
- de nombreux fruits sont donnés par des arbres, ce qui permet de remplacer une agriculture fondée sur des plantes annuelles par une *permaculture*¹ fondée sur des plantes pérennes ;
- la plupart des fruits produits aujourd'hui proviennent de plants sélectionnés de manière inadéquate, d'où une grande fragilité qui impose de nombreux traitements phytosanitaires, et beaucoup de travail pour les rendre productifs, comme la taille ; il y a donc un nouveau jeu de co-évolution passionnant à inventer avec Gaïa pour co-créeer de nouvelles espèces robustes et savoureuses...

Je reviendrai ultérieurement sur les deux derniers points.

Je précise que je ne suis pas en train de me faire l'avocat d'un strict frugivorisme. À moins d'être des aventuriers de ce domaine de recherche, la plupart d'entre nous ne sommes pas prêts à nous contenter d'un régime entièrement constitué de fruits. D'une part il est aujourd'hui difficile dans nos pays de nous approvisionner en fruits de qualité en variété suffisante ; d'autre part, il y a un gros travail à faire pour dépasser la notion de 'ration alimentaire normale', avec son dosage calorique, protéique, etc.

Je rappelle qu'elle a été établie pour des conditions de vie très spécifiques et dans le cadre d'une vision particulière de la vie qui est très réductrice. Or nous savons maintenant que cette 'normalité' varie beaucoup, et qu'au fond elle n'a pas grand sens vu qu'à l'extrême il est possible de vivre sans prendre aucune nourriture solide ni liquide. Sans aller jusque là, tous ceux qui ont fait des retraites monastiques, des sessions prolongées de méditation, et autres expériences du même genre, savent que les besoins du corps ne sont pas les mêmes que dans la vie 'normale', et que l'on peut vivre très bien avec moins. Ceci va de pair avec l'idée que je me fais de la vie future, que je ne vois pas comme une vie stressante de travail : travail de la terre pour lui arracher sa nourriture, travail à charrier des tonnes de pierres pour élever des enceintes et des forteresses de protection, travail pour 'gagner' sa vie sous la férule de petits chefs mal dans leur peau...

Pour en revenir et en terminer avec les fruits, je dirai que leur faire tenir un rôle de plus en plus grand est un excellent prétexte pour nous alléger et nous préparer à rencontrer en conscience ces fluxions encore plus importantes que j'ai appelées les fluxions primordiales : l'eau, l'air, les ondes acoustiques et les ondes électromagnétiques.

J'ajoute que ce passage à des fluxions de moins en moins denses est une conséquence de transformations intérieures et non une cause. Je veux dire par là que la plupart de ceux qui feraient aujourd'hui le choix de ne fluxer que des

¹ Le mot *permaculture* est formé de l'association des mots PERMANent et agriCULTURE. Il s'agit d'une nouvelle approche des relations entre l'*homme* et la Nature visant à une présence durable d'une communauté humaine sur un lieu en interaction avec toutes les autres formes de vie. Pour plus de précisions, voir chapitre 11.

substances primordiales en espérant que cela les fera muter, courraient le risque de tomber gravement malades. Il y a un chemin à construire qui mène d'où nous sommes aujourd'hui à l'*HOMME* auquel nous aspirons. Quand nos vies personnelles commenceront à être nettoyées, quand les lourdes chaînes que traînons de nos ancêtres commenceront à être brisées, alors se dévoileront des couches de croyances plus profondes qui nous rapprocheront davantage de qui-nous-sommes vraiment. Allégés au-dedans, nous pourrons nous alléger au-dehors. C'est pourquoi les pistes que j'esquisse dans ces pages ne sont qu'une aide pour bâtir ce chemin vers un futur possible, et non pas des recettes mécaniques : « En fluxant ceci je deviens cela ! » Bien plus subtilement, ce sont des prétextes à expériences pour révéler ce que nous sommes, avec nos potentiels et nos limites : « En fluxant ceci de telle et telle manière je me révèle comme cela. » Et c'est à partir de cette réalisation que nous pouvons nous réapproprier notre pouvoir créateur et lancer de nouvelles intentions.

quatrième ligne directrice : faire caca en conscience

Le moment est venu de refermer la boucle d'Ouroboros. Après avoir abondamment parlé des matières qui rentrent dans le corps, il faut parler de ce qui en sort. Autrement dit, quel traitement réserver à notre caca ? Question on ne peut plus pratique !

Tout d'abord un petit panorama des principales méthodes employées par l'*homme*.

Première méthode : faire comme les animaux, c'est-à-dire là où l'on se trouve quand on en a envie. Lorsque peu de gens se répartissent sur de grands espaces, c'est parfait. Pas d'installation particulière, aucune technologie, et pas le moindre désagrément. En revanche, dans le contexte d'une vie de groupe sédentaire ou semi-nomade, cela devient vite intenable. Sachant que chacun de nous rejette près de 500kg de caca par an, on n'a pas fini de marcher dedans, sans compter que tout ça finit par polluer l'air, l'eau et la terre.

Dans la plupart des pays dits développés, mais il ne faut pas croire tout ce que 'on' dit !, ces 500kg passent par les égouts pour aboutir le plus souvent dans des rivières dont elles rendent l'eau impropre à la consommation. C'est une aberration totale. Vous prenez une rivière propre ; vous versez dedans un peu de merde ; vous laissez les courants touiller tout ça, et vous obtenez à la fin une eau inutilisable. Alors vous construisez une station d'épuration et vous mettez en place un complexe réseau d'adduction d'eau, sans parler des réglementations et des contrôles à n'en plus finir qui occupent des armées de fonctionnaires, tout ça pour rendre l'eau à nouveau utilisable. Enfin, vous faites vos comptes, et vous concluez avec satisfaction que toutes ces activités économiques ont créé des emplois et de la richesse. Autrement dit, dans cette logique, on est plus riche quand on a détruit un bien en libre disposition puis qu'on a investi en argent et en travail pour revenir à la situation initiale. Quel accomplissement !

Dans la Nature, ce qui est déchet pour l'un est nourriture pour l'autre. Notons au passage l'importance du vocabulaire, qui reflète autant qu'il construit notre vision du monde : dire *nourriture* au lieu de *merde*, dire *cadavre* au lieu de *viande*, cela témoigne d'un changement radical de notre rapport au monde !

En tout cas, les habitants de quelques pays asiatiques, ont compris depuis longtemps que le caca n'est pas un simple déchet. Ils récupèrent religieusement les déjections humaines pour nourrir leurs champs, comme on faisait chez nous avec le fumier. C'est ainsi qu'ils parviennent depuis des siècles à faire plusieurs récoltes par an sans que leurs terres s'appauvrissent. Le problème est qu'en disposant cette *nourriture* telle qu'elle sort des boyaux humains, ils contribuent au maintien endémique, voire à la propagation, de maladies telles que le choléra, la dysenterie, la typhoïde, sans parler de parasites en tous genres...

Le meilleur moyen de rendre toutes ces bestioles inoffensives est de les chauffer. Pour cela, pas besoin de four spécial. Il suffit de laisser faire la Nature, en l'aidant juste un peu. En rassemblant le caca avec d'autres déchets organiques, on peut faire un joli tas de compost, dans lequel les micro-organismes qui décomposent la matière organique font monter la température de par leur propre activité.

Je signale pour information qu'il existe deux types de décompositions de la matière organique : la voie anaérobie et la voie aérobie. La décomposition anaérobie se fait en l'absence d'oxygène. C'est ce qui se passe dans les marais, dans les fosses septiques, ou dans des tas de compost trop compacts et insuffisamment aérés. Ce genre de décomposition exhale des relents putrides. Au contraire, la décomposition aérobie se caractérise par son odeur d'humus. C'est ce qui a lieu dans un tas de compost bien fait. Au bout de quelques mois, les germes pathogènes sont naturellement détruits, et l'on peut épandre le compost pour enrichir la terre, y compris dans un jardin potager.

Il semble évident que les toilettes à compost sont la solution la plus sensée. Comme toujours, le fond du problème est là, dans le sens. L'*homme* a évidemment le chic pour compliquer ce qui pourrait être simple. Voilà comment l'on se retrouve avec deux grands types, au moins, de toilettes à compost : les toilettes à chambre de compostage et les toilettes à litière. Sans rentrer trop dans les détails, voici en gros le principe de fonctionnement des premières : on part de toilettes ordinaires, et l'on dispose dessous une chambre spéciale munie de toutes sortes de dispositifs pour récupérer le caca, faire évaporer les liquides superflus, aérer la chambre, remuer le compost, et même le chauffer si la température tombe trop bas ! Bref, une véritable petite usine. L'avantage pour l'utilisateur est qu'il n'y a rien de changé par rapport aux toilettes occidentales modernes. Et pour celui qui s'en occupe, c'est juste quelques manipulations tous les 6 mois voire tous les ans.

Les toilettes à litière sont beaucoup plus simples mais demandent plus de manipulations. En voici une version : vous prenez un seau que vous garnissez d'une litière faite de déchets végétaux ; après chaque utilisation, vous recouvrez vos selles d'une couche de litière ; et quand le seau est plein, vous allez le vider sur le tas de compost qui, s'il est bien fait, ne doit dégager aucune mauvaise odeur. Difficile de faire aussi simple et aussi sain.

Le seul 'inconvenient' est qu'il faut s'occuper soi-même de sa merde. Mais est-ce bien un inconvenient et pas plutôt un avantage ? Car c'est un moyen infallible de ne pas oublier les grands cycles de la Nature, que nous sommes nous-mêmes participants à Gaïa-Ouroboros. La Terre n'est pas notre 'environnement', parce que le corps de l'*homme* n'est pas séparé d'elle. Le corps de l'*homme* appartient à la Terre, et l'*homme* et la Terre sont reliés en esprit. S'occuper de son caca, c'est réaliser très concrètement qu'elle est nourriture pour d'autres êtres vivants, c'est vivre au quotidien cette appartenance à la Terre, c'est comprendre le sens profond

du fluxage. Cela participe du travail que nous avons à faire pour nous relier en conscience à tout-ce-qui-vit.

Une des leçons de cette histoire est qu'une technique n'est jamais en elle-même la réponse à un problème. L'important est toujours le sens que l'on donne aux choses. Si l'on voit dans le caca une nourriture pour d'autres créatures, et si l'on assume pleinement ce que l'on est dans ce monde, alors les toilettes à litières s'imposent d'elles-mêmes. Tandis que si l'on veut juste se donner bonne conscience écologique sans toucher au fond de ses petites habitudes, alors une belle petite usine à compost est la solution. Il y en a pour tous les goûts ! Dans le cadre de la vision du monde prônée ici, il est évident que chacun doit, autant que faire se peut, s'occuper de sa merde, au propre comme au figuré.

Bien sûr, c'est difficilement concevable dans un cadre urbain. Mais vous imaginez bien que tous ces jeux avec le corps, avec Gaïa, avec les autres, ne vont pas se jouer dans les villes. Le passage de *l'homme* à *l'HOMME* se fera en d'autres lieux que j'appelle des *cocréastères* (voir chapitre 19), véritables cocons pour des chrysalides qui s'apprêtent à muter. Pour l'instant, nous apprenons à filer cette soie merveilleuse qui relie le cœur de notre être à tout-ce-qui-vit, et qui permet de capter les ébranlements mystérieux provenant des forces de transformation qui parcourent l'univers.

Chapitre 9

la maladie : de l'apocalypse à la mue

prologue

Tout au long des chapitres sur l'alimentation, nous avons vu se poser en parallèle le problème de la santé. Chemin faisant, quelques points importants ont été soulevés. Reste à en faire la synthèse et à apporter quelques compléments.

Le sujet est compliqué, tant les pathologies abondent, de même que les théories, et donc aussi les thérapies. Les occasions de polémiquer ne manquent pas. Sans compter que l'affectif est presque toujours impliqué à un degré tel que tout devient très vite inextricable.

Il est évidemment impossible, même pour un médecin, de faire face à une telle richesse de savoirs, qui remplissent des bibliothèques entières, de savoir-faire, accumulés dans des millions et des millions de têtes, et d'états d'âmes, qui vont de l'indifférence la plus totale du malade à ce qu'il endure à l'obsession pour le moindre bobo. Quant à l'individu moyen, force est de reconnaître qu'il se sent complètement dépassé.

Or, paradoxalement, il n'y a guère de choses aussi intimes que le bien-être ou le mal-être que l'on ressent. C'est dire que la maladie et la santé devraient relever avant tout de notre responsabilité individuelle. Cela me semble possible à condition de retrouver le chemin de l'essentiel. C'est la seule question qui m'intéresse ici. Je ne rédige pas un traité de médecine, pas plus que je ne compte me battre à coups d'arguments et de contre arguments pour justifier mon point de vue. Je me contente d'énoncer ce que j'en suis arrivé à croire à travers mes intuitions, à travers mes expériences et celles de mes proches, à travers aussi les réflexions éclairantes de quelques médecins sensibles et aux idées larges comme Edward Bach ou Deepak Chopra.

apocalypses

Exprimer en toutes circonstances son être profond, faire ce qu'on aime avec des gens qu'on aime, telle est la meilleure voie, peut-être la seule, de parvenir en ce monde à la santé, au bien-être, au bonheur. Mais souvent, les intentions, les impulsions de cet être profond sont contrariées par des limites que nous nous imposons, des masques que nous portons. Reflets de peurs diverses, elles nous retiennent d'agir suivant les inclinations de notre âme. De ces dérives naissent accidents et maladies. Leur source est au-dedans de notre esprit, et non pas au-dehors, en des entités qui nous dépassent ou sur lesquelles nous nous croyons sans prise telles que des dieux, des désincarnés, des microbes, ou des gènes. La matérialisation des croyances qui nous limitent, de nos incohérences, de nos contradictions, fait bien sûr partie du processus de création par lequel nous nous révélons à nous-mêmes. Ce sont des *apocalypses*, au sens étymologique de *révélation*, des apocalypses personnelles.

Dans le jeu de révélation que nous jouons avec la réalité physique, le corps tient évidemment une place essentielle. Il est notre création la plus intime qui reflète fidèlement les moindres variations de nos états d'esprit.

Ce jeu de miroir ne cesse pas lorsque l'état de santé se détériore, au contraire. Tout accident et toute maladie a donc un sens, qui renvoie à ce que nous sommes, parce qu'il ne s'agit pas d'une simple atteinte du corps mais de reflets dans le corps de nos conflits intérieurs. Les organes affectés et la nature des lésions renvoient à la nature de notre personnalité. Dans certains cas, ils désignent très directement la cause intérieure de nos désordres. Voici quelques exemples, en gardant bien à l'esprit qu'il ne faut pas en tirer des généralités vu qu'il n'y a en la matière que des cas particuliers :

- se casser une main et se casser une jambe ont des significations très différentes : cela empêche d'écrire dans un cas, de se déplacer dans l'autre ;
- certaines migraines disent : « Arrêtez de parler, vous me prenez la tête comme dans un étau ! », tandis que d'autres disent : « La pression monte dans mon crâne à cause de tout ce que je n'arrive pas à exprimer ! » ;
- se faire une maladie dégénérative qui consume lentement, ce n'est pas du tout la même chose que se faire un accident qui surprend par sa brutalité...

Accidents et maladies sont des événements qui chamboulent notre existence. C'est là une autre de leur utilité. Car ce faisant, ils nous poussent souvent à prendre des décisions que, sinon, pour des raisons diverses, nous n'arrivons pas à prendre. Cela offre l'occasion par exemple de 'sortir de scène', scène professionnelle ou scène familiale, pour se retrouver seul à seul avec soi-même. Cela offre l'occasion de changer de rôle dans la pièce de théâtre qu'est la vie, offrant du même coup à d'autres la chance de changer de rôle aussi : telle personne d'habitude si forte peut, malade, s'autoriser enfin à se montrer fragile, cessant de jouer à celle qui assure en toutes circonstances ; la maladie de telle autre personne offre à ses proches l'occasion de découvrir toutes les tâches qu'elle assume sans en être reconnue, pour qu'ils les assument à leur tour...

L'accident et la maladie sont encore prétextes à approcher la mort, apprendre à la connaître, l'appivoiser, à reconnaître la peur qu'elle inspire, ou l'absence de peur, à retrouver un certain goût pour la vie que la banalité du quotidien avait fini par faire oublier. Et alors se poser la question : s'il nous restait un an ou un mois ou un jour à vivre, que choisirions-nous de faire qui nous rendrait heureux, avec qui, où ? Question subsidiaire : pourquoi ne le faisons-nous pas maintenant ?

Toute maladie ou accident a sa raison d'être. Nous pouvons ne pas aimer l'expérience, trouver injustes les souffrances qui l'accompagnent. Quoiqu'il en soit, nous l'avons décidée à un niveau profond de notre être. Nous devons donc la vivre jusqu'au bout pour dépasser les limites intérieures qui l'ont engendrée et ainsi grandir.

La souffrance est une alarme qui signale nos failles d'une manière si forte qu'elles ne peuvent être ignorées. En fait, elles se signalent à nous continuellement par de très légers dysfonctionnements corporels, des perturbations dans nos relations avec les objets et les êtres vivants, par des réflexions que l'on nous fait, ou encore par des rêves... Mais nous ne savons en général pas saisir ces signes subtils. Il est pourtant essentiel d'apprendre à travailler directement sur nos croyances à partir de toutes nos expériences. C'est ainsi qu'accidents et maladies peuvent être évités. Mais

comme nous ne sommes pas encore très experts dans la connaissance de nous-mêmes et dans les subtilités du jeu de la vie, nous avons encore besoin de créer des manifestations physiques de grande envergure pour nous révéler. Là où une piqûre de moustique ou une petite égratignure devraient suffire pour comprendre, nous sommes obligés de nous briser des os ou de nous déchirer nos organes de l'intérieur. Accidents et maladies restent nécessaires, mais sont voués à disparaître, ainsi que la souffrance qui va avec. Sa seule utilité est de nous apprendre à arrêter de souffrir.

guérir le corps

Que le corps soit lésé par accident ou par maladie, la guérison comporte la plupart du temps trois aspects : le soulagement des symptômes physiques, l'auto-guérison du corps, et la guérison de l'esprit.

Soulager les symptômes physiques sert à ce que l'attention se détourne d'eux, tant il est vrai que lorsque l'on souffre, plus grand chose n'existe que cette sensation de souffrance. D'une manière générale, plus l'on se focalise sur une difficulté, plus cela la fait persister. Donc plus l'on réduit les signaux venant du corps que la conscience transforme en souffrance, plus l'esprit est apte à se détourner de la dimension physique des difficultés qu'il traverse. Cela permet d'une part d'atteindre un niveau de détachement qui le laisse libre de se consacrer à la recherche des vraies causes, qui ne sont pas physiques comme nous le savons maintenant, et d'autre part de faciliter l'auto-guérison du corps.

Le corps a une tendance naturelle à la santé. C'est lorsque nous le contrarions par des pensées inadéquates que nous provoquons en lui des dysfonctionnements qui préparent le terrain à l'installation durable de la maladie. Remarquons que même dans un corps malade il y a plein de choses qui fonctionnent parfaitement. En fait, presque tout continue de bien fonctionner. C'est donc que les forces qui le façonnent en bonne santé continuent d'agir. Elles sont même si présentes et si fortes qu'elles arrivent à déclencher spontanément l'auto-guérison. C'est le cas pour la plupart des maladies dites 'bénignes'. C'est le cas aussi pour des maladies beaucoup plus graves. Tout le monde connaît des personnes atteintes de maladies prétendument incurables qui retrouvent la santé subitement, pour ne pas dire 'miraculeusement'. Tout le monde sait qu'au milieu des pires épidémies, il y a des gens qui s'en sortent indemnes. Tout le monde a entendu parler de l'effet placebo grâce à quoi une pilule inerte, guère plus que du sucre, acquiert toutes les vertus curatives du 'vrai' médicament qu'il remplace, y compris parfois ses effets secondaires ! En plus, il agit sur pratiquement toutes les maladies. Comme dit Chopra : « Puisque la même pilule inerte peut susciter des réactions aussi totalement différentes, nous devons en conclure que le corps est capable de produire absolument n'importe quelle réaction biochimique une fois que l'esprit a reçu la suggestion appropriée. La pilule elle-même n'a aucune importance. Le pouvoir qui active l'effet placebo est le seul pouvoir de la suggestion. Cette suggestion est ensuite convertie dans l'intention qu'a le corps de se guérir lui-même. Par conséquent, pourquoi ne pas faire l'économie du subterfuge et ne pas aller droit à l'intention ? » (Deepak Chopra, *un corps sans âge un esprit immortel*, Interéditions, p 20)

J'ajoute que ce mécanisme d'auto-guérison ne se limite pas à quelques maladies rares ou étiquetées 'psychosomatiques' avec un soupçon de mépris. Voici par exemple ce qu'a vécu une amie dans sa jeunesse : « J'avais 4 ans et demie et je vivais à Madagascar avec mes parents, plus exactement à Tananarive. Je me suis cassée le bras au niveau du coude en jouant avec un ami de mon âge. Après un séjour à l'hôpital de Tananarive, je rentrais chez mes parents, et, pour fêter ça, j'eus l'heureuse idée d'essayer mon tricycle dans le couloir. Je me recassai le bras au même endroit. À cette différence près que cette fois-ci, un petit morceau de l'os de mon coude avait décidé de reprendre sa liberté et 'naviguait' le long de mon humérus. Re-hospitalisation. Série de radios (40 à ce qu'on m'a dit) pour suivre la progression de l'insoumis. Les conditions d'hygiène et les technologies locales faisaient que mes parents hésitaient franchement devant la nécessité d'une intervention. Finalement, ma main a commencé à bleuir et à enfler : diagnostic de gangrène, il fallait amputer rapidement. Ma mère a pris la décision de me ramener en France en rapatriement sanitaire de manière à ce que je sois soignée à l'hôpital des enfants malades à Paris. Le premier avion a été pour nous. L'ambulance attendait au bas de la passerelle. En arrivant à l'hôpital, nouvelle série de radios, et... super engueulade du chef de service à ma mère ! Il pensait qu'elle avait inventé les faits pour rentrer en France. En effet, il n'y avait plus aucune trace de cet os baladeur. Mieux encore, il était ressoudé en lieu et place, comme si la fracture avait déjà plusieurs mois d'existence, et ce, moins de 24h après les dernières radios faites à Tananarive ! Je vous livre les faits tels que nous les avons vécus, c'est-à-dire dans le bonheur et l'incompréhension la plus totale. » (Michèle Elgard, communication personnelle)

Quand on n'a pas la chance de vivre spontanément de telles guérisons, il semble difficile de les déclencher intentionnellement. On peut même être tenté d'abdiquer, de mettre son sort entre d'autres mains, celles de médecins, de prêtres, de sorciers, de guérisseurs, etc. Mais qu'on le veuille ou non, toute guérison du corps est une auto-guérison. Il faut juste l'admettre et se convaincre que ce qui marche pour les autres peut aussi marcher pour soi.

Il est en outre important de comprendre que, pour guérir, il ne sert à rien de répéter de manière incantatoire « Je suis en bonne santé ! » alors que tout va mal ! La maladie doit être reconnue et acceptée, et non pas masquée par des jolies formules, ni rejetée dans l'oubli en jouant la comédie qu'elle n'existe pas. C'est un préalable indispensable, après quoi la volonté doit cesser de se crispier sur l'éradication des symptômes et le retour à la santé, car la guérison n'est pas de son ressort.

En fait, il ne s'agit pas tant de suggestionner le corps de recouvrer la santé que d'arrêter dans son esprit les mécanismes qui recréent la maladie. N'étant plus contrariées, les grandes forces provenant de Gaïa qui forment et animent le corps peuvent le recréer tout naturellement plein de santé. C'est par le relâchement, le détachement, que l'on a des chances d'obtenir des résultats, pas en forçant avec la volonté. On comprend mieux l'importance d'un travail conscient de nettoyage intérieur pour faciliter le déclenchement de tels processus d'auto-guérison, plutôt qu'attendre passivement une incertaine providence ou se crispier sur les aléas de son état de santé.

Le processus par lequel nous créons nos maladies s'apparente à l'hypnose. Un hypnotiseur peut faire croire à un sujet que l'eau froide dans laquelle il plonge le

doigt est brûlante. Preuve qu'il y croit vraiment, lorsqu'il ressort le doigt, il est décoré d'une superbe ampoule !

Nous nous hypnotisons de la même manière avec toutes nos croyances, au point qu'elles s'impriment dans notre corps. La plupart de ces croyances sont collectives, reflétant non seulement une culture donnée, mais plus profondément le degré de compréhension atteint par l'humanité à une époque donnée. C'est ainsi que l'on en arrive à créer des réactions quasi mécaniques telles que : tels pollens provoquent des allergies, ou tels aliments donnent le cancer. La peur, encore elle, nous coupe de notre être profond, nous sépare de tout-ce-qui-vit. La maladie nous la révèle et nous offre l'occasion de sortir de notre état d'hypnose. Nous avons même la liberté de choisir de ne rien faire. Mais si nous choisissons la voie de la guérison, alors il doit être clair que l'essentiel est la guérison de l'esprit.

guérir l'esprit

Je rappelle que la maladie est l'aboutissement dans le corps de nos difficultés intérieures. La guérison du corps ne signifie donc pas forcément que l'esprit, lui, est guéri. Et tant qu'il ne l'est pas, la guérison ne saurait être totale. Les symptômes peuvent certes disparaître, mais ils finiront tôt ou tard par reparaître, les mêmes ou bien d'autres, puisque les forces profondes qui en sont la cause continuent d'agir.

Ce travail de guérison de l'esprit peut être effectué en toute conscience, à travers par exemple une psychothérapie ou une quête spirituelle ; ou bien, à l'autre extrême, il peut se dérouler à un niveau complètement inconscient, émergeant parfois à peine dans la conscience, à travers des rêves par exemple. Quoiqu'il en soit, c'est de là et de là seulement que vient la guérison.

Comment sait-on que l'on est guéri ? D'abord on le sent tout au fond de soi : il y a comme une chaude lumière qui semble émaner de l'intérieur et qui illumine le monde, il y a une force nouvelle qui anime le corps, d'agréables frissons qui font tressaillir de vie la moindre de nos cellules... Et puis, outre le fait que l'on se sent bien à habiter un corps comme régénéré par la maladie, on observe des modifications plus ou moins subtiles telles que de nouveaux comportements, de nouvelles relations avec les objets et les êtres qui nous entourent. Bref, c'est une renaissance.

Tout ceci soulève une importante et difficile question qui est celle des mécanismes sous-jacents à ce processus de guérison intérieure. L'anecdote suivante permettra de mieux comprendre où se situe le problème.

Mon amie Marie-Ange souffrait d'une douleur au dos. Le point a persisté plusieurs jours, résistant aux traitements simples tels que massages et étirements qui habituellement lui font de l'effet. Une nuit, elle a rêvé qu'elle et moi étions frères à une époque reculée, l'antiquité grecque ou romaine peut-être car nous portions des tuniques caractéristiques. Pour des raisons obscures, nous nous sommes battus, et je lui ai transpercé le corps de ma lance, précisément là où elle avait mal. Fin du rêve. Au matin, la douleur avait disparu, comme si, une explication ayant été trouvée, elle n'avait plus de raison d'être ! J'ajoute que lorsqu'elle m'a raconté cette histoire, cela n'a provoqué en moi aucune résonance : rien dans mon expérience ne me suggère que je suis ainsi relié à elle dans un lointain passé. L'histoire est-elle vraie,

est-elle fausse, en partie vraie et en partie fausse, impossible de dire. En tout cas, elle a eu des vertus curatives !

Comment expliquer cela ? Comment expliquer que chez certaines personnes la guérison passe par la remémoration d'un événement vécu, tandis que d'autres doivent remonter à leur naissance, voire avant, à des souvenirs de vies dites antérieures dont il est impossible de savoir vraiment dans quelle mesure elles leur appartiennent et si elles ne sont pas de pures projections de l'imagination ?

Remarquons d'abord que le déclenchement du processus de guérison dépend avant tout du degré de maturation du problème chez la personne concernée. Autrement dit : a-t-elle pleinement conscience que cela lui appartient et qu'elle a quelque chose à faire avec ? La maladie en est un indicateur infallible. Si, comme une autre de mes amies, on attrape la migraine chaque fois qu'on parle à *maman*, c'est qu'il y a un problème dans la relation avec elle, et plus profondément avec soi-même : cela parle de l'image que l'on a du rôle de mère, du rôle de fille, des rapports entre les deux ; et encore au-delà, cela pousse à comprendre et accepter sa féminité...

La répétition des événements, l'examen de soi, autant dans ce que l'on juge avoir de plus beau que dans ce que l'on juge avoir de plus laid, l'envie de franchir les limites d'une existence insatisfaisante, c'est tout cela qui contribue à faire mûrir le problème. Vient le jour où l'on est prêt. Reste à trouver ou provoquer le facteur qui va déclencher la libération. La question devient : dans notre système de croyance, que sommes-nous disposés à reconnaître comme une cause acceptable dont la découverte va nous libérer ? que sommes-nous prêts à considérer comme une explication valable dont la réalisation va faire nous exclamer : « Voilà donc d'où cela vient ! », pour alors passer à de nouvelles expériences ? S'agit-il d'un événement personnel de notre enfance ? d'avant notre naissance ? ou bien est-ce un événement en rapport avec d'autres existences ? ou encore est-ce simplement notre confiance dans un système médical, dans un médecin, un guérisseur ? Nous seuls avons la réponse, parfois très profondément enfouie.

Je la crois d'autant plus profondément enfouie que notre manière de voir la vie est passablement déformée par nos a priori sur l'espace et le temps, qui constituent l'incontournable cadre de référence de notre incarnation. Pour suggérer que l'on peut en sortir et donner un éclairage différent sur ce que nous vivons, je vais emprunter une analogie au cinéma.

Considérons un film. La manière habituelle de le regarder consiste à projeter les images au rythme de 25 par secondes, ce qui permet d'assister au déroulement d'une histoire dans l'espace et le temps. Imaginez que vous saucissonniez ce film et que vous colliez toutes les images qui le constituent sur un mur. Il n'y aurait plus vraiment d'histoire, tout existerait ici et maintenant. Vous pourriez même réorganiser le tableau à votre guise, mettant ensemble les scènes d'amour, les scènes de guerre, les discussions sur le sens de la vie, etc.

Considérons à présent une vie humaine, voire plusieurs vies. Dans notre cadre spatio-temporel habituel, nous avons différentes histoires qui se déroulent en différents lieux et époques. Maintenant, mettons à plat toutes ces vies, comme nous l'avons fait pour le film. Elles apparaissent alors comme des incarnations simultanées, et tous les événements vécus existent en même temps.

Cette conception prend tout son intérêt si, dans ces vies mises à plat, nous regroupons les expériences par genre. Nous allons ainsi découvrir que, par exemple,

ce qu'untel a vécu lorsqu'il avait 15 ans dans un certain contexte, une certaine mise en scène dirai-je, est la même chose que ce qu'il a vécu à 25 ans dans une autre mise en scène, et est aussi la même chose qu'un événement qu'a vécu son grand-père lorsqu'il était jeune. Selon cette façon de voir, toutes ces expériences apparaissent comme la même expérience, le même scénario qui est joué et rejoué. L'une n'est pas cause des autres : elles existent toutes simultanément. Et lorsque quelqu'un, dans l'une quelconque de ces mises en scène, parvient à dénouer le nœud qui bloquait l'issue, c'est l'expérience globale qui prend sens, et toutes les âmes impliquées qui se trouvent enrichies.

Pour revenir au processus de guérison, n'importe quel événement du groupe d'expériences auquel il se rattache est susceptible de servir de déclencheur. Qu'il semble appartenir à sa propre vie ou à celle d'un autre, qu'il semble venir du passé ou du futur, de ce plan de réalité ou d'un autre, peu importe, si l'on est prêt.

Ces détours un peu compliqués montrent que la Vie, c'est plus, infiniment plus, que ce que nous voyons passer seconde après seconde depuis un corps localisé dans cet espace tridimensionnel. Quel soulagement de ne pas nous savoir en prison dans un petit paquet de viande, lui-même enfermé dans cette immense cage qu'est l'espace tridimensionnel ! Nous sommes autre chose, autant séparément que tous ensemble. Nous participons à des jeux gigantesques dont les tenants et les aboutissants ne nous apparaissent guère, mais que nous serons aptes à percevoir et à comprendre lorsque nous serons un peu plus grands. Nous réaliserons du même coup que nous sommes à la fois créateur, acteur, et spectateur de réalités multidimensionnelles. Nous sommes des vies dans des vies dans des vies..., nous fabriquons des univers dans des univers dans des univers..., et nous avons l'éternité pour nous révéler dans notre grandeur de créateur incomparable et inépuisable, de *Maître du Jeu de la Création*.

aider

C'est une plongée au cœur de nous-mêmes que nous propose la maladie. Elle nous aide à voir ce que nous n'aimons pas en nous, de la peur, de la haine, de l'orgueil, de la cruauté, de l'égoïsme, etc., pour nous reconnaître, nous accepter, nous inciter au dépassement ; elle nous aide à prendre conscience de notre héritage, de nos contradictions, pour nous libérer des chaînes du passé, des schémas répétitifs, et de tout ce qui restreint l'affirmation de notre être véritable, libre, joueur, créateur, aimant, joyeux. La maladie, si nous nous laissons guider par elle, est un outil de transmutation intérieure : nous la créons, pour dépasser ce qui l'a créée ! Elle relève entièrement de notre responsabilité et de nul autre.

Dans ces conditions, les médecins ont-ils encore leur place ? Oui, si l'on comprend bien qu'ils ne sont pas là pour nous guérir : nul n'a jamais guéri autrui. Leur fonction première est de soulager nos symptômes physiques pour que nous puissions nous détourner d'eux. Cela peut prendre des formes innombrables : médicaments, des plus matériels (préparations allopathiques) aux plus informationnels (préparations homéopathiques, élixirs), manipulations corporelles (massages, chiropractie, etc.), 'magnétisme' (au sens des guérisseurs), ondes acoustiques et ondes électromagnétiques, etc.

L'autre fonction du médecin est de nous aider à prendre conscience que notre maladie a un sens pour nous, que nous devons trouver. Là aussi, d'innombrables techniques existent qui peuvent se révéler utiles : hypnose, sophrologie, méditation, psychothérapies en tous genres, hallucinogènes, quête de visions, etc.

Dans tous les cas, le médecin agit comme un 'changeur de croyances'. Sensibilité, confiance, authenticité, c'est une rencontre profonde, d'âme à âme, de cœur à cœur. Il nous aide à remplacer l'idée de maladie par celle de santé ; il aide à ce que nous retrouvions confiance en nos capacités d'auto-guérison ; et il nous aide enfin à nous pénétrer de l'idée que cette expérience que nous vivons est un formidable prétexte pour grandir, une occasion de renaître dans une nouvelle peau.

muer

Toutes les maladies ne disent pas : « Regarde tes défauts, tes incohérences, tes divagations ! » Il en est qu'on appelle ainsi faute d'un autre terme, simplement parce que l'état physique qui leur correspond n'est pas l'état normal. Mais ce ne sont pas véritablement des 'maladies'. J'y vois plutôt des expériences servant à explorer d'autres facettes de l'être humain. Par exemple, certaines déformations corporelles congénitales explorent le potentiel évolutif de l'espèce ; les mongoliens s'immergent totalement dans l'expérience émotionnelle de la réalité physique à l'exclusion des autres dimensions, notamment intellectuelle ; les autistes se coupent des formes extérieures de communication, pour sans doute mieux se relier par l'intérieur...

Vous me direz, qui pourrait avoir envie de s'incarner en mongolien, en autiste, ou avec les capacités respiratoires d'un mammifère marin ? L'évolution d'une âme est à n'en pas douter un processus très complexe. Cela se fait probablement à travers d'innombrables incarnations, dans cette réalité ou ailleurs, qui de son point de vue à elle sont simultanées et ne durent qu'un instant. Elle apprend ainsi ce qu'elle est, elle apprend à se réaliser. Chaque vie qu'elle projette est un défi destiné à explorer certaines facettes de ce-qu'elle-est. Chaque âme a des buts qui lui sont propres, suit des chemins qui lui sont propres.

D'un autre côté, en regardant les êtres humains qui s'agitent aujourd'hui dans ce monde, je vois des choses pour le moins surprenantes : certains passent leur temps à en torturer d'autres, certains tuent en masse toutes les formes de vie qu'ils croisent, certains s'enferment dans des existences tellement étriquées qu'ils semblent passer à côté de la vie, certains s'infligent des souffrances atroces pour l'amour de leur Dieu, certains n'hésitent pas à sacrifier leurs mains et leurs pieds pour escalader des sommets... Bref, certains se perdent, d'autres se trouvent. Tous pourtant ont d'excellentes raisons, de leur point de vue, de faire ce qu'ils font. Alors il ne me semble pas aberrant qu'une âme puisse se donner pour défi de s'incarner en mongolien, en autiste, ou affligée de handicaps bien plus grands encore. En tout cas, de là où nous sommes aujourd'hui, à savoir les pieds sur Terre, nous pouvons difficilement apprécier la pertinence de ces choix. Constatons juste que les possibilités qu'offre cette réalité physique sont immenses, que la liberté de choix est totale, que tous les êtres incarnés ont leur raison d'être, même si nous ne comprenons pas toujours.

Le corps est un miroir de l'âme. Nos croyances se matérialisent dans notre chair. Par conséquent, chaque changement dans notre vie intérieure se traduit par des

changements corporels. Et lorsque nous accomplissons des transformations très profondes, alors le corps à son tour doit se réorganiser en profondeur pour que tout reste cohérent. Cette réorganisation d'ensemble, qui est automatique, peut donner l'apparence d'une maladie, avec des symptômes tels que fièvre, fatigue, migraines, troubles digestifs, etc. Mais ce n'est pas une maladie : c'est comme une mue, un changement de peau. Donc cela ne se soigne pas comme une maladie. En fait, cela ne se soigne pas du tout ! Il n'y a rien à faire, sinon soulager certains symptômes lorsqu'ils sont trop douloureux, et à condition de faire en sorte que cela ne contrarie pas l'évolution naturelle du processus. Ainsi tout finit par rentrer dans l'ordre, ou plutôt par créer un nouvel ordre.

Nous traversons tous dans notre existence de telles phases de mue. Par exemple durant l'enfance ou l'adolescence qui correspondent à des bouleversements intérieurs très profonds : éveil de la conscience dans cette réalité tridimensionnelle, découverte du temps et de la mort, affirmation de soi, de son sexe, etc. De tels bouleversements nécessitent à chaque fois de profonds rééquilibrages corporels. C'est la fonction que remplissent certaines 'maladies' de l'enfance et de l'adolescence. Il ne s'agit donc pas de maladies à proprement parler mais de transformations corporelles qui accompagnent des transformations spirituelles.

La mue n'est pas réservée à l'enfance. Nous pouvons aussi la vivre à l'âge adulte. Il est ainsi fréquent qu'après des expériences spirituelles bouleversantes le corps ait besoin d'un profond rééquilibrage. Fièvre et autres symptômes permettent d'effacer les vieilles mémoires cellulaires et implanter de nouvelles intentions.

De même, lorsque nous prenons des décisions importantes qui impliquent des changements radicaux de notre mode de vie, ou bien lorsque nous réussissons enfin le défi que nous portions depuis tant d'années, nous pouvons être amenés à muer.

Je suis persuadé que la maladie telle que nous la connaissons aujourd'hui finira par disparaître. Non pas parce que nous aurons une médecine plus performante, mais parce nous aurons compris sa raison d'être, nous saurons mieux qui-nous-sommes, et serons aptes à jouer avec plus de finesse avec le miroir de la réalité physique. L'*HOMME* sera débarrassé de ce fardeau.

En revanche, il connaîtra certainement la mue, parce qu'il aura lui aussi ses défis, qui le conduiront à d'importantes transformations intérieures, lesquelles nécessiteront des rééquilibrages corporels. Cette compréhension fera même que la mue sera beaucoup plus fréquente, légère, et spontanée qu'aujourd'hui. Au lieu du grossier découpage actuel de l'existence en enfance, adolescence, âge adulte et vieillesse, chacun caractérisé par ses maladies, on aura probablement une existence plus souple et moins normalisée, ponctuée aussi souvent que nécessaire de quelques petites *fièvres* destinées à changer de peau. Au lieu de la rigidité intérieure qui manifeste chez l'*homme* sa peur du changement et qui finit par rigidifier son vieux corps, on aura chez l'*HOMME* une existence toute de fluidité parce qu'il aura intégré jusqu'à la moindre cellule et molécule d'eau l'acceptation de la transformation. Le corps deviendra fluide, comme les relations, et toute la vie. L'âme acquerra la souplesse la rendant apte à se mouvoir simultanément sur différents plans de réalité. Alors la mort ne sera plus qu'un passage en douceur d'un plan de réalité à un autre. L'*HOMME* mourra en bonne santé et en toute conscience.

mourir

La mort, c'est la mue ultime, en fait l'abandon définitif de notre peau.

La mort n'est pas une maladie, pas plus qu'on ne meurt de maladie ni de quoi que ce soit d'autre ! L'âme décide. La décision de mourir est simplement la reconnaissance que l'expérience terrestre dans ce corps est achevée, soit que tous les défis qui devaient être accomplis l'ont été, soit que trop d'épreuves mal intégrées bloquent désormais toute possibilité d'évolution.

Reste à choisir la manière de mourir, qui dépend surtout de la personnalité, de son tempérament, de son degré de détachement de la réalité physique, de problèmes non résolus qui traînent encore, de son acceptation ou non de la mort... Comme la plupart n'acceptent pas, elles doivent inventer des prétextes tels qu'accidents et maladies qui ne guérissent pas pour se contraindre à quitter le plan de la réalité physique. Certaines ont si peur qu'elles s'accrochent pour grappiller quelques secondes de vie supplémentaires ; d'autres retiennent leur souffle pour dénouer encore quelques fils et partir sans regrets ni remords quand le dernier est tranché ; et puis il y a celles qui glissent doucement, avec le sourire, comme un nuage qui passe.

Il m'arrive d'imaginer ce que serait une mort idéale. Je me vois avec ma bien-aimée, méditant, enlacés, l'un dans l'autre. Il fait une douce chaleur d'un été finissant. Nous sommes nus au milieu de la Nature, parmi l'eau, les rochers et les arbres, contemplant le ciel, écoutant le vent, humant les senteurs, avec la pleine conscience que ce sont les dernières instants que nous vivons dans ces corps d'homme et de femme. Et puis, nous vrillons nos regards l'un dans l'autre. Nous nous détournons des sensations extérieures et nous centrons au-dedans. Transition à peine perceptible, nous ne sommes déjà plus dans nos corps. Nous les rendons à la Terre, les abandonnons définitivement pour aller vivre de nouvelles aventures sur d'autres plans de réalité. Emboîtés l'un dans l'autre et souriant, ils témoignent encore quelques temps de la rencontre sublime entre deux âmes, et de l'amour qui les a portés à exprimer sur Terre le meilleur d'elles.

*Quelque chose est venu,
Quelque chose est parti.
N'était-ce pas plutôt un reflet,
qui disparaît,
comme le regard se détourne du miroir ?
Tandis que le rossignol en amour continue de chanter.*

Chapitre 10

petite histoire du futur : le chagrin de l'arbre-cocon ¹

- ² bonjour Grand-Père ³ ;
- oh, voilà l'été qui vient me rendre visite ! tu es bien jolie vêtue de fleurs !
- merci Grand-Père !
- alors, quelles aventures mystérieuses allons-nous partager aujourd'hui ?
- en fait, Grand-Père, c'est très sérieux ; j'ai fait un rêve étrange cette nuit : j'ai entendu des arbres gémir parce qu'ils avaient de la peine ; je n'ai pas reconnu l'endroit, mais je sens que ce n'est pas très loin et que c'est important ;
- je connais cet endroit ; les arbres sont tristes d'avoir perdu celle qui a été pour eux comme une mère ;
- tu pleures toi aussi Grand-Père ! tu l'as connue, tu l'as aimée ?
- juste quelques souvenirs d'un être admirable ; on ne pouvait que l'aimer tant elle rayonnait de chaleur et de bonté ; sais-tu que c'est elle qui a co-créé avec Gaïa quelques uns de ces fruits délicieux que l'on déguste aujourd'hui sur toute la planète ; elle a choisi de s'en aller en toute discrétion ; *je t'embrasse, belle âme, et te dis à bientôt du côté d'ailleurs* ; les arbres qu'elle a plantés et tant aimés ont de la peine, c'est normal ;
- il faut faire quelque chose, Grand-Père !
- c'est à toi qu'elle et eux se sont adressés cette nuit !
- je ne crois pas que je saurai ;
- bien sûr que tu sauras ! tu n'es plus une enfant et il te faut sans plus de retenue déployer tes talents ; laisse ton cœur guider ta tête et ta tête guider ton corps ; viens, je vais te montrer l'endroit, c'est du côté des Monts du Sud ;
- Grand-Père, tu sais, je ne suis pas très douée pour la projection d'esprit ! avec les animaux, c'est facile, mais sinon, je n'arrive jamais là où je veux !
- tu as des racines tellement profondes dans les étoiles que tu décolles de cette Terre avec une facilité déconcertante ! cela te servira un jour puisque tu es venue pour rétablir des ponts avec d'autres mondes ; mais en attendant, il te faut apprendre à te centrer sur cette planète ; ce petit jeu avec ces arbres arrive à point nommé ; de toute manière ne t'inquiète pas, je vais te guider.

Ils sont maintenant quatre dans l'arbre-cocon de Grand-Père, que cette balade avec sa Petite Fille semble réjouir au plus haut point. Il a fait appel à deux amis pour l'aider à sortir de son corps, et surtout à arriver là où il faut, si possible pas trop loin

¹ J'imagine les *arbres-cocons* comme une nouvelle espèce végétale co-créée par Gaïa et par l'*homme* pour lui servir d'habitation. La graine est plantée lorsque naît un enfant, de sorte que les deux atteignent leur maturité en même temps. Sa grande membrane transparente recourbée jusqu'au sol enclôt un espace suffisamment vaste et protégé des excès climatiques pour constituer un habitat naturel agréable. Pour d'autres précisions, voir chapitre 13.

² Il faut considérer ce dialogue comme la transcription verbale d'un échange direct d'esprit à esprit.

³ Grand-Père et Grand-Mère sont utilisées pour s'adresser aux personnes âgées envers lesquelles on ressent une forte affection, indépendamment des liens de sang auxquels les *HOMMES* n'accordent aucune importance. Dans le même ordre d'idées, un enfant peut choisir qui bon lui semble pour tenir le rôle de 'papa' ou de 'maman'...

d'ici et pas du côté des étoiles ! Tandis qu'elle s'allonge, l'un se penche sur son oreille droite, et l'autre sur la gauche. Ils émettent des sons étranges, légèrement décalés l'un par rapport à l'autre, mélanges de mots chuchotés, de sifflements, de chuintements. En moins d'une minute, elle se retrouve flottant au-dessus de son corps.

– tu vois comme c'est facile, dit Grand-Père qui l'attend déjà ; viens, suis-moi...

L'instant d'après, ils survolent les Monts du Sud. Une indéniable tristesse se dégage du lieu qui semble recouvert d'un fin voile gris. L'ambiance est automnale alors que le solstice d'été approche. Visiblement, l'arbre-cocon est le plus mal en point. Sa membrane présente une petite déchirure, et elle commence à perdre sa transparence. Chagrin d'amour dirait-on chez les HUMAINS.

Retour dans les corps, chez Grand-Père :

– pas trop fatiguée ?

– un peu triste mais pas fatiguée ; et toi ?

– ces voyages me requinquent ! mais je suis triste aussi ; le maître du lieu, c'est l'arbre-cocon ; tu imagines : elle l'a planté, l'a vu grandir, l'a aimé, a partagé avec lui tout ce qu'elle a vécu à l'intérieur de sa membrane protectrice, et voilà qu'elle n'est plus ; aide-le à surmonter son chagrin, et la montagne guérira ;

– mais je ne sais pas quoi faire !

– quels sont tes animaux-compagnons ?

– l'aigle et le chat ;

– contacte un chat qui habite ces Monts ; visite le lieu avec lui, fais-toi connaître et accepter ; apprends à travers son regard de chat ; ensuite tu iras là-bas en personne accomplir ce que tu estimeras devoir accomplir.

Trouver un chat sauvage fréquentant les Monts du Sud et consentant à partager son corps n'est pas très difficile. Elle sait depuis toute petite se faire accepter d'eux. Les affinités sont profondes. Elle les aime surtout pour la sensualité de leur rapport au monde. C'est le mieux qu'elle pouvait trouver pour l'ancrer un peu à la Terre. Parce qu'avec les aigles, qui l'accompagnent depuis le jour de sa conception, elle aurait plutôt tendance à s'en éloigner et à se rapprocher des étoiles...

Dès que le contact est établi, elle projette son esprit dans le corps de l'animal. Sa connaissance de l'univers intérieur des chats lui permet d'identifier immédiatement les sensations comme étant celles d'une chatte. Elle porte trois chatons qui naîtront d'ici une semaine, aux environs du solstice le jour de la pleine Lune. Deux vivront, un mourra.

Je-nous est étendue sur une branche, la tête posée sur une patte.

Un vent léger caresse ma-notre fourrure,

réveil on ne peut plus sensuel par un simple courant d'air !

Je-nous se relève, baille et s'étire longuement,

et puis plonge brusquement au bas de l'arbre.

Je-nous se dirige d'un pas tranquille vers l'arbre-cocon.

Bruissement infime.

Ma-notre tête a déjà tourné, le regard vrillé sur l'oiseau.

Ne t'inquiète pas petit moineau,

ce n'était qu'un réflexe,

je-nous ne s'intéresse pas à toi aujourd'hui !

*Quel plaisir de sentir mon-notre corps se mouvoir avec tant de fluidité et de grâce.
 De partout arrivent des senteurs extraordinairement précises,
 des bruits infiniment détaillés ;
 la vue perçoit l'au-delà des apparences,
 et tout le corps, comme une antenne, répond à d'infimes changements.
 Quel être magnifique tu fais Le Chat ; apprends-moi.
 Je-nous sent toute la tristesse qui émane du lieu.
 L'eau est bloquée, comme des larmes gelées dans le corps des arbres.
 Je-nous pénètre dans le cocon,
 en fait le tour de son pas nonchalant mais tous les sens en éveil,
 et s'assoit là où flotte un léger parfum de fleur d'oranger.
 Je-nous voit, je-nous entend les souvenirs du lieu :
 des amours sublimes avec des compagnons aussi admirables qu'elle,
 des cris, des chants, des musiques d'extase,
 des joies sans nombre, petites et grandes,
 des contacts intimes avec l'esprit des arbres,
 les graines qui germent, les jeunes pousses qui lèvent,
 et tant d'affection pour tout-ce-qui-vit.
 Je-nous voit passer une silhouette vaporeuse.
 Le cocon tressaille...*

Avec Grand-Père :

- qu'as-tu découvert à travers les yeux de chat ?
- la chatte a vu les larmes gelées qui empêchent l'eau de circuler ;
- que comptes-tu faire ?
- des élixirs de fleurs, pour aider les larmes à sortir et reprendre pied dans le présent ;
- lesquels ?
- aubépine, oignon, passiflore et chèvrefeuille ;
- tu apprends vite, mais n'oublies-tu pas quelque chose ?
- un autre élixir ?
- n'oublies-tu pas que les arbres-cocons sont des êtres particulièrement sensibles parce qu'ils sont une co-création de Gaïa et de l'*HOMME* ? n'oublies-tu pas que cet arbre-cocon là pleure d'avoir perdu une amie, une mère ? il te faut donner beaucoup plus que quelques gouttes d'élixirs ! fluxe-les abondamment, et leurs vertus t'aideront à faire passer le don plus grand que l'on attend de toi.

Elle tient de Grand-Père une recette de préparation des élixirs floraux assez peu orthodoxe, qui lui-même la tient de... il a oublié !

- d'abord, tu dois être dans de bonnes dispositions d'esprit, sinon ta préparation portera des informations discordantes ; ensuite, tu choisis la fleur et le moment propices ; enfin, tu mets toute ton attention à ce que tu fais, parce qu'un élixir est toujours préparé avec une intention précise, et ne doit jamais servir à autre chose !
- c'est tout Grand-Père ?
- le reste, c'est de la technique, enfin pas tout à fait : une fois que tu as sélectionné le bon récipient, que tu l'as rempli, selon les disponibilités et l'usage auquel tu destines l'élixir, d'eau de pluie, de rosée ou de source, éventuellement dynamisée par quelques mouvements tourbillonnants, une fois que tu as réussi, sans la casser, à mettre la fleur au contact de l'eau mais sans la noyer, et à faire tenir tout ça de manière à ce que le Soleil l'éclaire, il te reste à prendre ton instrument de musique

favori, ou te servir simplement de tes mains et de ta voix, et à improviser à quelques centimètres du bol un air dont les vibrations aideront à l'imprégnation de ton intention et à l'imprégnation de l'information de la fleur ; après tu laisses décanter et tu le mets l'élixir à l'abri dans un flacon bien bouché.

Portant en bandoulière cinq gourdes, quatre contenant les élixirs de fleurs d'aubépine, d'oignon, de passiflore et de chèvrefeuille, et la cinquième vide pour le moment, elle se met en route en direction des Monts du Sud. Elle balance en marchant le bâton de cérémonie que lui a remis Grand-Père lorsqu'elle en a été digne.

Une fois sur place, elle commence par aller à la source que lui a montrée la chatte. Elle remplit d'eau la gourde vide, y ajoute quelques gouttes de chaque élixirs, secoue bien, et verse le tout au pied d'un arbre. Elle recommence jusqu'à ce que tous les principaux arbres du lieu aient été abreuvés. Ensuite elle complète d'eau les quatre gourdes d'élixirs et pénètre dans l'arbre-cocon.

Elle plante son bâton à l'endroit où s'était assise la chatte. Elle reste un long moment debout, immobile et silencieuse, pour se mettre en résonance avec l'esprit du lieu. Et puis elle se met à tourner autour de l'axe de l'arbre, invoquant dans la langue sacrée l'histoire des *HOMMES* et l'histoire des arbres-cocons. Elle crie la peine, elle crie la joie, elle appelle l'amour. Au fil des tours, le mouvement devient danse, les cris deviennent chants.

Portant toujours ses gourdes, elle boit quelques gorgées d'élixirs entre chaque parole, entre chaque cri, entre chaque pas. Elle boit, des quantités énormes, jusqu'à n'en plus pouvoir. Quand sa vessie est pleine, elle la soulage sur les racines de l'arbre-cocon, lui donnant à travers ses fluides le meilleur d'elle. Alors elle recommence à boire, à chanter, à danser, à pleurer, à rire, et à uriner copieusement sur les racines...

D'abord l'arbre-cocon ne réagit pas, jouant l'indifférent. Et puis il se manifeste par quelques tressaillements, façon de faire savoir que toutes ces agitations le dérangent plutôt, et qu'au fond, il préférerait être laissé à lui-même, tout à sa peine. Sentant la résistance, elle crie de plus belle et se met carrément en colère :

– c'est toi qui m'a appelée ! je suis venue te renouveler le pacte d'alliance entre les *HOMMES* et les arbres, et toi, tu fais celui qui veut s'enfermer dans sa petite souffrance ! tant pis pour toi ! moi je commence à m'amuser, alors je continue à chanter et à danser que ça te plaise ou non !

Elle tourne, et tourne, et tourne encore autour de l'axe central du cocon, jusqu'à ce que la tête lui tourne, qu'elle rentre en transe. D'abord elle devient l'aigle qui plane sur les Monts du Sud. Et puis elle est celle qui danse et l'aigle et la chatte. Et puis elle est celle qui danse et l'aigle et la chatte et les tous animaux et tous les végétaux des Monts du Sud. Elle est toute la vie, et elle ressent enfin son appartenance à cette Terre. Toute cette vie qu'elle embrasse et qui la porte simultanément au cœur de l'arbre maître des Monts du Sud, l'arbre-cocon, et à la rencontre de l'âme de celle qui a co-créé et animé ce lieu, celle qui vient de faire don de son corps à la terre. Les retrouvailles de ces êtres que le chagrin avait séparés sont étourdissantes, une effusion de sons et de lumière d'une beauté indescriptible.

Quelle planète magnifique peuplée d'êtres magnifiques ! Elle aura tant choses à partager avec ses frères des étoiles...

Son intervention a rétabli le lien que le chagrin avait coupé. Un nouveau souffle anime l'arbre-cocon. Au fil des heures, le tressaillement de l'énorme membrane

devient une ondulation de plus en plus régulière, qui s'harmonise au rythme du chant et de la danse ; son amplitude augmente jusqu'à devenir comme le battement d'une aile géante.

Voici que quelques gouttes d'un liquide grisâtre perlent à la surface. D'autres apparaissent, et d'autres encore : toutes les larmes gelées qui dégèlent, tous les litres fluxés sur les racines qui circulent maintenant à l'intérieur et nettoient le passé. Les battements de la membrane les font tomber en pluie.

Le mouvement s'apaise, les gouttes se font plus rares. Les dernières apparaissent, aussi claires que la rosée.

La jeune FEMME s'endort, la chatte blottie contre elle.

Quelques jours plus tard, dans l'arbre-cocon qui a retrouvé sa transparence, la chatte donne naissance à trois chatons, deux vivants, un mort. Tous les êtres des Monts du Sud ont participé à leur manière au deuil d'un bien-aimé. Mais plus de tristesse, le voile gris s'est déchiré. Le chaton qui n'a jamais vécu, fluxé par d'autres êtres, réintègre le grand cycle de la vie. Les deux autres têtent goulûment leur mère, rêvant déjà de souris et d'oiseaux. Tous les êtres des Monts du Sud ont retrouvé la joie d'être simplement là, vivants. Bientôt, l'arbre-cocon portera des fruits, que les *HOMMES* récolteront et planteront pour leurs enfants.

Chapitre 11

trois approches révolutionnaires en agriculture

prologue

Ma réflexion sur l'agriculture est partie il y a quelques années de trois constats simples :

Le premier est que je trouve les fraises des bois absolument délicieuses. Par rapport aux fraises cultivées, leur goût incomparable compense largement leur plus petite taille. Or les fraises des bois poussent toutes seules et réclament comme seul travail de se baisser pour les ramasser lorsqu'elles sont mûres. Que de petits déjeuners succulents j'ai fait ainsi ! Tandis que les fraises cultivées imposent un travail de titan : achat des plants, labourage, mise en terre, arrosage, désherbage, etc. Tous les jours il y a quelque chose à faire, et tous les ans ou presque il faut recommencer ! Mon côté fainéant s'interroge : pourquoi s'épuiser à faire ce que la Nature fait très bien toute seule ?

Deuxième constat : j'ai toujours été choqué de voir l'allure que prend un jardin laissé à l'abandon. Quelques semaines suffisent pour transformer un espace savamment élaboré par l'*homme* en un chaos qui n'a rien de l'harmonie que dégage un écosystème naturel spontané. Ceci prouve selon moi que l'ordre établi par le jardinier est un ordre imposé qui ne respecte pas la Nature. Dès qu'il relâche un tant soit peu son attention, elle reprend ses droits, mais conserve tout de même comme des cicatrices les marques de ce que l'*homme* a voulu lui imposer. Mon côté esthète et respectueux de la liberté de tout-ce-qui-vit s'interroge : pourquoi se fatiguer à imposer à la Nature un ordre qui manifestement ne lui convient pas ?

Le dernier constat concerne les pratiques de peuples que l'Occident juge avec condescendance voire mépris comme primitifs et paresseux parce qu'ils semblent ignorer tout de l'agriculture telle que nous la pratiquons depuis des millénaires. Ne vivent-ils pas de chasse et de cueillette comme nos lointains ancêtres supposés du paléolithique ? Sauf que des chercheurs commencent à réaliser que nombre d'entre eux, sur divers continents, pratiquent en fait des formes très élaborées d'agroforesterie : leurs vergers et leurs jardins sont dispersés au milieu même de la forêt où ils se développent en symbiose avec la faune et la flore sauvage ; ils connaissent bien des subtilités de la vie des plantes, de leurs vertus, de leurs associations... ; ils savent gérer efficacement l'eau ; et, d'une manière générale, ils savent minimiser leur travail (Georges Rossi cite de nombreux exemples dans *l'ingérence écologique*, CNRS éditions 2000). Bref, nous, occidentaux, sommes aveuglés par la croyance que la seule révolution agricole digne de ce nom est celle qui a eu lieu au Moyen-Orient avec la domestication des animaux et des céréales. Il est temps d'ouvrir les yeux et de réaliser que des avancées non moins formidables se sont produites ailleurs, prenant des formes très différentes.

En abordant l'agriculture à travers ces questions, j'inscris résolument ma recherche hors des sentiers battus. Il est clair en effet que, pour moi, la Nature n'est pas un 'système de production', une sorte de gigantesque usine à nourriture, à vêtements, à médicaments, à matériaux divers..., mise gracieusement à la disposition des

humains. Partant, je ne puis considérer l'agriculture comme un système technique, qui, après maints perfectionnements et améliorations, parviendra à répondre avec une efficacité maximale à nos besoins. Je n'évoquerai donc même pas les formes d'agricultures considérées comme les plus évoluées, telles l'agriculture biologique ou biodynamique, parce que ce sont encore des déclinaisons d'un principe que, personnellement, je remets en cause, à savoir la nécessité pour l'*homme* de travailler la terre. Tel est pour moi le fond du problème : la Nature a-t-elle pour fonction de servir l'*homme*, l'*homme* est-il sur Terre pour s'user à en tirer de quoi vivre ?

La réponse traditionnelle consiste à dire qu'il n'a pas le choix. Je pense au contraire qu'il a le choix. Ce que nous avons vu à propos de l'alimentation prouve que cette perspective traditionnelle peut et doit être renversée. L'on peut penser autrement, agir autrement, d'une manière qui soit respectueuse envers toute vie et par laquelle on trouve son accomplissement d'*homme*. Je crois donc possible d'établir avec la Nature des relations différentes de celles qui ont cours depuis des millénaires, tout en ayant en abondance de quoi vivre : des fluxions, de quoi se vêtir, s'abriter, etc.

On pourrait sentir dans ces propos un relent d'archaïsme, la tentation d'un retour à un état primitif de Nature, sous-entendu bon parce que non perverti par la civilisation, l'argent ou la technique. Loin de moi cette idée que je juge ni possible, ni souhaitable. Six milliards d'êtres humains se démènent aujourd'hui pour survivre sur une planète passablement dégradée, et qui se dégrade chaque jour davantage. Impossible que tout le monde puisse vivre de chasse, de pêche, et de cueillette. Il n'y a plus assez de place ni assez de Nature restée vierge pour le permettre. Et quand bien même ce serait possible, je ne crois pas que ce serait souhaitable. L'humanité a déjà expérimenté ce mode de vie. Ça ne l'a pas empêché au gré des siècles et des millénaires d'engendrer des déserts, d'éradiquer des espèces animales et végétales, et d'aller taper sur des voisins jugés pas assez humains. C'était une étape. Il y a aujourd'hui autre chose à vivre, d'autres relations à construire.

Mes intuitions concernant l'agriculture sont longtemps restées dans cette frange inconfortable où l'on sent qu'une chose est possible sans être capable de la matérialiser soi-même ni de la voir réalisée par d'autres. D'autant que je ne me sens guère le goût d'expérimenter dans ce domaine. Manger des cerises à même l'arbre, ramasser des fraises, des framboises, des groseilles et des mûres, là s'arrêtent mes compétences en la matière.

Heureusement, d'autres ont cette vocation, ces compétences, ces talents qui me font défaut. Cela a pris du temps, mais l'information a fini par venir à moi, toute seule, sans que j'aie à faire d'autre effort que d'être patient. C'est ainsi que j'ai découvert que l'agriculture a elle aussi ses grands saboteurs d'idées reçues et créateurs de futurs possibles. Il s'agit notamment de Masanobu Fukuoka et de son *agriculture naturelle*, de la communauté de Findhorn qui a renoué le dialogue avec *les esprits de la Nature*, et de Bill Mollison, inventeur de la *permaculture*.

Je reconnais qu'aucun d'eux n'a complètement concrétisé ma Vision. En fait, chacun en a exploré un aspect. Mises ensemble, ces trois pratiques radicalement nouvelles conduisent à une synthèse encore plus révolutionnaire, tout en étant parfaitement réalisable puisque chaque aspect en a été réalisé. La notion même d'agriculture devient obsolète. Je préfère parler de *co-science* avec Gaïa. Mais ne sautons pas les étapes. Avant d'en arriver à cette synthèse qu'est la co-science,

voyons déjà ce que proposent et expérimentent ces chercheurs de trois continents, l'Asie, l'Europe, et l'Australie.

Une dernière remarque. Il y a certainement d'autres chercheurs et d'autres approches dignes de considération. Si j'ai retenu uniquement ces trois là, c'est qu'elles sont validées par de nombreuses expériences, qu'elles sont cohérentes avec la vision qui sous-tend ma démarche, et qu'elles suffisent pour construire la conscience avec Gaïa. D'autres approches peuvent s'insérer dans ce cadre et l'enrichir. Je ne propose pas une technique figée à suivre à la lettre, mais un point de vue, une démarche générale, que chacun est libre de mettre en œuvre comme il lui plaît, avec les outils qu'il lui plaît. À condition que cela se fasse dans le respect de tout-ce-qui-vit et que cela apporte du bonheur.

l'agriculture naturelle de Masanobu Fukuoka ¹

Fukuoka est né en 1923, dans une famille qui pratique l'agriculture depuis 1400 ans sur l'île japonaise de Shikoku. Formé à l'agriculture moderne, spécialiste des sols et microbiologiste, sa carrière débute comme conseiller des paysans en matière de diagnostic et de lutte contre les maladies des plantes. Rapidement, il prend conscience des destructions qu'occasionne cette forme d'agriculture : destruction de la terre, du paysan lui-même qui s'endette, s'épuise en travaux inutiles et manipule des produits dangereux, et destruction du consommateur qui ingère des produits gorgés de poisons. Fortement imprégné des philosophies taoïste, qui prône le non-agir, et bouddhiste, qui incite au respect de toute vie, il en arrive à concevoir sa propre méthode qu'il appelle *l'agriculture naturelle*. Après la guerre, il la met en pratique dans sa propre ferme. Sans machines, sans produits chimiques, sans labours, sans travail de la terre, sans même de compost préparé, il obtient des plantes saines et des rendements élevés.

On dispose aujourd'hui de suffisamment de recul pour être assuré que sa méthode est viable sur le long terme. Ce qui en freine l'expansion ne tient donc ni à des résultats décevants, ni à des techniques qui seraient trop complexes à mettre en œuvre. Au contraire, il est difficile de faire plus simple avec d'aussi bons résultats à la clé. Le plus grand frein est d'ordre psychologique, car un changement complet de perspective sur la vie en général et l'agriculture en particulier est exigé.

la philosophie de Fukuoka

« Pour organiser une humanité et une société dans lesquelles on n'ait rien à faire, l'homme doit considérer tout ce qu'il a accompli dans le passé et se débarrasser, l'un après l'autre, de tous les concepts et façons de voir erronés qui l'imprègnent, lui et la société dans laquelle il vit. Voici tout ce dont il s'agit lorsque l'on parle du mouvement du 'non-agir'. L'agriculture naturelle peut être considérée comme une branche de ce mouvement. Les connaissances et l'effort humain se déploient, s'étendent, deviennent de plus en plus complexes et sont à l'origine de gaspillages sans limites.

¹ Masanobu Fukuoka est l'auteur de plusieurs livres exposant son approche, en particulier *la révolution d'un seul brin de paille* et *l'agriculture naturelle* (Guy Trédaniel éditeur pour les versions françaises). De nombreuses informations sont également disponibles sur internet, autant sur la méthode que sur des projets en cours. Sauf mention contraire, les indications de pages renvoient au livre *l'agriculture naturelle*.

Nous devons enrayer cette expansion, pour simplifier, réduire ces connaissances et cet effort et les rendre convergents. Ceci est en accord avec les lois de la Nature. L'agriculture naturelle est davantage qu'une simple révolution dans les techniques agricoles. Elle est le fondement pratique d'un mouvement spirituel, d'une révolution capable de transformer la manière dont l'*homme* vit. » (p 30)

« L'idée fondamentale de l'agriculture naturelle est que la Nature doit rester libre de toute ingérence et intervention humaines. Elle s'efforce de restaurer la Nature détruite par le savoir et l'action de l'*homme* et de ressusciter une humanité séparée de Dieu. » (p 9)

« Le but ultime de l'agriculture n'est pas de faire pousser des graines, mais d'œuvrer au perfectionnement des êtres humains. » (citation introductive d'une cassette vidéo publiée par Rodale Press, *the close to nature garden*)

les principes de l'agriculture naturelle

De cette philosophie du non-agir et du respect de la vie découle les principes de l'agriculture naturelle qui, selon Fukuoka, consiste pour l'essentiel à laisser la Nature travailler. Donc pas de labourage, pas d'engrais, pas de pesticides, pas de sarclage et pas de taille.

« "Si c'est là tout ce qu'il faut pour cultiver du riz, alors les fermiers ne seraient pas ainsi à travailler si dur dans leurs champs". Et cependant, c'est bien là tout ce qu'il est nécessaire de faire. En effet, grâce à cette méthode, j'ai conséquemment obtenu des rendements supérieurs à la moyenne. Ceci étant, la seule conclusion possible est qu'il doit y avoir quelque chose de radicalement faux dans les pratiques agricoles qui exigent tant de travail inutile. » (p 14)

« En y réfléchissant bien, si l'on dit "ceci est inutile, cela est nécessaire", ou "il faut faire ceci ou cela", c'est que l'on a créé les conditions préalables qui donnent à cette chose sa valeur. Nous créons des situations dans lesquelles, sans ce quelque chose dont nous n'avions jamais eu besoin en premier lieu, nous sommes perdus. Et pour nous sortir de cette situation fâcheuse, nous faisons ce qui semble être de nouvelles découvertes, que nous proclamons alors être le progrès. Irriguez un champ et retournez-le avec une charrue, et le sol 'prendra', devenant aussi dur que plâtre. Si la terre meurt et se durcit, il faut alors la labourer chaque année pour l'ameublir. Tout ce que nous faisons crée les conditions qui rendent la charrue nécessaire, et nous nous réjouissons alors de l'utilité de notre outil. Nulle plante à la surface du globe n'est faible au point de ne pouvoir germer que dans un sol labouré. L'homme n'a pas besoin de travailler et de retourner la terre car les micro-organismes et les petits animaux jouent le rôle de laboureurs de la Nature. » (p 14-15)

mise en pratique

« Mon champ est recouvert du vert tendre des céréales d'hiver. Ce champ n'a pas été labouré ni retourné depuis trente ans. Pas plus que je n'y ai épandu d'engrais chimiques, ni de compost, ni vaporisé d'insecticides ou autres produits chimiques. Je pratique ici ce que j'appelle une agriculture du non-faire. Et cependant, chaque année, je moissonne près de 50 quintaux de céréales d'hiver et 50 quintaux de riz à l'hectare. Mon but est d'atteindre par la suite 75 quintaux. Faire pousser des céréales de cette manière est très simple et sans détour. Je sème tout simplement à la volée du trèfle et la céréale d'hiver par-dessus les épis de riz mûrissants, avant la moisson d'automne. Plus tard, je moissonne le riz tout en marchant sur les jeunes pousses de

la céréale d'hiver. Après avoir laissé sécher le riz trois jours, je le bats puis répands la paille sans la hacher sur l'entière surface du champ. Si j'ai quelque fiente de poule, je l'étends par-dessus la paille. Ensuite, je forme des boulettes d'argile contenant des grains de riz et éparpille les boulette sur l'ensemble avant le nouvel an. Maintenant que pousse la céréale d'hiver et que le riz est semé, il n'y a plus qu'à attendre la moisson de celle-là. Le travail d'une ou deux personnes est plus que suffisant pour faire venir les récoltes sur 1000m². Fin mai, en moissonnant la céréale d'hiver, je découvre le trèfle qui pousse, luxuriant, à mes pieds, et les jeunes pousses qui émergent des grains de riz contenus dans les boulettes d'argile. Après avoir moissonné, séché et battu le grain d'hiver, j'étale dans le champ toute la paille non hachée. J'irrigue ensuite le champ pendant 4 ou 5 jours pour affaiblir le trèfle et donner aux pousses de riz une chance de percer au travers de la couverture formée par celui-ci. En juin et juillet, je n'irrigue pas, mais en août je fais courir de l'eau le long des sillons de drainage une fois par semaine ou décade. Voici, pour l'essentiel, ce que recouvre la méthode d'agriculture naturelle que j'appellerai "à semaille directe, sans labour, avec alternance céréale d'hiver riz dans un manteau de trèfle". » (p 13-14)

« Idéalement, on devrait confier les légumes aux soins de la Nature et leur permettre de pousser dans un état presque sauvage plutôt que cultivés par l'homme dans des conditions artificielles et pour son propre usage. Les légumes savent où, quand, et comment pousser. En semant un mélange de nombreux légumes, en leur permettant de pousser naturellement, et en observant lesquels prospèrent et lesquels ne le font pas, on s'aperçoit qu'ayant poussé dans le sein de la Nature, les légumes sont supérieurs à ceux que l'on aurait pu normalement attendre. Ainsi, lorsque les graines de différents légumes et céréales sont mélangées et éparpillées au-dessus d'herbes sauvages et de trèfle en train de pousser, certaines disparaissent et d'autres survivent. Quelques unes deviennent même florissantes. Ces légumes fleurissent et donnent une graine ; la graine tombe au sol et s'y enfouit, et là, son enveloppe se décompose et la graine germe. Le jeune plant pousse, en concurrence avec d'autres plants ou collaborant avec elles. Le processus de la croissance est un drame de la Nature étonnant qui semble de prime abord désordonné, mais est en fait hautement rationnel et organisé. Il y a beaucoup à apprendre en observant l'œuvre prodigieuse accomplie par la Nature. Bien que cette méthode de culture mélangée, semi-sauvage, puisse sembler aventureuse au premier coup d'œil, elle permet de produire plus qu'il ne faut à ceux qui cultivent un petit jardin naturel ou à ceux qui cherchent à vivre en autarcie en pratiquant la culture maraîchère sur des terres pauvres. » (p 247)

remarques complémentaires

« L'homme essaie d'éliminer les mauvaises herbes mais jamais la Nature ne considère arbitrairement une herbe comme mauvaise et n'essaie de la supprimer. » (p 10)

« Peu importe qu'il y ait des insectes nuisibles. Tant que leurs ennemis naturels y sont aussi, un équilibre naturel s'instaure de lui-même. » (p 19)

« Lorsqu'un insecte se pose sur un épi de riz, la science ignore immédiatement les relations existant entre la plante et l'insecte. Si l'insecte se nourrit des sucs contenus dans la feuille de la plante et que celle-ci meure, l'insecte est alors considéré comme nuisible. On effectue des recherches sur l'insecte, identifié par la taxinomie, et on étudie attentivement sa morphologie et son écologie. Ces connaissances sont par la

suite utilisées pour déterminer comment le tuer. La première chose que fait l'agriculteur naturel lorsqu'il regarde ces cultures et cet insecte est de voir, sans pourtant voir, le riz ; de voir et cependant de ne pas voir l'insecte. Il ne se laisse pas égarer par les circonstances matérielles ; il n'applique pas de méthode scientifique de recherche en observant le riz et l'insecte, ou en enquêtant sur l'identité de ce dernier ; il ne se demande pas pourquoi, quand, et d'où il est venu, ni n'essaie de savoir ce qu'il fait dans le champ. Que fait-il alors ? Il dépasse le temps et l'espace en adoptant ce point de vue qu'il n'y a à l'origine dans la Nature ni plante cultivée ni insecte nuisible. Les concepts de 'plante cultivée' et 'd'insecte nuisible' ne sont que des expressions forgées par l'*homme* et fondés sur des critères subjectifs enracinés en lui ; du point de vue de l'ordre naturel ils sont sans signification. Cet insecte est donc nuisible sans pourtant l'être. Ce qui revient à dire que sa présence n'interfère en aucune manière avec la croissance du riz, car il y a une façon de pratiquer l'agriculture dans laquelle le riz et l'insecte peuvent coexister harmonieusement. » (p 144)

« Les plantes cultivées et les animaux domestiques ne font plus partie de la Nature. » (p 155)

« Pour que la volaille et le bétail soient d'un réel bénéfice, ils doivent être capables de se nourrir et de se débrouiller par eux-mêmes en pleine Nature. » (p 50 ; notons que des chercheurs et des agriculteurs travaillent à la réhabilitation de l'auroch, l'ancêtre de la vache domestique, plus proche de ses instincts et donc plus apte à se débrouiller seul)

« Les graines du daikon (une sorte de gros radis japonais) sont entourées d'une coque dure. Mais j'ai remarqué que quand elles tombent par terre, la coque se décompose et la graine germe. J'ai réalisé que si ces graines ont besoin d'une telle coque, alors de l'argile pourrait constituer une coque dans laquelle on enfermerait de nombreuses graines... Les boulettes d'argile constituent un univers en miniature... C'est un modèle d'un centimètre de diamètre d'une Ferme Naturelle, avec des arbres, des fruits, des légumes, des céréales. » (d'après une interview de Fukuoka par Jim Bones)

commentaires

Le grand mérite de Fukuoka est de prouver qu'une agriculture respectueuse de la Nature est viable. C'est ce qu'il appelle l'agriculture du non-agir, à ne pas confondre avec le 'laisser faire', qui pour lui est synonyme d'abandon, comme un arbre fruitier taillé pendant des années qu'on laisse subitement à lui-même et qui se met alors à entortiller ses branches de manière disgracieuse.

L'autre mérite de Fukuoka est d'oser remettre en cause un des grands dogmes fondateurs des civilisations, à savoir la nécessité du travail de la terre pour obtenir sa pitance, d'où découlent probablement la propriété de la terre, la séparation entre classes laborieuses et oisifs, etc. C'est sans doute pourquoi, malgré sa réussite, il n'a pas la reconnaissance qu'ont acquis l'agriculture biologique ou la biodynamie, qui restent sagement sur le seul terrain de la pratique agricole.

J'en profite pour signaler que le passage du *paléolithique* (de -30.000 à -9000 ans), où les *hommes* vivaient de chasse et de cueillette, au *néolithique*, où ils se sont mis à l'agriculture et à l'élevage, s'est accompagné d'une dégradation des conditions de vie : diminution de la taille, diminution de l'espérance de vie, apparition de nouvelles

maladies, augmentation du travail... (d'après *longevity and health in ancient paleolithic versus neolithic peoples*, <http://www.beyondveg.com> ; pour information, le mot *labourer* vient du latin *laborare* qui signifie 'se donner de la peine', et *travail* du latin *trepalium* qui est un instrument de torture !) En outre, et contrairement à une opinion répandue, les 'primitifs' qui vivent de la chasse et de la cueillette ne passent pas leur vie à la quête fébrile d'une nourriture aléatoire. Quatre heures de 'travail' par jour en moyenne suffisent amplement à leur assurer une vie confortable, étant précisé que ce 'travail' n'est pas des plus intenses et qu'il est entrecoupé de pauses fréquentes.

L'agriculture naturelle du non-agir montre qu'il y a un chemin possible entre l'agriculture laborieuse et destructrice telle qu'elle est pratiquée depuis des millénaires, et la pratique primitive de la chasse et de la cueillette, qui évidemment laisse entièrement la Nature à elle-même mais est devenue aujourd'hui impraticable pour cause de population trop importante et d'environnement dégradé.

critiques

Malgré ces avancées formidables, je trouve deux critiques à adresser à Fukuoka.

La première est que, ainsi qu'il le signale lui-même, son travail a porté sur des plantes qui ne sont plus tout à fait naturelles, car résultat de siècles de sélection et d'hybridation par l'*homme*. C'est le cas notamment du riz, du blé, de l'orge, et de la plupart des légumes... C'est donc un vrai coup de chance que cela ait marché aussi bien ! En fait cela a mieux marché avec les plantes 'simples' comme les céréales et les légumes qu'avec les arbres. Son verger lui a demandé beaucoup de travail, avec des résultats moins satisfaisants que ceux obtenus avec les céréales. Il serait donc intéressant d'approfondir cette approche avec des plantes qui sont moins marquées par l'*homme*, et surtout d'explorer les possibilités des plantes pérennes par rapport aux plantes annuelles, notamment les arbres.

La seconde critique concerne certains aspects de la philosophie de Fukuoka. Il considère a priori la Nature comme 'parfaite' et l'*homme* comme un 'niais arrogant'. Les succès sont donc le seul fait de la Nature, et les échecs sont entièrement imputables à l'*homme* qui ne la respecte pas. Il n'envisage pas un seul instant que l'*homme* et la Nature puissent interagir de manière positive, et encore moins collaborer en toute conscience et liberté. Paradoxalement, le retour à la Nature tel qu'il le prône conduit à exclure l'*homme* de la Nature ! Et l'ayant exclu, il ne peut plus voir qu'il est un paramètre essentiel de l'équation. Or, qu'il le veuille ou non, je suis persuadé que son jardin n'est pas indépendant de lui. Cela explique sans doute la difficulté qu'ont certains à obtenir d'aussi bons résultats que lui tout en suivant correctement ses préceptes.

La question soulevée ici n'est pas anodine. C'est même le problème épistémologique central de la biologie. L'anecdote suivante empruntée à Bird et Tompkins l'illustre bien :

En 1956, un ingénieur anglais du nom de George de la Warr entreprit une intéressante expérience. Il soumit de la vermiculite à des rayonnements et observa les effets sur des plantes. Leur croissance s'en trouva augmentée de manière significative. Un établissement horticole demanda à faire ses propres tests avec cette vermiculite traitée : résultat négatif ! De la Warr refit les expériences dans les mêmes conditions et sur le même terrain : la croissance des plantes augmenta ! Il se dit alors que le facteur humain devait jouer un rôle essentiel. Pour vérifier cette hypothèse, il

conçut une nouvelle expérience. Il indiqua clairement à ses assistants qui s'occupaient des plantes quels bacs contenaient de la vermiculite traitée et quels bacs contenaient de la vermiculite non traitée. Comme tout le monde s'y attendait, il apparut que les plantes poussaient mieux dans les premiers que dans les seconds. Or en fait tous les bacs contenaient de la vermiculite non traitée ! C'était donc leurs seules croyances qui avaient influé sur la croissance des végétaux. (Peter Tompkins et Christopher Bird, *la vie secrète des plantes*, Laffont, p 314-317)

Il est possible d'aller encore beaucoup plus loin. L'*homme* n'est pas seulement capable d'influer par ses pensées sur la pousse des végétaux, il peut véritablement collaborer avec les plantes, jusqu'à participer à de nouvelles créations. C'est ce qu'a magistralement démontré l'expérience de Findhorn.

dialogue avec les esprits de la Nature à Findhorn ¹

Novembre 1962, tout au nord de l'Ecosse. Peter Caddy, sa femme Eileen, leurs trois enfants, et leur collaboratrice Dorothy MacLean atterrissent sur le parc à caravanes de la baie de Findhorn. Quelques jours auparavant, Peter était encore directeur d'un grand hôtel de luxe non loin de là. Et maintenant, à cause de la fermeture de l'établissement qui l'a conduit au chômage, tout ce petit monde se retrouve à devoir partager une caravane posée sur un bout de terrain fait de sable et de gravier, à peine protégé des rafales de vent.

Ce changement de vie radical n'est pourtant pas vécu comme une catastrophe. Ils y voient au contraire une opportunité. Il faut dire qu'ils sont engagés depuis longtemps dans une quête spirituelle. Eileen et Dorothy ont même des talents de médiums. Dorothy en particulier reçoit des messages lors de ses méditations qu'elle appelle des *guidances* parce qu'ils s'en servent pour guider leur vie.

Au printemps 1963, Peter, toujours sans emploi, décide de démarrer un jardin.

le jardin

« Créer un jardin là, à Findhorn, semblait aussi absurde que la construction de l'arche de Noé avant le déluge ! Nous nous trouvions sur une étroite péninsule qui se lançait dans les eaux de la mer du Nord à l'estuaire de la Moray, presque en permanence exposée à des vents nous assaillant de tous côtés, uniquement protégés à l'ouest par l'abri qu'offrait une ceinture de conifères. Pis que tout était le sol : ce n'était que sable et gravier à peine maintenus par une légère couche d'herbe. » (p 16)

« Malgré tous les obstacles, le jardin devint prospère. Vers la fin de juin, il commença à attirer l'attention du voisinage. Des gens venaient pour le regarder, puis repartaient en hochant la tête, croyant difficilement que trois mois à peine s'étaient écoulés depuis que les premières graines avaient été semées. Comment se pouvait-il que tout ici soit vert et plein de vitalité alors que tout était mort et desséché autour ? Bien entendu, il était impossible de leur expliquer l'aide et la coopération que nous avaient offertes les dévas. Les gens nous trouvaient déjà assez bizarres comme cela. Au fur et à mesure que la force vitale se développait dans le sol, les plantes devenaient florissantes et résistaient aux maladies et aux parasites. Tous les

¹ Sauf indication contraire, les citations sont tirées de *les jardins de Findhorn*, éditions nature et progrès

processus vitaux avaient été accélérés dans le jardin. Les dévas nous dirent : *En termes de forces vitales, l'amélioration du sol est immense. Non seulement vous avez travaillé comme peu d'humains l'ont jamais fait, mais nous aussi, nous n'avons cessé de laisser pénétrer dans la terre une pluie constante de radiations. Nos efforts se sont multipliés entre eux, et c'est à cause de cette 'pression' que vous avez obtenu des résultats plus rapides qu'habituellement.* » (p 23)

« En 1964, notre seconde saison, le jardin était littéralement débordant de vie. Les dévas et les esprits de la Nature s'étaient surpassés non seulement en qualité – la récolte était pleine de vitalité et exhalait un arôme stupéfiant – mais aussi en quantité. Au début de la saison, je fis une estimation du nombre de choux rouges dont nous aurions besoin pour l'année. Pour une moyenne d'un peu plus de 2 kg par chou, il nous faudrait 8 choux. Mais lorsque ces choux parvinrent à maturité, leur taille était si imposante que l'un pesait plus de 17kg et un autre 19kg. Ce fut la même chose avec les brocolis qui prirent de telles proportions qu'ils nous nourrirent pendant plusieurs mois. Lorsque finalement je voulus les arracher, ils étaient presque trop lourds pour être soulevés. » (p 26)

les dévas

« Nous savions que les dévas font partie de la hiérarchie angélique qui maintient le modèle archétypique de chaque espèce de plante et canalise l'énergie pour aider une plante à prendre forme sur le plan physique. Au cours de mon entraînement spirituel, j'avais pris conscience des formes de la Nature, en particulier des 'élémentaux', ces esprits de la terre, de l'air, du feu et de l'eau. Pour moi [Peter], les dévas et les esprits de la Nature faisaient intégralement partie du processus de la création ; ils étaient la force de la vie personnifiée. En fait, à un certain moment, le fait de pouvoir coopérer de manière consciente avec eux m'avait beaucoup intéressé. Et maintenant, voici que le déva des Pois offrait de nous aider dans notre jardin. Je sautais sur cette chance, n'ayant qu'une seule pensée : enfin, nous pouvions maintenant obtenir directement les réponses aux questions que nous nous posions sur le jardinage. Je me mis à poser toutes les questions qui nous avaient traversés au cours des semaines qui s'étaient écoulées tandis que le jardin commençait à se développer, et Dorothy les posa à son tour au déva de chaque espèce concernée. Aussi étrange que cela puisse paraître, il nous fut répondu. Des réponses pratiques à des questions pratiques. Les dévas nous expliquèrent à quelle distance les unes des autres devaient être plantées les plantes, la fréquence à laquelle il fallait les arroser, que faire et ne pas faire. Ce n'étaient que des réponses concernant le jardinage, celles que tout jardinier doit connaître. Mais le fait était que nous, nous les ignorions. De plus, les dévas nous dirent que cette sorte de coopération consciente entre l'homme et les forces de la Nature constituait une expérience tout à fait nouvelle pour eux aussi. Nous avons alors découvert ensemble certaines méthodes de jardinage qui dépassaient de loin celles qui sont habituelles. Par exemple, après avoir semé nos premières graines de laitue, je suivis les conseils des livres de jardinage en éclaircissant les rangées de jeunes plants et repiquais chacune de ces rangées en cinq ou six autres. Mais la plupart de nos laitues ainsi transplantées se mirent à dépérir sans que nous sachions pourquoi. Lorsque Dorothy demanda au déva des Laitues ce qu'il fallait faire : *Nous ne sommes pas pour le repiquage car il affaiblit la plante. Nous préférons la méthode naturelle : une grande quantité de graines dont seules les fortes survivent. Le mieux est de semer plus épais que nécessaire, puis d'éclaircir ensuite, en choisissant d'enlever les pousses*

les plus faibles. De cette façon, vous aidez la Nature, et elle vous le rend en produisant des plantes saines. » (p 19-20 et 99)

« Peter vint me [Dorothy] trouver et me dit : "les taupes, faites quelque chose à leur sujet". Ne sachant trop que faire, je décidai d'essayer d'entrer en contact intérieurement avec elles. En me concentrant sur l'essence de ce qu'est une taupe, je reçus l'image d'un grand Roi Taupe plutôt effrayant assis dans une grotte souterraine, une couronne sur la tête. Je commençai d'une manière mal assurée : "voilà, nous avons un jardin et vous les taupes vous le mettez sans dessus dessous, ne pouvez-vous pas y remédier ?" Je lui présentai seulement la situation avec honnêteté, suggérant leur départ pour un coin de terre voisin non cultivé. Je ne pouvais rien faire de plus. Je lui donnai ma parole que je ne lui ferais aucun mal ni à aucune des taupes. Il émit seulement une sorte de grognement, prononça un "hmmm", et je restai incertaine du résultat de ma démarche. Mais pendant plusieurs semaines il n'y eut plus trace de taupes dans le jardin. Chaque fois qu'elles réapparaissaient, je répétais ma requête au Roi Taupe. À la fin de cette saison-là, elles eurent toutes quitté le jardin et ne revinrent pas. » (p 86)

la suite de l'histoire

Cette collaboration intime avec les dévas et les résultats spectaculaires qui s'en sont suivis n'ont duré que quelques années. Ensuite le jardin s'est considérablement agrandi, des gens sont arrivés par centaines d'un peu partout et ont créé une véritable communauté, Peter et Eileen se sont séparés, d'autres ont pris la relève pour orienter les destinées du groupe... Bref, une nouvelle histoire a commencé à Findhorn, qui continue encore aujourd'hui (voir *Findhorn : 30 ans d'expérience* de Carol Riddell, le Souffle d'Or 1992). Il s'y passe certes des choses intéressantes, mais, question jardinage, on est revenu à des pratiques plus classiques : c'est simplement du jardinage biologique, et même s'il est fait des invocations aux dévas, cela ne semble pas avoir la même portée qu'au début. Pourquoi ? Peut-être parce que ce n'est pas un processus mécanique, qu'il faut une intention extrêmement claire, être porté par un élan, une énergie... En tout cas, si ça ne marche plus à Findhorn, ça marche ailleurs. Le flambeau a été repris, avec des résultats tout aussi spectaculaires et intéressants :

*Perelandra*¹

« Je suis rentrée dans le bois et j'ai déclaré à haute voix : je veux faire à Perelandra ce qu'ils ont fait à Findhorn ; je veux travailler avec les dévas et les esprits de la Nature. Puis j'ai quitté le bois, je suis retournée à la maison, je me suis mise en état de méditation, et j'ai attendu. » Ainsi commence en janvier 1977 la collaboration entre Machaëlle Small Wright et les membres du royaume de la Nature. « On m'a donné des instructions. On m'a dit quelles graines acheter, quels engrais utiliser, à quelle distance les unes des autres je devais planter les semences, quand je devais tailler les plantes et dans quelles mesure. » (p 297-298)

¹ Les informations sur Perelandra proviennent principalement de *la vie secrète du sol* de Bird et Tompkins (Laffont), et du site de Machaëlle Small Wright, <http://www.perelandra-ltd.com> ; à noter que l'on ne trouve plus aujourd'hui (2010) sur ce site les mêmes informations que j'y ai trouvés lorsque j'ai écrit ce livre (2000) car il a pris un tournant résolument commercial...

« Pour cultiver ce jardin, j'emploie le principe de l'énergie. Cette technique de jardinage, ce travail d'énergie co-créatrice est une métaphore de la vie. Si vous changez d'attitude envers votre jardin, vous changerez, en même temps, l'essence même de votre approche de la vie. Le jardin de Perelandra, c'est ma vie, mon cœur, mon souffle. Il est mon ami, mon secours, mon père nourricier, mon maître qui m'enseigne qui je suis, ma planète, mon univers. Il m'ouvre la voie vers la vérité spirituelle, et la loi universelle de la Nature contenue dans le flot universel. Il est la démonstration de ces lois et de ces vérités étalées devant mes yeux. Il est pour moi la preuve que la vérité spirituelle et la loi universelle s'étendent à la réalité toute entière, y compris un jardin. » (p 299)

« Tout peut aller très bien dans le jardin, et tout à coup, venue de nulle part, une horde de nuisibles dévore trois rangées de légumes. Si cela se produit trop souvent, c'est qu'un changement brutal est intervenu dans la pensée, les intentions ou les émotions du jardinier, de sa famille ou de la communauté en rapport avec le jardin. Quand il s'agit d'énergie humaine émotionnelle, secrète et crue, la Nature joue le rôle d'absorbant. Même si l'énergie émotionnelle est invisible, elle est néanmoins aussi tangible dans ses effets sur le monde de la forme que les insectes, les pluies diluviennes, ou la sécheresse... Depuis le début de mon aventure, j'ai payé ma dîme à la Nature en lui rendant, par principe, 10% du jardin. Pour être franche, je n'ai pas vraiment accepté l'idée de cette dîme. Mais j'ai observé l'interaction entre les animaux et les plantes. Elle se passe de la manière la plus douce possible. Et, en même temps, j'ai perçu que l'atmosphère d'agression qui pesait dans le jardin se dissipait progressivement et finissait même par disparaître. C'est alors que je me suis rendue compte que j'avais perdu mon attitude agressive envers le monde animal en changeant d'état d'esprit. Ce qui, à son tour, a modifié les relations des animaux avec le jardin. Ils n'avaient plus besoin de se battre pour survivre. Ils pouvaient désormais exister dans leur environnement naturel sans peur des représailles. Bien mieux, un nouvel équilibre s'est créé, un équilibre où la quantité et la qualité d'activité se sont démultipliées. Inclure tous les membres de la chaîne de la vie qui appartiennent à l'équilibre environnemental du jardin encourage et magnifie la qualité et l'intensité de l'énergie vitale au sein de cette chaîne et au sein de l'environnement dans son ensemble. Lorsque mes choux ont souffert d'une invasion de vers du chou, un problème fréquent dans notre région, je suis entrée en relation avec le déva du ver du chou et lui ai annoncé que je souhaitais donner aux vers un plant au bout de chacun des quatre rangs. Je lui ai demandé en échange qu'ils ne touchent qu'aux quatre choux que je leur avais réservés. Le matin suivant, tous les plants de mes quatre rangées de choux étaient débarrassés des vers, sauf un chou au bout de chaque rang. Mais le plus étonnant était le nombre de vers sur les derniers plants. Ces choux ne portaient que le nombre qu'ils pouvaient tolérer, les autres vers avaient purement et simplement disparu. Les oiseaux, les guêpes, et autres créatures avaient festoyé avec les vers du chou. Et les choux eux-mêmes se développaient sans anicroche. En moins d'une semaine, les choux infestés étaient guéris, sans trace de trous dans les feuilles, et à la fin de l'été, même le plant choisi comme 'victime' avait pommé et pesait ses 2kg. » (p 301-302)

commentaires

La question évidemment se pose de savoir ce que sont les dévas, d'autant que, parfois, ils évoquent des notions qui n'appartiennent pas vraiment à leur monde : cf. la référence aux voitures dans la citation du déva de la digitale donnée à la fin de ce

paragraphe. Laissons cela de côté pour l'instant et bornons-nous à constater l'efficacité de ces approches. D'une manière ou d'une autre, ces personnes reçoivent des informations dont la validité se vérifie : les plantes poussent mieux, au point d'atteindre des proportions inégalées, les maladies, les rongeurs et les insectes sont maîtrisés facilement, de nouvelles méthodes de jardinage sont même inventées. Voici par exemple comment Machaëlle fertilise son jardin :

« Elle a mis au point ce qu'elle appelle son 'kit d'équilibrage du sol', tout un assortiment de petits sachets de poudre d'os, de phosphate, de Nitro-10, de grès vert, de poudre de grains de coton, de calcaire magnésien, de varech, et d'essence de consoude, tout ceci sur ordre de ses amis les dévas. Elle présente dans la paume de sa main une pincée de chacun des éléments l'un après l'autre et demande quels sont les besoins du sol. Quand elle reçoit la réponse, elle demande à l'esprit de la Nature approprié qu'il accepte l'énergie des éléments nutritifs qu'elle tient dans sa main, qu'il en prenne la quantité nécessaire, et qu'il la place à la profondeur appropriée, à l'endroit approprié du jardin. » (p 300)

Mais elle ajoute aussitôt ceci : « S'ils le voulaient, les esprits de la Nature pourraient facilement trouver et déplacer l'énergie sans notre intervention. Mais cela détruirait l'esprit du jeu. Ils ont besoin de nous autant que nous avons besoin d'eux. C'est une tentative de création en commun. Bien que la Nature soit puissante au-delà de toute imagination, et que les humains soient eux aussi puissants au-delà de toute imagination, l'homme et la Nature potentialisent ensemble leur énergie individuelle. L'une des réalisations possibles de cette union est la création du réseau d'énergie de guérison de la Terre par le système de jardinage sur toute la planète. » (p 300)

Les dévas de Findhorn suggèrent même carrément la co-crédation de nouvelles espères. Voici ce qui dit à ce propos le déva de la Digitale le 14 juin 1971 : « *Nous avons dit que les modèles des plantes se trouvent dans notre monde et que chaque détail est exécuté à la perfection. Vous nous demandez pourquoi des croissances anormales se produisent : parce que la vie n'est jamais statique ; il y a toujours place pour le changement, ouverture à la volonté divine, mouvement en avant de la vie. En toute création il y a un élément d'expérimentation, autrement elle se cristalliserait. Il ne s'agit pas d'un hasard aveugle. Nous agissons consciemment dans l'instant, en fonction des possibilités offertes. Nous ne pouvons pas changer un modèle instantanément – cela doit se faire selon les lois naturelles – à moins bien sûr que toutes les conditions soient propices. Ici les humains peuvent nous aider à contrôler ces conditions. Souvent, par le passé, une grande coopération naissait entre un jardinier et nous, lors de la création d'une jolie variété nouvelle. Un tel sens de la coopération a presque totalement disparu dans le monde actuel, où l'homme manipule le monde végétal à ses propres fins égoïstes, le considérant sous un angle commercial comme il le fait pour les pièces d'une voiture. On obtient de meilleurs résultats avec un enfant en utilisant l'amour plutôt que la force. Bien que la force puisse amener des résultats plus rapides, elle suscite des réactions en chaîne. Nous aussi sommes vivants, soumis aux mêmes lois. Vous nous avez standardisés et forcés à vous obéir : la réaction en chaîne se fait sentir dans le dérèglement de l'équilibre naturel. Il y a une autre façon de produire un changement et de nouvelles variétés, et nous espérons que dans ce jardin vous allez coopérer avec nous.* » (les jardins de Findhorn, p 102)

C'est sans doute cela la plus formidable leçon de Findhorn et de ses avatars, la découverte, ou la redécouverte, d'une possibilité de co-crédation consciente avec

Gaïa. L'*homme* primitif est sans nul doute conscient de la possibilité de dialoguer avec tout-ce-qui-vit, comme le prouve le chamanisme. Mais il n'est pas dans un rapport de co-création avec la Nature. Il se situe entièrement au-dedans d'elle, position qui ne lui permet pas de percevoir le jeu de miroir qui se joue entre elle et lui, entre ses pensées et leur matérialisation.

L'invention de l'agriculture et de l'élevage ont cassé cette intimité. Les plantes et les animaux domestiques sont des êtres contraints sur lesquels l'*homme* prétend exercer un contrôle absolu pour exorciser ses peurs. Ce faisant il n'est plus dans la Nature et ne travaille plus avec elle. Il se veut le maître dans les limites de son champ, et pour ce faire il déchire la peau de la Terre, la déforme, la salit, l'abîme, bref laisse sa marque comme un fer rouge sur un esclave.

L'heure semble venue de renouer le contact intime avec la Nature, mais non plus dans une attitude passive, dans une attitude active de coopération, de jeu, de *Jeu de la Création* : « *Tel est le secret de la création : ce que vous pensez, vous le créez* ». (guidance reçue par Eileen en juin 1963, p 21)

complément pour la seconde édition

« Quand je suis allé concourir avec 153 ingénieurs de l'administration agricole à Mexico, je les ai battu de 2000% avec les choux. 110 tonnes à l'hectare : la vérification a été faite par leurs soins, ils n'ont même pas atteint 6 tonnes ! »

« Le miracle, c'est Don José Carmen Garcia Martinez qui, avec son amour pour les plantes, les paroles qu'il leur adresse et d'anciennes recettes aztèques, a réussi à cultiver des légumes géants. Il a produit ainsi des choux de 45 kg, des pieds de maïs de 5 m de haut, des feuilles de blette de 1,5 m de long, 7 à 8 courges par pied (1 à 2 habituellement), 110 tonnes d'oignons par hectare (16 tonnes normalement). Un journaliste péruvien, Yvo Perez Barreto, est allé trouver Don Carmen chez lui et a raconté tout ce qu'il y a vu. Mais ce n'est pas le seul témoin: l'Université d'agronomie de Chapingo (Mexique), sous l'autorité du Pr Nicolas Cerda, spécialiste des sols, a comparé les résultats de Don Carmen avec ceux obtenus par les méthodes de l'Université sur des terrains contigus. Des ingénieurs du Ministère de l'agriculture mexicain sont venus analyser l'eau, les légumes, les semences et surtout le terrain volcanique de l'agriculteur. Rien de particulier n'a été décelé. Parmi les savoir-faire de Don Carmen, on note : cultiver sans pesticides et multiplier jusqu'à dix fois la production agricole ; utiliser 700 g de fertilisant par hectare, au lieu des 500 kg habituels dans l'agriculture intensive ; cultiver sur terres salées ; créer de nouvelles plantes résistant aux maladies, non transgéniques... au début, sur sa terre presque stérile, il s'asseyait à côté des plantes et leur demandait de l'aider. Don José Carmen est persuadé que c'est grâce à la communication qu'il a établie mentalement avec les plantes qu'il a obtenu ces résultats miraculeux. Pour lui, le secret c'est l'amour qui lui donne cette main verte. Son livre (Édition Clair de Terre, 27, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris) donne des tas de recettes, de trucs, qui pourraient révolutionner la planète, tout en changeant la mentalité humaine: l'amour à la place du profit immédiat. » ([François Marginean](#))

critique

La principale critique que m'inspirent ces pratiques de jardinage est d'être encore trop volontaristes, de ne pas aller assez loin dans le jeu avec Gaïa en restant

bloquées sur la vieille croyance que l'*homme* doit travailler pour obtenir quelque chose.

Il est intéressant de remarquer que l'on peut être révolutionnaire d'un côté et conservateur de l'autre. Les gens de Findhorn ont cassé la croyance qui posait l'*homme* comme extérieur à une Nature inanimée. Ils ont renoué le dialogue avec elle, mais n'ont pas su dépasser la croyance selon laquelle : « Des légumes, ça doit se cultiver dans un jardin et ça demande beaucoup de travail. » Notons que les dévas ne leur ont jamais rien dit à ce propos (du moins dans tous les messages que j'ai lus) alors que ça se passait pratiquement au même moment où Fukuoka menait ses expériences à l'autre bout de la planète. Idem pour Machaëlle, qui reçoit des messages nombreux et précis sur ce qu'est un jardin, mais rien sur la Nature dans sa sauvage splendeur. Que ce soit dans le visible ou dans l'invisible, il semble que l'on n'entende que ce que l'on est prêt à entendre...

En tout cas, Peter n'hésite pas à reconnaître que la coopération avec les dévas n'a pas économisé sa peine : « Nous avons découvert que notre jardin ainsi agrandi et plus que florissant réclamait un énorme et difficile travail. J'y passais toute la journée, de l'aube au crépuscule, et, dans cette région si proche du soleil de minuit, les jours d'été étaient effectivement très longs. Dorothy travaillait avec moi le matin, et Eileen l'après-midi ; elles m'aidaient à retourner la terre, tracer des sentiers, fabriquer des barrières et des cadres, rendre le fumier liquide, le répandre, ensemençer, repiquer, affiner la terre pour la rendre plus légère, désherber, arroser, encourager les plantes de tout notre amour. » (p 25)

Je reste convaincu que l'*homme* n'est pas là pour s'épuiser à gratter la terre. Fukuoka a magistralement démontré que l'on pouvait s'économiser beaucoup de peine. On voit donc l'intérêt d'associer les deux approches. D'autant qu'il ne s'agit pas seulement de tirer sa pitance de quelques mètres carrés de jardin, lequel, aide des dévas ou pas, reste une tentative de civiliser la Nature en l'enfermant dans d'étroites limites géométriques. Il y a aussi le problème plus vaste de l'eau, de l'air, des forêts, et encore au-delà, de l'expression et de l'accomplissement de Gaïa. À cette échelle-là, il n'est pas concevable de faire un travail de fourmi comme à Findhorn. C'est tout l'intérêt d'une troisième approche révolutionnaire :

la permaculture de Bill Mollison ¹

« Quand j'étais plus jeune, j'avais les mains couvertes du sang des arbres que j'abattais comme bûcheron, et des poissons que je captuais comme pêcheur professionnel. Quand j'ai commencé à comprendre, j'ai décidé d'employer le moins possible de machines pour réaliser des structures sur cette Terre capables de durer mille ans et être au service de la vie. Je voyais les horribles destructions et les énormes gaspillages que nous causons par notre façon de vivre. Je me disais : pourquoi ne pas recycler les déchets pour redonner à un terrain sa fertilité ? Il y a 20 ans, j'ai conçu un véhicule. Ces 15 dernières années, nous avons commencé à le

¹ Bill Mollison est l'auteur de plusieurs livres, en particulier *introduction to permaculture*, Tagari Publications (Australie). Beaucoup d'informations sont aussi disponibles sur internet, autant pour exposer les principes de la permaculture, que pour présenter des réalisations, ou encore proposer des cours et des stages. Plutôt que citer toutes les sources qui m'ont servi à faire cette synthèse, je recommande à ceux qui voudraient en savoir plus d'utiliser un bon moteur de recherche sur internet. J'ajoute que la plupart des informations sont en anglais et que les traductions sont de mon crû.

construire. Maintenant, je vous en donne les clés. À vous de le conduire pour atteindre un nouveau niveau de durabilité ¹. »

Voilà comment Bill Mollison résume lui-même son parcours. Le ‘véhicule’ dont il parle, c’est bien évidemment la *permaculture*, concept qu’il a forgé au début des années 70 en associant *permanent* et *agriculture*. L’idée lui en est venue en observant les pratiques agricoles des peuples indigènes de son Australie natale. Sa connaissance de la forêt acquise lorsqu’il était forestier l’a en outre amené à prendre conscience des liens profonds qui unissent les arbres, le sol, l’eau, l’air, le climat... D’où son idée directrice : essayer de reproduire ce que fait la Nature, tant en termes de diversité qu’en termes de relations entre les éléments qui la constitue, pour réaliser quelque chose d’autonome, c’est-à-dire indépendant de ressources non renouvelables, et de durable. Il a commencé à la tester sur son propre domaine. En quelques années, il en a fait un système autosuffisant, produisant de la nourriture en abondance, de l’énergie, et aussi de l’ombre et de la joie de vivre !

Au milieu des années 70, il a commencé à faire connaître sa méthode et à l’enseigner. Beaucoup ont été séduits par son approche, en particulier aux Etats-Unis. Le mouvement s’est considérablement enrichi et diversifié, et du coup, la conception que chacun a de la permaculture varie quelque peu.

définitions

« La permaculture est un système de conception pour créer des lieux de vie durables pour l’homme. » (Bill Mollison)

« La permaculture (PERMANent agriCULTURE ou PERMANent CULTURE) est un système de conception durable qui met l’accent sur les relations harmonieuses entre les êtres humains, les plantes, les animaux, et la Terre. » (Lee Barnes, ancien éditeur des revues *Katuah journal* et *permaculture connections*)

« Les principes de l’écologie servent à concevoir des systèmes intégrés de production vivrière, l’habitat, des technologies appropriées ², et le développement de la communauté humaine. Derrière la permaculture, il y a une éthique, celle de respecter et de soigner la Terre, et interagir avec l’environnement d’une manière qui soit mutuellement bénéfique. » (Scott Pittman, *Permaculture Drylands Institute*)

« La permaculture est une manière d’utiliser la terre qui participe à la stabilité de la société, utilise les ressources de manière durable, préserve la vie sauvage et la diversité génétique. C’est une synthèse de l’écologie et de la géographie, de l’observation et de la conception. La permaculture est une éthique du respect de la Terre, car l’utilisation durable d’un territoire ne peut être séparée de considérations philosophiques et du mode de vie. » (Michael Pilarsky, fondateur de *friends of the trees*)

La permaculture est donc beaucoup plus qu’un simple système de production agricole. D’ailleurs toutes sortes de méthodes de culture peuvent être employées selon les inclinations de chacun et les besoins du lieu : avec ou sans compost, avec ou sans travail de la terre, etc. La permaculture, bien ancrée sur une éthique et sur

¹ Le mot français *durable* traduit assez imparfaitement l’anglais *sustainable*. N’ayant d’autre choix, je l’emploie tout de même. Il convient juste d’avoir à l’esprit que l’idée de permanence que cela recouvre n’est pas statique mais dynamique. L’on a affaire à des systèmes qui, à l’instar des êtres vivants, se renouvellent continuellement, s’adaptent.

² Comme le lagunage pour le traitement des eaux usées, les toilettes à compost, l’énergie solaire et éolienne, l’habitat bioclimatique, etc.

une vision systémique, englobe presque tous les aspects pratiques de la vie de l'homme.

une éthique

La permaculture part du principe que l'homme a une responsabilité à assumer. Il est responsable de ses pensées, de ses actes, de ses relations avec les autres, avec la planète. De ses choix dépend son avenir, celui de ses enfants, et celui de la Terre.

La permaculture part également du principe que tout être vivant a sa raison d'être, et donc que son existence doit être respectée. Un animal ou une plante qui ne fournit rien d'utile à l'homme a néanmoins une valeur. Par ce qu'il est, il participe à ce que tout-ce-qui-est soit. Et il a également une valeur en lui-même, en tant qu'affirmation de la vie.

De là découle la nécessité de travailler avec la Nature et non contre elle.

Exemple concret : s'il y a une petite dépression sur un terrain, on peut sans trop de peine en faire une mare, au lieu de s'échiner à la combler et à drainer l'eau ailleurs pour avoir un immense champ ininterrompu. Cette mare participe à la gestion globale de l'eau, elle crée localement un microclimat favorable à la croissance de certaines espèces d'arbres et d'arbustes gourmandes en eau, elle attire les oiseaux et toutes sortes d'animaux qui par leur diversité fécondent le lieu.

D'une manière générale, travailler avec la Nature, c'est favoriser la diversité des espèces et des paysages. Les productions de l'agriculture moderne proviennent essentiellement du ras du sol : céréales, légumes, animaux d'élevage. Elles sont laborieuses et détruisent la terre. La Nature au contraire s'étage sur de multiples plans, tant horizontalement que verticalement : il y a des mares, des prairies, des buissons, des forêts ; sous les arbres poussent d'autres plantes sous lesquels poussent d'autres plantes encore, et chaque niveau abrite sa faune...

Travailler avec la Nature, c'est aussi considérer qu'il n'y a pas de problème dans l'absolu, mais des opportunités. Une invasion d'insectes, par exemple, peut être l'occasion d'élever des oiseaux pour lesquels ils constituent une nourriture.

Travailler avec la Nature, c'est encore utiliser efficacement les ressources, en particulier bien gérer l'eau et s'appuyer sur des énergies renouvelables.

une vision systémique

À l'échelle de la planète, tout est interconnecté : les plantes, les animaux, le sol, l'eau, l'atmosphère, le climat... À l'échelle d'un domaine, la permanence d'une installation repose sur le même principe d'une interconnexion des fonctions.

Concrètement, les plantes et les animaux sont associés de telle sorte qu'ils comblent mutuellement leurs besoins de par leurs seuls comportements naturels. Par exemple, mettre des poules dans un verger, appartenant si possible à des races anciennes assez robustes pour vivre en liberté : les poules débarrassent le verger des insectes nuisibles et des mauvaises herbes, fertilisent la terre avec leurs fientes ; les arbres procurent aux poules de l'ombre, des abris, et tous les fruits tombés constituent une nourriture appréciée. L'association bénéficie aux deux espèces, ainsi qu'à l'homme, qui n'a plus à désherber ni à nourrir les poules.

Pour assurer la stabilité du système, il faut en outre faire en sorte que, comme dans la Nature, chaque élément remplisse plusieurs fonctions, et que chaque fonction soit remplie par plusieurs éléments.

Que chaque élément remplisse au moins trois fonctions est essentiel pour créer un véritable écosystème qui assure notamment un recyclage efficace des déchets. Reprenons l'exemple des poules : elles produisent des œufs et de la viande, elles débarrassent le jardin et le verger des mauvaises herbes et de nombreux insectes (qui du coup deviennent une ressource utile !), elles enrichissent la terre de leurs fientes, elles recyclent certains déchets de cuisine... Vivant en totale liberté, elles sont en bien meilleure santé et plus heureuses.

Que chaque fonction importante soit remplie par plusieurs éléments est un moyen de créer un système robuste, apte à résister à la défaillance d'un ou de plusieurs éléments. L'eau par exemple, élément vital par excellence, peut faire l'objet de diverses mesures de conservation : récupération des eaux d'écoulement des toits dans des bassins ; recyclage des eaux usées par lagunage et conservation dans des mares ; réseau de caniveaux et de fossés qui capturent les eaux de pluies et les concentrent dans des mares... Qu'une source s'interrompe ou que les pluies se fassent rares, un système prend le relais de l'autre.

résumé

Je n'irai pas plus loin dans l'exposé des principes et de la pratique de la permaculture, car cela devient vite très compliqué. Je trouve plus instructif de décrire une réalisation. Mais auparavant, récapitulons.

L'idée de base de la permaculture est de créer un environnement durable pour l'*homme* et plus largement pour toutes les formes de vie. Il s'agit d'employer toutes les connaissances disponibles, qu'elles soient de nature traditionnelle ou scientifique, pour créer des écosystèmes autonomes du point de vue énergétique, recyclant efficacement tous les déchets, réclamant un minimum d'entretien, et suffisamment productifs pour satisfaire les divers besoins de l'*homme* et pas seulement ses besoins en nourriture. Cela revient à mettre beaucoup de travail et d'intelligence au départ, pour réaliser un site qui, au bout du compte, parvienne à fonctionner pratiquement tout seul.

Pour atteindre ces objectifs, la permaculture se doit d'être beaucoup plus qu'un système de production agricole. C'est presque une entreprise de *terraforming*, pour reprendre un mot inventé par les écrivains de science-fiction. Cela consiste pour eux à transformer une planète dans le but de la rendre habitable ¹. Ici, à échelle plus modeste, il s'agit d'enclencher un cercle vertueux qui soit bénéfique à la vie : la vie change le sol et le climat, qui à leur tour favorisent l'essor de la vie. L'expérience de l'association anglaise *Plants For A Future* est à ce titre intéressante.

PFAF ²

L'association s'est installée en 1989 sur un terrain d'environ 13 hectares en Cornouaille. Le propriétaire précédent, désireux de cultiver plus efficacement ses terres, avait fait arracher toutes les haies. Résultats : 1. n'étant plus protégées des vents marins extrêmement forts dans cette région, de nombreuses espèces animales et végétales ont disparu ; 2. les écoulements des eaux se sont trouvés modifiés à un

¹ Dans le même ordre d'idées cf. les expériences *Biosphère*, qui étaient censées préparer des voyages à destination de la planète Mars. Des scientifiques ont tenté de recréer un écosystème complet dans de gigantesques serres en Arizona, presque complètement isolées de l'extérieur et ne recevant que de l'énergie solaire.

² *Plants For A Future*, <http://www.scs.leeds.ac.uk/pfaf/> .

point tel que les pluies ont emporté des centaines de tonnes de sol fertile, et du même coup les pommes de terre qui s'y trouvaient.

Pour remédier à cette situation, 12.000 arbres ont été plantés ainsi que 2 km de haies. Des mares ont aussi été creusées. Les papillons et les abeilles (grandes pollinisatrices) ont refait leur apparition, ainsi que toutes sortes d'insectes, d'oiseaux, sans parler des vers de terre (grands laboureurs) et des grenouilles. Chaque année, les arbres grandissent un peu plus, protégeant de mieux en mieux le site du vent et améliorant la circulation de l'eau, et créant de ce fait un environnement de plus en plus favorable à la vie.

Le site n'est pas une simple expérience de réhabilitation mais une véritable démonstration de pratiques nouvelles. Les promoteurs mettent notamment l'accent sur la diversité et la pérennité. Il faut savoir que les *hommes* connaissent plus de 20.000 espèces de plantes comestibles, mais qu'on en est arrivé au point où une vingtaine seulement fournissent 90% de l'alimentation. Pour renverser cette tendance, 1500 espèces de plantes utiles ont été plantées, la plupart comestibles, et les autres fournissant des médicaments, des fibres, des huiles lubrifiantes ou pour l'éclairage, des teintures, etc. L'association envisage d'étendre l'expérience. Dans ce but elle a déjà répertorié près de 7000 plantes utiles cultivables en Angleterre (cette base de données est téléchargeable depuis leur site) !

Un autre aspect important de cette expérience est l'insistance sur les cultures pérennes. Par rapport aux cultures annuelles, les avantages sont nombreux : elles sont beaucoup plus productives (comparer ce que donne un seul arbre fruitier à ce qu'il faut planter comme fraisiers pour obtenir la même quantité de fruits) et variées (les arbres créent au-dessous d'eux des espaces 'climatisés' favorable à l'épanouissement de toutes sortes de plantes : arbustes, légumes, etc.) ; elles réclament beaucoup moins de travail (surtout si l'on ne rentre pas dans le cycle infernal de la taille : cf. Fukuoka) ; elles participent très efficacement à la régulation du climat et à l'écosystème en général (ce qui est le moyen le plus efficace de faire face aux maladies et aux 'nuisibles')...

La plupart des plantes pérennes sont des arbres (qui donnent des fruits, des fruits secs, des châtaignes, etc.) et des arbustes (qui donnent notamment des baies), mais il y a aussi des plantes grimpantes (la vigne), et une infinie variété d'espèces qui vont de l'ail à l'ortie, sans parler de tous les légumes qui, laissés à eux-mêmes, finissent par redevenir pérennes (cf. à nouveau Fukuoka).

critiques

La principale critique que j'adresse à la permaculture est de se donner un peu trop des airs d'ingénierie. On a l'impression parfois d'avoir affaire à des ingénieurs-système qui cherchent à maîtriser tous les paramètres de projets d'une extrême complexité. Si cette approche convient bien pour construire des fusées, il faut reconnaître que ça n'a jamais bien marché avec la Nature, surtout lorsqu'il s'agit de travailler sur le très long terme. Il y a toujours des paramètres importants qui échappent à l'analyse, des rétroactions inattendues : cf. l'échec de l'expérience *Biosphère 2*, un important déséquilibre étant apparu dans la composition de l'atmosphère... À trop vouloir jouer avec la complexité, on finit par s'y perdre. D'autant qu'il faut aussi compter avec la versatilité du genre humain. Résultat : ou bien ça ne marche pas tout à fait comme on l'escomptait, ou bien tout est remis à plat à intervalle régulier, chaque génération cherchant à casser ce que la précédente a construit dans le but d'accomplir sa vision à elle. Le seul exemple qui, à ma

connaissance, puisse être qualifié de vraiment durable est le système chinois de riziculture irriguée. Mais à quel prix : depuis des siècles et des siècles, des millions de vies vécues en esclaves ! Les réalisations de permaculture ont moins de 40 ans. C'est beaucoup moins que la durée de vie d'un arbre. Donc même si les résultats obtenus jusqu'ici sont des plus intéressants et encourageants, on ne peut rien affirmer quant à leur réelle durabilité. On ne sait pas non plus si elles resteront viables lorsque cessera toute intervention humaine, sachant que toutes sont conçues pour l'*homme* et entièrement organisées autour de ses activités.

Sachons donc être plus modestes quant à nos prétentions à vouloir faire du 'durable'. Je ne veux pas dire par là qu'il faut revenir à des raisonnements privilégiant le court terme, dont on connaît trop les effets pervers. Je veux dire que la pensée doit se projeter le plus loin possible, mais que la réalisation, elle, doit laisser une place plus grande à la spontanéité, au laisser-faire, un peu à la manière de Fukuoka qui enferme des dizaines de graines différentes dans une boulette d'argile et ne se préoccupe pas de la suite. Pousse ce qui veut bien pousser. J'ajoute, et c'est ce qui rend le jeu intéressant, que ce qui pousse n'arrive pas complètement par hasard parce qu'il y a des interactions subtiles avec les pensées que nous projetons sur les plantes : cf. les exemples de Findhorn, Perelandra et quelques autres. Bref : au lieu de nous demander ce que nous pourrions faire pour que les choses aillent mieux, demandons-nous plus souvent ce que nous pourrions ne pas avoir besoin de faire ! C'est dans cet espace de liberté laissé à l'action que la Nature va pouvoir jouer la part qui lui revient.

L'important pour l'*homme* est d'être clair dans sa Vision, dans ses intentions. C'est d'ailleurs une règle générale du *Jeu de la Création* de travailler essentiellement avec l'intention, sans trop se préoccuper de la manière dont elle va se réaliser. À l'univers de se débrouiller !, de la même manière que notre corps se débrouille pour transformer notre intention de lever le bras en le fait que le bras se lève. Au contraire de certains de ses suivants, Bill Mollison semble avoir compris l'importance de ce jeu. Voici une intéressante remarque qu'il a faite lors d'une conférence donnée en 1981 : « Nous ne sommes pas très sûrs de ce qu'ils font, mais les tribus aborigènes parcourent leur territoire pour en quelque sorte le 'polir' par des petites cérémonies. Ils sont assez secrets sur ce qu'ils font, mais il est probable qu'ils font des ajustements. Quelques cérémonies sont nécessaires pour que les sources de certaines montagnes continuent de jaillir. Nous nous moquons d'eux. Mais si nous enlevons leurs croyances, les sources s'arrêtent de couler. On ne parle pas à des idiots de concepts avancés. Donc ils ne disent pas grand chose sur ce qu'ils savent. Je présume que l'usage que nous pourrions faire de telles informations les inquiète. »

Une autre critique que j'adresse à la permaculture est de manquer de souffle, d'exaltation. Certes, la vue est large, embrassant l'ensemble de la planète, et le mouvement est généreux. Mais il y manque cet esprit qui soufflait à Findhorn, ce sens du jeu qui anime Perelandra, cette sérénité et cette confiance qui émanent d'un Fukuoka. Personnellement, la seule idée de créer des systèmes durables ne suffit pas à m'enthousiasmer. Je ressens dans cette notion de durabilité un mouvement de réaction, essentiellement un refus et un rejet de modes de vie jugés inappropriés. C'est certes justifié, et je partage l'opinion que l'*homme* ne saurait se maintenir encore longtemps sur cette planète s'il ne prend pas conscience qu'elle est limitée et s'il n'agit pas en conséquence. Mais pour moi ce n'est pas une fin en soi. Cela doit arriver comme la conséquence d'attitudes plus profondes. En tout cas, c'est

insuffisant pour donner un véritable élan qui pousse à créer. J'ai besoin d'un grand Rêve qui m'inspire, d'une belle Vision qui m'enchant, de sens qui dépasse le plan terrestre pour m'inciter à me mettre en mouvement.

Malgré tout, il y a de précieux enseignements à tirer de ces expériences.

enseignements

Le premier est de nous rappeler l'importance des arbres : plantes pérennes, grands régulateurs des écosystèmes, et produisant chemin faisant quantité de choses utiles à l'*homme*, y compris de la nourriture. C'est cohérent avec l'approche nouvelle de l'alimentation esquissée dans les chapitres précédents, avec une mise en retrait des céréales et une mise en avant des fruits.

L'autre enseignement de la permaculture est de montrer ce qui constitue le terrain de jeu de co-création le plus approprié avec Gaïa : ce n'est pas le jardin, ce n'est pas la ferme, c'est un espace plus vaste, quoique toujours à échelle humaine, celui d'une communauté, et beaucoup plus diversifié.

Car il est clair qu'il ne s'agit pas seulement de faire produire à la Terre de quoi nourrir l'*homme*, le vêtir, l'abriter, etc. Il s'agit dans ma Vision de recréer un espace de coopération avec Gaïa, un lieu où toute vie se sente à sa place, s'épanouisse dans la joie et la grâce, un lieu beau et harmonieux qui soit favorable à l'éclosion de nouvelles créations, co-créations, œuvres d'art..., un lieu enfin assez étendu pour que son influence rayonne alentour, contribuant physiquement au rétablissement des grands cycles de l'air et de l'eau, et spirituellement à une métamorphose globale. Ce seront autant d'oasis au milieu d'une Nature déséquilibrée, des quasi déserts créés par l'*homme*, conséquence d'actions pour le plus grand bien de tous comme toujours, et devenus vides d'*hommes*, retenus dans les pièges de la ville.

conclusion

Les trois méthodes que nous venons de passer en revue prétendent toutes revenir à la Nature. Sauf que ce n'est pas tout à fait de la même Nature qu'il s'agit : dans le cas de Fukuoka, c'est la Nature du taoïste qui ne se dévoile à l'*homme* que lorsqu'il se résout à non-agir ; dans le cas de Findhorn, c'est une Nature consciente et intelligente avec laquelle un dialogue est possible d'esprit à esprit ; et dans le cas de la permaculture, c'est une Nature proche de la conception qu'en a l'écologie scientifique, un vaste système d'éléments en interactions. Les visions qui sous-tendent ces approches sont tellement différentes que cela explique sans doute pourquoi elles ne se sont pas rencontrées.

Par ailleurs, chacune de ces approches se prétend en mesure de régénérer la Terre, chacune prétend détenir la solution aux problèmes écologiques et alimentaires de la planète. Je dirai que si c'était vraiment le cas, ça se saurait, et l'un de ces mouvements aurait percé à plus grande échelle !

En fait selon moi, ces trois approches ne sont pas tant des préfigurations d'une agriculture future que des laboratoires d'expérimentation où certaines croyances limitantes sont dépassées, et où sont testées de nouvelles croyances. En un mot, Fukuoka brise le dogme selon lequel l'homme doit travailler la terre pour survivre ; Findhorn renoue le dialogue avec une Nature consciente et intelligente, et pose les

bases d'une coopération créative ; quant à la permaculture, elle nous fait dépasser les limites du jardin et du champ. C'est donc de leur synthèse que va émerger l'agriculture du futur, ou plutôt la non-agriculture, ou encore ce que je préfère appeler la *co-science* avec Gaïa.

Chapitre 12

la co-science avec Gaïa

prologue

Il ne fait aucun doute que l'*homme* inflige à la planète des dégradations sans précédent par leur ampleur, même si elles ne sont guère nouvelles par leur nature :

- les espèces animales et végétales disparaissent à un rythme effréné ;
- les sols sont empoisonnés, ou se désagrègent, bref se transforment en déserts tandis que le climat change ;
- l'esthétique inorganique et simpliste des villes et des voies de communication remplace la riche beauté naturelle des forêts, des prairies, des montagnes, des lacs et des rivières ;
- toutes les fluxions primordiales sont massivement polluées : l'environnement sonore, à cause notamment des divers moyens de transport modernes (voiture, train, avion, bateau), de musiques déstructurantes pour le corps et le cerveau, ainsi que des bruits mécaniques de toutes sortes qui empoisonnent la vie (frigos, tondeuses à gazon, etc.) ; pollutions électromagnétiques : radio, TV, câbles électriques, téléphones portables, ordinateurs, micro-ondes, nucléaire, lumières artificielles, etc. ; pollution de l'eau et de l'air à cause de l'agriculture, de l'industrie, de l'automobile, des déjections humaines, etc. ;
- et fatalement, en bout de chaîne, les nourritures végétales et animales que nous consommons contiennent une proportion dangereusement forte de nos détritiques et poisons de toutes sortes que nous rejetons !

À ce constat peu réjouissant s'ajoute tout ce que l'*homme* s'inflige à lui-même depuis qu'il s'est mis à l'agriculture. Du matin au soir à courber l'échine, avec toujours la peur qui lui noue le ventre : qu'il y ait trop d'eau ou pas assez, qu'il y ait trop de Soleil ou pas assez, que des parasites ou des soldats dévastent les champs, que des pillards ou des seigneurs 'protecteurs' s'emparent des récoltes, que la pourriture et les rats envahissent les silos et dévorent les semences... Bref, des vies vécues quasiment en esclaves, enchaînées à la terre, quand ce n'est pas à ceux qui prétendent la posséder. Certes, dit-on, c'est cela qui a permis l'essor des civilisations et des cités. Mais tous ceux qui ne vivent ni dans les champs ni dans des villes sont-ils pour autant des sauvages ignares, pour ne pas dire des *sous-hommes* ? Et sommes-nous vraiment faits pour nous empiler sur des dizaines d'étages dans des cagibis de quelques mètres carrés ? Sommes-nous vraiment faits pour vivre coupés du Soleil et des étoiles, coupés des plantes et des animaux, coupés de la terre et des humains ?

Je n'insisterai pas davantage sur ce constat de dégradation généralisée, tant il s'impose désormais à tous comme une évidence. Ce qui m'importe surtout, c'est de trouver un chemin possible vers un autre futur que la répétition, voire l'amplification, de ces destructions. Il devient de plus en plus clair que les problèmes de l'agriculture ne sont pas des problèmes de technique agricole. Ce n'est certainement pas en améliorant les procédés de culture, ce n'est pas en préservant dans des zoos-parcs-

musées la faune et la flore menacées de disparition à cause de nos stupidités, que nous corrigerons notre attitude prédatrice et destructrice.

Tant que nous continuerons à projeter nos peurs sur le monde, celui-ci nous les renverra sous la forme de toutes ces expériences pénibles que nous venons de passer rapidement en revue, et d'autres. Si nous n'acceptons pas les règles du *Jeu de la Création*, ce qui est notre droit, nous ne pouvons que dire : « Comme le monde est terrible, et comme nous avons raison d'avoir peur ; il nous faut donc trimer encore plus dur pour essayer d'accumuler quelques maigres réserves, et passer cette peur en héritage à nos enfants afin qu'eux aussi acquièrent le sens du sacrifice. »

Si nous acceptons les règles du *Jeu de la Création*, alors nous nous ouvrons la possibilité de vivre autre chose : « Nous sommes confrontés à de telles expériences parce que nous avons peur ; abandonnons ces peurs, et nos expériences changeront. »

Les chapitres sur l'alimentation prouvent que c'est possible, que nous pouvons nous nourrir autrement, d'une manière qui soit plus légère pour la Terre et plus respectueuse de la vie ; le chapitre précédent montre quant à lui qu'une véritable non-agriculture est viable, qui assure une couverture totale de nos divers besoins. Je crois que l'*homme* peut très bien vivre sur cette planète sans avoir à faire d'efforts pour survivre. Quant à l'*HOMME* tel que je le pressens, il n'aura pas besoin de pratiquer l'agriculture, et tous ses besoins seront pourvus, parce qu'il sera simplement confiant, et qu'il vivra avec Gaïa une relation de totale coopération. Ayant dépassé le cap de l'agitation pour la survie, il pourra mettre toute son énergie, ses talents et sa grandeur à se déployer pleinement, à accomplir de nouveaux défis, à créer et co-créeer.

Nous voici parvenus à ce que je considère être le fond du problème de l'agriculture : sommes-nous sur Terre pour survivre ou pour vivre ? Si c'est pour survivre, alors continuons ainsi, il n'y a rien à changer. Contentons-nous d'apporter quelques ajustements et perfectionnements ici et là pour calmer un peu nos angoisses, lamentons-nous de temps en temps sur tout ce que la vie a d'injuste, sur la méchanceté des *hommes*, et rendons grâce à la divine bonté d'un dieu qui nous accable d'accès de colères aussi spectaculaires qu'imprévisibles pour éprouver notre amour pour Lui.

Si nous pensons que nous sommes ici pour vivre, alors regardons au fond de nous, et débarrassons-nous de tout ce qui nous en empêche. Retrouvons confiance en nous-mêmes, et retrouvons le sens du jeu avec Gaïa, puisque nous ne sommes pas seuls sur ce gros caillou mais au sein d'une vie énorme, avec qui nous partageons nos eaux, nous partageons nos souffles, nous partageons nos rythmes, et bien plus encore...

Dans ces conditions, force est d'admettre que toutes les espèces ont un droit égal à l'existence, qu'elles soient ou non utiles à l'*homme*. Force est d'admettre que celui-ci n'a pas à diminuer leur qualité de vie pour assurer sa survie, prétexte qu'il met en avant pour se justifier et se rassurer. Il a au contraire à diminuer sa présence pour que toute vie puisse s'épanouir, et cette diminution est compatible avec une augmentation de sa propre qualité de vie et un épanouissement sans précédent.

J'ajoute qu'il est du devoir de tout être humain de remettre en cause les systèmes de croyances qui contribuent à la destruction de la vie, de la liberté, de la beauté, du bonheur ; il est du devoir de tout être humain de cesser de nourrir les organisations

qui sont l'émanation de tels systèmes de croyances : gouvernements, armées, entreprises, églises, etc.

Il y a tant de belles choses nouvelles à accomplir, pour métamorphoser l'*homme*, régénérer la planète, reconstruire la relation qui les unit intimement. Il y a tant de belles choses à vivre, avec le Soleil, la Lune, le vent, la pluie, avec les rochers, les plantes, les animaux, avec les hommes, les femmes, les enfants, avec les ancêtres, vivants ou morts, du passé ou du futur, tant d'univers à explorer, tant de douceurs à caresser, tant de beautés à contempler. Et être heureux de pouvoir dire merci à tous les êtres pour ce qu'ils sont. Et être finalement ici, rien qu'ici, totalement, co-créateur d'un monde avec mille milliards de milliards de milliards d'êtres, autant d'expressions de tout-ce-qui-est, qui contemple ainsi autant de facettes différentes de lui-même à travers mille milliards de milliards de milliards de paires d'yeux.

Gaïa

Il n'y a pas à chercher loin l'unité physique du monde vivant terrestre : tous les êtres vivants prennent corps en se servant du même principe constructeur, un plan capté par l'ADN ; tous les êtres vivants sont faits des mêmes briques de base, codées de la même manière dans l'ADN, et agencées en unités élémentaires semblables, les cellules ; et tous les êtres vivants réaffirment continuellement leur parenté par la participation aux grands cycles des fluxions, constituant à eux tous Ouroboros, le serpent qui se dévore lui-même.

Cette unité physique est en fait la contrepartie d'une unité plus profonde, d'ordre spirituel. Un exemple, qu'il me plaît souvent de citer, est celui des co-évolutions entre plantes et insectes. Un des cas les plus spectaculaires est l'orchidée marteau et la guêpe thynnidée. Il mérite qu'on s'y arrête.

La scène se déroule en Australie, dans une région chaude et sèche où les incendies naturels sont fréquents, tellement fréquents que la vie en a pris son parti : les sauterelles sont noires, les araignées couleur de cendre, les arbres se couvrent de plusieurs écorces pour se protéger, les graines doivent passer par le feu pour germer, les plantes vivent en grande partie sous terre, suivies de nombreux insectes, dont la guêpe thynnidée. La femelle a perdu ses ailes parce qu'il est impossible de travailler sous terre avec d'aussi encombrants appendices. Elle pond ses œufs sur les racines d'un buisson parasité par des larves de scarabées dont se nourrissent ses propres larves. Voici résolu une partie de son problème. Reste celui de la fécondation. Pour qu'elle ait lieu, la guêpe femelle grimpe au sommet d'une haute fleur et émet sa phéromone. Le mâle, qui lui n'a pas perdu ses ailes, patrouille dans les airs depuis déjà trois semaines, car un décalage existe dans la venue au monde des deux sexes, nous verrons pourquoi plus loin. Son état de privation le rend extrêmement sensible. Dès qu'il perçoit le signal odorant, il remonte la piste. Une fois en vue de l'objet de son désir, il descend en piqué, agrippe la femelle, et l'emporte dans les airs pour la féconder en plein vol. De temps en temps, il fait halte sur une fleur pour s'alimenter, et donner à la femelle l'unique repas de son existence : il mange le pollen, le digère partiellement, et le restitue à la femelle. Ce travail accompli, il la dépose au pied d'un buisson, celui justement dont les racines sont parasitées par les larves d'un scarabée... Le cycle de vie de la guêpe est bouclé, et nous pouvons passer au second protagoniste de cette folle histoire.

L'orchidée marteau, comme presque toutes les orchidées, a des problèmes de fécondation. Pour le résoudre, elle se sert de la petite thynnidée, profitant des trois semaines durant lesquelles le mâle est seul pour le prendre comme amant. La technique qu'emploie le mâle pour féconder la femelle est si spéciale que l'orchidée a dû inventer un dispositif encore plus spécial. Pour commencer, elle a fabriqué un leurre de la guêpe femelle : même tête brillante, même corps rond et poilu, jusqu'à l'odeur qui est analogue à la phéromone qu'elle synthétise pour attirer le mâle. Mais si l'orchidée s'était contentée de disposer ce leurre dans la corolle, elle n'aurait rien gagné puisque cette guêpe atterrit pour redécoller aussitôt avec sa dulcinée. Au lieu de cela, elle l'a placé au bout d'un bras, long d'environ 6cm, articulé sur une charnière élastique. Voici donc notre guêpe mâle qui pique sur le leurre et l'agrippe. Croyant tenir une femelle, il bat des ailes pour redécoller. Mais à cause du bras articulée, il se met à décrire un arc de cercle, et vient cogner une sorte d'enclume. La charnière élastique fait revenir le tout en arrière. Le mâle recommence, s'obstine, et vient à nouveau frapper l'enclume. Au bout d'un moment, sans doute lassé, il finit par lâcher prise et s'envole pour de bon.

S'il est déçu, l'orchidée, elle, a de quoi être satisfaite. En effet, l'enclume contient des sacs de pollen et un stigmate, c'est-à-dire un organe femelle. En se cognant dessus, l'insecte a accroché les sacs sur son dos. Et s'il en avait déjà provenant d'une autre orchidée marteau, il les a déposés sur le stigmate, fécondant ainsi la fleur.

La réalisation du marteau et de l'enclume sont proprement extraordinaires. L'orchidée ne s'est pas contentée d'imiter à la perfection la guêpe femelle. Elle a aussi 'calculé' avec une grande précision tous les éléments du dispositif. En particulier, le marteau se bloque à une courte distance de l'enclume correspondant à l'épaisseur du thorax de l'insecte, car il doit juste frapper l'organe sexuel de la fleur, non être assommé ! Tout ceci a été réalisé avec la précision requise du premier coup. La moindre erreur aurait eu pour conséquence que la fleur n'aurait pas été fécondée, elle n'aurait pas survécu, et je ne serais pas en train d'en parler !
(d'après Jean-Pierre Cuny, *l'aventure des plantes*, Fixot 1987)

Des réalisations aussi magnifiques, la Nature en fournit en abondance. Et comme je ne vois sur l'orchidée nul organe lui permettant de voir comment est faite la guêpe pour ensuite l'imiter, force est d'admettre qu'un transfert d'informations a lieu à un niveau qui n'est pas celui de la matière. (d'autres développements dans *nos pensées créent le monde et l'esprit dans la matière*)

Pas de doute, l'unité du monde vivant terrestre est d'ordre spirituel avant d'être d'ordre matériel. L'hypothèse la plus simple pour rendre compte de cette unité est de supposer l'existence de *Gaïa*.

Gaïa, c'est l'âme de la Terre, ou, dit autrement, la Terre est le corps physique de *Gaïa*. Le nom est emprunté aux grecs, pour qui il désignait la Terre en tant que déesse-mère. Il est un fait que dans la représentation du monde de nombreux peuples, la Terre est l'incarnation d'un principe féminin, une déesse-mère, allusion sans doute à sa fécondité. Plus rarement, elle est l'incarnation d'un principe masculin, comme le dieu égyptien *Geb*.

Pour moi, *Gaïa* n'est ni masculine, ni féminine, ni même une synthèse des deux. Souvenons-nous que les premières manifestations de la vie sont asexuées, et que les bactéries, les algues et les champignons unicellulaires jouent toujours un rôle de premier plan dans l'écosystème actuel (voir *Le grand roman des bactéries*). Pensons

aussi que de nombreuses espèces évoluées, certains poissons par exemple, changent facilement de sexe en fonction de l'âge ou de la température de l'eau.

Pour me faire une représentation de Gaïa, je préfère partir de la métaphysique du *Jeu de la Création*. Cela me conduit à penser qu'elle est une entité spirituelle qui a choisi de s'incarner dans cette réalité physique pour se révéler et s'accomplir. Si elle est sur ce terrain de jeux, c'est pour les mêmes raisons que nous y sommes, même si sa conception de l'accomplissement diffère sans doute de la nôtre, ainsi que son temps propre.

Je sens Gaïa comme une entité d'une puissance et d'une créativité extraordinaires, dotée également d'un savoir-faire énorme pour projeter ses visions dans la réalité physique. Seulement, elle me semble tellement prise par le jeu de manipulation de cette réalité physique qu'elle a beaucoup de mal à prendre du recul. Sa manière de créer s'apparente à de l'exubérance onirique : les formes explosent en de véritables feux d'artifices, et les changements d'orientation sont aussi soudains que brutaux. L'histoire de l'évolution, si l'on veut bien croire une partie de ce que raconte la science moderne à ce propos, nous montre tant de revirements, d'explorations de voies sans issues et autres essais et erreurs, que l'on est forcé de voir en Gaïa un être immature, en devenir, encore adolescent, qui ne maîtrise que très imparfaitement son pouvoir créateur : invention des algues vertes produisant de l'oxygène qui a 'empoisonné' l'atmosphère et relégué toutes les formes de vie antérieures dans des niches ; explosions soudaines de formes en tous genres, comme au cambrien il y a 600 millions d'années environ, suivies d'extinctions massives ; changements de cap brutaux, comme celui conduisant au remplacement des dinosaures par les mammifères... Toutes ces catastrophes (ou devrais-je dire plutôt ces mues ?) ne sont pas imputables à *l'homme* pour une fois ! Autrement dit, si on la regarde à l'échelle de temps appropriée, Gaïa ne se laisse pas enfermer dans le rôle de mère féconde, câline et protectrice. C'est un être complexe, autant capable d'un amour et d'une coopération démesurés, que d'une violence extrême. Pensons aussi aux innombrables dispositifs, tous plus invraisemblables que les uns que les autres, élaborés pour tuer, en particulier chez les insectes. Mais sachons voir également derrière tout cela la formidable unité du vivant.

Je ne sais si Gaïa serait d'accord avec ce que je viens de dire ! Nous avons déjà tant de mal à comprendre ce qui se passe dans la tête de nos proches, et même ce qui se passe dans notre propre tête ! Alors quant à savoir qui est vraiment Gaïa, c'est plus son problème que le nôtre, au moins au stade actuel d'évolution de l'un et de l'autre. Cette modeste tentative de nous en faire une représentation a au fond pour seul mérite de montrer que son plan d'existence est si différent du nôtre, que nous devons nous garder de l'enfermer dans nos concepts humains. D'autant que ne pas se comprendre n'a jamais empêché que l'on puisse faire des choses ensemble. Le jeu de l'incarnation consiste d'abord à ce que chacun joue pour l'autre le rôle de miroir qui lui renvoie l'image de ce qu'il est. Mais le miroir n'a pas forcément à être conscient des images qu'il réfléchit.

jeux de miroir

Le corps de l'*homme* est indéniablement enfant de Gaïa. L'ADN, les animaux et végétaux qu'il fluxe, la structure de son cerveau dont les éléments les plus profonds renvoient aux reptiles, l'embryogenèse au cours de laquelle le fœtus prend des formes reptiliennes et aquatiques avant de devenir mammifère aérien (selon la célèbre formule : « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse »), l'origine bactérienne des cellules et la présence encore de nombreuses bactéries symbiotiques, etc., tout cela prouve son appartenance à la Terre.

Mais l'*homme* n'est pas que cela : il peut survivre sans manger, porté par une énergie d'un autre plan ; il lui arrive de vivre intérieurement des expériences qui l'entraînent au-delà du plan terrestre, comme les expériences mystiques, les NDE, etc. ; il poursuit des objectifs qui sont si différents de ceux de Gaïa qu'il peut en résulter des frictions dégénérant parfois en catastrophes... Bref, dans les profondeurs de son âme, l'*homme* est sans nul doute enfant d'autres entités. Je leur donne un nom pour fixer les idées : je les appelle les *Ames Multidimensionnelles*. J'approfondis cette idée dans un autre livre, *le Jeu de la Création*. Je ne reprendrai pas ici mes explications. Si j'évoque cela, c'est uniquement pour préciser que je ne vois pas l'*homme* comme l'aboutissement, le sommet, de l'évolution de Gaïa, comme une simple émanation d'elle. Ils ont chacun des histoires qui leur sont propres, et poursuivent des objectifs qui leur sont propres. Cela explique la distance qui les sépare.

Mais si tous deux s'incarnent simultanément dans cette réalité physique, c'est qu'ils ont tout de même quelque chose à faire ensemble. Ils sont aujourd'hui comme les partenaires d'un couple, vivant côte à côte, et exprimant trop souvent par la violence ce qu'ils n'ont pas le courage et la lucidité de s'avouer à eux-mêmes. Et de même que victime et bourreau n'existent que l'un par rapport à l'autre, l'humanité et Gaïa sont en miroir. Il me paraît donc simpliste de considérer la Nature comme parfaite et d'imputer à l'*homme* seul toutes les catastrophes. Il a ses accès de violence qui remontent à ses peurs, c'est indéniable ; mais Gaïa a aussi les siens, nous en avons vu quelques uns, qui remontent pour elle à ... je ne sais quoi ! En tout cas, les deux ont certainement à apprendre l'un de l'autre.

Ce que ce jeu peut apporter à l'*homme* est assez évident. D'abord lui permettre de renouer avec sa sensibilité, dont la coupure l'a conduit à commettre tant d'atrocités. Ce qu'il n'a pas voulu voir quand un homme et une femme se déchiraient, ce qu'il n'a pas voulu voir quand deux clans se tapaient dessus, quand deux nations se massacraient, quand deux blocs s'étrépaient, il sera bien forcé de le voir quand il réalisera qu'il s'est rendu la vie sur cette planète impossible, sans aucune échappatoire. Ce sera à proprement parler apocalyptique.

Cette réalisation est en cours, même si c'est loin d'être acquis sachant l'incroyable capacité de résistance de l'*homme* et son obstination à ne pas vouloir se regarder dans le miroir de ses expériences.

C'est en tout cas l'indispensable préalable pour rencontrer en conscience toutes les diverses espèces vivant sur Terre, chemin qui doit le conduire à une compréhension plus complète de lui-même. Chaque espèce révèle bien sûr une facette de Gaïa et de tout-ce-qui-est ; mais chacune révèle aussi une facette de l'*homme* dans la mesure où elle est dans son champ d'expériences. Songeons juste à ce qu'il a fait, et à ce que cela révèle de lui, en domestiquant les animaux, les encageant, les privant

de liberté, les forçant dans des relations, les contrôlant, les tuant en masse, bref en ne les respectant pas. Plus largement, toutes les espèces font partie de son champ d'expériences, soit qu'il les utilise, soit qu'il en ait peur. Elles lui montrent qui il est, et qui il pourrait être. Lorsqu'il change, il est normal que de nouvelles espèces entrent en scène, tandis que d'autres disparaissent, témoignant de leçons apprises ou de relations parvenues à terme, tant de son point de vue que de celui de Gaïa.

Je précise que ces disparitions-là ne sont pas la conséquence de destructions opérées par *l'homme*. Parvenu à ce point de compréhension, il ne peut que respecter la Terre. Ne plus l'empoisonner, ne plus nous battre contre elle, découle naturellement du fait que nous nous voyons et nous acceptons tels que nous sommes. Si nous parvenons à nous aimer, alors nous n'avons plus de raisons de nous auto-détruire, ni de détruire les autres, ni de détruire la planète.

Je précise aussi que lorsque je parle d'intégrer consciemment toutes les espèces, il s'agit bien de TOUTES, y compris les limaces, les serpents et les araignées ! On ne saurait engager une pleine coopération si l'on pose comme condition préalable que les seuls êtres aimables sont les dauphins parce qu'ils jouent à la balle et donnent toujours l'impression de rigoler !

L'autre bénéfice de cette coopération avec Gaïa sera d'ouvrir à *l'homme* la possibilité de s'incarner différemment, comme je l'ai esquissé dans le chapitre 2. Chemin faisant, il acquerra plus de savoir-faire dans la manipulation de la matière et le processus de l'incarnation, en lesquels Gaïa est certainement une des plus grandes expertes qui soit.

L'intérêt pour elle à ce jeu est beaucoup moins évident à formuler. J'avancerai deux idées, sans prétendre énoncer des vérités, juste à titre de stimulants.

La première serait de s'ouvrir de nouvelles voies de création. Si ses talents de créateur sont immenses, ceux de *l'homme* ne sont pas moins grands. Conjuguer ces talents devrait multiplier les possibilités de création, comme de nouvelles espèces, un nouveau corps pour *l'homme*, de nouveaux comportements, de nouvelles perceptions, etc. En outre, le fait d'être plusieurs donne à l'acte de créer une saveur plus agréable. C'est toute la différence entre faire de la musique tout seul ou jouer avec d'autres. À condition bien sûr de s'entendre avec ses partenaires...

Le second intérêt que pourrait trouver Gaïa à coopérer avec *l'homme* serait de parvenir à la pleine conscience de ce qu'elle est. Il me semble en effet qu'elle n'est pas encore parvenue au point de bien se connaître elle-même. Je déduis cela : d'une part, de la remarque faite plus haut sur la nature quasi-onirique de sa création qui apparaît lorsqu'on fait défiler les siècles en accéléré ; d'autre part, du fait qu'elle ne partagerait certainement pas cette planète avec *l'homme*, se laissant maltraiter de la sorte, si elle avait atteint ce niveau de conscience. Tous deux doivent en être à peu près au même point de leur croissance, dans la phase d'adolescence dirai-je.

Si Gaïa a bien le savoir-faire pour manipuler la matière, acquis de haute lutte à travers maints essais et erreurs, elle manque certainement de recul pour se voir en train de créer, et ainsi se révéler à elle-même. C'est cela que devrait lui apporter un partenariat créatif avec *l'homme*.

Parce que *l'homme* est moins impliqué que Gaïa dans la réalité physique, qu'il est moins incarné, il lui est plus facile de percevoir les règles du jeu : « La croyance crée l'expérience, l'expérience reflète la croyance et la révèle. » Il lui a tout de même fallu quelques milliers d'années et beaucoup de souffrances pour en arriver là. Et encore, seule une petite frange de l'humanité a aujourd'hui cette conscience. Mais un cap est

franchi. Et comme tout co-évolue, la progression en cours dépasse largement la dimension humaine : elle concerne tous les êtres de ce plan de réalité, et donc en particulier Gaïa.

Evidemment, tout ceci n'est que spéculation. Même par l'intérieur, que ce soit lors d'expériences mystiques spontanées ou lors de 'voyages' en états de transe provoqués, je doute que l'on puisse pénétrer les véritables intentions de Gaïa. Au gré de mes lectures, j'ai rencontré quelques rares personnes prétendant avoir établi de tels contacts. Mais à considérer le degré de banalité de ce qu'elles rapportent, ou les incohérences de leurs propos, je serais plus enclin à y voir des projections de leur part qu'une réelle pénétration de l'esprit de Gaïa.

J'admets bien sûr la possibilité de tels contacts. Je pense juste que les expériences reçues alors dépassent tellement le vécu de l'*homme* d'aujourd'hui qu'elles restent totalement incompréhensibles et a fortiori incommunicables. Demain sans doute, grâce à ce qu'il vivra avec les divers êtres de cette planète qui révèlent autant de facettes de Gaïa, l'*HOMME* sera en mesure de comprendre...

L'absence de preuve directe ne m'empêche pas de croire en l'existence de Gaïa. D'une part c'est une idée qui me plaît, que je trouve belle, poétique, et qui prend tout naturellement sa place dans ma vision du monde où la conscience est la donnée première. D'autre part, elle satisfait ma raison qui trouve que cela explique énormément de chose. Enfin, elle est féconde, et elle marche : si l'on y croit, les résultats arrivent...

la coopération entre l'*homme* et Gaïa

Tonga était un chat très agressif qui mordait tous ceux qui le prenaient dans leurs bras ou s'avisait simplement de le caresser. Maintenant il ne mord plus. Entre-temps, il a rencontré Samantha Khury. Elle explique : « Je lui ai demandé ce qui lui était arrivé, et j'ai reçu l'impression qu'il avait été soulevé violemment par un homme quand il était plus jeune. Je lui ai expliqué que mordre les gens leur faisait mal et qu'il ne fallait plus le faire. » Evidemment, Samantha ne communique pas avec des mots, elle dialogue intérieurement avec les animaux à l'aide d'images et d'émotions.

Elle a découvert qu'elle avait ce talent le jour où son fils a ramené à la maison un faisan très choqué, au point qu'il ne pouvait plus voler. Comme elle le prenait dans ses bras et commençait à lui parler, elle a eu soudain la tête pleine d'images des environs vus du ciel : « J'ai réalisé que ces images ne provenaient pas de mon esprit ; elles ne pouvaient venir que de l'oiseau, des images magnifiques des arbres vus d'en haut ; alors j'ai fait le tour du voisinage pour essayer de capter ce qu'il y avait dans l'esprit des animaux de compagnie. » Depuis, elle s'efforce d'aider à sa manière les animaux en difficulté, animaux domestiques, chevaux de course, ou animaux sauvages. (d'après un documentaire de la télévision consacré à Samantha Khury, *je parle aux animaux*)

Samantha Khury obtient avec les animaux des résultats aussi spectaculaires que d'autres personnes obtiennent avec les plantes. Bien des choses deviennent possibles lorsqu'on accepte que tous les êtres vivants sont conscients et méritent amour et respect pour ce qu'ils sont. Nous sommes donc capables d'établir avec eux

un dialogue fécond. Les perspectives que cela ouvre sont fantastiques. Elles le sont plus encore si nous nous souvenons que nous avons aussi la possibilité d'agir à travers eux. C'est le sens de mon expérience *des animaux et des hommes, rencontre du troisième type* relatée dans le premier chapitre : les corps des êtres vivants nous sont ouverts, dans certaines circonstances, comme des extensions de notre propre corps.

Tout ceci prouve pour moi que les conditions d'une totale coopération entre *l'homme* et Gaïa sont déjà là. Autrement dit, nous sommes dès maintenant en mesure d'aller plus loin que le simple jeu de miroir. Parce que le corps de *l'homme* appartient à Gaïa, parce que l'esprit de *l'homme* peut se projeter dans toute parcelle du corps de Gaïa, c'est que les deux sont aptes à co-crée. Si ces conditions existent déjà, c'est qu'elles ont dû être créées dès le moment où *l'homme* a pris pied sur cette planète. Les grands êtres, que j'ai appelé les âmes multidimensionnelles, qui se sont projetés ici dans la forme humaine n'ont pu le faire qu'en accord avec Gaïa. L'heure sans doute est venue de rendre cette coopération explicite.

Elle exige tout de même de la part de *l'homme* le respect de quelques règles.

La première est que, comme dans tout partenariat créatif, l'élan doit venir du cœur, mais dans un respect total de la liberté de l'autre pour ne pas que cela dégénère en une forme de contrôle. Par exemple *l'homme* n'a pas à se prendre pour le 'seigneur des dévas', ni pour le gardien ou le sauveur de la Terre. La Terre n'a pas besoin de seigneur, et elle est bien assez grande pour se sauver elle-même ! Et ce n'est pas, sous prétexte de sauver l'espèce, en enfermant dans une cage dorée le dernier couple de lézard rouge à queue fourchue que l'on manifestera un véritable esprit de coopération ! Je reviendrai dans un autre chapitre sur le problème général des relations.

Etre dans l'amour de Gaïa signifie accepter tout ce qu'elle est, sans jugement. Il n'y a pas d'espèces nuisibles dans la Nature, ni de méchants microbes. De son point de vue à elle, tout a sa place, sa raison d'être, même si ce n'est pas toujours évident à saisir pour nous. Et cette incompréhension, du fait qu'elle vient de nous, doit d'abord être conçue comme renvoyant à des limites humaines, et pas comme une imperfection ou un dysfonctionnement de la Nature.

Manifester un tel amour exige de dépasser bien des peurs : peur de la Nature perçue comme dangereuse ; peur de la Nature perçue comme imprévisible ; de là aussi la peur de manquer qui a conduit à s'appropriier la terre et à se comporter en prédateur insatiable...

Laisser chacun exprimer ses talents est aussi très important. *L'homme* n'a pas à manipuler les formes physiques alors qu'il n'en a pas le savoir-faire, pas encore du moins. Sa place dans un partenariat équilibré est d'exercer son imagination créatrice pour projeter la vision de ce qui pourrait être. Il lance l'intention, et, dans la mesure où c'est une idée qui manifeste l'amour, la beauté, et qui est pour le bien de toute vie et pas une demande mesquine reflétant ses peurs et ses égoïsmes, Gaïa y répondra certainement. À son tour alors d'exercer son pouvoir, sa liberté, et sa créativité pour propulser cette idée dans la réalité physique.

Pour résumer, le cœur d'une nouvelle agriculture, car je rappelle que c'est le sujet de ce chapitre même s'il semble que nous nous en soyons éloignés, est d'établir une nouvelle relation avec Gaïa. Ce n'est plus soumettre la Terre à son bon vouloir, ni se

soumettre à la Terre et exorciser les peurs qu'elle inspire à grand renfort de rituels et de sacrifices. C'est construire une relation de coopération à égalité, une nouvelle alliance par laquelle chacun trouve son accomplissement. Le reste, en particulier la nourriture, s'en suivra naturellement. Un bébé ne se préoccupe pas de savoir ce qu'il mangera une fois sorti du ventre de sa mère, il a autre chose de plus intéressant à vivre ! En confiance totale, il sait que son sein lui donnera le lait dont il a besoin, cela fait partie du processus de procréation. De même :

*L'insecte danse sa danse au vent
sans savoir qu'il va trouver la fleur.
La fleur danse sa danse au Soleil
sans savoir que l'insecte va venir s'y poser.
Quelque chose pourtant sait,
puisque de la rencontre jaillit l'éternité.*

Ce n'est pas autrement que tous nos besoins physiques seront pourvus.

épistémologie de l'objet / épistémologie du sujet ¹

Voici quelques années, nous avons dû faire abattre un cèdre magnifique plus que bicentenaire. Depuis longtemps il hésitait entre la vie et la mort. Ses branches menaçaient de se briser et de tomber sur la maison à la première tempête, qui ne sont pas rares dans la Beauce où rien n'arrête le vent d'ouest. Alors nous avons mis fin à ses hésitations en prenant la décision de le faire couper. Un instant il était droit, dans toute sa majesté ; l'instant d'après il était couché à terre ; et finalement, triste sort, il s'est retrouvé découpé en tranches.

Quelques jours plus tard, une foule de gens venus fêter la Saint Jean se pressaient dans la maison. Une jeune femme s'est avancée vers la souche encore humide de sève, en a fait le tour, et nous a dit : « Les deux grands cèdres du lieu, l'un à la polarité féminine vient d'être abattu, l'autre à la polarité masculine, il faut vous en occuper, il a de la peine. » Il y a en effet sur la propriété un autre cèdre magnifique, plus que centenaire et haut de plus de 30 mètres. A-t-il vraiment eu de la peine ? Cette jeune femme a-t-elle ressenti quelque chose que pour ma part je n'ai pas perçu ? A-t-elle projeté sa propre problématique du couple ? A-t-elle fait un mélange entre une impression venue de l'arbre et son vécu à elle ?

C'est là le fond du problème si l'on envisage de coopérer en toute conscience avec Gaïa : comment être sûr que l'on capte bien des messages venant des animaux et des plantes ? comment savoir qu'il ne s'agit pas de projections de notre mental, voire des parasitages d'autres entités ? Questions difficiles qui nous obligent à faire un petit détour par l'épistémologie.

Remarquons tout d'abord que c'est justement pour se débarrasser de la subjectivité, qui avait conduit à édifier sur des opinions trop incertaines une pseudo-science sans grande valeur pratique, que des gens comme Galilée ou Descartes ont été conduits au 17^e siècle à fonder la science classique sur de nouvelles bases. Elle s'est bâtie sur les postulats qu'existent : d'une part des sujets conscients et

¹ Ce paragraphe et le suivant sont assez techniques. Ceux que cela rebute peuvent passer directement au résumé.

intelligents, capables d'observer le monde, de s'en faire une image représentative, et d'appréhender les lois qui le régissent, supposées être de nature mathématique ; d'autre part un monde d'objets, agrégats de matière extérieurs aux sujets et totalement indépendants de leur vécu intérieur. Les objets se meuvent conformément à des lois mécaniques, et les sujets se contentent d'observer passivement ces phénomènes qui se déroulent en-dehors de leur conscience. En poussant à l'extrême, les sujets ne sont eux-mêmes que des agrégats de matière, et la conscience, un simple épiphénomène qui n'interfère pas avec la vie des objets.

Dans certains domaines comme la physique, et si l'on n'y regarde pas de trop près, on peut effectivement avoir l'impression que les choses se passent ainsi. De là quelques beaux succès, de superbes théories physiques dont la valeur, mesurée à leur capacité prédictive, est indéniable : la mécanique, terrestre et céleste, la thermodynamique, l'électromagnétisme, la théorie de la relativité...

Et puis voilà qu'au début du 20^e siècle, les physiciens se sont heurtés à quelques paradoxes dans le monde de l'infiniment petit, comme des particules qui se comportent en même temps comme des ondes. Insurmontables dans le cadre conceptuel de la physique classique, ils ont conduit à l'émergence d'une nouvelle approche de la réalité matérielle : la physique quantique. Cette fois, sujets et objets ne sont plus totalement indépendants, même s'ils conservent des fonctions distinctes. Ils existent simultanément le temps d'une observation, et, en-dehors de cet acte, deviennent on ne sait quoi ! C'est le fameux problème dit 'de la mesure', dans lequel je ne m'aventurerai pas plus avant ici (de plus amples développements sur la physique quantique dans *nos pensées créent le monde*, chapitre 3, § physique). Même si on ne comprend pas comment, à partir de là, l'univers physique peut exister à grande échelle, les résultats impressionnants obtenus à petite échelle, celle des particules élémentaires et des atomes, emportent l'adhésion.

Au moins la physique quantique a le mérite et l'audace de remettre en scène le sujet. Ce que n'ont pas su faire les sciences du vivant, qui s'agrippent toujours au dogme stérilisant de l'indépendance totale du sujet et de l'objet. Croyant qu'imiter la physique classique leur apporterait la même réussite, elles ont tout fait pour se débarrasser du sujet et n'avoir plus affaire qu'à des objets. Sauf que les êtres vivants ne se laissent pas si aisément réduire à l'état de machines. D'où quelques paradoxes dont la biologie n'arrive pas à se dépêtrer, entraînant avec elle son cortège de sciences dérivées telles que la médecine, la psychologie, l'éthologie, etc., ainsi que le cortège des sciences humaines comme l'ethnologie, l'anthropologie, la sociologie, etc. Le phénomène de guérison et plus particulièrement l'effet placebo révèlent l'essentiel du problème : on y voit des interactions subtiles entre croyances et états physiques, compliquées par des communications directes d'esprit à esprit ! Des difficultés du même ordre apparaissent dans les relations entre êtres humains et plantes (cf. l'expérience de De La Warr relatée au chapitre précédent), ainsi qu'entre êtres humains et animaux (cf. Samantha Khury, cf. certaines de mes expériences décrites au premier chapitre).

Bref, il est flagrant que les règles de la science classique, pas plus que celles de la physique quantique, ne s'appliquent au vivant. Une nouvelle épistémologie est à construire. Ce que j'appelle la co-science en est une amorce. *Co-science pour science avec*, pour *science coopérative, communication, conscience, co-création...*

la co-science

Dans la *co-science*, la notion d'*objet* n'existe pas, et l'on n'a plus affaire qu'à des *sujets*. Je m'empresse de préciser qu'il ne s'agit pas pour un sujet de prendre un autre sujet pour objet ! Il s'agit de deux sujets qui deviennent UN le temps d'une expérience de conscience, puis se séparent, chacun se retrouvant enrichi d'une connaissance intime de l'autre. C'est ainsi que je conçois, par exemple, la co-évolution entre l'orchidée et la guêpe. Je n'imagine pas l'orchidée examinant extérieurement la guêpe en tant qu'objet, à la manière d'un biologiste qui la regarde au microscope. J'imagine plutôt le 'déva' de l'orchidée dialoguant intérieurement avec le 'déva' de la guêpe, s'imprégnant de toutes les informations nécessaires pour l'imiter, et ensuite passant à l'acte pour se reconstruire semblable à la guêpe.

La co-science repose donc sur un premier postulat : l'existence de sujets conscients. Ce ne peut être qu'un postulat vu qu'il n'y a pas d'issue à l'aporie du solipsisme.

Un second postulat est nécessaire, qui stipule la possibilité d'une communication entre ces consciences. Plus précisément, il ne s'agit pas seulement de la possibilité d'échanger un vécu ; il faut aussi que les informations reçues fassent sens. Il s'agit en quelque sorte de 'parler le même langage'. Cela suppose donc que les entités qui entreprennent un tel échange appartiennent à des plans d'existence relativement proches.

Comme je l'ai signalé plus haut, je n'ai pas connaissance de quelqu'un qui soit parvenu à communiquer directement avec Gaïa et soit revenu d'une telle expérience avec quelque chose de sensé à partager. Les vies respectives de l'*homme* et de Gaïa semblent s'organiser autour de systèmes de croyances trop éloignés pour que leurs expériences soient échangeables. Je pense que Gaïa est sur le même plan que les âmes multidimensionnelles, tandis que l'*homme*, émanation de ces âmes, est sur le même plan que les diverses espèces vivant sur Terre, qui sont elles l'émanation de Gaïa. Preuve de cette proximité : les échanges sont relativement faciles entre lui et les esprit animaux et végétaux.

Notons en passant que dans le chamanisme on parle aux *esprits*, tandis que ceux qui se réfèrent à la tradition hindoue s'adressent au *dévas*. Pour ma part, je préfère parler d'esprit, ce qui ne m'empêche pas d'employer à l'occasion le mot déva. Quoiqu'il en soit, la co-science entre l'*homme* et Gaïa est en pratique la co-science entre l'*homme* et les diverses espèces animales et végétales.

Que deux consciences puissent partager leur vécu, c'est mon intime conviction. Diverses expériences personnelles m'ont convaincu que tout ce que j'ai dans la tête ne vient pas de moi, ce petit 'moi' enfermé dans quelques centimètres carrés de peau et précisément localisé dans un cadre spatio-temporel : j'ai vécu un accouchement, je me suis identifié à un serpent et à une molécule d'ADN, j'ai partagé un rêve...

À travers ces expériences, et celles de beaucoup d'autres personnes dont j'ai connaissance par des rencontres ou des lectures, il m'apparaît assez évident que les informations reçues en provenance des univers déviques dans des états de conscience modifiés sont de meilleure qualité que celles obtenues en état de conscience ordinaire. C'est qu'il est plus difficile dans ces états non ordinaires de faire intervenir le mental, la sensiblerie, et de se fabriquer des histoires. Sauf pour de rares personnes particulièrement nettoyées ou douées (comme Samantha Khury ou Dorothy MacLean), les états induits par des hallucinogènes, ou par d'autres

procédés, ouvrent plus facilement les portes sur ces autres dimensions. Voilà pourquoi je persiste à penser que, pour au moins quelques temps encore, les hallucinogènes tels que l'ayahuasca, la psilocybine, le LSD, et d'autres à découvrir ou à redécouvrir, ont un rôle essentiel à jouer. Ils doivent même être considérés comme l'instrument principal de la co-science entre l'*homme* et Gaïa. Cela a un sens très fort puisque cela signifie que la Nature elle-même nous fournit les outils pour communiquer avec elle. Cela laisse peut-être entendre qu'elle aussi est en attente de cette communication...

Je précise tout de même que de telles substances ne sont pas à prendre à la légère ! Il y a au préalable un important nettoyage intérieur à faire, sinon on ne rencontre que ses peurs et autres blocages personnels (cf. Grof, *royaumes de l'inconscient humain*, éditions du Rocher, cf. aussi Castaneda qui fait des voyages vraiment effrayants et incompréhensibles) ; et il y a aussi tout un apprentissage à suivre pour être capable de se diriger dans le monde des esprits, et en revenir chargé d'informations utiles. Traditionnellement, c'était le rôle des chamans. Je crois que dans le futur, un futur très proche, tout le monde sera un peu chaman. Mais pour ce faire il y a tout un processus d'initiation à relancer. C'est une autre histoire...

On se doute que le fait que deux sujets communiquent n'est pas une fin en soi. Le vrai but est de susciter des expériences de co-création dans la réalité physique au travers desquelles ils se révèlent à eux-mêmes. La co-science est donc une science expérimentale et pas une science spéculative.

Mais l'expérience en question est très différente de l'expérience telle qu'elle est conçue dans le cadre de la science classique. L'expérience classique est fondée sur la répétabilité : on reproduit les mêmes conditions générales, on fait varier quelques paramètres, et, à partir d'un certain nombre de mesures, on essaie de construire des lois mathématiques dont la validité se vérifie à leur capacité prédictive. Cette répétabilité présuppose la causalité : un objet est ce qu'il est parce qu'il était ce qu'il était l'instant d'avant, et qu'il a interagi avec d'autres objets de son voisinage.

Cette conception de la causalité n'a de sens que dans un cadre mécaniste d'objets supposés permanents et en interaction de voisinage. Or on est maintenant dans une vision où des sujets conscients peuvent partager des expériences intérieures sans aucune limite. On est dans une vision holistique et synchronique selon laquelle ce-qui-est est ce qu'il est parce que tout-ce-qui-est est ce qu'il est, maintenant et dans la totalité du temps. De là le fait que les expériences ne sont pas répétables : il est impossible d'en recréer les conditions exactes étant donnée la multitude d'influences susceptibles d'intervenir, sans compter que d'un instant à l'autre l'univers n'est plus le même. De là aussi le fait que les résultats peuvent sembler aléatoires, c'est-à-dire qu'à un moment les succès sont impressionnants, et à d'autres, sans qu'on sache trop pourquoi, rien ne marche. Peut-être faut-il considérer ces incertitudes comme faisant partie intégrante de l'expérience, comme une incitation à être de plus en plus clair avec soi-même ?

On touche là un point essentiel de la co-science. En tant que science du sujet conscient, elle invite à l'exploration et à la compréhension de soi. C'est tout le contraire de la science classique qui ne vise qu'à la manipulation des objets. Dans la co-science, c'est au jeu de révélation entre croyances et expériences que l'on s'intéresse avant tout, pas à des enchaînements mécaniques répétables. C'est un prétexte pour regarder en soi, voir de mieux en mieux qui l'on est et ce que l'on projette, et parvenir au bout du compte à lancer des intentions toujours plus claires.

Un autre aspect intéressant de la co-science est que toute expérience est forcément *vraie*, dans la mesure où elle *est*, et que ce qu'elle est reflète ce que nous sommes tous à cet instant, avec nos contradictions et nos incohérences.

Donc si l'on obtient le résultat attendu, c'est que l'intention est claire. Elle s'incarne dans la réalité physique aussi naturellement et simplement qu'une intention comme celle de dire 'bonjour' s'incarne dans le fait que notre bouche articule le mot 'bonjour', ou que l'intention de l'orchidée de faire l'amour avec la guêpe s'incarne dans le fait qu'elle se façonne un corps à sa ressemblance. Tout l'univers est en cohérence avec cette intention et 'conspire' à ce qu'elle se réalise.

Inversement, si le résultat n'est pas celui attendu, c'est que des croyances parasites brouillent l'intention projetée. Ces croyances, on ne se doutait pas forcément de leur existence : c'est l'expérience justement qui les révèle !

Par exemple, on peut avoir la conviction que pour empêcher les taupes de saccager le potager, il faut s'adresser au déva des taupes et demander qu'elles aillent jouer ailleurs. Mais si l'on entreprend la démarche avec une part de soi qui pense que « c'est ridicule », ou « ça ne marchera jamais », ou bien si l'on se contente de leur intimer l'ordre de déguerpir sans leur proposer un lieu satisfaisant où aller, ou encore si l'on fuit le contact de peur de se trouver confronté à l'univers souterrain des taupes, tout moite et sombre, les résultats risquent de n'être pas ceux attendus. Pour autant l'expérience n'en sera pas moins 'vraie'. Et elle ne devra être considérée ni comme un succès ni comme un échec, quelle qu'en soit l'issue. Parmi une multitude de possibilités, elle sera juste celle qui s'est actualisée, parce qu'on est ce qu'on est, avec ses peurs ou son manque de foi qui ainsi se révèlent. Une autre fois, les choses se passeront différemment, parce qu'on ne sera plus le même, que l'univers ne sera plus le même. Chaque expérience est unique.

résumé

Récapitulons les grandes lignes de la co-science entre l'*homme* et Gaïa :

Le préalable est d'admettre que tous les êtres vivants de cette planète sont conscients, et qu'une communication est possible entre l'esprit de chaque espèce et notre esprit. Cela peut survenir de manière spontanée, ou bien être obtenu dans des états de conscience modifiés.

Cette communication n'est pas tant un échange, un dialogue, que ce que j'appelle une communication directe, c'est-à-dire un partage d'expérience. En quelque sorte, deux esprits fusionnent, partagent leur intimité, puis se séparent, chacun redevenant lui-même mais enrichi de l'expérience de l'autre, et sans qu'on puisse dire au final la part qui vient de soi et la part qui vient de l'autre.

Le nouvel état d'être qui résulte de ce partage doit être mis à l'épreuve de la matière. Car cette science est avant tout expérimentale. Se projeter ainsi dans l'action est autant un moyen de se révéler à soi-même qu'un moyen de co-crée.

Au final, la co-science avec Gaïa est une manière de travailler directement avec la Nature, de lancer des intentions au cœur du vivant, de recevoir des informations sur ce qui est possible, sur ce qu'il convient de faire, et de voir chemin faisant de mieux en mieux qui l'on est.

On imagine facilement les formidables perspectives que cela ouvre de collaborer ainsi avec la Nature : co-crée de nouvelles espèces, un nouveau corps pour

l'homme, des habitations d'un nouveau genre, participer ensemble à la régénération de déserts, et plein de jeux à inventer... Les réarrangements du matériel génétique arrivent alors comme simple conséquence de changements impulsés sur un autre plan, celui de l'esprit. Rien à voir donc avec des manipulations génétiques !

Je m'empresse d'ajouter que tout cela se fera d'autant plus facilement que l'on s'amusera. Nous pouvons même compter sur les surprises que ne manqueront pas de nous réserver les animaux pour nous aider à développer notre sens du détachement et de l'humour. Par exemple des taupes taquines qui ne veulent rien entendre de ce qu'on leur dit et persiste à manger nos carottes. Après tout, n'ont-elles pas raison ? Si nous avons mis le meilleur de nous-mêmes pour aider ces carottes à pousser, elles doivent vraiment être délicieuses !

pour en finir avec l'agriculture

D'abord lâcher prise, être en confiance, portés par la conviction que, d'une manière ou d'une autre, tous nos besoins matériels seront pourvus par Gaïa. Ceci exige bien sûr des changements radicaux de nos modes de vie, concernant en particulier l'alimentation, comme nous l'avons vu plus haut, l'architecture, comme nous le verrons plus loin, et plus généralement l'utilisation des diverses ressources.

Ensuite, entamer une pleine coopération avec Gaïa. Cela signifie d'une part ouvrir intérieurement le dialogue avec respect, compréhension, et aussi un grand sens du jeu pour que cela ne devienne pas trop ennuyeux ; d'autre part savoir rester à sa place et laisser à Gaïa ce qui relève de ses compétences.

Par exemple, si nous avons envie de manger tels et tels fruits, la première chose à faire est de prendre contact avec l'esprit des arbres pour choisir ensemble les variétés d'arbres à planter, les emplacements les plus appropriés, la manière de les mettre en terre, les associations à faire avec d'autres plantes, etc. Ensuite, c'est notre travail de nous procurer les graines et de les planter. Mais nous n'avons guère à aller plus loin, car ce n'est pas à nous de les faire pousser. Nous pouvons bien sûr poursuivre le dialogue avec les esprits, exprimer des désirs sur la forme que nous voudrions que les arbres prennent, sur le goût des fruits, écouter leurs demandes concernant certains travaux à effectuer, mais surtout nous retenir d'en faire trop ! Il ne s'agit pas de remplacer une agriculture laborieuse par un bavardage intensif, pour une nouvelle fois nous croire indispensables, ou bien transformer les arbres en poubelles de nos états d'âme ! Les plantes poussent très bien toutes seules, et elles ne nous appartiennent pas. Je le répète, c'est une coopération, un partenariat équilibré, pas une nouvelle forme déguisée de dépendance ou de contrôle.

Bien sûr, il faut s'attendre à ce qu'il y ait de temps en temps des dysfonctionnements, des plantes ou des animaux qui grandissent mal ou tombent malades. Les significations peuvent en être diverses.

Parfois, ils témoigneront de poussées évolutives, de tentatives d'adaptation, à l'instar de certaines Fièvres qui chez *l'homme* servent à changer de peau (cf. chapitre 9, la mue).

Dans d'autres cas, il faudra y voir plutôt le reflet d'une incompréhension entre *l'homme* et la Nature. Comme dans tout couple, ce n'est pas forcément grave si l'on sait passer outre les défenses de l'ego et rétablir le dialogue. Cela fait même partie du processus par lequel chacun apprend à mieux connaître l'autre.

Enfin, certains dysfonctionnements peuvent être un simple effet miroir, les êtres vivants du lieu jouant le rôle d'éponges qui absorbent nos émotions. Ils révèlent ainsi nos troubles, qu'ils soient individuels ou collectifs.

Dans tous les cas, nous sommes en plein *Jeu de la Création*, nous co-créons et nous nous révélons.

Voilà selon moi comment l'*homme* va parvenir à vivre en harmonie avec la Nature, une Nature elle-même régénérée, et à survivre sans manquer de rien et sans avoir à s'épuiser au travail de la terre.

Je précise que cette harmonie n'est pas à concevoir comme un état figé : l'immobilité, c'est la stérilité. La Nature est belle parce qu'elle est en mouvement, en déséquilibre constant perpétuellement rattrapé. La collaboration entre l'*homme* et Gaïa n'a donc pas pour but d'atteindre une sorte d'état idéal où plus rien ne bouge, comme ces panoramas immortalisés sur des photos et qui finissent par paraître bien ennuyeux. C'est un jeu à deux, générateur de tensions créatrices, où chacun des partenaires est poussé à se surpasser.

Chapitre 13

la biotecture

de l'architecture à la biotecture

Au cours des derniers millénaires, l'*homme* s'est créé une expérience de la réalité physique toute de dureté :

- il a focalisé son attention sur une réalité extérieure faite d'une matière dense, solide, impénétrable ;
- il s'est relié à son corps par ce qu'il a de plus solide, les os, à travers le complexe assemblage de muscles et de tendons, et il l'a relié au monde en croquant et déchirant avec ses dents semblables à de la pierre une nourriture dure ;
- il a habité dans des grottes, extrait des minerais et des métaux du cœur de la Terre, en a labouré la peau, détaché et charrié une masse incalculable de pierres pour édifier des maisons, des forteresses, des enceintes, des mausolées, des temples, etc.

Sans doute tout cela était-il nécessaire pour révéler la peur, l'affronter et la dépasser ; pour révéler la douleur, l'affronter et la dépasser ; pour réaliser que la matière en son fond est complètement immatérielle, c'est-à-dire dénuée de solidité, de localisation, et sensible à l'état de tout-ce-qui-est ; pour réaliser que le corps des êtres vivants sur Terre, l'*homme* y compris, est fait surtout d'eau ; pour découvrir le jeu de miroir avec la réalité physique et jouer en toute conscience ; pour découvrir un au-delà de l'*homme* qui s'incarne différemment, se relie autrement à la Terre, impulse de nouveaux jeux...

Pour cet *homme* en chemin vers l'*HOMME*, une nouvelle architecture est appelée à naître, qui n'a plus pour rôle de protéger des tempêtes, tempêtes naturelles (la maison), humaines (la forteresse), ou divines (le temple), qui n'a pas non plus pour rôle de faire étalage de richesse ou de pouvoir. D'ailleurs elle ne mérite plus le nom d'architecture et devient *biotecture*, parce qu'elle est légère, témoignant d'une nouvelle relation avec la matière, parce qu'elle est en symbiose avec le vivant, et aussi parce qu'elle constitue le support idéal d'évolution de l'*homme*.

Par légèreté, j'entends d'abord que, au sens propre, la structure doit peser le moins possible. Pour fixer les idées, je dirai que son poids doit être du même ordre de grandeur que le poids du volume d'air qu'elle enclôt. Par exemple, un hémisphère de 10m de diamètre couvre une surface de quelques 78m², et occupe un volume de 260m³, ce qui représente un poids d'air de 340 kg. Par conséquent une structure qui pèserait quelques centaines de kilos répondrait au critère.

La structure doit aussi être légère pour l'environnement : parce qu'il est fait usage de matériaux renouvelables qui ne réclament pas de transformations dispendieuses en énergie ni en travail, parce que la forme s'intègre harmonieusement au lieu et s'associe aux êtres vivants, parce que le fonctionnement est également simplifié, et enfin parce que la structure une fois détruite ou enlevée, aucune cicatrice ne subsiste.

Enfin, elle est légère pour l'*homme* car peu coûteuse, facile et rapide à monter, simple à entretenir.

Dans un futur assez lointain, j'imagine que des habitations ne seront plus nécessaires. D'une part, le jeu de co-science avec Gaïa aboutira à régulariser le climat, localement et globalement, réduisant l'amplitude des extrêmes. D'autre part, la nouvelle relation que l'*HOMME* entretiendra avec son corps s'accompagnera d'une maîtrise poussée de sa physiologie, de sorte qu'il pourra s'exposer à toutes sortes de conditions climatiques sans en ressentir d'inconfort (cf. déjà ce dont certains yogis sont capables : se baigner dans de l'eau glacée, vivre nu dans la neige, marcher sur le feu, etc.).

Dans un futur moins lointain, j'imagine que les habitations seront des êtres vivants à part entière, précisément des nouvelles espèces d'arbres que j'appelle *arbres-cocons*, fruits de la collaboration entre l'*homme* et Gaïa. Ce sera leur Chef d'Œuvre commun, au sens compagnonique, couronnant leur apprentissage, et préluant à un Chef d'Œuvre bien plus grand, le corps de l'*HOMME*. Bien sûr, il faudra sans doute des années pour qu'un tel arbre pousse et parvienne à maturité, c'est-à-dire qu'il soit assez grand pour couvrir une surface de plusieurs dizaines de mètres carrés et que sa membrane se recourbe jusqu'au sol pour refermer l'espace intérieur. Mais si tout est bien accordé, ce temps sera aussi celui qu'il faut à un enfant pour atteindre sa maturité, de sorte que la graine de son futur arbre-cocon pourra être plantée par ses parents le jour de sa conception !

En attendant, j'imagine des habitations conçues et réalisées par l'*homme* selon des procédés nouveaux qui se rapprochent de ceux par lesquels la Nature elle-même crée : une forme résultant d'une morphogenèse semblable à la morphogenèse des êtres vivants ; la réalisation de cette forme se rapprochant quant à elle d'une ontogenèse. C'est cela la biotecture, la morphogenèse et l'ontogenèse appliquées à l'habitat, à quoi s'ajoute l'idée de Cocon, c'est-à-dire que l'habitation doit être un support, un catalyseur de la métamorphose de l'*homme*.

le Cocon

Pour jouer le rôle de Cocon de métamorphose, le nouvel habitat doit se comporter telle une antenne émettrice-réceptrice-amplificatrice des forces de transformation cosmiques. C'est ainsi qu'il va contribuer à ce que l'*homme* se relie en conscience à ses multidimensions et à Gaïa. Cela passe bien sûr par les vecteurs primordiaux de l'information, qui sont aussi les fluxions primordiales, tout se tient : l'eau, l'air, les ondes acoustiques et les ondes électromagnétiques.

Etant donné le climat actuel et le peu de maîtrise qu'a l'*homme* de son corps, le Cocon a évidemment un rôle de protection à jouer face à ce qui est encore ressenti comme des excès de la Nature : froids ou chaleurs extrêmes, vent tempétueux, pluie, neige, grêle, etc. Mais cette protection ne doit pas être considérée sous le même angle qu'aujourd'hui. Dans l'habitat actuel, il s'agit avant tout de mettre une barrière devant des peurs : peur de la Nature perçue comme dangereuse, peur du noir, peur des autres, etc.

Changement de perspective : quand la peur s'efface, se découvre le désir d'une relation sensuelle avec tout-ce-qui-vit. Se protéger certes de ce qui provoque encore de l'inconfort, mais avec l'intention claire d'effacer le plus possible la barrière dedans-dehors. Malgré la présence d'une séparation avec l'extérieur, la vie dans le

Cocon doit rapprocher de sensations primordiales : sensation de l'ombre bienfaisante d'un sous-bois en été, du bruissement délicat des feuilles, du balancement des branches, de la caresse d'une brise, du chant des oiseaux et de l'eau, de la lumière dans une eau vive qui renvoie des reflets de cristal, de la lumière tamisée par les nuages, de l'agréable chaleur du Soleil sur la peau par une journée d'hiver, de la profondeur presque palpable d'un ciel étoilé... De là l'importance de la légèreté, tout le bâtiment étant comme une seconde peau douée d'une sensibilité extrême. Bref, l'idée est d'éprouver à l'intérieur des sensations semblables à celles que l'on éprouve à l'extérieur, en ne gardant que les meilleures.

Nous avons vu que la préparation de la métamorphose passe par un énorme travail de chacun sur ses croyances, et aussi par le couple. C'est pourquoi un Cocon est un lieu de vie réservé à un individu ou à un couple. Il convient donc à certaines activités, tandis que d'autres espaces sont préférables pour d'autres activités, notamment collectives. Le Cocon favorise ainsi :

- les rêves, la méditation, les expériences en état de conscience modifié..., bref, tout ce qui réactive la vie intérieure dans le sens multidimensionnel et transpersonnel ;
- les activités de création artistique, qui existent à cette frontière délicate entre imagination et action, et qui permettent d'approcher la synthèse magique de l'intention, de l'action et de la perception ;
- l'amour bien sûr, qui relie tous les plans, rencontre de deux âmes qui, dans la matière, se retrouvent en cœur, en corps et en esprit ;
- la conception, la gestation, et la venue au monde des enfants ;
- la culture de certaines nourritures, dans un jeu de co-évolution : germination, fermentation, etc. ;
- l'absorption de fluxions primordiales.

Cette liste n'est pas exhaustive, bien évidemment. En outre, elle ne pose pas des autorisations et des interdits. Ce ne sont que des exemples, étant entendu que c'est à chacun de définir ce qu'il convient ou non de faire en son lieu, étant entendu également que chacun doit être à même d'observer les règles du jeu qu'il a posé pour voir si elles l'aspirent vers le futur ou si elles contiennent encore des croyances limitantes qui retiennent prisonnier du passé.

On comprend que, pour bien remplir son rôle, le Cocon doit être précisément accordé à la personne qui l'habite. C'est pourquoi sa participation à la conception et à la réalisation est primordiale. L'heure n'est plus aux grandes cathédrales : c'est à chacun de bâtir la sienne. Des Compagnons viendront aider en partageant leur savoir-faire, mais il incombe à chacun de nourrir le rêve de son Cocon, et le poser dans la matière.

Je précise que nourrir l'intention du Cocon ne doit surtout pas déboucher sur l'idée d'imiter la forme d'un cocon, pas plus que toute autre forme naturelle d'ailleurs. Pour un certain nombre de raisons, une telle démarche d'imitation est vouée à l'échec. D'abord, nous ne sommes pas des chenilles aspirant à devenir papillons, nous sommes des *hommes* aspirant à devenir des *HOMMES*. Il y a convergence bien sûr sur l'idée même de métamorphose, mais la matérialisation de cette idée doit prendre des formes qui sont particulières à chaque espèce.

D'autre part, une démarche d'imitation conduit presque toujours à des incohérences physiques. Ceci parce que ce qui marche à une échelle ne marche généralement pas à une autre. Par exemple, certains insectes courent littéralement

sur l'eau, tandis que nous, nous nous y enfonçons. Pourtant l'eau et les lois qui la gouvernent sont les mêmes pour l'insecte et pour l'*homme*. C'est juste qu'il en découle des propriétés différentes selon l'échelle. Souvenons-nous que le volume d'un objet, et donc aussi sa masse, augmentent comme le cube de sa dimension. Si nous cherchons à imiter une forme telle qu'un cocon, une fleur ou un coquillage en augmentant sa taille, disons, d'un facteur de 100, sa masse, elle, va augmenter d'un facteur 1 million ! Des problèmes nouveaux et souvent insurmontables ne vont pas manquer de surgir, comme la résistance de la structure à son propre poids. Donc des formes qui ont un sens à une certaine échelle peuvent n'en avoir aucun à une autre.

Par-delà ces incohérences, se pose un problème plus grave : en voulant prendre le raccourci de l'imitation, nous n'effectuons pas le travail de prise de conscience qui doit nous conduire à devenir ce que nous sommes par un double mouvement d'intériorisation et d'extériorisation. Rêver et construire son Cocon, c'est révéler ses intentions et les projeter dans la matière, c'est déjà incarner un nouvel *homme*. Au fond, l'architecture dont il est question ici a pour véritable finalité l'architecture de l'être.

Un danger similaire guette ceux qui s'en tiennent à un niveau symbolique, voulant comme les imitateurs s'économiser la descente dans la matière. Prétendre qu'une forme en hélice symbolise l'ADN ou qu'une maison circulaire symbolise le cosmos n'a pas vraiment de sens. Ou plutôt, il ne s'agit que de placages conceptuels qui opèrent indirectement à travers le mental et pas directement à travers la matière. Une simple forme en hélice ne peut induire de réelle résonance avec l'ADN des cellules, pas plus qu'une forme circulaire ne peut mettre en contact avec Gaïa ou Râ. D'ailleurs l'ADN n'est pas toujours enroulé en hélice et le cosmos n'est pas rond ! Les symboles, tout comme les rituels, ne nous relient pas à ce-qui-est, ni à notre nature profonde, ni à l'être incarné projeté dans cette réalité physique. Ils nous en éloignent même en tant qu'ils sont des reflets de reflets, des constructions mentales collectives investies de la croyance erronée qu'ils sont proches de notre nature profonde. Ils rassurent certes, mais ce faisant nous détournent de l'expérience directe de ce-qui-est. Il n'y a pas de raccourci sur le chemin vers l'*HOMME* : nous devons descendre dans les tréfonds de la matière, car elle est un reflet immédiat et impartial de nous-mêmes.

morphogenèse

Automne 1997. Une fête d'anniversaire battait son plein. La soirée était bien avancée. La musique trop forte et le temps plutôt doux avaient poussé quelques participants à prendre l'air. Un tas de vieilles branches et de résidus de coupes complètement détrempé par des pluies récentes attendait d'être allumé. Après quelques tentatives, le feu prit. Il n'y avait pas de vent, le ciel était dégagé. Le feu transforma vite en vapeur l'eau emmagasinée. Elle s'éleva de quelques mètres, pour retomber ensuite mollement au sol. Cela dessinait un grand champignon dont le chapeau avait une douzaine de mètres de diamètre. De l'intérieur, j'apercevais les étoiles à travers le voile de vapeur, je sentais la terre sous mes pieds et la chaleur du feu. Je me suis dit que c'était ce que j'attendais d'un Cocon, me donner la sensation

d'être à la fois dedans et dehors, d'être dans mon espace et en même temps relié à la Terre et au cosmos.

Vers le soir

Abandonne-toi

à ton double destin :

Habiter le cœur du paysage

Et faire signe

aux étoiles filantes

(François Cheng, poème extrait de *double chant*, encre marine 2000)

Autres circonstances. J'étais assis sur le bord d'une grande fontaine, je ne me souviens plus où. L'eau retombait en un voile continu, dessinant une grande coupole. Autre aperçu d'un Cocon, fait cette fois-ci d'un rideau d'eau transparent séparant à peine un dedans d'un dehors.

Ces deux formes sont issues dynamiquement de mouvements fluides : la première est faite de vapeur d'eau mise en mouvement par la chaleur d'un feu ; la seconde est de l'eau liquide projetée en l'air. Nous sentons bien que de telles formes sont plus proches de celles qu'élaborent les êtres vivants que des formes issues du Minéral ou conçues par *l'homme*. C'est que, derrière, il y a des principes organisateurs très différents.

Dans le règne Minéral, de puissantes forces agissent au niveau des constituants élémentaires de la matière. Toutefois, hormis par exemple dans les cristaux, ou bien, à l'autre bout de l'échelle, dans les objets stellaires et galactiques, leurs effets ne sont guère apparents. La matière inorganique s'organise à notre échelle en tas, en agrégats, en amoncellements, où nulle intention ne transparaît.

En comparaison, les formes conçues par *l'homme* paraissent éminemment ordonnées. Trop même, au point que leur nature d'artefacts saute immédiatement aux yeux. C'est que leur élaboration obéit implicitement ou explicitement à des règles qui, dans la plupart des cas, se ramènent à de la géométrie euclidienne plane. D'où l'omniprésence du rectangle, qui devient parallépipède rectangle par élévation dans la dimension verticale. Pour vous en convaincre, jetez un coup d'œil sur les objets qui vous entourent et la pièce dans laquelle vous vous trouvez. De telles formes ne se rencontrent pratiquement pas dans le monde vivant, pas plus d'ailleurs que des vrais cercles ni des triangles.

La forme des êtres vivants ne s'explique ni par des combinaisons de figures géométriques simples, ni par le jeu de forces physiques aveugles, et elle n'est pas non plus déterminée par la fonction. Il suffit de constater l'incroyable richesse des formes vivantes pour se dire que quasiment tout est possible. Même si ses réalisations obéissent bien évidemment aux lois physiques, l'imagination de Gaïa ne se laisse pas contraindre par le monde physique. C'est ainsi que l'orchidée, un Végétal, peut ressembler à une guêpe, un insecte ; c'est ainsi que le rêve de voler s'incarne dans des êtres aussi différents que les oiseaux, les insectes, certains mammifères, certains poissons, y compris même les graines de certaines plantes ; c'est ainsi qu'un chêne transformé en bonsaï de 30 cm est homologué à son grand frère de 30 mètres de haut...

L'autre caractéristique des organismes vivants est qu'ils se construisent par ontogenèse, par une poussée de dedans qui leur fait absorber énergie et matière pour croître de l'intérieur conformément à leur plan. C'est ainsi qu'ils orientent leur croissance pour aboutir à la forme finale désirée.

Il faut encore préciser que les êtres vivants ne se contentent pas de produire une forme ; ils sont aussi capables de mémoriser tout le processus pour le reproduire, d'abord dans leur propre corps vu que celui-ci est continuellement en train de se reconstruire, et aussi dans le corps de leurs descendants. En d'autres termes, la morphogenèse ne consiste pas seulement en un processus conduisant telle ou telle caractéristique à se matérialiser : il y a aussi mémorisation et capacité de reproduction de ce processus.

Bref, il ne fait aucun doute que les processus de morphogenèse chez les êtres vivants sont très différents de ceux à l'œuvre dans le règne Minéral ou dans les créations humaines. L'essentiel pour moi tient en ces points :

- une forme vivante n'est pas un simple bout d'espace modelé par des forces extérieures,
- elle se construit de l'intérieur,
- pour incarner une intention, car elle a un sens pour l'être qui la conçoit et les êtres qui la perçoivent ;
- cette incarnation débute dans des fluides, dont l'extrême sensibilité permet à l'intention de modeler des surfaces de démarcation, qui ensuite prennent consistance par des dépôts de matières ;
- le processus de morphogenèse est mémorisé au point de pouvoir être reproduit, d'abord dans son propre corps pour le régénérer, et ensuite être transmis à sa descendance.

La biotecture consiste à se rapprocher le plus possible de ces règles de construction pour concevoir des habitats d'un nouveau genre. Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, l'idée est de réaliser des formes qui enclosent une surface de quelques dizaines de mètres carrés, qui protègent des excès climatiques, tout en étant extrêmement sensibles pour que, grâce aux vecteurs primordiaux de l'information, *l'homme* se relie à l'univers. Remarquons que de telles formes n'existent pas pour le moment sur Terre. C'est donc à nous de les créer, en mettant en œuvre les processus par lesquels la Nature elle-même crée. Cela revient à se demander : si Gaïa voulait matérialiser cette intention, comment s'y prendrait-elle ? Cette manière de poser le problème est d'autant plus pertinente que j'imagine qu'un jour, c'est elle qui fabriquera nos maisons, qui seront des arbres que nous planterons !

ontogenèse

Quand un être vivant déclenche intérieurement la poussée qui va conduire à sa matérialisation sur Terre, il est automatiquement à un point de convergence de toutes les forces cosmiques. Une plante qui germe à l'arrivée du printemps n'a pas à regarder le calendrier ni à faire une cérémonie pour célébrer l'équinoxe. Parce que tout-ce-qui-est est ce qu'il est, parce que la plante est ce qu'elle est, parce que tout est relié, elle germe, un point c'est tout. Elle prend sa place parmi le Minéral et le Végétal, sinon elle ne germe pas, ou disparaît très vite dans l'estomac de quelque animal ! Nous ne sommes pas dans la causalité, où l'après d'une chose résulte de son avant ; nous sommes dans une synchronie totale où l'ici et maintenant résulte de tout-ce-qui-est.

Tant que le Cocon est une construction de l'*homme* et pas un arbre, c'est à lui d'être en quelque sorte le facteur déclenchant de la germination, c'est donc à lui d'être l'intermédiaire entre les forces cosmiques et la forme. Trois séries de paramètres sont à prendre en compte : les paramètres locaux, les paramètres fixes de la Terre, et les paramètres extra-terrestres.

Les paramètres locaux concernent la circulation de l'eau, la Nature du sol et du sous-sol (les *veines du dragon* comme disent les chinois), la circulation de l'air, l'ensoleillement, plus toutes les espèces animales et végétales qui vivent là. Le Cocon doit faire corps avec l'environnement, comme s'il naît de la Terre ; il ne doit pas sembler juste posé là, venu d'on ne sait où. Bien que construit par l'*homme*, il appartient en essence au corps physique de Gaïa.

Ceci est très important car des relations profondes et subtiles vont s'établir entre tous les habitants du lieu. D'abord, les caractéristiques du lieu créent un microclimat favorable au Cocon (il est d'ailleurs choisi pour cela). En outre, à travers l'eau, la lumière, et toutes les vibrations subtiles de l'air, d'intenses échanges d'informations s'établissent entre le dedans et le dehors. C'est ainsi qu'en retour, la forme et les êtres qui l'animent agissent sur le lieu, en un jeu de miroir chargé de sens.

J'en profite pour signaler qu'il n'y a pas de 'bon' ni de 'mauvais' lieu en soi. Selon l'endroit, le moment, et bien sûr la personne, se créent des synergies ou des antagonismes qui peuvent être vécus comme plaisants ou déplaisants, qui provoquent des remontées douloureuses du passé ou facilitent l'actualisation des intentions, qui sont favorables au retour sur soi ou au contraire à l'activité... Le problème n'est pas de rechercher les uns et de fuir les autres, mais de faire en sorte que tout soit accordé à ce que l'on a à vivre à ce moment précis. Une implantation dans un certain lieu, de même que l'association avec certaines personnes, peut être éminemment favorable, puis conduire à une stagnation, signe que l'expérience, sous cette forme, est achevée et qu'il est temps de passer à autre chose...

D'où l'importance aussi de la mobilité. On ne construit pas pour 100 ans ou pour 1000 ans ; on construit pour vivre une expérience, et, quand elle est achevée, le bâtiment doit s'effacer sans laisser de cicatrices. Les traces les plus importantes sont invisibles et indélébiles, et concernent notamment la qualité des relations établies avec les êtres vivants.

Deuxième série de paramètres à prendre en compte pour le positionnement et l'orientation de la structure, les données physiques du globe terrestre en ce point précis, qui peuvent être considérés comme fixes par rapport à la durée de vie d'un Cocon. Il s'agit principalement :

1. de l'axe selon lequel la masse terrestre exerce sa force d'attraction gravitationnelle, qui détermine la verticale du lieu, et par voie de conséquence le plan horizontal qui lui est perpendiculaire ;
2. de l'axe de rotation de la Terre, d'où découle le nord géographique, et qui renferme aussi l'information sur la latitude du lieu ;
3. du magnétisme, défini par la déclinaison, qui est l'écart entre le nord magnétique et le nord géographique dans le plan horizontal, et par l'inclinaison, qui est l'angle par rapport à la verticale. ¹

¹ On confond souvent le nord magnétique, qu'indique la boussole, avec le nord géographique, qui correspond à l'axe de rotation de la Terre. Les deux sont de natures très différentes et peuvent s'écarter notablement. Ainsi à Paris vers l'an 1000, le nord magnétique s'écartait du nord géographique de 26° vers l'est ; et vers 1800, il était à 20° vers l'ouest !

Enfin, il y a les paramètres extra-terrestres, tous variables, à cause notamment de la rotation de la Terre qui ne permet de les fixer en hauteur et azimut qu'à une date et une heure précises. Les principaux susceptibles de jouer un rôle sont, par ordre d'importance décroissante :

1. les mouvements du Soleil (alternance jour-nuit et cycle annuel des saisons) ;
2. les mouvements de la Lune (avec en particulier ces moments très forts que sont la Pleine Lune et la Nouvelle Lune) ;
3. les mouvements des planètes ;
4. la direction du centre de la galaxie (dans la constellation du Sagittaire) ;
5. la direction vers laquelle se dirige le système solaire dans son voyage autour de la galaxie (étoile Véga).

Comment prendre en compte tous ces paramètres ? Traditionnellement, les bâtisseurs procédaient à une dédicace, c'est-à-dire qu'ils calaient certains paramètres du bâtiment sur les paramètres variables tels qu'ils se présentent à un moment donné, choisi pour des raisons plus ou moins obscures : équinoxes, solstices, jour anniversaire de tel ou tel saint, etc. Le problème est que cela fige l'antenne qu'est la forme, ne la rendant pleinement opérationnelle qu'à de rares moments dans l'année.

Or c'est tout le contraire que l'on recherche dans un Cocon, de même qu'un arbre ne cesse pas d'être vivant et réceptif aux influences cosmiques une fois passé le jour de sa germination. En permanence, il est sensible au jour et à la nuit, aux saisons, à la Lune, etc. Et c'est pour cela qu'il n'a pas besoin de montre ni de calendrier pour savoir quand fleurir ou quand laisser tomber ses feuilles.

Pour être juste, il faut distinguer : ce que j'appelle l'ontogenèse primordiale du Cocon, qui correspond en quelque sorte à la germination, ou à l'embryogenèse, et l'ontogenèse de régénération, qui consiste à entretenir la forme, de même que les êtres vivants se reconstruisent en permanence. Deux processus différents, et donc deux manières de les prendre en compte.

Dans l'ontogenèse primordiale, c'est l'*homme* qui doit être le récepteur des influences cosmiques. C'est dans l'acte même de construction qu'il capte ces forces et les projette dans la matière pour modeler l'expression de la forme et la rendre unique, précisément accordée à son intention. Ceci permet de mieux comprendre pourquoi la participation active de chacun à la construction de son Cocon est capitale, même si cela n'exclut pas d'être aidé.

En outre, lors de cet acte de genèse primordiale, beaucoup de désirs, d'attentes, et d'émotions sont projetés sur les êtres vivants alentours. Il est donc cruciale que l'intention soit claire et qu'un travail de collaboration et d'acceptation par le lieu ait été effectué au préalable.

Enfin, remarquons que des graines identiques ne germent pas de la même façon selon le moment où on les plante. Par conséquent, le moment où est activé le processus de construction du Cocon n'est pas anodin et doit être choisi avec soin.

Dans la phase ultérieure de la vie du Cocon que j'appelle l'ontogenèse de régénération, le seul moyen d'avoir une 'antenne' en état de capter et d'émettre en permanence est de faire en sorte que la structure possède une dynamique et qu'elle ne soit pas entièrement statique. Au stade actuel, le Cocon n'est pas encore un être vivant qui renouvelle continuellement ses cellules. Pour parvenir malgré cette fixité à

donner une dynamique à l'ensemble, mon idée est de faire circuler les fluxions primordiales. L'eau est bien sûr l'élément le plus important. Parce qu'elle est l'élément de vie par excellence, celle que l'*homme* a à révéler dans son corps par son passage à travers le Cocon, parce qu'elle participe activement à la genèse des formes des êtres vivants, parce qu'elle est aussi d'une sensibilité extrême, la faire circuler dans le Cocon va contribuer à le rendre actif en permanence. Réceptacle des influences cosmiques, l'eau du Cocon créera des résonances entre nos eaux intérieures, celles de notre corps, et les eaux extérieures, celles de la Terre et celles de tous les êtres vivants. Cela fera ainsi de lui un intermédiaire privilégié de la conscience avec Gaïa, et nous aidera à nous reconnecter avec notre dimension aquatique. C'est bien ce que l'on attendait du Cocon, être un catalyseur de la métamorphose de l'*homme* en *HOMME*.

Je tiens à rappeler que cela ne marchera qu'à condition d'être prêt. Sinon ce sont les peurs et autres problèmes non résolus qui seront amplifiés. Le Cocon n'est pas une baguette magique qui transforme des crapauds en princes charmants et des méchantes sorcières en gentilles princesses ! Il ne fait qu'amplifier ce que nous sommes, et catalyser les transformations que nous avons déjà impulsées au fond de notre être.

l'incarnation de la forme

Considérez une forme sphérique d'une dizaine de centimètres. Vous pouvez la réaliser avec de l'eau et du savon, et vous amuser à la maintenir en l'air en soufflant dessus jusqu'à ce qu'elle éclate ; vous pouvez la réaliser en caoutchouc, pour faire une balle qui rebondit, ou encore choisir de la faire en acier, pour jouer à la pétanque...

Cet exemple montre qu'une forme est une chose, et que la manière de la réaliser en est une autre. Cela vaut aussi pour l'architecture. Sauf cas particuliers où des contraintes extrêmes imposent l'emploi de matériaux très résistants (je pense par exemple à des ponts), une forme donnée peut être réalisée de bien des façons différentes : en bois, en terre, en paille, en pierre, en béton, en acier, voire être constituée d'une simple membrane tenue par des mâts ou par la pression de l'air. L'important est que la manière et la matière dans laquelle la forme s'incarne soient cohérentes avec l'intention.

Dans le cas du Cocon, l'exigence de sensibilité, d'où découle l'exigence de légèreté, impose l'emploi de membranes souples. Il y en a de toutes sortes. Les matériaux traditionnellement employés pour les tentes sont certes écologiques, mais ils présentent l'inconvénient d'être relativement peu résistants et de réclamer beaucoup de travail : coton, chanvre, lin, laine, soie, cuir, feutre, etc. Les matériaux modernes sont beaucoup plus performants, mais chers, compliqués à fabriquer, et pas très écologiques : mylar, kevlar, et autres films et fibres utilisés pour les voiles des bateaux de course ; tissu de verre enduit de PVC ou de Téflon utilisé dans les structures tendues ; ETFE ; etc. Et puis il y a les matériaux du futur à inventer, qui combinent résistance, facilité de fabrication, et coopération avec la Nature. J'imagine très bien des micro-organismes fabriquant membranes, câbles, et tuyaux à partir de résidus végétaux. Cela me semble même une étape intermédiaire importante avant de passer à la co-création avec Gaïa de l'arbre-cocon proprement dit.

Les corps des êtres vivants, parce qu'ils sont issus d'une matière fluide, l'eau, présentent une particularité du point de vue mécanique : les éléments qui travaillent en compression sont clairement distincts des éléments qui travaillent en traction. Par exemple, dans une cellule, la membrane subit uniquement des efforts de traction, et le liquide interne des efforts de compression. La tension de la membrane crée une pression à l'intérieur qui donne à la cellule sa solidité, de même qu'un ballon bien gonflé devient dur, tout en restant léger. Autre exemple : chez un vertébré, la combinaison de la traction des tendons sur des os qui travaillent en compression assure la tenue du corps. C'est ainsi qu'il est possible d'associer des qualités de résistance, de souplesse, et de légèreté.

Cette distinction se retrouve dans la biotecture puisqu'elle est une application à l'architecture de la morphogenèse des êtres vivants. En comparaison, une architecture classique faite de pierres empilées n'est constituée que d'éléments travaillant en compression. D'où sa lourdeur. Dans la biotecture, c'est la membrane, incomparablement plus légère que n'importe quel élément rigide, qui travaille en traction, tandis que les éléments travaillant en compression sont soit des mâts, soit des nervures, soit, summum de la légèreté, de l'air sous pression.

Ceci conduit à trois grands procédés constructifs :

Dans le premier, les éléments de structure, qui assurent la tenue de l'édifice, sont distincts de la forme qu'ils soutiennent. Par exemple le squelette des vertébrés soutient la chair qui, elle, délimite la forme. La différence de forme est évidente entre un squelette nu et un squelette revêtu de chair. Ce procédé constructif se retrouve en architecture dans les structures tendues¹ ainsi que certains modèles de tentes où les mâts de soutien sont dissociés de la forme. L'exemple le plus simple est la tente avec mât central. Enlevez la membrane : reste un mât planté qui ne donne aucune idée de la forme de l'édifice !

Deuxième procédé constructif : les éléments de structure appartiennent cette fois à la forme et contribuent à la délimiter. Dans le monde vivant, citons les exosquelettes des crustacés ou des insectes, ainsi que les plantes, dans la mesure où les nervures qui donnent aux feuilles leur tenue font partie intégrante de la feuille. En architecture, citons les dômes géodésiques, et certaines tentes comme le tipi. Enlevez la membrane, reste l'ossature de l'édifice qui le délimite parfaitement.

Enfin, il y a les architectures sans structures apparentes, où chaque élément est tout autant éléments de structure et élément de forme. On trouve cela chez les invertébrés comme les méduses, et, en architecture, dans les bâtiments gonflables.

Depuis les travaux précurseurs de l'allemand Frei Otto, d'innombrables réalisations, souvent de prestige, ont vu le jour, qui recourent à des membranes selon ces divers procédés : aérogares, salles de spectacles, salles de sport, entrepôts, etc. Je voudrais surtout que l'on retienne que lorsqu'il est question aujourd'hui d'architecture à membranes, il faut cesser de penser 'tente', avec tout ce que cela évoque habituellement, comme le camping ou l'exotisme (tentes des nomades). On construit des structures gonflables pour protéger des piscines privées, des stations radars sous le rude climat polaire, des énormes stades... ; on construit des structures tendues aussi petites que des abris de jardin ou couvrant des gares

¹ Il existe une importante différence entre 'tentes traditionnelles' et 'structures tendues'. Dans les tentes telles qu'on les conçoit habituellement, la membrane est attachée à une ossature qui existe par elle-même, comme un squelette : cf. un tipi et les classiques tentes de camping. Tandis que dans une structure tendue, la tenue de la structure est indissociable de la mise en tension de la membrane : cf. les 'tentes' modernes de randonnée, dites 'igloo', constituées d'arceaux de fibre de verre qui mettent en tension la membrane et qui sont eux-mêmes mis en tension par la membrane.

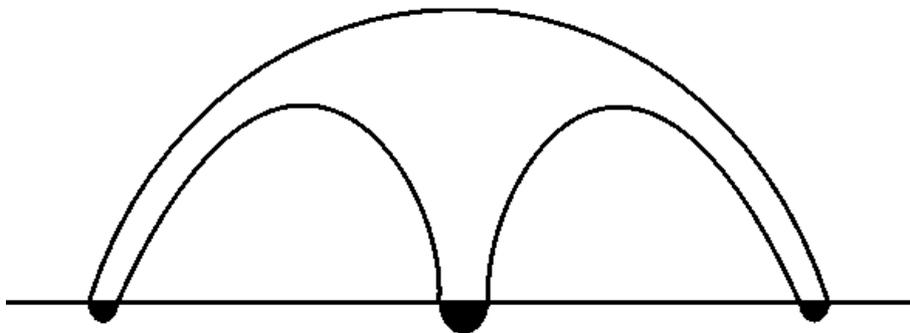
ou des aérogares entières... Certes, tout ceci est très éloigné de l'esprit du Cocon. Mais cela a le mérite de montrer que des procédés architecturaux radicalement différents de ceux employés jusqu'ici peuvent être conçus et mis en œuvre, lesquels nous rapprochent tout de même de la biotecture par leur légèreté.

Remarquons encore que toutes ces innovations participent à ce grand mouvement de dépassement de nos croyances limitantes. En architecture comme ailleurs, il apparaît qu'il n'y a d'autre limite que notre imagination. Si nous sommes suffisamment clairs dans nos intentions, alors elles trouveront toujours le moyen de prendre corps dans la matière, en respectant les lois physiques du moment bien sûr, mais sans être limitées par elles.

Laissons maintenant la théorie, et essayons d'appliquer les principes de la biotecture. Je vais présenter deux exemples inspirés des expériences relatées plus haut : le premier prolonge l'idée du champignon de vapeur créé par un feu de branches humides, et le second l'idée du voile d'eau projeté par une fontaine.

premier exemple

Dans ce Cocon, l'eau est omniprésente, tant à l'état liquide qu'à l'état de vapeur. La réalisation la plus cohérente est une structure gonflable : deux membranes transparentes mises en tension par une pression intérieure. En voici une représentation, en coupe verticale selon un diamètre :



Remarques :

- la forme n'est pas nécessairement une figure de révolution : en fonction des différents paramètres du lieu, l'axe central peut dévier de la verticale, et l'emprise au sol peut ne pas être circulaire ;
- 6 à 12 mètres de diamètre me semblent des dimensions raisonnables, ce qui fait une surface de 28 à 110 m² ;
- les deux membranes sont reliées entre elles, pour que la surpression puisse être appliquée dans l'espace qui les sépare, et pas dans le volume d'habitation.

L'eau est présente sous forme de vapeur entre les deux membranes, et sous forme liquide dans un bassin central et sur tout le pourtour. Elle remplit plusieurs fonctions :

- par son poids, elle maintient la structure au sol, empêchant qu'elle soit emportée par le vent ;

- par ses capacités thermiques, elle régule le climat à l'intérieur du Cocon et dans son environnement proche ;
- à travers la membrane souple et transparente, elle capte les vibrations électromagnétiques (du Soleil, des planètes, des étoiles...) ainsi que les vibrations acoustiques ;
- elle capte aussi des informations plus subtiles qui sont de l'ordre de la pensée ;
- le passage de l'état liquide dans le bassin central, à l'état de vapeur dans l'espace intermembranaire, à l'état à nouveau liquide dans le bassin circulaire extérieur, reproduit continuellement le processus de genèse de la forme.

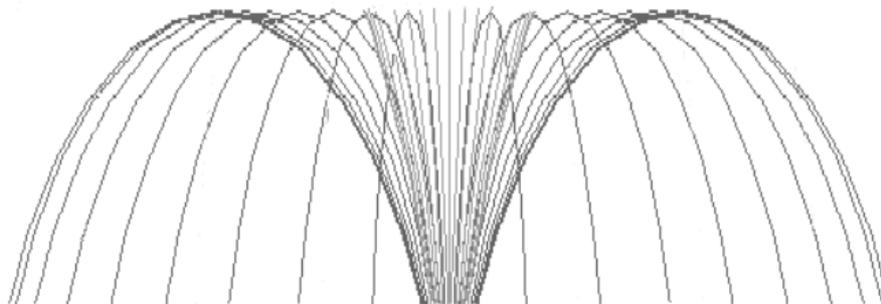
Différents dispositifs peuvent être ajoutés pour réguler le fonctionnement du Cocon :

- système de brumisation d'eau, pour d'une part absorber la chaleur excessive en été, et d'autre part interposer un voile de brume en cas de trop forte luminosité ;
- système faisant vibrer la membrane (ébranlements impulsions ou continus, dans la bande audible ou non...) qui remplit une fonction à la fois physique, faire glisser l'eau ou la neige accrochées à la membrane, et une fonction plus subtile de mise en résonance ;
- système produisant de la mousse, venant remplir l'espace intermembranaire afin de jouer le rôle d'isolant, thermique, lumineux, et/ou sonore.

Remarquons qu'il n'y a rien dans cette structure que la Nature ne fasse déjà. Au fond, il ne s'agit que d'une membrane sous pression, associée à des dispositifs de circulation d'eau ! Tout ceci est la base même des êtres vivants. Ce Cocon pourrait donc relativement facilement faire l'objet d'une co-création avec Gaïa... quand l'un et l'autre seront prêts...

deuxième exemple

Il s'agit cette fois d'une surface engendrée par un jaillissement d'eau liquide qui retombe au sol :



Même si le volume intérieur délimité par cette forme est semblable à celui que délimite la précédente, les deux sont en fait très différentes dans leur essence. D'un point de vue purement topologique, la première est équivalente à une sphère, tandis que celle-ci est équivalente à un disque. D'autre part, dans son ontogenèse, la

première est la résultante de tourbillons dans un fluide gazeux, tandis que la seconde est issue d'un jaillissement liquide, ce qui lui confère une toute autre dynamique.

C'est pourquoi sa réalisation est cohérente avec une membrane tendue sur des nervures. On peut imaginer par exemple de faire pousser directement des bambous sur le cercle intérieur (et pas sur le cercle extérieur, ce serait incohérent avec la dynamique de cette forme, qui est de jaillir du centre et de retomber vers l'extérieur) ; on les courberait à mesure qu'ils pousseraient ; lorsqu'ils auraient atteint la bonne longueur, on les retaillerait et on arrêterait leur croissance ; enfin, on recouvrirait l'ensemble d'une membrane, qui par sa tension, stabiliserait la forme.

Parce que la forme de ce Cocon naît d'un jaillissement d'eau liquide depuis le centre, il est logique qu'elle soit présente dans un bassin au milieu de la structure. Mais elle ne doit pas rester statique. C'est pourquoi il est important de la faire circuler dans des tuyaux tout autour de la membrane, comme un réseau de circulation de sève dans une plante. Cela permet de réactiver en permanence le processus de morphogenèse. De plus, cette mise en mouvement confère à l'eau une sensibilité grâce à quoi elle s'imprègne de toutes sortes d'influences subtiles, lui permettant de jouer le rôle d'intermédiaire entre nos eaux intérieures et les eaux extérieures.

Outre qu'elle a plus de qualités dynamiques, le principal intérêt de cette forme par rapport à la précédente réside dans la partie centrale qui constitue un espace privilégié dans la mesure où il appartient à la fois au dedans et au dehors. C'est un endroit qui me semble idéal pour dormir par beau temps, directement sous la voûte étoilée, sur le bassin central transformé en matelas d'eau qui tout au long de la journée aura accumulé la chaleur du Soleil...

Comme dans la précédente, il n'y a rien dans cette structure que la Nature ne fasse déjà : nervures, membrane, tuyaux... Une co-création avec Gaïa est là aussi envisageable. J'imagine même une étape intermédiaire avant un véritable arbre-cocon sous forme d'une colonie d'êtres simples, par exemple une membrane faite de bactéries ou d'algues unicellulaires collées les unes aux autres...

Une dernière remarque : il est évident que l'on ne va pas vivre dans un Cocon comme on vit dans une maison aujourd'hui. Le buffet de grand-mère ou le lit de noce de papa-maman n'y auront pas vraiment leur place ! En revanche, j'imagine très bien de faire pousser des plantes à même le sol, de laisser courir de l'eau, avec, pourquoi pas, des poissons dedans, voire des cultures d'algues comestibles comme la spiruline, j'imagine des rochers émergeant en plein milieu, bref, je conçois l'intérieur du Cocon comme faisant partie intégrante de la Nature.

espaces collectifs

Le Rêve n'a de sens qu'à condition d'être partagé. Si le Cocon est le lieu privilégié pour s'accomplir en tant qu'individu ou en couple, d'autres espaces sont à prévoir pour que se déploie une vie collective. Là se prennent des décisions de portée planétaire, l'on joue avec tous les habitants du lieu, l'on fait la fête, on bricole, on échange, on apprend, on tombe amoureux... Certaines de ces activités peuvent se

dérouler au sein même de la Nature : sous les arbres, dans une clairière, un cirque, un lac... D'autres, pour des raisons d'accessibilité et de confort (face au vent, à la neige, à la pluie, etc.), nécessitent des espaces protégés construits par l'homme.

Ce qui est demandé à ces bâtiments collectifs est assez différent de ce qui est demandé à un Cocon :

- accessibilité : cela signifie d'abord une situation à un point de convergence des chemins naturels de passage, tandis que les Cocons sont plus isolés au milieu de la Nature ; cela signifie aussi ouverture et accueil, le contraire de la forteresse ou du cloître ;
- étendue : il ne s'agit plus de couvrir quelques dizaines de mètres carrés mais des centaines voire un millier de mètres carrés ou plus ; le bâtiment doit permettre des grandes rencontres par tous les temps, sans toutefois donner l'impression de gigantisme ou de vacuité (le contraire du hall de gare), et tout en ménageant de nombreux espaces plus intimes (sachant qu'il doit pouvoir servir d'habitat temporaire pour les visiteurs de passage ainsi que pour les personnes engagées dans la construction de leur Cocon) ;
- modularité : parce que rien n'est jamais figé, le lieu doit pouvoir croître et se modifier organiquement, de la même manière qu'une forêt évolue lorsque les conditions changent ;
- adaptabilité : on ne vit pas de la même façon lorsqu'il fait chaud, lorsqu'il fait froid, ou lorsqu'il pleut ; le bâtiment doit facilement s'adapter à ces différentes circonstances ;
- intégration dans la Nature : un tel bâtiment doit être facile à construire avec des matériaux locaux, facile à démonter aussi sans que cela laisse des traces disgracieuses ; comme le Cocon, il doit faire partie du corps de la Terre et être sensible.

Une réponse satisfaisante à ce 'cahier des charges' s'inspire des structures tendues de Frei Otto, comme cette volière qu'il a construite à Munich :



Certes, cet exemple est gigantesque et lourd : plusieurs milliers de mètres carrés de surface couverts, des ancrages en béton, des mâts et des câbles en acier... Mais l'idée est intéressante et facile à transposer à échelle plus modeste, ce qui réduit les contraintes physiques et permet l'emploi de matériaux naturels : mâts en bambous ou taillés dans des troncs, lianes ou cordes en guise de câbles, etc.

Le principe des structures tendues permet assez facilement de modifier le bâtiment au gré des besoins sans nuire à la cohérence de l'ensemble : on ouvre ou on ferme des pans de la membrane, on ajoute ou on enlève des mâts...

Remarquons qu'il ne faut surtout pas accrocher les câbles et la membrane à des arbres, au risque que tout soit arraché au premier coup de vent ! Mais cela ne veut pas dire que les arbres se trouvant sur l'emplacement choisi doivent être coupés. Bien au contraire, avec un tel procédé constructif, il est facile de leur ménager l'espace dont ils ont besoin, formant comme des cours intérieures. Ainsi les arbres poussent au milieu même de la structure, en une relation qui devient au fil des ans quasi symbiotique.

Plus généralement, l'intégration avec le Végétal doit être poussée au maximum :

- en préservant la végétation existante ;
- en faisant pousser des plantes à l'abri de la structure, à même le sol, en particulier des espèces trop sensibles pour résister aux conditions climatiques locales : arbres fruitiers exotiques, plantes médicinales et aromatiques, fleurs, légumes, etc. ;
- en faisant aussi pousser des plantes grimpantes sur la structure elle-même, sur le treillis de câbles à laquelle s'accroche la membrane.

De même, il est très facile d'intégrer d'autres éléments importants déjà présents sur le lieu, comme des petits monticules, des rochers, des mares, des ruisseaux, etc., voire d'ajouter des cascades, de dresser des pierres, etc. Ainsi l'on passe sans heurt du dehors au dedans et du dedans au dehors, de la Nature à l'*homme* et de l'*homme* à la Nature.

Je ne rentrerai pas plus avant dans les détails techniques concernant la conception et la réalisation de telles structures tendues. Il faut juste savoir : d'une part que la technique est parfaitement au point, d'autre part que cela n'a plus rien à voir avec les procédés de construction traditionnels. Plus de 'plans' tracés sur un 'plan' à deux dimensions mais une conception directement tridimensionnelle ; plus de maçonnerie mais du tissage, du tressage, et de la couture ! C'est une toute autre logique architecturale qui demande un nouvel apprentissage.

L'important au final est la qualité des relations qu'un tel bâtiment sera à même de susciter. Les enfants pourront s'amuser, courir, grimper aux murs, faire entrer des animaux sans que les adultes aient à crier : « Attention au parquet, attention aux rideaux ! », parce qu'il n'y aura pas de parquet, pas de rideaux, rien d'autre que la Nature s'offrant généreusement comme espace de jeu protégé.

Baignés de l'énergie bienfaisante des arbres, du chant des oiseaux et de l'eau qui serpente, les gens seront naturellement portés à s'écouter. Hommes et femmes, plantes et animaux, se redécouvriront... pour le meilleur...

Complément pour la seconde édition : toutes ces idées sont approfondies dans trois nouveaux livres consultables sur mon site www.co-creation.net

Principes des structures légères

Genèse et sens des formes architecturales

Construire et habiter des cabanes-cocons entre arbres et nuages

Chapitre 14

interlude : une fête de la saint Jean

Comme je l'ai raconté au chapitre 6, les deux années passées à Paris m'ont causé bien des désagréments. C'est pourquoi j'ai décidé un jour de quitter mon emploi pour reprendre mes travaux de recherches et leur transmission par l'écriture. Dans la foulée, j'ai vendu mon appartement parisien, et, au début de l'an 2000, je suis retourné vivre à la campagne, précisément à Neuville-aux-Bois, dans la grande maison appelée le *Cas Rouge* que partagent mes amis. C'est pas que j'étais très enthousiaste à l'idée de retrouver les vastes plâtitudes beauceronnes ! Je visais plus au sud, du côté de ma vallée du Rhône natale, et je le vise toujours d'ailleurs. Une des raisons qui m'a poussé vers Neuville était la présence de Marie-Ange. Elle aussi avait décidé au début de l'an 2000 de rejoindre la bande. Elle venait d'achever le nettoyage d'un passé très lourd, et aspirait à vivre autrement. Nous nous entendions très bien, ce qui a énormément contribué à créer des conditions favorables à l'avancement de mes travaux.

Le mois de juin approchait. Depuis longtemps, Martine prend prétexte du solstice d'été, la traditionnelle saint Jean, pour organiser une grande fête qui rassemble ses amis et amis d'amis. Cela fait du monde, parfois près de cent, parmi lesquels certains n'hésitent pas à parcourir 500km ou plus pour participer à l'événement ! La première du genre à laquelle j'avais goûté s'était déroulée dans la maison de campagne du Perche qu'elle et quelques amis proches avaient achetée ensemble et retapée. En guise de rituel, nous nous étions contentés de sauter par-dessus le petit feu où venaient de griller côtes de porc et merguez. J'avoue que j'avais trouvé plutôt agréable de sentir les flammes me lécher les fesses et j'avais très envie de recommencer !

Les choses ont pris plus d'ampleur à notre arrivée à Neuville, d'abord parce qu'il y avait plus de place, et surtout grâce à Antoine que nous avons connu peu de temps après. Initié à l'Art du Trait des bâtisseurs de cathédrales, doué d'une grande sensibilité avec la Terre et les êtres vivants, ils nous a fait pénétrer dans un univers totalement inconnu de nous.

Pas facile pour moi au début de rentrer dedans ! D'autant que notre première rencontre m'a tout de suite plongé dans un abîme de perplexité. C'était au cours d'une conférence que Martine et moi donnions autour du livre *nos pensées créent le monde* qui venait juste de sortir. Antoine était apparu, invité par une amie de Martine : il avait posé sa main sur la couverture de notre livre, et cela lui avait suffi pour conclure que son contenu était très fort et qu'il était entièrement d'accord ! Je l'ai vu plusieurs fois émettre comme ça des avis avec beaucoup d'aplomb, et j'ai pu vérifier dans un certain nombre de cas la justesse de ses intuitions. Comme disait une personne de rencontre un peu médium : « Vous ne pouvez pas vous comprendre mais vous pouvez faire des choses ensemble ! » C'est vrai que nos vies ont suivi des itinéraires très différents et que nos langages sont très éloignés. Mais nous avons l'un et l'autre vécu quelques expériences qui nous conduisent tout de même à partager la même vision métaphysique, bien que nous l'exprimions différemment. Et puis, nous avons découvert que nous nous entendons très bien

lorsque nous travaillons ensemble dans la matière. Sans avoir à beaucoup parler, sans jamais nous disputer, avec toujours beaucoup de calme et d'harmonie, nous avançons. En additionnant tout le temps passé sur divers chantiers, c'est au moins six mois de cheminement commun dans la matière qui ont indéniablement contribué à nous construire. Et parmi ces chantiers, il y a eu quatre feux de la saint Jean quatre années de suite.

En juin 2000, je me sentais suffisamment préparé pour prendre en charge à mon tour l'organisation du feu. Marie-Ange était d'accord pour m'aider.

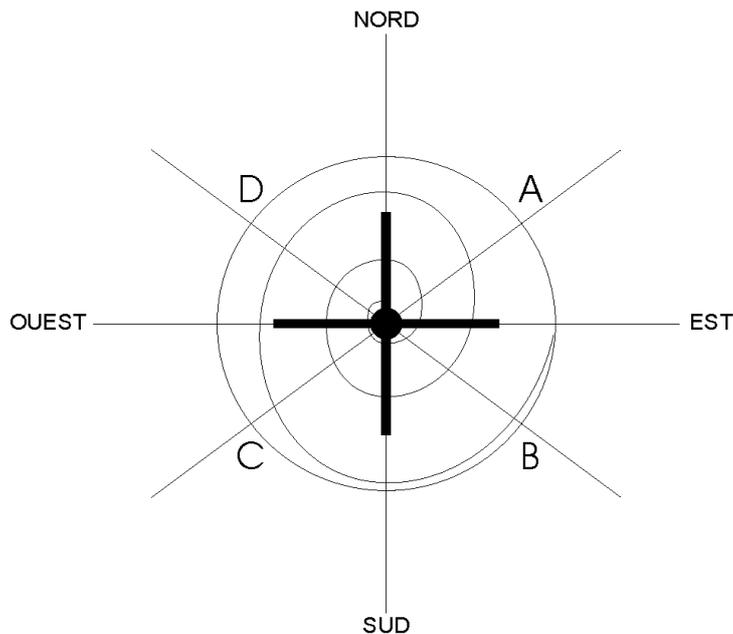
Je prenais cela comme un défi personnel. J'avais besoin de reprendre confiance en moi après les déboires de l'année précédente. Je voulais savoir où j'en étais dans ma capacité à travailler avec la matière, avec la Nature, avec les autres et pour les autres. Et comme j'étais à ce moment-là en plein dans le travail de recherche préparatoire à ce livre, je voulais aussi tester quelques-unes de mes idées : la simplicité, la légèreté, la co-création avec un lieu, le jeu de miroir avec la réalité physique...

J'ai eu assez vite la vision de l'œuvre que je voulais réaliser. Ce n'était pas le traditionnel mât avec du bois empilé en cône au pied. Je voyais une spirale, ou une hélice, qui partait du sol et montait en s'élargissant pour finir tout en haut sur un grand cercle. Et puis, je voulais travailler en cohérence avec le lieu et l'époque. Je voulais aussi opérer dans une totale authenticité, c'est-à-dire faire en sorte que rien ne soit caché, que tout ce qui allait donner sa magie au feu soit visible.

Mon premier travail en tant que concepteur a consisté à orienter les quatre *portes* du feu. Ce sont les ouvertures à la base du cône de bois par où le feu est allumé. J'aime confier cette tâche d'allumer le feu à des enfants, si possible à des couples, même s'il est souvent difficile de les former, parce qu'à cet âge-là, les garçons ne veulent pas parler aux filles et les filles ne veulent pas parler aux garçons ! Mais l'envie de participer à ce moment magique fait que j'arrive toujours à avoir mes quatre couples. J'aime voir leurs yeux briller d'excitation, avec aussi une petite lueur de crainte au moment où les torches que je leur ai confiées s'enflamment ; j'aime les voir s'avancer vers les portes et plonger dedans la boule de feu qu'ils tiennent tout au bout de leurs bras tremblants ; j'aime voir leur bonheur quand les flammes crépitent et qu'elles commencent à s'élever, comme s'ils étaient le démiurge en personne sans que rien de cela serait ; et puis j'aime voir comme ensuite ils jouent autour de l'énorme brasier sans plus aucune peur...

Les portes sont importantes parce que d'elles dépend la prise du feu et donc toute la suite.

Pour être en cohérence avec la date, j'ai choisi de les orienter selon les axes solsticiaux :



La direction A est celle du lever du Soleil au solstice d'été, et D celle du coucher ; B indique la direction du lever de la pleine Lune aux environs du solstice d'été (qui correspond aussi au lever du Soleil au solstice d'hiver), et C celle du coucher. ¹

Les deux axes cardinaux, nord-sud et est-ouest, ont quant à eux été dédiés aux jambes de force qui tiennent le mât, lui conférant une stabilité à toute épreuve.

Enfin, la spirale devait partir du pied du mât, s'enracinant dans la terre, puis s'enroulant autour du tronc, s'en écartant ensuite de plus en plus pour terminer tout en haut sur un grand cercle.

Les principes étant calés, nous pouvions, Marie-Ange et moi, passer à la réalisation. D'abord, nous avons dégagé le trou, le même d'année en année, où allait être planté le mât. Puis nous avons tracé dans l'herbe un grand cercle d'une quinzaine de mètres de diamètre qui marquait la limite entre le dehors et le dedans, l'espace sacré. Nous avons ensuite marqué au sol un second cercle, un peu plus petit, d'un rayon égal à la hauteur du mât, soit environ 6 mètres.

Nous disposions d'un énorme tas de branches de tilleul fraîchement coupées. Longues, droites, et souples, elles nous ont servi à réaliser : la spirale, le cercle qui la terminait et qui devait être accroché en haut du mât, et un grand ovale d'un mètre quatre vingt de haut et d'un mètre cinquante de large. Ce dernier devait être placé sur le grand cercle extérieur, dans la direction C du schéma qui pointait droit sur la maison, et servir de porte d'entrée dans ce lieu que nous voulions magique.

Aidés de quelques hommes forts de la maison, nous avons mis le mât en place. C'était le tronc d'un sapin abattu quelques mois plus tôt par la tempête. Quelques minutes ont suffi pour le transporter, le hisser, le mettre droit dans le trou, le caler, et, pour terminer, mettre en place les jambes de force selon les quatre directions cardinales. Nous avons déployé la spirale, placé les rondins destinés à encadrer les portes du feu, et entassé le bois au pied, grosses bûches et petites branches, de manière à faire un joli cône.

¹ L'azimut du lever de Soleil au solstice d'été, c'est-à-dire l'angle qu'il fait avec le nord géographique dans le plan horizontal, se calcule à l'aide de la formule : $Az = \arccos(\sin I / \cos L)$, où I désigne l'inclinaison de l'axe terrestre, soit $23^{\circ}44'$, et L la latitude du lieu, soit 48° pour Neuville, ce qui donne $Az = 53^{\circ}$. Les autres azimuts s'obtiennent simplement par symétrie.

Nous avons ensuite marqué le grand cercle extérieur par un ruban de paille, et placé sur le pourtour huit grosses pierres rappelant les orientations cardinales et solsticiales. Le cercle intérieur a quant à lui été marqué par des fleurs, pour être juste suggéré et ne pas donner l'impression d'une barrière. D'autres guirlandes de fleurs ainsi que des rubans ont servi à décorer le feu, la spirale, et la grande porte d'entrée. C'était du plus bel effet, harmonieux, coloré, et léger, comme je l'avais voulu...

Pour être franc, je n'ai jamais connu de projet qui se soit incarné avec autant de facilité. De la conception de l'œuvre à sa disparition dans un nuage de fumée, tout s'est déroulé sans le moindre problème, toutes les décisions se sont avérées justes, toutes les actions ont abouti du premier coup. Sur plus de dix jours de chantier, il n'y a eu que deux petites fausses notes. La première concernait les deux poteaux d'appui de la grande porte ovale qui ont dû être déplacés de 10 cm à cause d'une erreur de mesure de ma part, soit 5 minutes de travail en plus.

Deuxième petite fausse note : Martine a trouvé l'œuvre très esthétique mais un peu petite ; elle craignait que le feu ne se consume trop vite. La réalité lui a donné tort puisqu'il a brûlé toute la nuit, et même une partie du lendemain, et que le surlendemain il y avait encore des braises.

L'harmonie ayant présidé à cette création s'est répercutée sur tous les plans : de l'avis unanime des participants, l'œuvre a été perçue comme très harmonieuse, et la fête à laquelle elle a servi de point focal a été aussi l'une des plus réussies. On ne saurait les taxer tous de complaisance vu que sur les soixante ou soixante-dix personnes présentes, il devait y avoir autant de matérialistes que de spiritualistes, autant de jeunes que de moins jeunes, autant de gens presque blasés que d'autres dont c'était la première expérience dans le genre...

Autre anecdote, aux environs de 7 ou 8 heures du soir, une petite averse s'est mise à tomber. Un peu affolé, car c'était MON feu et je ne voulais pas subir l'humiliation d'un feu qui ne brûle pas !, je courrais de Marie-Ange à Martine et de Martine à Antoine pour savoir s'il fallait bâcher ou pas. Tout le monde m'a rassuré : je n'avais pas à m'inquiéter, comme les autres années, les nuages allaient se disperser. Et de fait, ils se sont bien dispersés. Ils ne sont pas allés très loin car une amie nous a dit qu'elle avait rencontré des trombes d'eau tout le long des 15km de chez elle à chez nous !

Dernière anecdote significative. Nous étions quelques musiciens désireux de nous amuser à faire danser le feu et faire danser les gens autour. Il y avait un joueur de djembé (un instrument à percussion africain), un joueur de zarb (un instrument à percussion iranien), un violoniste jazz, un guitariste jazz, et moi-même au saxophone soprano. Nous nous sommes mis à régler nos instruments avant de faire le bœuf, et, oh miracle, l'accord s'est fait quasi instantanément : violon et guitare ont commencé par s'accorder, et puis j'ai monté mon saxophone (pratiquement dans le noir), et, sans avoir à régler quoi que ce soit, nous étions accordés !

Quant à savoir si les vœux que les gens ont confiés à ce feu se sont réalisés, je n'en ai pas la moindre idée, pas même dans mon cas vu que j'ai complètement oublié ce que j'avais demandé !

Cette harmonie générale est en partie le reflet de l'harmonie entre les deux partenaires ayant œuvré à cette création, Marie-Ange et moi-même, ainsi qu'entre nous et la matière, le lieu et le moment. Plus subtilement, elle est le reflet de l'harmonie que nous avons su chacun séparément trouver en nous-mêmes, entre

notre part masculine et notre part féminine, entre notre part de lumière et notre part d'ombre. Dans un cas comme dans l'autre, ce point d'équilibre rare et pas forcément durable n'a pas été atteint sans mal. Mais c'est une autre histoire, celle que nous allons voir maintenant de *je*, de *je-tu*, et de *je-nous*...

Chapitre 15

les jeux de je

je tue il

Nos plus grands bonheurs ? Certainement des moments de partage avec d'autres de notre espèce. Nos plus grands malheurs ? Souvent des méfaits que nous attribuons aux autres.

Les autres, notre enfer et notre paradis ; les autres, dont l'absence crée un manque douloureux, et dont la présence est trop souvent faite d'irritations et d'incompréhensions.

Hommes et femmes souffrent de vivre séparés. Pourtant, quand ils sont ensemble, que de reproches, d'invectives, et de blessures difficiles à cicatriser.

Quel bonheur que les enfants. Pourtant, quels parents ne gardent en eux les marques indélébiles de chagrins et de déceptions.

Quel plus bel amour que celui sans condition des enfants pour leurs parents. Pourtant, presque tous se découvrent un jour pris dans le carcan psychique de papa-maman et leur font reproche de ce qu'ils sont ou ne sont pas.

Quelle plus belle aventure que de réaliser des projets en commun. Pourtant, que de déceptions en nous découvrant des facettes que nous ignorions, que de cruauté dans les relations de pouvoir qui s'instaurent avec une déconcertante spontanéité.

Les *hommes* ne savent être bien ni seuls ni ensemble. Seuls, ils se sentent inexistants ; ensemble, chacun se sent incompris. Alors la colère monte au-dedans, qui rejaillit en violence au-dehors. L'histoire est ponctuée de drames atroces que nous qualifions trop vite d'inhumains pour occulter cette part de notre propre humanité qui les engendre. Ce n'est pas, je crois, que l'*homme* soit fondamentalement méchant. C'est plutôt que notre ignorance nous conduit à employer maladroitement notre pouvoir créateur. Et nous sommes très très lents à comprendre. Combien d'accidents, de maladies, de meurtres nous faudra-t-il encore pour nous pousser à révéler d'autres facettes bien plus belles de notre humanité, celles qui expriment l'amour, la joie, la beauté, la bonté, et l'humour ?

Evidemment, ce n'est pas une affaire de lois, de police, ni de justice. C'est un chemin individuel de révélation et de transmutation. Par 'individuel', j'entends que c'est à chacun de faire ses propres expériences, d'atteindre ce qu'il considère être juste, d'entendre la voix de son cœur. Mais ce chemin, sauf exceptions, n'est pas solitaire. Les autres sont là tels des miroirs qui nous montrent ce que nous sommes, le plus laid et le plus beau, et ce que nous pourrions être.

Les relations avec ses semblables posent à l'*homme* un formidable défi, en particulier les relations homme-femme, les relations parents-enfants, et les relations de pouvoir. Il est impossible d'y échapper : tout être humain naît d'un autre être humain ; tout être humain qui vit au moins quelques jours a des relations avec des 'parents', qu'ils soient ou non ses géniteurs ; tout être humain qui atteint l'adolescence voit s'éveiller en lui la force sexuelle et découvre les problèmes relationnels qui vont avec... Il est certes possible de s'abstraire jusqu'à un certain

point du monde des *hommes*, de vivre en marge, en ermite, en Robinson. Mais même les plus solitaires d'entre les *hommes* se construisent aussi à travers des relations avec d'autres *hommes*. Pas de doute, il y a dans ces jeux quelque chose d'essentiel à comprendre.

En tout cas, pas question de devenir des *HOMMES* avant d'avoir intégré tout ce qui fait l'*homme* et accompli tous les défis qui sont les siens. Seule une chenille complètement formée peut entreprendre de se métamorphoser en papillon, pas une chenille encore en développement. De même, seul un *homme* parvenu à sa perfection d'*homme* sera apte à se métamorphoser en *HOMME*. Les relations sont un outil incontournable pour nous conduire à ce point de perfection, d'achèvement, pour devenir donc des individus complets, 'individu' au sens étymologique d'indivisible, et 'complet' au sens étymologique d'achevé.

je

Une relation, cela commence par deux *je* face à face. Donc avant d'envisager ce qui les lie, il est essentiel de comprendre ce qu'est chaque *je*. La question a l'air triviale tant le mot vient dans notre bouche avec une déconcertante facilité : « *je* fais ceci », « *je* suis ci et ça », « *je* fais cela », « *j'*ai ci et ça », « *je* vais comme ci comme ça », « *je* pense que »... Quant à définir clairement ce qu'est ce *je*, ce n'est pas si simple !

Voilà finalement quelque chose de très intime et d'omniprésent, dont nous avons pourtant du mal à cerner les contours. C'est donc un problème concret qui nous concerne tous, et pas une question théorique réservée à quelques spécialistes. De là découle toute notre manière de nous relier à nous-mêmes, aux autres, à la matière, à tout-ce-qui-vit, et finalement à l'univers entier. Vaste programme partant d'un simple *je* !

J'avoue qu'il m'a fallu du temps avant de trouver une réponse qui me satisfasse pleinement. Il y a tellement de points de vue différents sur la question que cela donne le tournis. Par exemple :

- il y a un courant de la science matérialiste qui ne voit en *je* que l'expression égoïste de nos gènes, mus par le seul désir de survivre ;
- il y a les complexes élaborations des bouddhistes qui visent à justifier qu'un *je* illusoire et non existant doit tout de même s'efforcer de s'annihiler lui-même pour surmonter la souffrance illusoire et non existante qu'il éprouve à être dans un monde illusoire et non existant (je paraphrase Shri Aurobindo, qui, dans *La vie divine* résume à sa manière le bouddhisme : « L'évasion d'une âme illusoire et non existante hors d'un esclavage illusoire et non existant en un monde illusoire et non existant est le bien suprême que doit poursuivre cette âme non existante. ») ;
- il y a encore le courant psychologique pour qui l'essentiel de *je* est une ombre à peine saisissable, souvent effrayante, densifiée par tous les aspects les plus sombres de notre personnalité, par tous les désordres et traumatismes que nous ne voulons pas voir ;
- etc.

Tous bien sûr ont des arguments pour étayer leurs dires. C'est à n'y rien comprendre : comment *je* peut-il être tout cela à la fois ? Au moins une chose est

claire : *je* ne peut être défini que dans le cadre d'une vision du monde. Force m'est de faire de même, à savoir m'appuyer à mon tour sur ma propre vision du monde pour en déduire une nouvelle façon de voir *je*.

Tout ce que je développe dans ce livre repose sur l'idée que la pensée est créatrice : tout, au-delà des apparences, a la consistance de la pensée, y compris la matière, l'espace et le temps ; il n'y a pas mille milliards de milliards de milliards d'êtres qui contemplent chacun à leur manière une unique réalité physique qui leur serait extérieure ; il y a un esprit unique qui se fragmente fractalement en mille milliards de milliards de milliards d'âmes, chacune engendrant et expérimentant un monde au-dedans d'elle, autant de facettes de lui-même qui *Le* révèlent. La relation fondamentale entre une âme et le monde physique est un jeu de miroir : l'âme donne forme et substance à certaines de ses croyances pour pouvoir les contempler 'comme si' c'était une réalité extérieure dans le but de se révéler à elle-même. C'est le sens profond du processus de l'incarnation, dont ce que nous vivons actuellement sur Terre n'est probablement qu'un aspect.

Ce processus est analogue par bien des aspects à celui par lequel nous produisons certains rêves. Il est évident qu'à un niveau profond, nous sommes créateurs de ces rêves : nous concevons intentionnellement la trame d'une histoire, nous choisissons un décor, nous nous créons un rôle sur mesure, et invitons quelques personnages à partager la scène. Ensuite, nous enfouissons le souvenir d'avoir créé tout cela, et nous investissons complètement le personnage principal à partir duquel nous vivons tout le rêve : c'est à travers son corps que nous percevons et agissons ; c'est à travers sa personnalité que nous réagissons aux situations auxquelles nous souhaitons nous confronter. Hormis ce personnage que nous habitons, tous les éléments du rêve paraissent extérieurs. Pourtant, tous sont au-dedans de nous et sont notre création.

De même, nous, êtres humains incarnés, sommes le rêve d'entités multidimensionnelles qui se créent un corps, qui co-crésent un décor et la trame d'une histoire. C'est ainsi que notre conscience, désormais autonome par rapport aux entités qui nous projettent là tout en étant indissolublement liée à elles, se retrouve centrée sur un personnage principal placé dans un cadre spatio-temporel précis, oubliée du rêve.

Vous imaginez la difficulté que cela représente de focaliser de cette manière une conscience dans une réalité physique aussi riche et complexe que celle dans laquelle nous nous trouvons actuellement, une conscience par essence mobile, par essence ouverte sur toutes sortes de dimensions. C'est là la fonction de l'ego.

C'est grâce à lui que notre conscience peut maintenir son attention centrée sur la réalité physique ; c'est grâce à l'ego que nous sommes reliés aussi intimement à un corps, et que nous vivons dans un cadre spatio-temporel bien délimité. Sans lui, nos expériences dans la réalité physique ressembleraient à certaines hallucinations sans queue ni tête, avec plein de ces discontinuités et autres rebonds spatio-temporels qui procurent le sentiment déplaisant de ne rien comprendre et d'aboutir nulle part. Nous sauterions d'un temps à un autre, d'un corps à un autre, d'un espace à un autre, sans rien voir de ce qui provoque ces sauts, sans comprendre où c'est sensé mener.

Si, un instant, vous observez en spectateur votre situation présente, vous conviendrez certainement que vous êtes bien la personne que vous êtes habitué à

être, dans ce corps particulier qui lit ces lignes. Autrement dit, vous êtes complètement identifié à ce personnage familier, qui habite ce corps que vous sentez vôtre, dans cette réalité physique.

Pourtant, il peut arriver de vivre des expériences qui ébranlent ces certitudes. Certains exemples que je relate dans le premier chapitre prouvent ma capacité à m'identifier aussi à un corps de femme, alors que je suis sûr d'être un homme, de m'identifier à un serpent, alors que je suis sûr d'être un humain... Donc l'esprit conscient, notre vrai *je*, est infiniment plus grand que ce que nous croyons. Pour fixer les idées, j'appelle *soi total*, ou *Soi* avec une majuscule, tout ce que notre conscience est en mesure d'expérimenter dans cette réalité physique.

Au-delà de ce *Soi*, il y a évidemment encore d'autres dimensions. Nous entrons dans nos multidimensions, nous rejoignons l'âme multidimensionnelle et tout ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes. Nous nous découvrons *conscience créatrice inépuisable et éternelle*... La perspective devient vertigineuse... Mais ne nous dispersons pas, revenons sur Terre et commençons par explorer quelques facettes de cet outil tellement proche et intime que nous avons du mal à nous en distancier pour le contempler tel qu'en lui-même, l'ego.

l'ego, et son envers

De mon point de vue, l'ego est un outil, une combinaison de croyances assemblée par une âme pour focaliser certaines facettes d'elle-même dans une réalité physique. Ceci procure une identité, définie par ce que nous sommes sûrs d'être : « je suis un homme », « je suis dans mon corps », « je suis un corps », etc. Il est rare que nous hésitions pour dire, si on nous le demande, ce que notre *je* est, ou ce qu'il est en train de faire.

Bref, l'ego, c'est tout ce que *je* sait de façon certaine que *je* est.

Ceci pour sa face 'apparente', ou son endroit, parce que, pour des raisons mystérieuses que nous tenterons de comprendre plus loin, l'ego a aussi une face cachée, ou un envers.

Notre sentiment d'identité se définit en négatif, par ce que nous sommes sûrs de ne pas être. Par exemple, nous pensons devenir fous ou être possédés lorsqu'un vécu étranger à ce à quoi nous sommes habitués fait irruption dans notre conscience. Nous disons que nous ne sommes plus nous-mêmes. À l'extrême, nous ne nous considérons plus comme responsables de nos actes. Il arrive d'ailleurs fréquemment que des criminels parlent de celui qui a commis leur crime en tant que 'il' et pas en tant que 'je'.

Quand même, toutes les expériences de ce genre ne sont pas aussi pénibles. Elles sont même fréquemment très belles, mais peuvent parfois conduire à la folie s'il n'y a pas la possibilité ni la capacité de les intégrer. Dans la culture occidentale actuelle, une personne vivant une expérience mystique ou une identification avec un animal passe facilement pour folle aux yeux de ses proches et de la plupart des psychiatres, et donc aussi à ses propres yeux. Si pour ma part je n'ai pas 'pété les plombs' lors de mes diverses expériences en états de conscience modifiés, c'est que j'étais bien préparé à l'irruption de ce matériau par des années de méditation, qui m'avait habitué à la dissolution des limites de l'ego, par d'innombrables lectures, ainsi que

des conversations rassurantes avec des personnes qui avaient déjà accédé à d'autres plans de réalité.

Bref, nous sommes tous en mesure de vivre des tas de choses qui peuvent nous sembler de prime abord étrangères. En fait, si nous sommes capables de percevoir, d'éprouver, de ressentir cela, c'est que, d'une manière ou d'une autre, ça nous appartient.

Ceci me conduit à dire que l'ego, c'est aussi tout de que *je* sait de façon certaine que *je* n'est pas, et qui pourtant s'impose continuellement dans son existence. Parce que si nous pouvons nous définir par opposition à une chose, c'est que nous savons reconnaître ce que c'est, et reconnaître aussi son importance pour nous. Donc, à un certain niveau, nous le sommes !

Il est assez facile de reconnaître certains aspects de notre face cachée lorsqu'elle pointe le bout de son nez. Elle est en général dans ce que nous rejetons, refusons, nions, haïssons, dans ce qui nous irrite, nous horripile, nous démange, nous donne des allergies, ... , bref, dans tout ce que *je* est sûr de ne pas être et qui pourtant se présente à lui avec insistance et cause fréquemment malaise, désagrément, inconfort, souffrance.

Cas typique : des attitudes habituelles à propos desquelles nous ne supportons pas la moindre petite remarque.

Autre cas typique : les reproches que nous adressons aux autres. C'est un jeu auquel nous sommes pour la plupart habitués et dans lequel nous excellons. Les reproches sont généralement teintés d'émotions, comme la colère, et c'est ce qui les rend inconfortables. Ces reproches et cette colère sont des expressions de la face apparente de l'ego, qui affirme à propos de sa face cachée : « Je te vois mais je ne veux pas te reconnaître comme étant moi. » Et bien sûr, comme cet envers n'est pas reconnu et encore moins accepté, tout est projeté au-dehors sur la personne dont on juge l'attitude critiquable. Tout devient sa faute. Mais cette expérience est la nôtre et celle de nul autre. C'est notre colère, notre ressenti, notre malaise. Ce que révèlent au fond nos reproches, c'est notre refus de voir que nous sommes pareils. Si nous regardons bien en nous, nous verrons des circonstances semblables où nous avons agi de la même façon, ou aurions pu le faire.

Je n'insisterai pas : chacun trouvera dans sa vie maints exemples qui éclairent sa face cachée.

La face cachée de l'ego n'est cachée qu'à ses propres yeux parce qu'elle est pleinement apparente aux yeux des autres. C'est comme lorsque nous nous regardons dans un miroir : nous voyons bien notre visage, mais pas l'arrière de notre crâne, qui pourtant fait aussi partie de nous. Il nous faut faire des contorsions, ou mieux utiliser un second miroir, ou bien encore demander à quelqu'un de nous décrire ce qu'il voit pour nous en faire une représentation. De même, l'être incarné se révèle à lui-même sous une certaine apparence qui s'impose par son immédiateté et son évidence ; mais il est plus que cela, et il est obligé de faire quelques contorsions pour voir les autres facettes qui le constituent.

les illusions de l'ego

En tant qu'êtres incarnés, nous sommes obligés d'expérimenter la réalité physique depuis un centre. Ce centre, c'est l'ego, qui définit l'acteur principal dans la pièce à jouer sur Terre. L'ego n'est donc pas une illusion : il existe bel et bien comme assemblage de croyances nécessaire à l'incarnation.

Le problème est que, tout comme le rêveur pris dans le rêve et oublieux du rêve, l'*homme* se laisse prendre au jeu de l'incarnation à un point tel qu'il en oublie n'être qu'une facette d'une identité plus vaste plongée dans une sorte de rêve. Le voilà réduit à un corps dans un espace-temps, et à un ego qui se fait passer aux yeux de l'esprit conscient pour la totalité de l'être.

L'ego n'est pas une illusion, certes, mais il est assez fort pour engendrer des illusions chez l'entité qui expérimente le monde à travers lui.

Je m'empresse de préciser qu'il n'y a là selon moi nulle intention malveillante. Ces illusions sont du même ordre que, disons, des illusions d'optique : un effet de la très grande complexité du système. Sauf qu'elles sont beaucoup plus fortes et qu'il ne suffit pas de tourner ou de cligner des yeux pour s'en débarrasser.

La principale de ces illusions a trait aux certitudes que *je* semble avoir quant à ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.

Je n'aurait pas le sentiment d'être lui-même s'il ne reconnaissait pas son vécu dans la réalité physique comme étant le sien : *je* reconnaît ses pensées comme venant de lui et pas d'un autre, *je* reconnaît ses perceptions comme venant du dehors à travers ses organes des sens et pas comme lui étant intérieures, *je* reconnaît agir à travers son corps et pas le corps d'un autre, *je* reconnaît ses émotions comme lui appartenant, etc.

Bien sûr, cette identité de base forgée par l'ego n'est pas figée. Comme tout dans l'univers, elle est dans un continuels processus de transformation. Il suffit de prendre un peu de recul et de comparer notre *je* d'aujourd'hui au *je* d'il y a quelques années, lorsque nous étions enfants ou adolescents par exemple, pour nous convaincre que d'importants changements sont survenus.

Malgré tout, l'ego réussit à maintenir l'illusion de sa permanence et de sa stabilité. Il y parvient notamment par la réactivation continue du passé dans le présent. La meilleure preuve en est la manière dont nous utilisons le langage. Il permet par exemple de ramener dans le présent des événements passés : « Hier, *je* suis allé me promener. » Cette manière de dire suppose que le *je* d'hier qui est allé se promener et le *je* d'aujourd'hui qui raconte s'être promené hier sont une seule et même chose.

De prime abord, cela n'est pas douteux. Mais c'est justement cette absence de doute qui témoigne que l'ego a réussi à créer l'illusion de sa permanence. Car comment être certain que *je* est bien le même quand on voit avec quelle facilité des souvenirs peuvent être fabriqués de tout pièce, en état d'hypnose par exemple. Nous voici dans ce cas avec un *je* qui est certain d'avoir vécu des choses qu'il n'a en fait pas vécu ! Il y a même des cas bizarres, certes rares mais ils existent et sont bien étudiés par les psychiatres, où plusieurs personnalités s'ignorant les unes les autres occupent à tour de rôle un même corps (cf. *le mystère des personnalités multiples*, Jean-Pierre Lentin, dans Nouvelles Clés n° 23, automne 1999). Qui, alors, est le *je* qui se promenait hier ? Et comment se dépatouiller de paradoxes du genre : « Nous avons tous été créés il y a cinq minutes avec toute notre mémoire ! »

Mais tout ça, ce sont des raisonnements abstraits, ou des expériences qui nous sont étrangères qui n'ébranlent en rien nos certitudes : au fond, nous savons bien qui est allé se promener hier !

J'aimerais revenir sur le langage, car il est un révélateur impartial de la vision profonde que *l'homme* a de lui-même et de l'univers. Il apparaît que la plupart sinon toutes les langues humaines sont structurées pour appuyer l'existence de l'ego et lui permettre facilement de se mettre en scène dans la réalité physique. En gros, il y a des verbes qui servent à décrire ce que *je* fait dans ce monde, et il y a des noms qui désignent des tas de choses extérieures à l'espace qu'occupe *je* et que *je* n'est pas.

Le langage verbal tel que *l'homme* l'a conçu conduit à se raconter plein de petites histoires dont *je* est le petit héros dans l'espace-temps. C'est ainsi par exemple que la consultation d'un album photos s'accompagne facilement de commentaires intérieurs du genre : « moi dans la voiture de papa » au lieu simplement de « la voiture de papa », « moi au mariage de Paul et Virginie » au lieu de « le mariage de Paul et Virginie », qui sont censés en être les personnages principaux !, « moi à la mer », « moi à la montagne », moi, toujours et encore moi ! À force de telles incantations, l'identification de *je* avec l'ego finit par devenir totale. Ainsi se referme le piège de l'illusion.

Avec le langage actuel, c'est le *je* focalisé dans la réalité physique qui se raconte et il est extrêmement difficile à d'autres parties de notre identité de s'immiscer dans la conversation. Songeons par exemple comme il est difficile de trouver des mots adéquats pour parler d'expériences partagées intérieurement par plusieurs consciences. Elles ne sont pourtant pas exceptionnelles : pensons à l'amour entre deux êtres. Mais l'accent reste sur l'ego, c'est-à-dire sur une expérience spatio-temporelle vécue depuis un point précis.

Je précise que le langage ne fait que renforcer les illusions que crée l'ego quant à sa permanence et sa propension à passer aux yeux de l'esprit conscient pour la totalité de l'être. Le langage sert l'ego, et il est évident que l'ego existe qu'il y ait ou non des mots pour le mettre en scène. En fait, il n'a pas à savoir se définir pour être.

Par exemple, chaque fois que vous vous réveillez le matin, vous n'avez pas à vous dire « Je suis dans MON corps. » Cela s'impose comme une évidence que vous êtes dans VOTRE corps. Il n'y a pas besoin de le formuler pour que cela soit. La nature de votre ego fait que vous vous identifiez instantanément à votre corps.

C'est la même chose lorsque votre chien ou votre chat se réveille : il se sait dans SON corps. Quand il ouvre les yeux, ce sont bien SES yeux qui contemplent le monde, et pas ceux d'un autre animal ; quand il entreprend de se gratter, ce sont SES muscles qui répondent à SON envie, et pas ceux de l'animal d'à côté. Donc l'ego existe en amont de la pensée réflexive. En ce sens, tous les êtres incarnés doivent avoir un ego. Mais je propose que nous ne nous occupions dans ce chapitre que de l'ego de *l'homme*, c'est un sujet bien assez vaste et compliqué !

le piège des illusions

L'homme d'aujourd'hui se trouve dans une position plutôt inconfortable :

D'un côté, l'ego façonne une identité qui a toutes les apparences de la précision, de la permanence, et de la solidité. Cela procure à *l'homme* des certitudes quant à ce que *je* est et ce que *je* n'est pas, et lui permet de cadrer ses expériences dans la réalité physique.

Mais d'un autre côté, cette façade de certitudes est continuellement ébranlée par toutes sortes d'expériences qui conduisent à penser que ce que *je* n'est pas, *je* l'est

peut-être bien ! C'est que nos relations avec le monde en général et les autres en particulier agissent toujours comme un miroir réfléchissant et grossissant de ce que nous sommes, de tout ce que nous sommes. Et au milieu de ce tout, il y a aussi, que nous le voulions ou non, l'envers de l'ego, ce côté de lui-même qu'il nie être et qui pourtant s'impose avec obstination dans l'existence.

Outre cette difficile reconnaissance et intégration de sa face cachée, les illusions de l'ego sont à l'origine d'un autre problème : la peur du changement. Il est facile de comprendre que si nous nous identifions complètement à notre ego, alors tout ce qui porte atteinte à son intégrité est ressenti comme un danger, un danger d'annihilation, mortel.

De là notre propension à cultiver les souvenirs, bons ou mauvais, à nous arc-bouter sur nos convictions, vérifiées ou non. C'est une manière de figer l'identité qui rassure. Malheureusement, cette fixité est illusoire, et ce qui se fige surtout, c'est la vie, une vie qui devrait être dans la totalité de ce qui est vécu dans l'instant en relation avec tout-ce-qui-est, pas dans l'arrêt ni la répétition stérile.

C'est d'ailleurs le but de toute psychothérapie digne de ce nom d'arrêter le processus de réactivation du passé dans le présent, autrement dit d'effacer les souvenirs. Sauf que ce n'est pas aussi simple et mécanique que d'effacer une bande magnétique ! C'est un cheminement qui passe obligatoirement par plusieurs étapes :

- d'abord la reconnaissance de ce qu'on ne voulait pas voir jusqu'ici, comme une exclamation qui jaillit soudain quand la situation enfin est mûre : « Tiens, *cela* se présente dans MA vie ! Je vois enfin ce que tout le monde me disait mais que je m'obstinais à nier ! » ;
- puis viens l'acceptation, c'est-à-dire la réalisation que « Je suis *cela*. » ;
- ensuite c'est l'intégration dans un schéma de compréhension plus vaste qui permet de voir avec respect et compassion ce '*cela* que je suis', car il ne s'agit surtout pas que la révélation d'être ce que nous jugions auparavant indigne d'être conduise à l'auto-flagellation et la haine de soi ;
- finalement le dépassement, qui ouvre la porte à de nouvelles expériences plus satisfaisantes. À ce dernier stade, seules restent les capacités et qualités que les événements ont servi à développer. Le souvenir de ces événements n'a plus aucune raison d'être, de la même manière que la plupart d'entre nous ne nous souvenons plus des chutes et autres bleus qui ont accompagné l'apprentissage de la marche bipède : maintenant nous savons nous tenir debout et marcher, c'est tout ce qui compte.

Ce chemin d'effacement de la mémoire est difficile parce que l'ego résiste, ou plus précisément l'esprit conscient intoxiqué de la croyance que l'ego est la totalité de l'être. D'où cette autre propension à cultiver la souffrance du repli sur soi parce qu'elle procure facilement le sentiment très fort d'exister. Mais cela nous coupe d'autres manières d'exister beaucoup plus agréables. Par exemple ce que nous éprouvons en faisant l'amour est d'autant plus fort que nous nous ouvrons, nous offrons sans défenses, bref reléguons l'ego au second plan.

Conçu au départ pour permettre l'existence de l'*homme* sur Terre, l'ego a fini par devenir source d'illusions si fortes qu'elles rendent la vie de plus en plus difficile. Voilà la route encombrée de souvenirs à effacer, de traumatismes à dépasser, d'expériences incompréhensibles... Bref, ce que *je* est et ce que *je* n'est pas n'est plus du tout évident. En revanche, ce qui est évident, c'est que, pour sortir du piège de ces illusions, un changement complet de perspective est exigé.

de l'envahissement à l'anéantissement

Pris dans le piège de ses illusions, l'*homme* a expérimenté l'identification complète à l'ego. Cela l'a certes conduit à vivre à fond l'expérience de l'incarnation, mais au point de se couper totalement de la part la plus grande de son identité totale, celle qui justement forme l'ego. D'où sans doute ce sentiment de se trouver jeté là par hasard, d'errer sans but, d'être mû par des passions animales incoercibles ; d'où cet immense sentiment de solitude, cette souffrance qui a été le moteur de tant d'interrogations, de révoltes, de créations et de destructions.

Pourtant, une identité plus grande émerge parfois au milieu de ce sentiment de dérive et d'abandon total : il y a les expériences du Soi qui nous font appréhender toute la réalité physique comme une extension de notre corps ; il y a les dialogues avec notre âme, souvent dans des rêves, sous forme symbolique, ou prenant corps dans des personnages tels que des guides ou des anges ; il y a des expériences d'expansion de conscience qui nous plongent dans des réalités autres, transpersonnelles, multidimensionnelles... Ces expériences, qui jaillissent souvent inopinément du fond de notre détresse, nous donnent la certitude que notre vie sur Terre n'est qu'un aspect d'une Vie beaucoup plus large. Elles procurent un sentiment de paix et de bonheur immense. L'on se sent enfin aimé et accepté pour ce que l'on est. L'on sait que tout cela a un sens.

Malheureusement, cet état ne dure généralement pas. L'on a tôt fait de retrouver son corps habituel, avec ses sensations familières, avec les traits saillants de sa personnalité inchangés, avec tous ses petits travers et ses énormes peurs. D'où la tentation de livrer bataille à l'ego pour recréer l'état de béatitude que l'on avait lorsqu'on n'était plus identifié à lui.

L'ego, c'est le coupable évident que quelques uns se sont mis en devoir de combattre pour l'éliminer. Combat titanique de soi contre soi que seuls quelques guerriers de l'esprit à la volonté exceptionnelle ont su mener à terme. Les voies mystiques traditionnelles visent toutes à l'anéantissement de l'ego, soit pour se perdre en Dieu comme dans les monothéismes, soit pour se fondre dans un ineffable comme dans les voies orientales.

Sur ce chemin difficile, il n'y a pas beaucoup d'appelés et encore moins d'élus. Mais, pour ceux qui arrivent au bout, il semble que 'ça marche' si l'on en juge aux résultats : les souffrances s'évanouissent, de même que la peur de la mort, l'attachement au corps disparaît, et plus généralement à la matière, les passions animales s'éteignent... Preuve en est que les mystiques sont souvent capables de prouesses qui défient le sens commun : vivre sans manger, supporter des tortures extrêmes qu'ils s'infligent eux-mêmes, produire de la chaleur, léviter, se dédoubler, etc. (cf. Aymé Michel, *metanoïa, phénomènes physiques du mysticisme*, Albin Michel)

Quelque chose pourtant me gêne dans cet accomplissement. Je ressens une contradiction entre leur dénigrement de la matière, qui est censée n'être plus rien et ne servir à rien, et le fait que quelques uns de leurs exploits physiques ne sont pas du tout recherchés, qu'ils sont rarement maîtrisés, et qu'ils sont même souvent perçus par eux comme des nuisances. C'est donc que la matière a encore quelques

petites choses à nous dire, et que cette voie de l'anéantissement de l'ego présente quelques lacunes, dont il est un peu trop rapide de se débarrasser par des formules du genre : « C'est dieu, ou le diable, qui le veut ainsi ! »

Un autre problème est que la vie s'éteint souvent en même temps que l'ego. J'ai rencontré quelques êtres parvenus à ce stade qui donnent l'impression bizarre d'être encore un peu là tout en n'étant plus vraiment là. Vivant ou mort, cela ne semble plus faire aucune différence. Certes, c'est un formidable accomplissement qui prouve que l'*homme* peut dépasser totalement la peur de mourir, et dépasser aussi totalement l'attachement au corps et tout ce qu'il fait éprouver. Mais je m'interroge : toute cette vie formidable de richesse et de diversité qui se déploie sur Terre, et ailleurs, aurait-elle pour seul finalité de nous pousser à nous dissoudre ?

Au cours de près de vingt années de méditation Zen, j'ai approché plusieurs fois ce qui me semble bien être cet état de dissolution de l'ego. Je me souviens même une fois être resté plusieurs heures dans un état de vide étrange. C'est très difficile à décrire : j'étais là dans mon corps mais sans y être vraiment, j'étais présent dans le monde, Martine en était témoin, mais sans y être vraiment, j'étais dans un état d'hyperlucidité mais ma conscience ne s'accrochait à rien. J'ai exploré cela avec curiosité, avec plaisir même, au point que la tentation était grande de glisser plus avant. Mais je ne me suis pas laissé entraîner car la part de moi qui observait tout ça depuis un coin du plafond a dû penser que j'avais encore à faire avec la matière et les humains !

Ma dernière objection à cette voie de l'anéantissement de l'ego est qu'elle ne semble pas apporter grand chose aux autres. La plupart des gens ne comprennent rien à la vie du mystique, isolé qu'il est dans son film intérieur, certes beau, grand, et passionnant, mais sans plus aucun rapport avec la Terre. Alors ils déifient, ils sanctifient, réclament des miracles, crient leur colère quand ils ne surviennent pas, mais au grand jamais ne voudraient lui ressembler.

Je persiste à penser que nous avons plus à apprendre en nous incarnant qu'en nous désincarnant. D'une part, les mystères de la matière sont à un niveau profond nos propres mystères, et nous sommes loin de les avoir pénétrés. D'autre part, nous sommes loin aussi d'avoir compris le maniement de la force créatrice, et la Terre est une formidable école pour cela. Enfin, nous n'avons même pas effleuré l'énorme potentiel des relations pour co-crée, que ce soit des relations homme-femme, des relations avec Gaïa, sans parler d'autres entités qui se manifesteront lorsque nous serons prêts...

Voilà pourquoi je pense que détruire l'ego n'est pas souhaitable. Ce n'est plus une voie d'avenir. Sans doute, était-elle nécessaire pour révéler à l'*homme* certaines de ses potentialités, en particulier lui apprendre que la souffrance et la peur de la mort n'ont pas vraiment de raison d'être.

Mais il y a aujourd'hui d'autres voies à explorer, plus intéressantes me semble-t-il car conduisant à dévoiler de plus profonds mystères, plus exaltantes car impliquant toutes nos dimensions et tous les êtres, plus agréables aussi car n'étant plus basées sur la lutte. Je vise donc un *HOMME* davantage incarné, qui exprime sans limites son pouvoir créateur, expérience qui, dans sa plénitude, est jouissive, orgasmique. Dans ces conditions, l'ego n'a pas à être éliminé : je doit juste le reconnaître pour ce qu'il est, reconnaître aussi et intégrer sa face cachée. Notre potentiel de *conscience*

créatrice inépuisable et éternelle ne saurait se déployer pleinement et librement sans avoir au préalable reconnu tous les morceaux qui nous constituent.

Je considère que nous ne sommes pas sur Terre pour vivre et revivre des situations inconfortables dans le but de 'guérir' les traumatismes accumulés au fil des générations par des egos envahissants se maintenant eux-mêmes dans l'ignorance ; nous ne sommes pas là non plus pour nous dissoudre, nous évaporer ; je considère que nous sommes sur Terre pour découvrir notre être total, incarner de mieux en mieux ses multiples facettes, apprendre à manier la force créatrice, et tout cela en nous donnant le plus possible du plaisir.

Notre soi total est vaste, très vaste puisqu'il couvre tout ce que nous sommes en mesure d'expérimenter dans cette réalité physique. Notre identité totale est encore plus vaste. C'est infiniment plus que l'ego qui focalise notre conscience dans cette réalité physique. C'est infiniment plus que les traumatismes de notre enfance restés enfouis dans l'inconscient. Cela en fait partie aussi bien sûr. Mais ce n'est pas l'essentiel, même si trop souvent cela envahit l'existence de manière douloureuse et que la transmutation de ces souffrances est un point de passage obligé. Du point de vue de l'âme, ce ne sont que des péripéties qui seront tôt ou tard oubliées et dont il ne restera que les qualités qu'elles auront servi à révéler.

Nous sommes des Géants, des Dieux en devenir, et nous le savons depuis toujours dans les profondeurs de notre être. Nous sommes multidimensionnels, créateurs de notre réalité. Nous nous incarnons pour vivre le *Jeu de la Création*, c'est-à-dire découvrir les règles du jeu et nous en servir pour créer des expériences de plus en plus riches, joyeuses, et jouissives. Mais cette réalisation est progressive.

acteur, spectateur, auteur

Nous savons maintenant que l'ego n'est pas une caractéristique de notre être profond parce que nous sommes avant tout des entités spirituelles venues vivre une expérience terrestre. Il n'existe qu'en rapport avec cette expérience de l'incarnation.

Nous savons aussi qu'il n'est pas pour autant une illusion car il est un outil indispensable à l'accomplissement de cette expérience.

Si nos âmes ont choisi de se créer un tel terrain de jeux spatio-temporellement bien cadré, c'est que les expériences qu'il procure sont d'une valeur inestimable. En particulier, cela ralentit et amortit le processus de création pour nous permettre d'adopter successivement les différentes positions de l'acteur qui vit l'expérience, du spectateur qui l'observe, et de l'auteur qui la crée. C'est une manière progressive de nous amener à comprendre que nous sommes créateurs de notre réalité, avant de reprendre pleine possession et en toute conscience de notre pouvoir créateur où cette fois acteur, spectateur et auteur ne sont plus qu'un.

L'acteur, c'est cette part de nous qui joue une identité prédéfinie dans un scénario et sur une scène également donnés à l'avance. Certes, il a quelques libertés pour interpréter son rôle, mais il ne se sent pas créateur de la pièce, il est immergé dedans. Et même si l'on a parfois l'impression profondément enfouie de savoir d'avance où cela mène, vivre l'expérience est indispensable. Cela n'intéresse personne d'aller au cinéma pour voir juste les cinq premières et les cinq dernières minutes d'un film, qui condensent pourtant l'essentiel de l'histoire. On veut du

spectacle, des émotions, on veut suivre la vie des héros, palpiter avec eux, les accompagner dans leurs drames, trouver avec eux des solutions à leurs défis. De même, nous avons à vivre chaque instant entre les premières et les dernières minutes de notre existence terrestre. Sinon, la vie serait terriblement ennuyeuse, aucune qualité ne serait vraiment acquise, nous resterions immatures et inféconds.

Mais nous savons que le jeu a aussi ses pièges, notamment celui de rester englué dans la position d'acteur. D'où l'importance de dépasser cette identification trop complète à l'ego pour amener *je* à la découverte des autres facettes de l'identité totale. Cela permet de changer de perspective, n'être plus seulement l'acteur mais en même temps le spectateur.

Le spectateur ici, ce n'est pas celui qui observe la réalité physique avec ses sens : ça, c'est encore l'acteur, le *je* identifié à l'ego et centré sur son corps. Le spectateur, c'est la part de nous capable de regarder l'acteur en train d'agir. Par exemple, à cet instant précis, l'acteur en vous est celui qui lit ce livre, qui le tient entre ses mains et tourne les pages, dont les yeux perçoivent les lettres et l'esprit saisit le sens. Le spectateur quant à lui, c'est la part de vous capable d'observer l'acteur impliqué dans l'action de lire ce livre, contempler de manière neutre les émotions qui passent, avoir conscience de ce que représente ce moment dans la trajectoire d'une vie, etc.

Le spectateur est en léger décalage par rapport au monde physique, comme dans une réalité parallèle mais cependant très proche d'où les contours des objets et des êtres paraissent estompés. C'est un peu comme au cinéma : vous êtes assis dans un fauteuil à regarder un acteur qui s'agite sur un écran ; vous avez l'impression de participer avec lui à l'action, vous vivez ses émotions, mais vous ne vous sentez pas complètement identifié à lui.

Dans certaines circonstances, il devient possible de contempler une même scène telle qu'elle est vécue par les différents protagonistes. Imaginez-vous par exemple impliqué dans une dispute avec quelqu'un ; imaginez que vous ayez soudain conscience de vous-même en train de vivre cette scène, et de l'autre qui joue avec vous. En général, cela s'accompagne d'une réalisation extraordinaire et jubilatoire : que l'événement est votre co-création à tous deux ! Vous voilà parvenus à la position d'auteur, bien loin maintenant de l'ego.

De nombreuses personnes ayant vécu des NDE, des expériences au seuil de la mort, rapportent que la fameuse 'revue de vie' ne consiste pas tant en un défilé de souvenirs qu'au passage en revue des scènes majeures de l'existence revécues à travers les yeux de tous les protagonistes.

Pour ma part, je me suis retrouvé plusieurs fois en décalage par rapport à des situations, me voyant comme du dehors en train de jouer mon rôle, et voyant aussi les autres en train de jouer le leur. C'était en général très bref, un simple éclair de réalisation dépourvu de ces détails en technicolor et cinémascope que rapportent les personnes plongées dans une NDE ! Mais c'était tout de même très fort. Une occasion m'a particulièrement marqué.

Quelques jours avant que cela ne se produise, j'avais eu une discussion très vive qui m'avait laissé un désagréable arrière-goût. Depuis, je ruminais l'événement, à ma façon habituelle consistant à fabriquer des histoires incroyables pour me donner raison. Pour calmer un peu les débordements volcaniques de mon mental, je décidai d'aller faire quelques longueurs dans la piscine. Un kilomètre, c'est ma dose. Je nageais donc, quand soudain, j'ai senti que je prenais une incroyable hauteur par rapport aux événements. La battement régulier de mes bras frappant l'eau, le bleu apaisant du fond de la piscine, les reflets mouvant du Soleil, tout ceci avait sans doute contribué à me faire décoller. Tandis que mon corps continuait de nager

imperturbablement, j'ai pendant quelques secondes revécu toute la scène comme si je tenais simultanément tous les rôles. Ça n'avait rien de comparable avec des scènes produites par l'imagination, comme dans des rêves éveillés ou des exercices de visualisation, ni avec des projections mentales. J'avais véritablement la sensation de vivre l'expérience selon de multiples points de vue simultanés. Cela n'a pas duré longtemps mais ce fut très intense. J'ai vu, ou plutôt j'ai capté la totalité de l'événement en un éclair, comment et pourquoi nous avons à nous tous créé cette scène. Cela s'accompagnait d'un énorme fou rire intérieur, d'une intense jubilation, auxquels se mêlait un petit sentiment de malaise à la découverte de ce pouvoir exorbitant sur lequel j'avais une maîtrise quasi nulle ! Quand je suis sorti de cet état, j'ai retrouvé mon corps en train de nager. J'avais juste perdu le compte de mes allers et venues. Mais ça n'avait plus d'importance...

expansion de l'ego

Nous comprenons le rôle primordial de l'incarnation dans la découverte et la maîtrise de notre pouvoir créateur. Le déploiement spatio-temporel du processus créateur permet à *je* d'apprendre ce qu'il est en découvrant ses pensées matérialisées dans des objets et des événements. Penser, agir et percevoir sont distingués comme trois temps du processus de création. À l'issue de cet apprentissage, ils ne doivent plus former qu'un seul et même mouvement.

Nous comprenons le rôle irremplaçable de l'ego pour rendre l'incarnation possible. Reste à résoudre un mystère : quel est ce jeu étrange entre l'endroit de l'ego et son envers ?

Prenons de l'altitude et essayons d'imaginer un *je* parvenu à la plénitude de son expression dans la réalité physique. Pour moi, il aurait clairement un ego à la dimension du Soi ! Intérieurement, cela signifie un *je* qui sait être tout ce qui fait cette réalité physique et qui n'a plus d'envers, plus rien qu'il soit sûr de ne pas être. Cette certitude intérieure se reflète nécessairement à l'extérieur dans le fait que toute la réalité physique est le corps de ce *je*. Il ne s'agit pas d'un ego imaginé, conceptualisé, mentalisé, aux dimensions du Soi ; il s'agit d'un ego réalisé comme tel.

Pour mieux comprendre ce que j'entends par là, prenons un exemple à notre échelle. Lorsque vous demandez à votre corps d'accomplir un geste comme marcher, vous n'avez pas, sauf exception, de doute quant à votre capacité à le faire ni quant à la manière de le faire. Votre intimité avec votre corps est telle que vous en avez le savoir-faire profondément enraciné dans votre identité d'être incarné. Cela fait partie de ce que votre *je* sait qu'il est.

Avec les autres objets de la réalité physique, vous n'avez pas cette même intimité. Vous ne savez pas écarter un orage avec autant de facilité que vous écartez d'un geste les rideaux ; vous ne savez pas ressentir le monde à travers les yeux du chat... Vous avez la certitude bien ancrée que cela n'est pas votre corps et que donc vous n'avez pas directement prise sur l'orage ni sur la perception du chat. Vous êtes tellement persuadé que *je* n'est pas cela que dans la plupart de vos rêves, vous continuez de vous identifier à votre forme humaine.

Pourtant, nous savons qu'il est déjà possible de vivre des expériences qui préfigurent un corps infiniment plus étendu que celui auquel nous nous identifions

aujourd'hui, quoique le plus souvent fortuitement et sans guère de maîtrise. J'interprète cela comme signifiant que le processus d'expansion de l'ego est inscrit dans l'espèce humaine.

J'interprète de la même manière le jeu qui se joue entre la face cachée de l'ego et sa face apparente. Car à y bien regarder, il semble que l'envers n'existe que pour être mis à l'endroit. *Je* démarre dans l'existence avec la certitude qu'il est *ceci* et pas *cela*. Et puis *cela* s'impose avec tant d'insistance que *je* est forcé de se sentir concerné, pour finir par réaliser qu'il est à la fois *ceci* et *cela*. Autrement dit, ce que *je* est sûr d'être s'accroît lors de cette mise à l'endroit de l'envers. Vous verrons très concrètement au chapitre suivant ce processus à l'œuvre dans les relations homme-femme.

Ce travail effectué par les individus finit par retentir sur l'espèce. Il est probable que d'une génération à l'autre, l'endroit de l'ego enfle. Mais l'envers ne diminue pas pour autant : les âmes multidimensionnelles puisent dans le Soi de quoi façonner l'envers de nouvelles identités qui auront entre autres tâches dans leur incarnation de mettre ces facettes à l'endroit. Jusqu'au jour où il n'y aura plus rien à intégrer parce que tout l'ego dans sa face apparente aura la dimension du Soi. Fin d'un univers, début d'un nouveau...

Nous voici engagés sur un chemin d'expansion de l'ego. Il est évident qu'il n'est pas synonyme d'expansion de l'égoïsme, de l'égoïsme, de la peur, de la haine, ni de la souffrance. Il exige même la remise à l'endroit de nos aspects les plus sombres. L'expansion de l'ego passe par la transmutation de toutes ces expériences déplaisantes, pour réaliser l'acceptation et l'amour de tout-ce-qui-est, et maîtriser notre pouvoir créateur. Ainsi l'*homme* deviendra *HOMME*, ainsi l'*HOMME* engendrera plus grand que lui, jusqu'à créer un être doté d'un ego aux dimensions du Soi et incarné dans un corps aux dimensions de cet univers physique.

Cette vertigineuse expansion prend tout son sens à être contemplée selon trois points de vue :

- celui des âmes multidimensionnelles qui aspirent à se réaliser comme joueurs de la création,
- celui de l'espèce humaine qui aspire à s'étendre aux dimensions de l'univers,
- celui d'un dieu qui aspire à naître en tant que '*je suis*', à la fois Un et multiple, en quelque sorte *je-nous*,

trois aspirations qui au fond sont une.

l'ego, un outil pour grandir

Au terme de ce parcours au cœur de notre identité, la perspective se trouve profondément modifiée. Ce n'est plus l'ego qui définit *je*, le réduisant à certains aspects de l'expérience physique. C'est désormais *je* qui définit l'ego à la mesure de sa réalisation, et s'en sert comme d'un outil pour accomplir une tâche bien précise.

Nous avons une faculté logique qui nous permet de dérouler des raisonnements, nous avons la faculté de reconnaître les visages, de parler, etc. Nous les considérons comme des outils auxquels nous faisons appel quand besoin est, et avec lesquels nous ne nous identifions jamais totalement.

De même, l'ego apparaît comme un outil indispensable à l'incarnation, qui elle-même est indispensable à l'accomplissement de l'âme. C'est grâce à lui que l'âme

est capable de centrer son expérience dans un corps et de la cadrer dans un espace-temps. C'est grâce à lui que l'âme peut projeter dans la réalité physique certaines facettes d'elle-même et les observer. C'est grâce au jeu entre l'envers et l'endroit que se construit un individu complet, que l'âme augmente sa capacité à se réaliser, se lance de nouveaux défis qui lui ouvrent de nouvelles voies d'accomplissement...

Un tel changement de perspective a évidemment d'importants retentissements sur notre vie.

Nous savoir plus que notre ego, plus que notre corps et notre personnalité apparente, nous permet de jouer plus facilement avec nos croyances. C'est une condition indispensable pour projeter la métamorphose de l'*homme* en *HOMME*. Sinon, bloqués par nos conceptions étreintes de nous-mêmes, nous serions semblables à une chenille qui s'interdirait de se rêver papillon, parce que, c'est bien connu, une chenille, ça ne volera jamais !

En cessant de nous identifier à l'ego, nous devenons capables de nous mouvoir avec souplesse d'un plan de réalité à un autre sans nous perdre. C'est une condition pour nous lancer sereinement dans des jeux de co-science avec Gaïa. Cela permet aussi de changer plus facilement notre point de focalisation dans la réalité physique, c'est-à-dire changer de corps comme on change d'habits. Cela permet encore de prendre de l'altitude pour voir et participer au tissage de la trame des multiples jeux qui se jouent sur Terre, et plonger dedans sans retenue parce que cela ne présente plus aucun danger.

En cessant de nous identifier à l'ego, nous devenons capables d'effacer facilement les traumatismes. Le changement d'identité n'étant plus ressenti comme un danger mortel, les souvenirs peuvent disparaître sans peine. Les leçons des expériences sont acquises rapidement et sans qu'il reste des traces douloureuses. La douleur existe encore comme simple sensation passagère, plus la souffrance. Cette allégement prépare l'incarnation dans un corps-eau.

Au bout du compte, l'*HOMME* sera davantage incarné, davantage au cœur de la matière, tout en étant beaucoup plus libre de se mouvoir sur d'autres plans de réalité, capable de vivre à fond toutes sortes d'expériences sans être ultérieurement handicapé par des cicatrices physiques ou psychiques indélébiles, bref, capable enfin de jouer sur Terre en conscience, sans souffrance, et en collaboration avec d'autres entités...

Chapitre 16

je-tu

prologue : les relations homme-femme

Nul doute que les hommes sont énormément préoccupés par les femmes et les femmes par les hommes : il suffit de suivre les conversations que les femmes tiennent entre elles et que les hommes tiennent entre eux, d'observer le fil de ses propres pensées et de ses rêves, de constater l'omniprésence de ce thème dans des romans, des films, des chansons, et des magazines dont se nourrissent continuellement une foule de gens... Chacun sent un manque énorme, générateur de souffrances et d'obsessions, de déchirements dans la tête et la poitrine ; chacun sent confusément son incomplétude et se sent irrésistiblement attiré vers l'autre sexe pour résoudre son dilemme. Même les mystiques de l'un ou l'autre sexe qui aspirent à trouver la complétude en dieu seul n'échappent pas aux assauts sournois de ce qu'ils appellent la 'tentation'.

Comble de malheur, quand, après bien des obstacles, hommes et femmes finissent par se rapprocher, par un surprenant rebond, ils sont irrésistiblement repoussés : la femme ne comprend pas cet être étrange qu'est l'homme, et l'homme ne comprend pas cet être étrange qu'est la femme ! Chacun en vient à se demander ce qu'il fait avec l'autre ! Du coup, la relation dépasse rarement le niveau sexuel, même si le couple dure.

Parfois quand même l'amour magnifie la rencontre. Mais cela ne débouche pas nécessairement sur une compréhension de l'autre, au mieux sur une acceptation de la différence, avec presque toujours affleurant le désir de changer l'autre pour le rendre conforme à son idéal. Même s'ils sont bien ensemble et qu'ils vivent de belles choses, chacun sent que la véritable rencontre n'a pas lieu, ou seulement en de très rares et très brefs moments trop espacés. Chacun semble rester pour l'autre un étranger. Alors le trouble grandit.

De toutes les formes de relations, la relation homme-femme est certainement la plus incontournable et la plus génératrice d'insatisfactions. C'est qu'elle a quelque chose d'essentiel à nous révéler sur notre nature profonde.

premier épisode : le couple

Les relations homme-femme ont tendance à se cristalliser sur le couple : un homme avec une femme, ensemble pour toutes sortes de raisons (l'amour, le sexe, les enfants, les conventions, etc.), et qui partagent beaucoup sinon tout (la maison, le lit, les repas, les soirées, le travail, l'argent, etc.).

Sauf en de rares occasions, c'est selon moi une limitation de leur potentiel évolutif que les humains s'imposent là. Car ce qui est de plus en plus exigé dans le couple moderne (je ne parle même pas des formes anciennes tant elles sont limitantes voire avilissantes pour l'un ou l'autre des partenaires, la femme presque toujours), c'est

que chacun soit pour l'autre et de manière quasi exclusive : amant 'performant' et fidèle, parent irréprochable (au double sens de géniteur et d'éducateur), confident attentif, ami attentionné, psychologue voire psychothérapeute, sans parler de la participation aux tâches ménagères, aux finances, plus toutes ces banalités qui tuent l'amour. Il semble que peu résistent à une telle pression. D'autant que ces conditions sont presque toujours implicites, ce qui génère d'énormes incompréhensions, et des attentes forcément déçues. C'est pourquoi, malgré les rêves d'éternité, les couples finissent presque toujours par éclater, ou bien par se stabiliser sur des compromis réduisant les prétentions mais brisant le rêve de chacun et n'apportant plus guère de satisfactions.

Ces situations se répètent, et se répètent, et se répètent encore avec des partenaires successifs, parce que chacun continue de rêver dans son coin à ce couple parfait qui comble tous les manques pour l'éternité, celui des contes de fée où l'histoire s'arrête toujours au moment où, dans la vraie vie, les problèmes commencent. J'observe assez peu d'imagination et de créativité pour dépasser ces blocages. Sans doute à cause de l'aveuglement et d'une certaine forme d'orgueil que connaissent tous les amoureux dans leur bulle les conduisant à penser : « C'est vrai que presque toutes les histoires de couples finissent mal, mais nous, c'est pas pareil, on s'aime vraiment ! » Alors ce qui a déjà été expérimenté des milliards de fois par l'humanité se répète une fois de plus... Quant aux autres, qui refusent de s'engager, ou qui se prétendent libérés pour mieux butiner de-ci de-là, je ne les trouve pas plus heureux.

Sans faire un panorama complet des effets pervers de la vie de couple à travers l'histoire et la géographie de l'humanité, je voudrais tout de même mettre le doigt sur quelques unes de ses raisons d'être qui n'ont pour moi plus lieu d'être.

D'abord, le couple ne doit plus avoir pour finalité de constituer un 'groupement économique', c'est-à-dire une entité apte à survivre dans un environnement considéré comme hostile, que ce soit l'environnement naturel, agricole ou industriel. Je ne veux pas dire qu'il n'y a rien à faire ensemble. Je pense même qu'il est très important de réaliser des projets en commun. À condition que la motivation soit le plaisir du partage et l'accomplissement réciproque, pas la survie.

La relation de couple ne doit pas avoir non plus pour finalité d'être une 'usine à enfants' : « Vous n'êtes pas sur la Terre pour faire des *hommes* mais pour faire l'*HOMME*. » (*dialogues avec l'ange*, Aubier 1976) Bien sûr, faire l'*HOMME* nécessite aussi de permettre aux *hommes* qui en sont les germes de venir sur Terre. C'est une raison valable pour avoir des enfants. À condition que cela se fasse en toute complicité avec l'univers, et pas pour des 'mauvaises raisons'. Celles-ci ne manquent pas : laisser une descendance porteuse de son sang et de son nom, obéir aux conventions sociales, se procurer une assurance pour ses vieux jours, prouver sa virilité ou sa féminité, avoir un jouet affectif, resserrer les liens dans une relation qui bat de l'aile, etc., sans parler de toutes les conceptions faites dans l'inconscience la plus totale.

Je dis que ces raisons sont 'mauvaises' parce qu'il est flagrant qu'au final ce sont les enfants qui en subissent les conséquences, au point souvent de reproduire ces schémas comportementaux dramatiques : cf. les enfants battus qui à leur tour battent leurs enfants ; cf. les familles où la sexualité est tabou et qui propagent de génération en génération des blocages sexuels se transformant parfois en véritables perversions ; etc. Tous les psychologues le savent, et chacun de nous au fond de

son être le sait aussi : la plupart de nos problèmes viennent de la famille en général et de papa-maman en particulier, même quand ils s'efforcent de faire au mieux.

Ceci est à mettre en regard d'autres modes de vie où, comme dans certaines tribus indigènes du Pacifique, papa et maman passent au second plan derrière la famille élargie, et où de ce fait sont absentes bon nombre de névroses que nous avons chez nous, notamment celles liées à la sexualité. Ceci suggère, entre autres, que les bons géniteurs ne sont pas forcément de bons éducateurs...

S'il y a encore un sens aujourd'hui à naître dans un tel contexte restreint du couple papa-maman, voire dans celui encore plus étriqué de la famille monoparentale, c'est pour que, en se construisant en miroir des parents (par identification ou par réaction), quelque chose de la lignée ancestrale puisse être transmuté, soit par l'enfant soit par les parents. C'est une étape encore nécessaire aujourd'hui, mais à dépasser tôt ou tard.

La liste des 'mauvaises' raisons qui conduisent un homme et une femme à se mettre en couple est encore longue :

- combler des peurs réciproques : peur de la solitude, peur des autres, de la vieillesse, de la vacuité de l'existence, besoin de sécurité, etc. ;
- calmer ses angoisses en se trouvant une partenaire qui joue le rôle d'infirmière et de maman pour soigner ses bobos, ou bien un partenaire qui soit un papa de remplacement pour se sentir rassurée, protégée ;
- avoir des relations sexuelles à bon compte dans un cadre socialement acceptable ;
- plus généralement se conformer à la norme sociale ;
- etc.

Le tableau que j'esquisse n'est pas très idyllique ! Certes, il y a tout de même de très belles histoires de couples, des histoires d'amour qui durent et où chaque partenaire s'épanouit pleinement. Mais force m'est de constater que presque tous les hommes et femmes que je rencontre ne sont pas satisfaits de leurs relations. Le temps passant et les déceptions s'accumulant, ils en viennent ou bien à se réfugier dans l'imaginaire, rêvant d'un partenaire idéal conforme à un 'cahier des charges' totalement irréaliste (qui par exemple comblerait simultanément le besoin de sécurité et le besoin d'aventure), ou bien à accepter des compromis insatisfaisants (du genre : on reste ensemble par habitude). Mais je vois peu d'efforts faits pour explorer en conscience de nouvelles voies, avec liberté et créativité. Je conviens que ce n'est pas facile parce qu'il faut être deux à en avoir la capacité et le désir en même temps. Tout de même, quelques uns y parviennent, et c'est encourageant.

Avant d'entreprendre à mon tour cette exploration, je tiens à dire que mon but n'est pas de jeter la relation de couple pour inciter à vivre n'importe quoi d'autre ! Il est d'abord de faire prendre conscience que les expériences que nous vivons avec des personnes de l'autre sexe découlent de l'image que nous avons de l'homme et de la femme. Si ce que nous vivons n'est pas satisfaisant, alors il est évident qu'il ne suffit pas de changer de partenaire pour trouver le bonheur. Il faut descendre bien plus profond au cœur de nos croyances et voir ce qui, à ce niveau, demande à être changé. C'est pourquoi pour moi, avant de s'occuper de la 'physique' des relations homme-femme, il faut s'efforcer d'en comprendre la 'métaphysique'.

deuxième épisode : métaphysique des relations homme-femme

Sur le terrain de jeux terrestre, la plupart des êtres vivants sont asexués. Le dimorphisme sexuel apparaît comme un trait local somme toute assez peu répandu et pas comme un trait universel. L'*homme* manifeste ce dimorphisme. Il s'incarne sous deux genres de la même espèce, le féminin et le masculin, et non sous deux espèces différentes, ni sous une forme unique d'une espèce asexuée. La rencontre homme-femme est donc un aspect majeur de notre expérience terrestre. Elle est essentielle au plein accomplissement de l'*homme*. Elle ne s'est pas encore produite, mais elle se prépare. Je ne doute pas que la polarisation masculin-féminin résulte d'un choix délibéré à un niveau profond. Elle doit avoir un sens.

Imaginez tout-ce-qui-est ramené à l'essentiel, à l'Un, ou l'un-qui-est, ou appelez ça comme vous voulez. Facile : c'est un peu comme de s'allonger confortablement dans un endroit calme, de fermer les yeux, et de ne plus penser à rien. Agréable état de plénitude...

Ça dure, et ça dure, et ça dure... jusqu'à avoir un avant-goût d'une éternité figée, d'un immortel ennui ! Et puis, être un Tout qui est Un signifie que rien n'existe en dehors. Donc cela fait naître fatalement le sentiment de la solitude absolue.

Alors l'un-qui-est a imaginé un Jeu.

Cela s'est fragmenté en mille milliards de milliards de milliards de facettes, qui ont ouvert au-dedans d'elles un espace miroir pour se contempler. Ainsi, par cet acte de séparation, tout-ce-qui-est éprouve le délicieux sentiment d'exister. Dans chaque facette, il révèle son imagination sans limites, et cela procure une jouissance incomparable. La vie pétille, la vie déborde, au point de déborder *Cela* qui l'a engendrée. *Cela*, révélé partiellement dans chaque facette, découvre soudain un désagréable sentiment d'incomplétude. Alors *Cela* aspire à nouveau à être complet...

Ainsi naît la grande danse cosmique union-séparation-union-séparation-union-séparation... Moteur perpétuel à deux temps, où chaque temps apporte à la fois plaisir et souffrance. Chaque âme, émanation de l'un-qui-est, est faite pour danser cette danse. Mais elle ressent aussi ces souffrances primordiales dont toutes les autres sont des déclinaisons : dans l'état d'unité, souffrance de l'immobilité et de la solitude absolue ; dans l'état séparé, souffrance de l'incomplétude. Le but du jeu devient de les transmuter pour que, dans la complétude, il n'y ait plus que la joie de la complétude, et dans la séparation, la joie de la séparation.

À travers les hommes et les femmes en lesquelles elles s'incarnent, les âmes multidimensionnelles rejouent sur Terre ce drame cosmique. Ainsi, dans le jeu terrestre entre l'homme et la femme, il y a une irrésistible attraction pour combler le sentiment d'incomplétude. C'est alors qu'au cœur de l'union apparaît le désir de séparation pour échapper à l'unité dissolvante et retrouver le sentiment d'exister.

L'erreur est de vouloir s'immobiliser dans l'une ou l'autre posture. Car l'univers sorti de sa torpeur est emporté d'un irrésistible élan dynamique. Chacun est à la fois un *je* séparé et un *nous* qui est tout. Donc ne nous accrochons ni à l'unité ni à la séparation. Lorsque nous sommes séparés, apprenons à jouir de cette séparation dans l'instant, sans craindre que ce bonheur va fatalement s'achever, sans éprouver la souffrance de n'être plus complet : « Je suis moi, tu es toi, il est lui : quelle

merveille de nous contempler ainsi l'un l'autre et manifester chacun notre existence. »

Et quand nous sommes réunis, littéralement à nouveau Un, apprenons aussi à en jouir dans l'instant, sans en éprouver d'ennui car l'on sait que le principe moteur nous ramènera inexorablement vers la séparation, sans éprouver non plus la crainte que ce sentiment de plénitude va prendre fin, car de toute façon il VA prendre fin et dans la séparation nous trouverons d'autres joies : « Je suis toi, tu es moi, je-nous est l'oiseau et le vent et les étoiles, rien d'autre que Un devenu Tout : quel accomplissement, quelle perfection. »

C'est cela apprendre à jouer à Deux qui est Un : dans l'union il y a aspiration à la séparation, et dans la séparation il y a aspiration à l'union, mais vivre totalement à chaque instant le bonheur du temps présent.

Cette petite histoire n'est pas à prendre comme une vérité. Je la considère plutôt comme un nouveau mythe, dont l'intérêt tient à sa cohérence avec la vision qui soutient ma démarche, à sa capacité à nous inspirer et à nous faire vivre de nouvelles expériences. À choisir, il en vaut largement un autre. L'important au fond est de réaliser qu'il est possible de changer notre regard sur les relations homme-femme. Je suis persuadé que ce mythe, par l'ouverture qu'il donne, est apte à réconcilier les hommes et les femmes, leur permettre de vivre des expériences bien plus satisfaisantes et enrichissantes. Et quand il aura été épuisé, ce qui ne manquera pas d'arriver, on saura en inventer d'autres... Mais nous n'en sommes pas encore là !

Pour résumer :

- le mouvement incessant d'attraction-répulsion qui s'exerce entre les hommes et les femmes est censé être un rappel du jeu cosmique d'union-séparation ;
- pour qu'il joue ce rôle, il faut que deux êtres séparés par le processus de l'incarnation parviennent à l'expérience du « Je suis toi, tu es moi, je-tu sommes Un » ;
- la relation amoureuse et l'orgasme procuré par l'union sexuelle en donnent des aperçus fugitifs ;
- cependant, l'expérience gagne en richesse, en intensité, et en profondeur (en quelque sorte le Tout s'agrandit et se précise ¹) lorsqu'elle résulte de la fusion de deux êtres ayant rééquilibré en eux leur pôle féminin et leur pôle masculin.

Voilà au fond pourquoi l'*homme* est conçu pour que dans l'envers de l'ego de chaque homme il y ait la femme, et dans l'envers de l'ego de chaque femme il y ait l'homme. Les jeux qui se jouent au dehors entre les hommes et les femmes sont des reflets de jeux qui se jouent au dedans de chacun entre sa polarité masculine et sa polarité féminine.

J'insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas pour les hommes de développer des qualités féminines, de se féminiser, ni pour les femmes de développer des qualités masculines, de se masculiniser ou se viriliser. Il ne s'agit pas seulement d'arriver à se comprendre en trouvant un terrain d'entente à mi-chemin des deux.

¹ C'est un point qui m'a souvent frappé dans les expériences décrites par les mystiques : tous prétendent être devenus Tout, et pourtant quand on détaille un peu, on constate que ce Tout n'est pas le même pour tous ! Par exemple dans le Tout des mystiques chrétiens il n'y a à ma connaissance pas beaucoup de plantes, d'animaux et de microbes ; inversement, les chamans deviennent facilement Un avec la Nature, dans laquelle on voit rarement des Jésus et des Marie. Autrement dit ce sont des 'Tout' partiels, ce qui montre bien que c'est plus le sentiment de complétude éprouvé qui compte que le contenu lui-même de Tout.

Il s'agit pour chacun de devenir autant et même que l'autre. Il s'agit pour l'homme de se révéler et s'accepter en tant que femme, et pour la femme de se révéler et s'accepter en tant qu'homme. Nous avons à devenir ce que sommes déjà, homme et femme à la fois.

Le plus important est que cette androgynie n'est pas un simple vœu tiré de quelques réflexions métaphysiques, toujours discutables selon la loi du genre. C'est aussi et surtout un fait avéré. Personnellement, certaines expériences que j'ai vécues et que je relate dans le premier chapitre me persuadent que, derrière ma nature physique et psychique d'homme, il y a la femme. Je conçois que ce ne soit pas facile à accepter pour qui n'a pas encore vécu ce genre de choses tant cela va à l'encontre des croyances dominantes depuis des millénaires. Mais ces croyances-là ont fait la preuve de leur incapacité à faire se rencontrer les hommes et les femmes. Pire, elles ont contribué à entretenir un véritable état de guerre entre les deux sexes. Il est donc temps de les changer. Ce que je propose me semble assez sensé pour permettre une réconciliation et même enfin une véritable rencontre sur tous les plans, l'âme, le cœur, et le corps.

troisième épisode : masculinité et féminité

Les relations homme-femme sont prétextes à des jeux sur de multiples plans. Ce qu'ils ont à vivre ensemble ne se réduit évidemment pas à rejouer le drame cosmique de l'union-séparation. Il y a bien plus, concernant par exemple l'expérience de l'incarnation. Il est un fait que chaque sexe la vit différemment : la femme semble plus tournée au-dedans, vers l'univers intérieur de son ressenti, tandis que l'homme est plus tourné au-dehors, vers l'action sur l'univers extérieur de la matière. Chacun semble avoir des aptitudes différentes inscrites dans l'endroit de son ego. Et comme aussi chacun a l'autre sexe inscrit dans l'envers de son ego, la pleine compréhension de l'incarnation passe par la révélation et l'acceptation par l'homme de sa nature de femme, et par la révélation et l'acceptation par la femme de sa nature d'homme.

Comment caractériser plus précisément les traits propres à l'homme et ceux propres à la femme (étant entendu que ces expressions désignent ici plus l'incarnation de la masculinité et de la féminité que le genre de la personne) ? Il me semble dépassé de ramener l'un à un pénis brandi telle une arme et l'autre à un ventre porteur de vie, ou bien l'un à un esprit froid et calculateur et l'autre à un esprit chaleureux et spontané. Il y a je crois plus important, à savoir le contact direct avec le vécu intérieur pour la femme, et la capacité à matérialiser ses visions pour l'homme.

La femme, a un contact naturel et immédiat avec son vécu intérieur, notamment ses émotions et son corps. Appelons ça le ressenti ou la fameuse intuition féminine. Cela lui permet de savoir instantanément ce que vivent les autres, parce qu'elle le ressent en elle-même, dans sa chair. Cela lui permet aussi d'être une fée innée qui a le savoir-faire pour communiquer avec les différents règnes et pour matérialiser ses intentions par la force de ses émotions plus que par l'action. De plus, elle est dans une relation sensuelle avec l'univers physique qu'elle perçoit comme un Tout évoluant de manière globale, et pas comme un ensemble d'éléments bougeant séparément.

Ces qualités ont leur contrepartie. D'abord la femme est une séductrice née, capable facilement d'utiliser sa faculté de compréhension intime des êtres à des fins de manipulation.

Un autre défaut de ses qualités est qu'elle est tellement proche de ses émotions qu'elle s'identifie trop facilement à elles. Cela lui rend particulièrement difficile la tâche d'en percevoir l'origine et de s'en distancier.

D'où une première conséquence : la déesse-fée se transforme facilement en sorcière-furie. Certes, les femmes n'inventent pas d'armes comme le font souvent remarquer les féministes. Mais elles ne sont pas exemptes pour autant de violence, et elles savent en user. Seulement, cela prend chez elles d'autres formes que chez les hommes, par exemple des mots qui sont autant de poignards, ou des actions dans l'invisible. Je me rappelle qu'un jour, voici déjà plusieurs années, Martine était tellement furieuse contre moi que toute son énergie émotionnelle est passée dans son verre, qui du coup a éclaté. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Deuxième acte de cette courte pièce : par on ne sait quel mystère vu que j'étais assez éloigné d'elle, un petit bout de verre a réussi à entrer dans ma chaussure et m'a blessé au pied. Preuve que sa furie, une 'sainte colère' selon ses dires, était vraiment dirigée contre moi et pas contre le verre !

Autre conséquence du manque de maîtrise de son univers émotionnel, la femme est prise d'un incessant bavardage, d'abord destiné à elle-même, pour réactiver les émotions auxquelles elle s'identifie. C'est sans doute sa manière à elle de se reconnaître, d'exister. Parler lui permet de s'entendre elle-même par dessus le brouhaha de sensations qui ont tendance à la submerger. Mais ce faisant, elle entrave la communication avec son être profond, et elle recrée continuellement le passé, ce qui amplifie ses problèmes. Cela explique sans doute pourquoi, plus que les hommes, les femmes sont aujourd'hui impliquées dans un profond travail de nettoyage de mémoires personnelles et ancestrales, que ce soit par le biais de stages, de psychothérapies, voire de maladies initiatiques (particulièrement celles qui portent atteinte à leur féminité comme les cancers du sein ou de l'utérus), etc.

La femme a aussi du mal à organiser tout ce que ses sens captent, que cela vienne du dedans ou du dehors. Elle est comme sur un océan dépourvu de repères, où elle ne peut que naviguer à vue. À chaque instant, elle est forcée de prendre de nouvelles décisions, quitte à remettre en cause ses décisions précédentes. D'où cette impression du dehors qu'elle est versatile et ne sait pas vraiment ce qu'elle veut.

L'homme, au sens ici je le rappelle de l'incarnation de la masculinité, n'a pas un vécu aussi immédiat de son univers intérieur. Cela explique, entre autres, toutes les horreurs dont il est capable dans le monde puisqu'il est coupé de son ressenti. Il ne sent pas immédiatement que ce qu'il fait aux autres, il le fait à lui-même. C'est pour lui tout un apprentissage de découvrir et d'explorer cette dimension intérieure des sentiments. Cela passe le plus souvent par des femmes qui jouent le rôle d'initiatrices, qu'elles en soient conscientes ou pas. Lorsqu'il entre en contact avec cet univers, il est souvent tellement déstabilisé que : ou bien il se referme totalement et se façonne une armure, dont paradoxalement il est fier puisqu'il affiche son insensibilité comme une vertu ; ou bien il s'épanche avec un excès à la limite de l'indécence, d'où tant d'œuvres d'art qui sont comme autant de cris lancés à la face de l'humanité.

Et lorsqu'il pénètre à son tour dans la dimension magique, il le fait fort de son expérience et sa compréhension de la réalité physique. Cela lui permet de devenir un chaman-magicien beaucoup plus efficace et maître de lui-même, s'il ne s'est pas perdu en route dans l'ivresse du pouvoir...

Tandis que la femme a une appréhension innée du monde par les relations et les émotions, l'homme, lui, le saisit par les objets et les actions. Il est naturellement tourné vers le dehors. De ce fait, il perçoit bien la dialectique dedans-dehors, ses œuvres au-dehors reflétant ses visions au-dedans. Il sait aussi se couler dans le flot de l'action, prendre simplement son plaisir à cela, sans avoir besoin d'y ajouter des commentaires. Bref, il a la capacité innée de matérialiser ses visions par l'action.

Ces qualités ont elles aussi leurs contreparties :

D'abord, les objets, y compris les autres êtres vivants, sont naturellement perçus comme séparés. Ils sont comme 'posés là', et semblent de ce fait opposer une résistance à son action. D'où le risque de dérive consistant à agir avec la volonté, avec le risque plus grand encore de dégénérescence en violence physique destructrice. L'homme comprend mal le rôle fondamental de l'intention pour agir directement sur la matière, ni le rôle des émotions pour communiquer avec les êtres vivants.

Un autre danger qui le guette vient de la difficulté qu'il a à percevoir les relations. Il est de ce fait handicapé pour entrevoir les effets de ses actes. Il ne réalise pas que ce qu'il fait ici et maintenant a des conséquences partout et pour longtemps, comme une onde qui se propage sur la surface de l'eau.

Ce que l'homme pousse à l'extrême, la séparation dedans-dehors, la femme le perçoit à grand peine. Chez elle, perceptions intérieures et perceptions extérieures se fondent facilement dans une sensation globale, d'où parfois un risque de confusion entre ses fantasmes et le monde. C'est pourquoi elle a besoin elle aussi d'un homme qui l'initie, qui l'aide à découvrir le lien entre ses émotions et ce qu'elle vit, qui lui évite de se perdre dans des reflets de reflets qu'elle est prompte à fabriquer, qui l'incite à creuser plus profond en elle. Alors elle pourra devenir une créatrice incomparable qui saura propulser dans la matière les formes de l'*HOMME* nouveau.

À condition bien sûr qu'elle accepte ce rôle. Depuis quelques années, on note une forte tendance chez les femmes à vouloir initier les hommes pour les ouvrir à leur féminité. C'est bien. Mais paradoxalement, il s'en trouve peu qui admettent avoir besoin elles aussi d'être initiées par des hommes pour s'ouvrir à leur masculinité. Je crois que c'est parce que la plupart ne sont pas encore prêtes à accepter une de leur ombre majeure, à savoir la violence, y compris celle qu'elles exercent contre elles-mêmes sous forme notamment de maladies. Elles se réfugient derrière le fait qu'elles sont porteuses de vie pour se cacher à elles-mêmes cette facette, tout comme la plupart des hommes se réfugient derrière leur panoplie de guerrier (qui dans sa version moderne comprend voiture, cravate et accessoires de sport...) pour ne pas voir l'ombre de leurs émotions.

Voilà ce qui caractérise le mieux selon moi la masculinité de l'homme et la féminité de la femme. Attention, je ne prétends pas réduire l'homme et la femme à ce que je

viens d'en dire. C'est juste que ces aspects de chaque sexe me semblent les plus importants à explorer aujourd'hui.

Sorti de ces considérations générales, les situations individuelles apparaissent évidemment plus nuancées. Par exemple, il est des hommes qui manifestent naturellement des qualités féminines et qui ont pour défi de révéler leur masculinité ; il est des femmes qui manifestent des qualités masculines et qui ont à révéler leur féminité. Conséquence parmi d'autres : il doit être possible de vivre ce jeu à deux dans le cadre de relations homosexuelles.

En tout cas, c'est un chemin initiatique qui s'accomplit nécessairement en allant à la rencontre des autres qui portent la polarité complémentaire pour l'éveiller en nous. Les relations homme-femme nous renvoient à l'essence de l'incarnation, ce jeu de miroir subtil et compliqué entre le dedans et le dehors, pour mieux nous incarner ; elles nous aident à concevoir le rêve d'un être humain androgyne, et commencer à le manifester ; elles nous permettent de comprendre pourquoi la rencontre homme-femme est si importante pour nous accomplir en tant qu'*homme*.

quatrième épisode : un homme et une femme

Entre un homme et une femme, il y a indéniablement de très belles choses à vivre, par exemple ce que j'appelle la bulle, la fusion, ou le jeu de miroir.

La bulle est un état quasi-hypnotique de bonheur total où chacun se sent entièrement comblé par la seule présence de l'autre. La personnalité individuelle semble dissoute, et presque plus rien n'existe que cet état d'être à deux. C'est très agréable, mais totalement stérile : pas de désirs en-dehors du fait d'être ensemble, guère de créativité, pas de relations avec le monde extérieur, et pas d'action. À vivre comme une belle expérience en état de conscience modifié, et puis passer sans regrets à autre chose lorsque cet état prend fin de lui-même.

La fusion se distingue de l'état précédent par le fait que l'individualité reste maintenue malgré le sentiment très fort et quasi-permanent d'être l'autre. C'est aussi un état plus ouvert sur le monde, qui permet la réalisation de projets concrets. La créativité est stimulée de manière incroyable, la magie est permanente, et les synchronicités à n'en plus finir. C'est très riche, très intense, mais il faut savoir en sortir quand l'évolution individuelle des partenaires commence à être entravée par l'entité commune qu'ils ont créée et qui devient trop autonome et envahissante.

Une troisième forme de relation intéressante est le jeu de miroir. Il peut opérer soit par réflexion directe, chacun renvoyant à l'autre l'image de ses qualités et de ses défauts, soit par réflexion inversée, les qualités de l'un reflétant les défauts de l'autre et vice versa. En fait, un tel jeu de miroir fonctionne dans toutes nos relations. Mais dans le cas d'un couple, le phénomène est exacerbé par la promiscuité et la familiarité. De telles relations sont irremplaçables pour travailler sur soi, et jouent un indéniable rôle psychothérapeutique. Mais là encore, il ne faut pas que ça dure trop longtemps parce que ce n'est pas très plaisant d'être continuellement confronté à ses faiblesses et ses limites. Et puis, la relation risque de devenir trop déséquilibrée, l'un jouant le rôle de maître ou de thérapeute tandis que l'autre se cantonne dans celui de disciple ou de patient.

Tout ceci prépare le terrain à une nouvelle forme de relation que j'appelle le partenariat co-créatif. Les règles de ce nouveau jeu à deux sont simples :

- que chacun voie la relation comme une offre d'occasions de grandir, de s'accomplir,
- que chacun respecte la liberté de l'autre,
- c'est tout !

Dans ce type de relation, l'accent n'est plus sur la survie, qu'elle soit matérielle ou psychologique, ni sur un amour limité réduit à une attirance hormonale, ni sur la confrontation incessante à des blocages personnels. C'est d'abord la rencontre de deux êtres qui ont fait suffisamment de chemin chacun de leur côté pour se reconnaître dans les profondeurs de leur âme, se retrouver comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, et se mettre à jouer comme s'ils avaient toujours su être venus sur Terre pour cela. Ils sont ensemble pour co-créer avec complicité et humour des opportunités de grandir, pour se révéler dans ce qu'ils ont de plus beau et de plus accompli.

Ceci doit se faire évidemment dans un respect total de la liberté de l'autre, que nous ne sommes pas là pour diriger ni pour changer. La liberté, c'est laisser les autres être ce qu'ils sont, les reconnaître comme totalement aptes à gérer leur vie sans nous. Si nous ne la leur accordons pas, alors il n'y a pas de raison qu'eux nous l'accordent, et nous nous retrouverons fatalement piégés dans des situations où nous nous sentirons privés de liberté. Nous devons admettre que chacun a la liberté de bâtir son chemin, y compris de faire des erreurs, y compris d'être heureux indépendamment de ceux qui se croient en charge de le protéger. Nous avons à nous confronter à nos défis, nous sommes là pour cela, à vivre nos émotions, et nous n'avons besoin de personne pour nous servir de béquille ou nous anesthésier.

En revanche, nous pouvons avoir besoin de guides, des êtres non pas qui éclairent le chemin mais qui nous donnent un éclairage sur nous-mêmes afin que nous puissions mieux trouver notre chemin. C'est une marque d'amour d'exprimer à autrui en toute franchise ce que l'on ressent à son propos, manière qu'il se regarde dans le miroir que nous sommes pour lui, qu'il voit mieux qui il est et ce qu'il est venu faire sur Terre. Cela demande d'aimer les autres pour ce qu'ils sont, pas pour les rôles qu'ils tiennent ni pour ce que nous voudrions qu'ils soient. Car attention, c'est un simple jeu de miroir, pas une jeu de reproches destructeur, ni un jeu de pouvoir et de manipulation !

Pour être à même d'accorder à tous cette liberté, il faut avoir dépasser l'amour conditionnel, ce terrible « je t'aime si... » trop souvent entendu et encore plus souvent sous-entendu. Les déchirements du cœur sont le moyen le plus sûr que nous ayons aujourd'hui à notre disposition pour éprouver les limites de cet amour et être incités à les dépasser. Alors, reconnaissant que les autres sont en nous et que nous sommes au-dedans des autres, dans un même mouvement nous aimer nous-mêmes et aimer les autres, comme ils sont, pour ce qu'ils sont.

Pour le reste, entre un homme et une femme qui se sont reconnus et qui ont envie de jouer ensemble, il n'y a pas de règles. Tout est affaire de liberté, de créativité, et d'entente mutuelle. Par exemple, rien n'oblige deux êtres qui s'aiment et qui se sentent profondément liés l'un à l'autre à dormir ensemble, à vivre ensemble, ou encore à se raconter leurs moindres faits et gestes... S'ils veulent dormir ensemble, qu'ils le fassent, mais que ce soit simplement pour le plaisir et pas une habitude, un rituel, une obligation morale, ni une peur de se perdre. Et s'ils préfèrent ne pas

dormir ensemble, ou pas toujours, alors qu'ils suivent leurs envies et y prennent leur plaisir sans faire de projections du genre : « Il/elle ne veut pas être avec moi donc il/elle ne m'aime pas. » Bien sûr il y aura des moments où ce que l'un voudra l'autre ne le voudra pas, et inversement. Bon prétexte pour tester la qualité de la communication...

Allant encore plus loin, je dirai que rien non plus ne les oblige à être des partenaires exclusifs, autrement dit à être monogames. Ils peuvent l'être, s'ils le souhaitent, ou bien ne pas l'être. Otter G'Zell a inventé un mot que je trouve très joli pour désigner la philosophie et la pratique d'aimer plus d'une personne à la fois : *polyamory*. Ceci permet de bien la distinguer de ce qu'elle n'est pas, notamment :

Ce n'est pas l'adultère, une histoire des milliards de fois répétée, qui repose sur la tricherie, tandis que ces nouvelles relations sont fondées sur l'honnêteté, qui a pour corollaires l'amour inconditionnel et le respect de la liberté de l'autre. Cela implique que si l'un des partenaires veut s'engager dans de telles relations et l'autre pas, aucun n'est en droit de brider la liberté de l'autre.

Polyamory n'est pas non plus de l'échangisme, qui se réduit à des relations sexuelles, sans rencontre des âmes, sans histoire d'amour ni cheminement spirituel. Pour autant, rien n'interdit de pratiquer l'échangisme, car on a aussi le droit de faire ce qu'on veut avec son sexe !

Polyamory n'est pas l'amour libre façon années 60, qui est en fait un amour désincarné où tout le monde aime vaguement tout le monde, ce qui est plus facile quand tout le monde plane et qu'il n'y a pas à se confronter à la matière : déboucher le lavabo, faire la cuisine, la lessive et sortir la poubelle...

Enfin, ce n'est pas la solution facile à des problèmes relationnels tant les défis sont grands.

Bref, là où je veux en venir, c'est qu'il ne s'agit ni d'être monogame ni d'être polygame ni d'être hétérosexuel ni d'être homosexuel, mais de vivre ce que l'on sent devoir vivre en laissant à son/sa/ses partenaires la liberté de vivre ce qu'il/elle/ils sentent devoir vivre. C'est certainement une des plus belles preuves d'amour et un des meilleurs encouragements à la croissance que de laisser à ceux qu'on aime la liberté d'aimer d'autres personnes. À condition bien sûr que ce soit authentique, car il ne s'agit pas de jouer cette comédie pour se dire évolué tout en étant rongé de l'intérieur par la jalousie !

De même, il n'y a aucune règle concernant la durée de telles relations. Elle peut être d'un jour ou d'un vie. L'important est ce qu'elle permet d'accomplir. Reconnaître qu'une relation est terminée ne rend pas forcément la séparation moins douloureuse. Quand des expériences fortes ont été vécues avec quelqu'un, il y a un incontournable processus de nettoyage à accomplir avant de pouvoir passer à autre chose. C'est comme un deuil, où il n'y a pas que les yeux qui pleurent : la moindre cellule pleure aussi pour remplacer des eaux trop chargées de mémoires...

Bien que simples, les règles du partenariat co-créatif ne sont pas si faciles à mettre en œuvre. D'abord parce que nous avons tous un passé personnel chargé, où l'amour conditionnel et la jalousie sont plus courants que l'amour inconditionnel et la liberté. Il y a aussi le fait que la conscience collective est imprégnée d'a priori très limitants concernant les hommes et les femmes. Développer un partenariat co-créatif exige donc que chacun ait déjà fait le chemin pour dépasser ces croyances et concevoir autrement les relations homme-femme. Cela exige aussi que chacun ait

accompli un travail de nettoyage de ses problèmes personnels majeurs, sinon la relation risque très vite de buter dessus. Cela exige encore que les deux partenaires soient en phase. Bizarrement, on peut se reconnaître, s'aimer, et n'être pas prêts à faire des choses ensemble.

Bref, le Deux, la relation homme-femme, doit être construite par des individus déjà bien formés. Ensemble, ils vont co-évoluer pour atteindre chacun la complétude de l'entité androgyne homme-femme. Ce chemin passe notamment par la communication authentique, et l'art des Noces Cosmiques.

cinquième épisode : la communication authentique

Chez les *hommes*, la communication passe à travers trois canaux :

Le premier et le plus important est le canal de perception intérieur, ce que j'ai aussi appelé la communication directe d'esprit à esprit. Il est un fait que nous avons une conscience pas très claire de tout ce qui passe par là (intuitions, télépathie...), au point que certains croient que rien ne passe ! C'est que les signaux sont brouillés d'une part par ceux en provenance du dehors via les deux autres canaux et qui souvent les contredisent, d'autre part par nos incessants bavardages intérieurs.

Le second canal est celui de la communication verbale. Pour des raisons que j'ai déjà exprimées dans les premiers chapitres, je crois souhaitable de nous en détacher. Dans les dialogues avec nous-mêmes, nous devrions parvenir sans trop de peine à nous en passer en nous exerçant à manipuler directement des 'bulles de pensées'. Dans les dialogues avec les autres, cela prendra certainement plus de temps pour retrouver la pleine maîtrise de la communication directe.

Le troisième canal enfin est celui de la communication non verbale, un vaste fourre-tout d'attitudes physiques, de mimiques, de gestes, de phéromones, etc., qui trahissent sans que nous y puissions grand chose nos états intérieurs, nos émotions..., et révèlent notre cohérence autant que nos contradictions.

Il est facile de comprendre que la communication peut être qualifiée d'authentique dès l'instant où il y a cohérence totale entre ce qui passe par les différents canaux. Ceci suppose une honnêteté profonde, d'abord vis-à-vis de soi-même. Cela signifie que tout ce qu'on vit est l'expression de ce qu'on est, et pas une image fantomatique, un reflet de reflet de reflet, bâtie sur des idées fausses de nous-mêmes, sur ce que 'je voudrait être' plutôt que sur ce que 'je est', sur des projections supposées de la part des autres, ni sur nos attentes les concernant.

Cette honnêteté s'oppose à la pratique du secret, qui est une forme de tricherie. Car le secret oblige à une communication contradictoire entre le canal intérieur et le canal verbal, à quoi s'ajoutent de nouvelles contradictions venant du canal non verbal en présence de sentiments tels que la culpabilité.

Les enfants ressentent très bien les personnes authentiques et celles qui ne le sont pas, y compris les autistes, dont on croit à tort qu'ils sont coupés du monde. Ils sont certes coupés de certains canaux de communication extérieurs, mais leur canal intérieur, lui, est grand ouvert. Un de mes amis peut les approcher facilement parce que son amour pour eux est authentique, et qu'il l'exprime à tous les niveaux de son être.

Il en va de même avec les animaux qui sentent très bien qui les aiment et qui ne les aiment pas. Bien que mon propos dans ce paragraphe soit axé principalement

sur les relations humaines, les vertus de la communication authentique s'étendent à toutes les relations, avec les animaux, avec les végétaux, etc. La co-science avec Gaïa n'est pas envisageable sans cette authenticité.

Il est clair qu'une énorme distance sépare la communication ordinaire de la communication authentique. Dans le premier cas, la peur d'être blessé fait bâtir une armure pour nous protéger. Nous sommes même capables de trouver des justifications à nos tricheries avec des formules du genre : « Je dis ça pour ne pas le/la/les blesser. » Résultats : nous nous coupons de nous-mêmes dans la mesure où ce que nous exprimons trahit qui nous sommes ; et nous nous coupons aussi des autres dans la mesure où la communication devient moyen de manipulation.

Tandis que la communication authentique nous ouvre à nous-mêmes et aux autres, et ouvre aussi la porte aux jeux de co-création, même si cela suppose de nous exposer tels que nous sommes, y compris donc nos failles et nos faiblesses. Pour ces raisons, l'authenticité est un préalable indispensable à la redécouverte de la communication directe.

D'un certain point de vue, l'on ne saurait dire que l'une soit supérieure à l'autre. L'important je crois est de réaliser que chacune reflète une vision du monde différente. Le dilemme n'est pas tant de choisir entre communication authentique et secret, que de répondre à la question : « Qui suis-je et qu'ai-je envie de vivre ? »

Si l'on pense trouver son accomplissement dans l'accumulation de biens matériels, dans la célébrité ou l'action politique, c'est un choix de vie, un choix de monde, difficilement compatible avec l'authenticité dans les relations, du moins dans l'état actuel de la société. Si l'on pense trouver son accomplissement dans l'expression de Soi, dans des jeux de co-création avec les autres, dans la co-science avec Gaïa, c'est un autre choix de vie, un autre choix de monde, incompatible avec la tricherie.

Il est évident que ces deux modes de communication sont inconciliables. D'où des situations potentiellement explosives lorsque deux personnes opérant chacune selon l'un d'eux interagissent. L'honnêteté de l'une ne va pas manquer de provoquer les réactions de l'autre, qui va immanquablement se sentir blessée par des jeux de miroirs trop forts pour elle. La première quant à elle ne va pas s'amuser longtemps à ces jeux souvent stériles qui pompent énormément d'énergie. Il n'y a pas beaucoup d'issues possibles : ou bien la relation éclate, ou bien la seconde personne évolue vers l'authenticité.

J'ajoute que si deux personnes se retrouvent de manière durable dans ce genre de situation (un couple par exemple), c'est qu'elles ont quelque chose à apprendre. C'est aussi que chacune a un pied dans le mode de communication de l'autre, ce qui constitue un pont. Mais ça ne saurait se transformer en croisade pour convertir l'autre. Si la situation s'enlise, il faut savoir mettre fin à la relation. Nous ne sommes plus à l'ère où toutes nos relations étaient déterminées par la famille et le lieu de naissance ; nous sommes à l'ère où nous pouvons choisir librement les êtres de la même famille d'esprit avec qui nous souhaitons vivre.

sixième épisode : les Noces Cosmiques

Parce que la sexualité est le moyen le plus simple et le plus accessible de nous procurer l'extase, parce que c'est un acte qui, pour atteindre à cette dimension sacrée, exige l'union physique de deux partenaires aux polarités complémentaires, masculine et féminine, elle est un outil privilégié pour nous aider à trouver le chemin de notre complétude.

Malheureusement, de la manière dont la plupart des êtres humains la pratique, il y a peu de chances de parvenir à ce résultat. Ce n'est guère que de la masturbation réciproque : les corps s'agitent tandis que les esprits sont loin de là et surtout pas ensemble. Certes, il n'est pas exclu d'éprouver du plaisir. C'est même fréquent, sinon on n'en redemanderait pas autant ! Mais cela ne me semble guère supérieur au plaisir éprouvé à vider sa vessie lorsqu'elle pleine. C'est plus assimilable au relâchement d'une tension qu'à une expérience de plénitude spirituelle.

Ce que je dis là n'est pas nouveau. Depuis des millénaires, quelques trop rares écoles initiatiques enseignent que la sexualité est un art sacré, une voie d'accès à l'Un, au divin. De toutes, c'est certainement le *tantrisme* qui est allé le plus loin. Il est le seul à ma connaissance qui ait su, ou osé, allier métaphysique, expérience spirituelle et praxis sexuelle. Les autres se contentent en général ou bien de faire un catalogue de techniques censées amplifier le plaisir (cf. le *kama sutra*, le *tao de l'amour...*), ou bien en restent à une vision purement intellectuelle de l'androgynie originelle sans passer concrètement à l'acte d'union sexuelle (cf. l'*alchimie* où cet acte est accompli uniquement de manière symbolique à travers l'union d'éléments chimiques complémentaires).

Néanmoins, le tantrisme reste une forme ancienne qui n'est plus tout à fait appropriée aux circonstances et aux finalités d'aujourd'hui. D'abord à cause de la complexité et de la rigidité du rituel, qui inhibe la spontanéité et la créativité. Une de mes amies a vécu une expérience spirituelle grandiose dans l'union sexuelle avec quelqu'un qu'elle venait juste de rencontrer et qu'elle n'a jamais revu après. Pas de discours alambiqués, pas de rituels compliqués, juste deux êtres qui se rencontrent instantanément sur tous les plans dans une ouverture totale, « parce que c'est elle parce que c'est lui », et que tous deux étaient prêts à ce moment de leur existence à plonger dans cette dimension : le coup de grâce.

L'autre reproche que j'adresse au tantrisme est que le cœur me semble mis trop en retrait. L'amour est plus vécu symboliquement par identification de l'homme à Shiva et de la femme à Shakti que dans l'élan du cœur. D'ailleurs, il est fréquent que les partenaires ne se connaissent pas et soient réunis par le gourou juste avant la cérémonie.

On peut arguer que c'est justement le talent du gourou de savoir apprécier qui va résonner avec qui. Peut-être. Mais je pense que l'heure n'est plus aux gourous. Je pense que c'est à chaque couple de se construire, d'être son propre maître, de se co-crée sa propre cérémonie de Noces Cosmiques.

Pour les y aider, une abondante littérature existe qui traite de sujets aussi variés que : les positions de l'amour, les prologues, l'art des caresses, la respiration et la circulation des énergies, la rétention du sperme, l'orgasme continu, etc. Ce n'est pas inintéressant, mais il y a, je crois, plus important : l'intuition, l'ouverture, le jeu à deux, et la magie de l'amour.

Tout au fond de notre âme, nous ne sommes ni homme ni femme ; tout au fond de notre être incarné, nous sommes à la fois homme et femme. Ce rappel pour dire que chacun possède déjà en lui les traits que manifeste l'autre sexe, au point d'être capable de les manifester au même titre que les traits propres à son sexe.

C'est un peu comme l'apprentissage de la marche : un acte aussi compliqué peut être appris sans peine parce qu'il suffit le moment voulu de réactiver une mémoire qui appartient à l'espèce. D'ailleurs, la plupart des animaux savent se mettre debout et marcher dès l'instant de leur naissance.

Un homme qui accepte cela n'a pas vraiment besoin d'apprendre ce qu'est la femme, ce qui se passe en elle, ce qu'il doit faire : il n'a qu'à se souvenir puisqu'il la porte déjà en lui. Idem pour la femme.

Je précise que je ne parle pas là de la connaissance de l'acte sexuel lui-même, mais bien de la connaissance intime de la femme par l'homme et de l'homme par la femme. J'ai réalisé cela à travers mes expériences avec les femmes. Pour moi, la sexualité fut une découverte tardive. Pendant longtemps, à l'âge où habituellement « on ne pense qu'à ça », je pensais à tout autre chose que j'estimais plus important ! Un jour tout de même j'ai fini par me réveiller. Sans doute parce que j'étais prêt à rencontrer la personne qui à la fois me ressemblait et me complétait pour mieux nous révéler. Ce fut une découverte extraordinaire. Pas seulement la sexualité elle-même que j'ai d'emblée vécue comme une expérience spirituelle, mais le fait que, du fond de mon inexpérience, je me découvrais devant la femme en terrain de connaissance : j'avais l'impression de savoir très intimement, de l'intérieur, ce qu'est le corps de la femme, comme si c'était une chose familière que j'avais déjà connue, habitée. Il s'est même avéré à plusieurs reprises que je connaissais le corps de mes partenaires aussi bien sinon mieux qu'elles-mêmes !

Laissons la vie agir à travers nous, faisons confiance à nos impulsions profondes, faisons-nous confiance, et nous trouverons comment dépasser la banalité de l'acte sexuel pour atteindre la dimension artistique et sacrée des Noces Cosmiques. Cela ne peut se faire évidemment que si nous sommes dans un état d'ouverture totale. L'ouverture des esprits prépare l'ouverture des corps. Et quand les corps sont grands ouverts, ils peuvent entrer en résonance, et ces résonances vont pouvoir être amplifiées jusqu'à propulser l'esprit dans une autre dimension. C'est une descente au cœur de la matière, un de ces rares moments où, enfin, nous habitons vraiment notre corps. Celui-ci devient un outil pour façonner une œuvre d'art sacré : sublimation de la matière. Il est lui-même façonné par l'esprit pour servir l'esprit. L'aboutissement de l'acte sexuel est une expérience de l'esprit, tout comme le commencement. Un corps fait de matière permet d'accomplir ce chemin, aujourd'hui matière dense, demain matière eau.

La communication authentique constitue un prélude important. C'est se montrer à l'autre tel que l'on est, tel que l'on se montre à soi-même. C'est une manière de s'ouvrir l'esprit pour préparer le corps. Le contenu même de ce qui est échangé alors n'a guère d'importance. Ce qui compte surtout, c'est l'attitude dans laquelle les choses sont dites : pas de barrières, pas de défenses, pas de secrets ; la moindre parcelle de notre intimité est accessible. Cela ne veut pas dire qu'il faille obligatoirement parler, se raconter, s'étaler sur les divers aspects de sa vie. À la limite, on peut se taire si l'on est dans cet état où tout pourrait être dit.

Qu'il n'y ait pas de résistance à l'intérieur est une condition impérative pour qu'il n'y en ait pas à l'extérieur. Sinon les corps ne résonneront pas ensemble, ou pas complètement, et la résonance s'atténuera très vite au lieu de s'amplifier.

Une autre condition importante pour que cette résonance se produise est qu'il faut être deux à jouer le même jeu. Si l'un des partenaires est complètement ouvert tandis que l'autre reste enfermé sur lui-même, aucun des deux ne montera bien haut. Il m'est arrivé d'avoir des relations sexuelles avec des personnes qui prétendaient jouer le jeu d'être avec moi mais qui en fait ne l'étaient pas. Leur repli sur elles-mêmes se sentait très fort, au point de donner à l'expérience une saveur pas très agréable pour moi. D'après des études que j'ai lues, d'après les insatisfactions exprimées à longueur de colonnes dans les magazines, j'ai l'impression que c'est hélas l'habitude chez la plupart des couples. Pas facile j'en conviens de transmuter des millénaires de croyances limitantes. Y voir donc un défi et pas une norme.

Le fait d'être deux est indispensable pour créer une résonance dans les corps. C'est aussi indispensable pour amplifier cette résonance. Sinon on a vite fait de retomber.

Normalement, c'est la femme qui déclenche le processus d'ascension au niveau physique, après quoi c'est à l'homme d'amplifier ce mouvement chez la femme. Ensuite, ce que certaines oublient parfois parce qu'elles se replient trop vite sur leur plaisir et ne participent plus à ce jeu qui doit se jouer à deux jusqu'au bout, c'est à la femme de tirer l'homme à elle. Le couple accompli pénètre alors ensemble dans la dimension de la pure magie. Ce n'est pas l'apparence d'une unité réalisée par l'union physique de deux complémentaires, l'homme et la femme ; c'est une unité cosmique réalisée par l'union sur tous les plans d'un homme révélé dans sa double nature d'homme et de femme, et d'une femme révélée dans sa double nature de femme et d'homme.

La preuve de cette ascension est immédiatement visible dans la matière : c'est la transformation des visages, qui deviennent tout simplement beaux. Quelles splendeurs il m'a été donné de contempler ! Et puis les yeux, brillants de vie, qui illuminent le monde, qui laissent transparaître la grandeur de l'âme dénudée. Quelles beautés nous recelons, quel formidable potentiel nous avons ! Cela laisse deviner ce que sera le visage habituel de l'*HOMME*. L'art des Noces Cosmiques est le plus agréable chemin pour vivre la transformation de l'*homme* en *HOMME*. Merci aux trois déesses qui m'ont offert d'entrevoir ce trésor. Merci de votre amour.

Je vous aime...

Je pourrais parler des peaux qui s'aiment, qui se collent et se frottent, de la danse des mains et de l'art du geste, parler encore de l'amour qui assouplit les corps, moule précisément le vagin au pénis, rend délectables les senteurs et les saveurs intimes, parler de l'expérience esthétique multidimensionnelle... Trop de mots. Je préfère rester sur ces visages de dieux et de déesses, notre futur déjà présent.

Chapitre 17

interlude : les Noces Cosmiques ¹

1.

*L'Un-Qui-Est gît dans son infinie torpeur, inaltérable.
De la puissance évocatrice des Souffles contraires naquirent les formes.
Un fut deux et sut ;
Deux fut trois et sut ;
Surgit la multitude.
Alors l'homme poussa son cri.*

*Et puis l'homme se prit à croire qu'il était séparé,
Que les Souffles qui l'avaient engendré n'avaient plus prise sur lui.
Il sortit de l'Instant, à en oublier sa céleste origine,
Et en perdant contact avec lui-même,
Il perdit aussi l'Amour qui jusque là régnait.
Jamais plus hommes et femmes ne s'accordèrent.
Alors le trouble gagna l'Univers.*

2.

*Dans les profondeurs de chaque être,
Derrière l'huis obscur,
Brille le Joyau.
L'Amour est le chemin, la Joie l'achèvement.
Mots flétris de tant de souillures que nul n'ose plus les invoquer.
Alors purifie-toi pour que les Noces ne fassent point de dommages.
Car le miroir du Fond-sans-Nom détruit qui est trop attaché à ses chaînes.
Présente ton être nu,
Laisse-toi emporter par le vent vers ton jumeau cosmique.
Retrouvez-vous, reconnaissez-vous, réunissez-vous,
Pour révéler la Lumière de l'au-delà du temps.*

*Dans son âme dévoilée,
L'homme découvrira en lui la femme,
La femme découvrira en elle l'homme.
S'étant vus et reconnus, ils vibreront à l'unisson.
Vibrant à l'unisson, ils redeviendront complets.
Redevenus complets, ils embrasseront l'univers.
Touché par tant d'Amour,
L'Univers s'apaisera.*

¹ J'ai écrit ce poème en 1992, si mes souvenirs sont bons. Je l'ai un peu retouché en 1999 à l'occasion de sa publication sur mon site internet, et encore un tout petit peu pour ce livre. Pour l'essentiel, il est tel qu'il m'est venu il y a près de 10 ans. Quand je pense à mon inexpérience de l'époque, je crois avoir été plutôt bien inspiré... En 2002, Corinne Leforestier a réalisé une série de gravures illustrant ce poème. Elles sont visibles sur mon site internet ou sur le sien : <http://terrocolorosa.com> . Un poème plus récent intitulé *les Noces du Ciel et de la Terre* prolonge celui-ci. On le trouvera sur mon site dans la section *poèmes*.

*L'homme et la femme qui s'aiment
Ne sont qu'un et même être.
Jumeaux dès l'origine,
Qui se différencient
Pour mieux se retrouver.
Et si sur le chemin leur cœur parfois se déchire,
C'est pour que, par l'entrebâillement, jaillisse mieux la Lumière.*

3.

*L'extase est un accès,
Mais il faut être deux,
Pour en un même mouvement
Donner et recevoir.
Deux qui au fond sont un,
Et au-dehors seulement
Semblent en opposition.*

*Le retour est sans force;
Un glissement suffit,
D'une infinie douceur,
Pour qu'enfin se rejoignent
L'extase de la femme,
Si rare et si profonde,
Et la jouissance de l'homme,
Si facile et si brève.*

*Doux Prince,
Caresse avec délicatesse et bonheur le corps de ta bien-aimée.
Ressens son corps comme ton corps.
Et toi Princesse, absorbe-toi dans sa caresse.*

*Douce Princesse,
Caresse avec délicatesse et bonheur le corps de ton bien-aimé.
Ressens son corps comme ton corps.
Et toi Prince, absorbe-toi dans sa caresse.*

*Prince et Princesse,
Le cœur pur, l'âme apaisée, sans pensées,
Répétez inlassablement les gestes,
D'un même mouvement donnez et recevez,
Pour que le semblable du dehors conduise le dedans à se creuser.
Se creuser tant et tant que s'ouvre le sens intérieur,
Par lequel vous éprouverez sans plus toucher.
Ainsi toi, Princesse, tu seras ton Prince,
Et toi, Prince, tu seras ta Princesse.
Vous ne formerez plus qu'Un,
L'Un de l'origine.
Vous serez pleins, heureux et beaux.
Si pleins, si heureux et si beaux,*

Que l'Univers en vous voyant sourire en sera transformé.

4.

*Ce qui peut être disjoint jamais ne fut uni.
Ce qui ne forme qu'un ne peut être désuni.
Par l'espace ni par le temps,
Par la vie ni par la mort,
La Plénitude de l'Etre
Ne fut ni ne sera
De souillure entachée.*

*Doux Prince et douce Princesse,
Aimez-vous dans votre forme terrestre pour la sublimer.
Frère et Sœur,
Unissez-vous dans la caresse pour pénétrer l'instant d'éternité.
Alors contemplez votre visage commun d'avant votre naissance,
Et vous saurez que plus rien désormais ne pourra séparer.*

*Soyez la plénitude du sans-forme.
Que votre Amour déborde jusqu'à s'étendre à tous les êtres.
Laissez-les vous pénétrer au plus profond de votre intimité,
Pour qu'ainsi à travers vous ils découvrent le Joyau.*

*Arrosez la Terre des larmes qui vous viennent des souffrances du monde.
Fécondez la Terre des larmes de votre bonheur.
Et quand votre œuvre est accomplie,
Disparaissez dans ce nuage que le vent emporte.*

5.

*Un frisson parcourt le Ciel.
L'Un-Qui-Est sort de sa torpeur.
Au-dedans, un sourire.*

Chapitre 18

je-nous

1-2-3 ... beaucoup

J'ai vécu près de cinq ans dans une communauté que je qualifierai d'expérimentale : nous partagions une grande maison, les repas, les corvées, les amis, l'éducation des enfants, les fêtes, les confidences, et plein d'autres choses. C'est un mode de vie que par bien des aspects j'apprécie énormément : avoir à la fois mon indépendance et être entouré d'amis ; partager le même élan qui est générateur de toutes sortes d'opportunités ; me sentir plus léger parce que tant des choses sont mises en commun...

Mais il a aussi quelques inconvénients, notamment d'être un révélateur impitoyable de toutes nos petites choses. Combien de fois m'est-il arrivé de penser : « Tiens, il ne reste plus qu'un carré de chocolat au lait, je vais le manger avant qu'il aille remplir le palais d'un autre ! » ; ou bien, à l'inverse : « Zut, quelqu'un a mangé le dernier carré de chocolat que je m'étais réservé ! » ; ou encore : « Plus de papier toilette ! qui a terminé le rouleau et ne l'a pas remplacé ? j'en ai marre de devoir tout faire ici ! »...

À force de se regarder tous à la loupe et d'avoir la tête occupée par des tas de détails, on se fatigue. Surtout, les décisions et les actions collectives s'en trouvent entravées. On en arrive à faire, ou ne pas faire, telle ou telle chose simplement pour marquer son désaccord avec quelqu'un, pour marquer son territoire en quelque sorte. Le miroir grossissant des relations révèle les différences de personnalités, voire les incompatibilités d'humeur, les différences de motivations, les différences de croyances et de visions du monde. Bref, qu'est-ce qu'on fait ensemble ? Le plus bizarre est de découvrir qu'on peut très bien s'aimer et ne pas pouvoir faire grand chose ensemble, ou au contraire qu'on peut agir ensemble sans trop se comprendre ! Les jeux collectifs chez les humains sont décidément très compliqués.

En comparaison, lorsque j'observe des fourmis occupées à nettoyer leur nid ou à ramener de la nourriture, je n'ai pas l'impression qu'elles se prennent autant la tête : elles font, ou elles ne font pas, un point c'est tout. Si elles font quelque chose pour la collectivité, ce n'est certainement pas avec le sentiment d'être utilisées, exploitées, ni ne considèrent que les autres leur sont redevables pour ce service rendu ; et si elles ne font pas, elles n'en éprouvent sans nul doute aucune culpabilité.

Dès qu'il agit au sein d'un groupe, que ce soit une famille, une communauté, une entreprise ou autres, *l'homme*, lui, se trouve assailli de pensées et d'émotions en tous genres, la plupart pas très à son avantage. « L'enfer, c'est les autres ! » a-t-on coutume de dire. Je dirais plutôt : « Nos relations avec les autres révèlent notre enfer intérieur. » Pas besoin en fait d'être très nombreux. Mettez seulement trois personnes ensemble, et vous verrez se déployer toute la palette des jeux entre l'individu et le collectif, notamment :

- chacun se replie dans son coin, feignant d'ignorer les autres ; contrairement aux apparences, c'est toujours un jeu collectif puisque tous se surveillent continuellement pour être sûr que nul n'empiète sur son territoire ;

- ou bien : deux se liguent contre le troisième pour l'humilier ou l'écraser ; en fait, le jeu va rarement jusqu'à l'anéantissement du troisième joueur, sinon la partie s'achèverait trop vite et les rescapés s'ennuieraient ; les alliances se font et se défont de sorte que chacun prend tour à tour le rôle de victime et de bourreau ;
- ou encore : une hiérarchie s'instaure, parfois sans une parole ni le moindre échange de coups, avec un chef, un sous-chef, et un sous-sous-chef qui règne sur un malheureux chien ;
- plus rarement, mais cela arrive tout de même, le groupe manifeste un réel esprit de coopération : ce peut être en négatif, pour surmonter des obstacles ou lutter contre des ennemis communs, ou en positif, pour faire la fête ou réaliser une œuvre ensemble ; les motivations sont aussi variables que les finalités, allant des plus égoïstes (la survie personnelle) aux plus altruistes (sauver le monde), des plus matérielles (manger) aux plus spirituelles (se sentir mu par un élan vers dieu).

Les rapports souvent difficiles voire conflictuels entre l'individu et le collectif, entre le *je* et le *nous*, renvoient à des problèmes très profonds :

- comment *je* peut-il exister vis-à-vis d'autres *je* semblables ? dilemme qui se manifeste notamment dans le problème de la possession ;
- quelle place *je* peut-il avoir au sein d'un *nous* ? dilemme que l'*homme* a exploré quasi exclusivement à travers les relations de pouvoir ;
- comment *nous* acquiert une existence autonome par rapport aux *je* qui le constituent ? c'est le problème de la formation d'une âme-groupe ou égrégore.

Dans l'action collective concrète, ces trois dilemmes s'interpénètrent largement. Par exemple, au sein de l'égrégore d'une famille, d'une nation, ou d'une église, les individus jouent sans cesse avec le pouvoir et la propriété. Néanmoins, les trois méritent d'être distingués car ils révèlent des facettes différentes de l'*homme*. Leur compréhension est nécessaire pour ouvrir la porte à des jeux plus enrichissants et plus agréables entre *je* et *nous*, entre l'individu et le collectif.

c'est à moi

Lorsqu'un animal marque un territoire pour en faire SON territoire, il ne le fait pas pour lui-même ; il ne le fait pas non plus pour se manifester auprès de tous les êtres vivants ; il le fait avant tout pour signifier son existence et sa singularité aux autres de son espèce, ses semblables. Il leur envoie un message disant en substance : « Attention, vous pénétrez chez moi ! », qui peut même s'interpréter comme signifiant « Vous rentrez dans un prolongement de moi, en moi », appel très littéral lorsqu'il s'agit de se signaler aux membres du sexe opposé, et avertissement pour de possibles rivaux.

De même, l'appropriation par un *homme* d'un lieu, d'un objet, voire d'un être vivant, n'est pas un simple jeu de *je* avec lui-même. C'est véritablement un jeu collectif par lequel chacun tente d'affirmer son existence à côté des autres, non pas tous les autres, juste les semblables : « ceci est à moi » proclame du même coup « ceci n'est pas à toi qui est comme moi ».

Je dis 'à côté des autres' et non pas 'contre les autres', car il n'est pas encore question de jeux de pouvoir. Ceux-ci apparaissent lorsque l'un veut ce qu'un autre s'est approprié. C'est un problème de nature différente que nous examinerons plus

loin. Pour l'instant, il ne s'agit pour un *je* que d'affirmer son existence parmi d'autres *je* semblables. « C'est à moi » signifie « c'est moi », de sorte que « j'éprouve mon existence par tout ce que je montre aux autres comme étant moi ». Toute la subtilité consiste à se singulariser juste ce qu'il faut pour sentir son individualité, et à se conformer à une norme juste ce qu'il faut pour se sentir accepté par le groupe.

La possession est une manière pour *je* de s'étendre dans la réalité physique, de se grandir en quelque sorte. Chaque objet, chaque lieu, chaque être que l'on dit posséder donne la sensation d'exister davantage, d'avoir plus de valeur.

Mais cette valeur est fallacieuse car elle ne repose pas sur une authentique reconnaissance et confiance en soi ; elle repose sur les jugements supposés que les autres portent à son égard. *Je* a le sentiment de ne pouvoir être reconnu, apprécié, aimé qu'à travers le regard de reconnaissance, d'estime et d'amour que les autres lui portent. Mais tant que *je* ne se reconnaît pas, ne s'estime pas, ne s'aime pas lui-même, jamais il ne trouvera satisfaction dans le regard des autres. Alors, en quête désespérée de cette reconnaissance, de cette estime, de cet amour, il peut être tenté de se lancer dans une accumulation frénétique de possessions, que ce soient de simples vêtements ou des portions d'empires. « Ceci est à moi » signifie alors : « Je montre à tous ce qui est à moi pour qu'à travers cela vous me reconnaissiez, m'admiriez, et que j'ai l'impression d'exister et d'avoir de la valeur. » Impression très fugitive car le manque est toujours là au fond de soi qui crée un besoin toujours renouvelé.

L'être parvenu à sa complétude n'éprouve pas un tel manque. Il n'a donc pas besoin de se montrer avec ostentation. Il rayonne simplement sa nature profonde : dans ses yeux brillants de sincérité se lit sa sagesse et sa compréhension ; dans la chaleur de son cœur ouvert s'exprime sa bienveillance envers tout-ce-qui-est ; dans la grâce de son corps se voit son bonheur et sa gratitude d'être au monde.

Reste que pour se libérer du besoin de possession, il faut avoir éprouvé le manque, et puis aussi avoir suffisamment possédé pour réaliser que tous les biens matériels possibles et imaginables ne combleront jamais ce manque qui émane des profondeurs de l'être. Peut-être est-ce là la vraie signification de la société de consommation ?

Pendant des millénaires, hormis pour des élites ou quelques rares sociétés édéniques, l'humanité a connu la pénurie, pénurie de nourriture autant que de chaleur. Aujourd'hui, une partie non négligeable connaît l'abondance matérielle et le confort, tandis que l'autre partie y aspire, au moment même où beaucoup des premiers réalisent que cela ne rend pas plus heureux. En témoignent la multiplication des crises existentielles et l'énormité des moyens déployés pour noyer le désespoir : alcool, télévision, médicaments, etc. Autant de maux qui sont des biens en devenir pour les individus prêts à accepter le sens de ces apocalypses, de ces révélations. Ils sont maintenant si nombreux qu'ils engagent l'*homme* sur le chemin d'une profonde transformation collective. Il devient de plus en plus facile de réaliser que posséder quoi que ce soit ne comblera jamais le manque intérieur de reconnaissance, d'amour, de sens, tandis que combler son manque intérieur permet de dépasser le besoin de possession et ouvre la voie au partage sincère et à la véritable abondance.

Lorsqu'on s'est reconnu et accepté pour ce que l'on est, le détachement des biens matériels arrive tout naturellement, comme un cadeau. Il n'y a rien d'autre à faire ; cela ne se décrète ni ne s'obtient par lavage de cerveau ! Voilà qui explique très

probablement l'échec total des mouvements communistes dans leur tentative d'abolir la propriété privée. Car ce n'est pas un problème qui relève de la sphère matérielle, extérieure, mais de la sphère spirituelle, intérieure. Le véritable communisme ne peut être que l'aboutissement d'une démarche spirituelle personnelle. C'est d'ailleurs ce que disent la plupart des grandes traditions. Même si elles ne sont pas parvenues à incarner cette idée parce que, en se transformant en mouvements religieux de masse, elles se sont perverties dans des jeux de pouvoir, elles ont tout de même permis à quelques grands êtres de montrer que cette voie est possible et qu'elle est belle. Je pense en particulier à Bouddha et à François d'Assise, qui ont choisi de se dépouiller de tous leurs biens pour mieux suivre la voie de leur cœur.

Se détacher des biens matériels ne signifie pas nécessairement se détacher totalement de la matière, se désincarner. Cela peut signifier au contraire s'ouvrir à plus de présence au monde et aux autres. François ne parlait-il pas aux oiseaux ?

Etre libéré du besoin de posséder ne signifie pas non plus s'interdire l'usage d'objets ni s'interdire d'habiter un coin de terre. En fait, dans la mesure où l'on est incarné, on a forcément les pieds quelque part et on a besoin de fluxer un minimum ! Des relations avec des êtres vivants, la terre, et des objets restent incontournables, sauf qu'elles prennent dorénavant un tout autre sens.

De la simple jalousie à la mise en esclavage en passant par l'exercice d'un droit de vie et de mort, les *hommes* n'ont que trop joué à posséder des êtres vivants. Pareille attitude n'a aucun sens, sinon pour révéler un profond mal-être intérieur qui n'arrive à s'exprimer qu'à travers ces violences faites à autrui. Lorsqu'on prend conscience que toute parcelle de matière est, à un niveau ou un autre, le corps physique d'une entité spirituelle, du photon à Râ en passant par Gaïa ou l'*homme*, il n'est plus acceptable de dire : « Ceci est MON chien ! », « Celle-ci est MA femme ! », « Ceci est MON enfant ! » Nul ne saurait posséder un autre être vivant. La seule règle devrait être celle du partenariat librement accepté, pour co-créeer des objets ou des événements, qui ne sont au fond que de la pensée matérialisée.

Croire posséder un territoire est aussi absurde que croire posséder un être vivant. Et pourtant, que de combats les *hommes* se sont livrés et se livrent encore pour affirmer le bien-fondé de leurs convictions ! Que de combats pour une terre qui existait bien avant leur naissance et qui sera encore là longtemps après que nous serons tous morts ! Nous ne sommes au fond que des passants. Notre défi est de nous faire si léger que notre passage laisse à peine des traces, et d'apprendre à co-évoluer avec tous les êtres qui partagent le même espace de jeux. C'est tout l'enjeu de la co-science avec Gaïa dont j'ai déjà abondamment parlé.

Reste le problème de la possession d'objets. Contre toute attente, les relations à établir avec eux peuvent s'avérer parfois compliquées. La raison en est que, comme les êtres vivants, ils sont susceptibles de s'imprégner des pensées de ceux qui les manipulent, mais que, contrairement aux êtres vivants, ils n'ont pas de conscience autonome et restent sous la dépendance des *hommes*. Je parle bien de pensées qui imprègnent les objets et non des souvenirs qu'ils évoquent chez ceux qui les connaissent et les reconnaissent.

Une anecdote me revient en mémoire. Il y a sept ou huit ans, Antoine avait convié un groupe d'amis à visiter un château médiéval. J'en faisais partie, ainsi qu'Olivier, un médecin patenté qui a des dons de voyance. L'épouse du propriétaire nous accompagnait, autant pour nous guider dans le dédale de couloirs et de salles que

pour profiter des explications d'Antoine, qui sait lire dans la disposition des pierres les intentions des bâtisseurs. La visite nous a conduit dans une pièce qui n'avait rien de particulier à mes yeux. Mais je me souviens qu'Antoine a dit : « Je sens quelque chose. » À quoi Olivier a ajouté : « J'entends d'étranges bruits, comme quelqu'un qui marche avec une jambe de bois. » Toute émotionnée, notre guide a dit que la description correspondait à un lointain ancêtre de son mari qui avait fait de cette pièce son bureau. Ces sensations qu'Antoine et Olivier ont éprouvées semblaient comme une remémoration de souvenirs enfouis dans les objets que cet ancêtre avait possédés et les murs de cette pièce où il avait habité.

Les objets gardent traces de bien des événements. Ils n'ont certes pas d'âme, mais ils sont susceptibles de s'imprégner des états d'âme de ceux avec qui ils interagissent. Certaines personnes peuvent en avoir une claire conscience, mais les autres n'y sont pas insensibles pour autant. Cela peut réveiller en elles des souvenirs, déclencher des rêves étranges, ou bien susciter des états d'esprit inhabituels, des sensations curieuses.

Conséquence : la valeur d'un objet n'est pas dans la matière qui le constitue ni dans sa seule utilité, mais aussi dans les informations qu'y ont mis, intentionnellement ou non, celui qui l'a fabriqué et celui qui l'a manipulé. D'où l'énorme responsabilité de l'artisan, qui ne devrait fabriquer un objet qu'avec une intention précise et pour une personne précise ; d'où aussi l'énorme responsabilité de celui qui le manipule pour ne pas propager par ce biais des pensées désordonnées.

Du coup, l'économie, qui est fondée sur la fabrication impersonnelle et l'échange de la propriété de biens, est vouée à disparaître. La société des *HOMMES* pourra s'en passer totalement. Parce que dans l'univers en confiance, ils vivront dans l'abondance, tous leurs besoins seront naturellement pourvus. Et ce sans lutte ni travail, mais non sans occupations, certaines pouvant même exiger des efforts selon ce que chacun aura envie de vivre.

J'irai même plus loin en affirmant qu'il n'y aura même plus d'échanges de biens ou de services, car l'échange oblige : il crée une dette qui, même si elle n'est que morale ou d'honneur, constitue une entrave au libre flux de la vie. Seul compte au fond le don spontané, qui vient du cœur, sans aucune arrière-pensée.

C'est ainsi que tous les besoins de tous les êtres s'équilibreront à grande échelle dans l'univers physique : l'abondance des cœurs crée l'abondance matérielle. Posséder quoi que ce soit devient superflu. À chaque instant, nous pouvons trouver dans l'univers tout ce dont nous avons besoin. Et si parfois nous souhaitons établir avec certains objets des relations plus durables, que ce soit sans idée de possession, sans attachement, que ce soit juste le support matériel d'une intention claire, pure, et aussi belle que possible.

jeux de pouvoir

Une expérience dérangeante a été réalisée dans les années 50 par le psychosociologue américain Stanley Milgram. Le but était de montrer avec quelle facilité *l'homme* se soumet à l'autorité. Le prétexte en était l'étude de la mémoire. Il y avait un 'élève' et un 'moniteur', et l'expérience était supervisée par un 'professeur'. Le moniteur commençait par lire une liste de couples de mots à l'élève, qui devait

s'efforcer de les mémoriser. Dans un second temps, il proposait un mot, et l'élève devait retrouver le mot qui lui était associé. L'élève était sanglé sur une chaise, et des électrodes étaient fixées sur son corps. Le moniteur avait devant lui un 'stimulateur de chocs' capable de produire des décharges de 15 à 450 volts. Le professeur demandait au moniteur d'administrer une décharge électrique à l'élève chaque fois qu'il commettait une erreur, et d'augmenter le voltage à chaque nouvelle erreur.

Ainsi était présentée l'expérience. En fait, l'élève était un acteur de connivence avec l'expérimentateur ; il simulait la douleur car bien évidemment aucun courant ne circulait dans l'appareil. Le véritable sujet de l'étude était le moniteur, pour savoir jusqu'à quel point il allait obéir aux injonctions du professeur.

Les résultats sont sans ambiguïté :

- pratiquement personne n'a refusé d'emblée d'administrer le moindre choc, même léger ;
- de 40 à 65% des sujets selon la configuration expérimentale sont allés jusqu'à administrer des chocs de 450 volts, en ayant été bien avertis que cela pouvait s'avérer très dangereux pour l'élève !

Ces expériences ont été répétées sous de multiples variantes tant aux Etats-Unis qu'en Europe, avec des sujets évidemment parfaitement représentatifs de la population moyenne et pas des psychopathes. Les résultats ont chaque fois été confirmés. (Stanley Milgram, *soumission à l'autorité*, Calmann-Levy 1974)

Une autre expérience, réalisée elle sur des rats, donne un autre éclairage sur les relations de pouvoir. On prend une centaine de rats, et on constitue par tirage au sort dix groupes de dix rats chacun. On constate que dans chaque groupe une hiérarchie se crée spontanément, avec des dominants et des dominés qui se déterminent au besoin à coups de griffes et de dents. On constitue alors deux nouveaux groupes en mettant ensemble dans l'un tous les dominants, et dans l'autre tous les rats au plus bas de la hiérarchie. Surprise, après quelques nouveaux coups de dents et de griffes, on constate que ces groupes à leur tour se hiérarchisent, avec des dominants et des dominés.

Il semble que celui qui se soumet à l'autorité et celui qui exerce le pouvoir soient en miroir l'un de l'autre, à tel point que, selon les circonstances, n'importe qui peut basculer d'une position à l'autre.

Il ne fait pas de doute qu'il en va de même pour l'*homme*. Il suffit d'observer que couper la tête des tyrans n'a jamais abattu la tyrannie. Immédiatement, une foule d'esclaves jusque là dociles s'agite férocement, d'où émergent de nouveaux tyrans. Ceux-ci n'existent pas par eux-mêmes : ils ne sont que l'émanation d'une masse servile.

Je ne saurais dire quelle est la signification de telles relations de pouvoir du point de vue de Gaïa. Chez l'*homme* en tout cas, il est indéniable qu'elles sont un formidable révélateur de peurs en tous genres, en particulier la peur de l'autre et la peur d'être rejeté. D'ailleurs, dans la plupart des sociétés primitives, le châtement suprême était le bannissement, pire que la mort.

Dans toutes les organisations hiérarchisées, et je n'en connais guère qui ne le soient pas, la peur suinte de partout, du plus bas au plus haut niveau de l'échelle. Qui n'a pas vu un de ces petits chefs qui tyrannise ses subordonnés se liquéfier soudain à l'apparition de son supérieur, devenant le plus abject des servants ? Et ce supérieur qui fait le paon, tout enivré de ces marques de reconnaissance de son

pouvoir, le voici à son tour qui se désunit et présente le plus servile des comportements devant son propre supérieur. Et ainsi de suite jusqu'au plus haut de la hiérarchie, où là encore l'on verra mettre genou à terre devant la crainte de dieu, du parti, ou de la mort.

Face à ce constat peu réjouissant, je ne me satisfais pas de réponses du genre : « L'*homme* est ainsi fait, simple prolongement de l'animal, l'on n'y peut rien ! » Si les rats sont ainsi faits, nous ne sommes pas en position de juger si c'est un bien ou un mal, et ce n'est pas notre problème. En revanche, nous sommes tous capables d'apprécier que de telles attitudes sont, chez l'*homme*, génératrices de souffrances énormes. À grande échelle, les jeux de pouvoir ont des effets dévastateurs. L'église catholique (avec entre autres les croisades, l'Inquisition, les guerres de religions), les divers fascismes, le nazisme, les communismes chinois et soviétiques sont parmi ce qui s'est fait de pire dans le genre. La société de consommation n'est pas en reste avec l'exploitation éhontée des peuples dits 'sous-développés' et sa folie destructrice de la Nature.

Même à petite échelle, les effets de la soumission à l'autorité sont destructeurs. Chacun vit dans la crainte du chef, chef de famille, chef de tribu, chef de bureau ou d'entreprise... Cela ronge l'intérieur, et parfois cela rejaille au-dehors en révoltes féroces, elles-mêmes organisées avec des chefs, des sous-chefs et ainsi de suite.

Quant aux chefs eux-mêmes, ils se rongent aussi l'intérieur par le poids des responsabilités qu'ils sont incapables de partager, par la crainte d'être détrônés, et par la peur qui émane de tous ceux qu'ils tiennent sous leur coupe. Certes, ils ont besoin de cette peur, qui est la nourriture indispensable sans laquelle ils ne subsisteraient pas. Mais c'est aussi un poison pernicieux qui finit par aveugler le jugement et dessécher le cœur.

Heureusement, des êtres nous montrent qu'il est possible de dépasser ces comportements stériles motivés par la peur. Je repense à Alain Guillo et à son parcours dans les prisons afghanes voici un peu plus de 10 ans. Environné de trahison, de cris de souffrance d'êtres qui ne comprenaient pas ce qu'ils faisaient là et à qui des tortionnaires demandaient d'avouer nul ne sait quoi, interrogé lui-même à longueur de journées par des bourreaux aussi suintant de peur que les prisonniers, il a découvert tout au fond de lui une lumière qui a brillé neuf mois durant, le temps de son séjour en prison, le temps d'une renaissance. Il n'a jamais été aussi libre que là, dans les geôles afghanes : il a joué avec ses tortionnaires, manifestant un humour incoercible, il a ému ses gardiens, il a soulagé ses compagnons d'infortune, il s'est révélé dans ce qu'il a de plus beau. (Alain Guillo, *un grain dans la machine*, réédition JMG éditions 2002)

Il est heureusement loin d'être le seul. Nombreux sont ceux qui, au cœur des circonstances les plus dramatiques, se sont illuminés, révélant le plus beau de l'*homme*. Dépasser la peur pour se libérer des pièges de l'autorité et du pouvoir est donc possible. Mais, on le comprend aisément, cela ne s'obtient pas à coups de règles ni de lois, sinon ce serait retomber par un autre biais dans la soumission à l'autorité !

L'éducation peut y contribuer, mais certainement pas telle qu'elle est pratiquée de nos jours dans presque tous les pays du monde. D'une part elle s'apparente encore trop à du dressage, d'où selon le tempérament de l'enfant soumission ou rébellion, d'où dans tous les cas prolongation des jeux de pouvoir. D'autre part, elle est une vaste machine à décerveler qui empêche l'individu de se construire. Enfin, en

maintenant toutes sortes d'inégalités, en favorisant l'esprit de compétition, elle conduit les enfants à se conformer entre eux au modèle du pouvoir et de la hiérarchie. Bref, il n'y a rien à attendre du système éducatif actuel, sauf de quelques enseignants isolés qui savent stimuler chez leurs élèves des dons précieux.

Pour l'heure, il n'y a pas d'autre voie que chacun se prenne en main, apprenne à écouter sa propre voix intérieure, affronte ses peurs une à une, et les dépasse. C'est un véritable parcours initiatique conduisant à devenir son propre maître. Alors l'on est capable de distinguer à coup sûr les chemins du pouvoir des chemins du cœur, l'on est capable de ne plus rentrer dans les jeux de ceux qui voudraient soit nous soumettre soit se soumettre. Il n'y a plus que des relations d'égal à égal, entre de simples êtres humains nus l'un devant l'autre. Ce n'est qu'ainsi qu'un *je* peut exister au sein d'un *nous* sans se perdre lui-même et sans entraîner les autres dans ce qui ne leur convient pas.

C'est un chemin éminemment difficile sur lequel les obstacles ne manquent pas. L'un des plus critiques se présente lorsqu'on a pris conscience de cette machine infernale à soumettre et à décerveler. La tentation souvent est grande de vouloir ouvrir les yeux de ses semblables, surtout les plus proches que l'on aime. Mais l'on est vite déçu parce qu'aucun ne veut voir ni entendre. Le grand risque est de s'engager alors dans la croisade plutôt qu'achever son propre processus de nettoyage, y compris de ses révoltes. Il est facile de se construire une petite armée de disciples serviles et d'entrer en rébellion contre le système. C'est totalement vain : cela ne contribue qu'à recréer ce que l'on veut effacer ; pire, en luttant ainsi, l'on nourrit ce à quoi l'on s'oppose. J'ai malheureusement vu quelques beaux êtres se perdre ainsi sur le chemin...

Nombreux sont ceux qui jouent avec le pouvoir, et ce depuis des millénaires. Normal qu'il soit difficile d'impulser de nouvelles manières d'être dénuées de peur. Sachons nous satisfaire de chaque pas que nous faisons, tirons-en de la fierté, mais pas d'orgueil, et ne nous tourmentons pas trop de tout ce qu'il reste à faire. Sans que nous nous en rendions toujours compte, c'est une œuvre collective à laquelle nous participons. Chaque pas que l'un fait facilite le cheminement des suivants. Ainsi, pas après pas, *l'homme* finira par s'ouvrir un ou plusieurs chemins vers *l'HOMME*, où *nous* sera désormais constitué de *je* pleinement libres, fiers, pouvant regarder n'importe qui dans les yeux et l'appeler par son nom.

les égrégores

En 1972, un chercheur canadien du nom d'Owen décide avec huit de ses amis de créer purement et simplement un fantôme ! Pour être bien sûrs qu'ils ne vont pas invoquer un esprit déjà existant, ils prennent la précaution d'inventer toutes ses caractéristiques, jusque dans les moindres détails : l'un décide que ce sera un homme et qu'il s'appellera Philip, l'autre que ce sera un aristocrate anglais ayant vécu au 17^e siècle, un autre encore qu'il est marié à une femme du nom de Dorothea, et ainsi de suite. Ils définissent son apparence physique, ses goûts, ses habitudes, et même, précaution supplémentaire, ils ajoutent à sa biographie quelques détails contraires à la vérité historique.

Les membres du groupe se réunissent chaque semaine dans l'espoir que le fantôme se manifeste. Mais ils ont beau se concentrer, rien n'y fait, Philip reste une pure fiction. Au bout d'un an, déçus mais pas désespérés, ils décident de changer

radicalement d'attitude. Fini le silence, le sérieux et la solennité, ils se mettent à discuter, à plaisanter, à rire, et même à chanter. Les résultats ne se font pas attendre. Au bout de quelques séances, Philip commence à se manifester par des coups sonores semblant émaner de la surface de la table. Un code simple est établi, un coup pour 'oui', deux coups pour 'non', et s'instaure un véritable dialogue.

Philip répond aux questions d'une manière totalement cohérente avec la personnalité dont le groupe l'a doté. Il incorpore même à ses réponses les erreurs historiques que ses créateurs ont introduites, prouvant par là qu'il s'agit bien de lui et pas de quelque personnage ayant réellement existé qui serait venu se greffer sur l'expérience.

Philip semble réellement posséder une personnalité propre. Il développe des affinités avec certains membres du groupe auxquels il répond plus volontiers qu'à d'autres. Il est impatient et quelque peu puéril, détestant par-dessus tout être tenu à l'écart. Si par exemple le groupe est tellement pris par une conversation qu'il ne s'occupe plus de lui, il se met à faire du bruit pour attirer l'attention.

Philip autorise à plusieurs reprises la télévision canadienne à filmer ses manifestations. Pour chacune de ces occasions, il sort le grand jeu puisqu'en plus des bruits, il fait bouger la table et la promène tout autour du studio !

Malgré son individualité marquée, l'existence de Philip est entièrement dépendante de l'esprit des gens qui l'invoquent. Si, par exemple, on lui pose une question historique à laquelle aucun des membres du groupe n'a de réponse, il est lui-même incapable de répondre. Sa personnalité, ses goûts, ses sautes d'humeur, ne sont rien de plus que ce que chacun apporte. À chaque séance, il semble que se crée inconsciemment en fonction des personnes présentes une sorte de consensus qui détermine son attitude du moment. Philip n'est rien d'autre qu'une création collective. ((Owen et Sparrow, *conjuring up Philip*, Harper and Row 1976)

Philip n'est certainement pas un fantôme au sens habituel du terme puisque sa personnalité a été créée de toute pièce et n'a aucun rapport avec une personne décédée. L'expression *égrégoire* est plus appropriée.

Dès que plusieurs personnes se retrouvent autour d'idées semblables, un égrégoire se forme, qui est en quelque sorte l'esprit du groupe, le *nous*. Il y a ainsi des égrégoires familiaux, des égrégoires de tribus, de nations, de mouvements religieux, politiques, philosophiques, sportifs, etc. Ce processus de création est automatique : des pensées semblables s'attirent, et constituent une sorte de bulle de pensées autonome. L'égrégoire tire son existence et sa vitalité de toutes les personnes qui le nourrissent de leurs pensées, y compris parfois de morts restés collés à la Terre. En retour, chacun est nourri par l'égrégoire, chacun se sent inspiré ou porté par des forces qui le dépassent.

Tous ne se manifestent pas aussi bruyamment que Philip, mais tous agissent d'une manière ou d'une autre sur l'esprit de ceux qui se branchent dessus. Parfois, cela aboutit à des créations collectives sublimes. Je pense par exemple à ce grand élan spirituel qui, au Moyen-Âge en Occident, s'est incarné successivement chez les cisterciens, les templiers, et les bâtisseurs de cathédrales ; je pense aussi à cet énorme élan de création qui a soufflé au début du vingtième siècle dans les sciences et les arts ; je pense encore à tous ces groupes de méditation et de prière qui à l'heure actuelle soulagent les souffrances de malades ou de prisonniers.

Mais plus souvent, les égrégoires participent à des catastrophes qu'il est inutile d'énumérer. Il y a en fait deux grands dangers à jouer avec les égrégoires : l'un est celui de la manipulation et du pouvoir, l'autre consiste à se croire appelé ou inspiré.

Tous les grands hommes de pouvoir usent consciemment ou inconsciemment de ce mécanisme pour gonfler leur puissance. Cela peut se tramer à l'échelle de petites organisations plus ou moins occultes, comme l'actuelle franc-maçonnerie, ou atteindre des dimensions nationales voire supranationales, comme on l'a bien vu au vingtième siècle avec le nazisme et le communisme. C'est ainsi que se créent et se mettent en marche les foules, masses indistinctes où dans le *nous* il n'y a plus guère de *je*. Ceux qui les manipulent tirent une puissance énorme de tous ces gens qui s'abandonnent sans savoir qu'ils participent à engraisser des entités de pouvoir. C'est d'autant plus pervers que les intentions affichées sont souvent belles (l'égalité, la fraternité, l'amour, la paix, etc.), et qu'elles attirent de ce fait énormément de personnes de bonne volonté qui aspirent à réaliser de belles choses. Sauf qu'elles finissent par se retrouver piégées par l'entité qu'elles ont nourrie à leur insu.

L'autre grand danger qu'il y a à jouer inconsidérément avec les égrégores confine à l'auto-intoxication. Un égrégoré est certes une entité imaginaire, mais elle n'est pas dénuée pour autant de vitalité. Elle peut même se manifester de manière très physique comme on l'a vu dans le cas de Philip. En général, cela prend des formes plus subtiles : intuitions, rêves, dialogues intérieurs, signes, etc. On peut alors se croire appelé, inspiré, guidé, porté par des forces surhumaines, bénéfiques ou maléfiques selon les cas, quand le plus souvent on n'est en face que de son humanité.

Ces dangers ne sont pas à mésestimer. Ces formes de dissolution de *je* dans le *nous* sont une fois de plus causes de grandes souffrances. Au niveau collectif, d'innombrables guerres, génocides, et autres atrocités émanent ou sont amplifiés par des égrégores nourris depuis longtemps dans l'inconscience la plus totale. Au niveau individuel, l'évolution de chacun est souvent retardée par cette perte d'identité. Cela reporte le problème sur les générations suivantes, et ainsi de suite.

Ces dangers peuvent être évités à deux conditions : d'abord prendre conscience de l'existence de ces entités que sont les égrégores ; ensuite reprendre possession de son propre pouvoir de décision et d'action. Donc ne plus se fuir, assumer la responsabilité de ses actes. Et puis se demander chaque fois que l'on se trouve impliqué dans une action collective : « Est-ce que ce faisant je nourris une entité dont certains tirent leur pouvoir ? » ; « Est-ce que ce à quoi je participe correspond vraiment à ce que j'ai envie et/ou besoin de vivre ? ».

de la création collective à la co-création

Tout au long des derniers millénaires, l'humanité a énormément joué avec les égrégores, et ce à toutes les échelles, depuis la famille jusqu'à la nation, l'église, et au-delà. Elle l'a fait en grande partie dans l'inconscience puisqu'elle a exploré surtout la dissolution de *je* dans le *nous*.

Les égrégores de pouvoir sont en quelque sorte le pendant occulte de la soumission à l'autorité, que cette autorité semble émaner des hommes ou de puissances surhumaines. Repensons un instant à l'expérience de Milgram. Telle qu'elle a été conçue, elle ne peut fonctionner que si le professeur en blouse blanche est reconnu comme détenteur de l'autorité. C'est le cas dans une société bâtie sur une vision du monde scientifique où : la science seule détient la vérité, la science seule a la solution à tous les problèmes de l'humanité. Les sociétés américaines et

européennes des années 50 et 60 adhéraient largement à ces idées. En d'autres lieux ou d'autres époques, il est évident que le monsieur en blouse blanche n'aurait jamais inspiré l'obéissance. Personne ne lui aurait obéi, non parce que la propension à se soumettre aurait été absente, mais parce que l'autorité n'aurait pas été reconnue comme telle. Dans un pays dominé par la religion, l'autorité prend le visage du prêtre, de l'inquisiteur, du rabbin ou du mollah ; dans un pays dominé par un parti et une idéologie, elle prend le visage du commissaire politique ou du gardien de la révolution... Le fait qu'une autorité soit reconnue comme telle renvoie à tout un ensemble de croyances collectives, et donc à l'égrégore qui lui est associé.

Le jeu inconscient avec des forces collectives n'a pas que des effets négatifs, sinon l'humanité aurait déjà disparu de cette planète ! Les élans spirituels qui sont à l'origine des grandes traditions, des mouvements tels que la démocratie ou les droits de l'homme, témoignent de belles avancées collectives.

N'empêche, je crois le moment venu d'activer de nouvelles règles du jeu entre *je* et *nous*. Il s'agit d'une part d'agir le plus possible en conscience, et d'autre part d'apprendre à créer une *âme collective* tout en préservant l'individualité de chacun.

C'est à dessein que j'emploie ici l'expression 'âme collective' de préférence à 'égrégore'. Même s'il s'agit d'entités de même nature créées par des mécanismes identiques, je choisis de parler d'"âme collective" pour souligner la dimension créatrice de cette expérience, et je réserve 'égrégore' à une simple entité de puissance, comme une foule qui résulte d'un processus d'amplification émotionnelle d'où l'intelligence est absente.

De telles âmes collectives ont déjà existé et se créent encore tous les jours, mais pour l'instant seulement à petite échelle. Pour moi, l'un des plus beaux exemples se rencontre dans le jazz. Au cœur des improvisations, il y a parfois des moments de magie pure : parce qu'ils se reconnaissent et qu'ils s'aiment, parce qu'ils savent s'écouter, et parce qu'ils savent rester eux-mêmes au milieu des autres, soudain une musique jaillit sous les doigts des musiciens dont personne en particulier et tout le monde à la fois est/sont créateurs. C'est la musique de l'âme du groupe.

Ceci me conduit à distinguer une *création collective* d'une *co-création*. Dans une création collective, chacun exécute la part qui lui revient, mais n'intervient pas vraiment dans le sens global de l'action collective. Par exemple, dans l'exécution d'une œuvre par un grand orchestre ou bien dans la construction d'une cathédrale, un musicien ou un sculpteur peuvent être remplacés, l'œuvre ne déviara que de manière imperceptible. Tandis que dans une co-création, chacun a une part dans la création de l'œuvre dans toute la richesse de son individualité. Remplacer quelqu'un bouleverse tout le sens de l'œuvre. Changer un musicien dans une petite formation de jazz fait naître une toute autre musique.

Pourquoi ce qui est possible à petite échelle et pour des enjeux limités devient si difficile, voire impossible aujourd'hui, lorsque le nombre de participants devient très grand et que les enjeux touchent des questions aussi sensibles que des choix de vie ou de société ? Je crois que ce n'est pas un simple problème d'être d'accord ou pas, de partager ou non la même sensibilité, les mêmes convictions... Je crois plutôt qu'avec la co-création, nous approchons des processus complexes de la manifestation : comment une multitude d'âmes peuvent s'incarner dans une même réalité physique ? comment parviennent-elles toutes ensemble à engendrer la matière et les événements ?

Que le savoir-faire existe, c'est certain, sinon tout ça n'existerait pas. Quant à le rendre conscient et à en acquérir la maîtrise, cela fait partie me semble-t-il de notre chemin de révélation de nous-mêmes et de tout-ce-qui-est. Nous rentrons dans des espaces encore très peu fréquentés, qui renvoient à des facettes de nous-mêmes dont nous ignorons presque tout pour l'instant. Tout de même, les premiers pas sont faits, quelques chemins commencent à se dessiner, et apparaissent déjà des obstacles, qui sont en fait autant de défis pour nous surpasser. J'en vois deux, l'un concernant le pouvoir personnel, l'autre la focalisation de notre conscience.

Mon ami Antoine a vécu une étrange aventure qui éclaire bien le problème du pouvoir dans la co-création. C'était il y a une quinzaine d'années. À la suite d'un choc émotionnel violent, il s'est retrouvé projeté dans un état de conscience non ordinaire. Pendant près d'une semaine, sans discontinuer, il a vécu à un niveau où la pensée est créatrice, où ce qui est pensé et ce qui se manifeste ne font qu'un. Le point culminant de son aventure a eu pour cadre une banale bouche de métro. Il n'y avait personne, hormis lui-même et un homme qui arrivait en face. Antoine pense : « Il va me rentrer dedans. » Aussitôt pensé, aussitôt fait : alors qu'il y avait largement la place de se croiser, l'homme dévie inexplicablement de sa trajectoire et vient percuté Antoine ! Il balbutie quelques excuses et repart. Antoine sait que dans l'état de conscience où il se trouve il peut facilement rentrer dans l'esprit des autres. Jusqu'où peut-il aller ? Il veut en avoir le cœur net. Alors, tandis que l'homme s'éloigne derrière lui, Antoine s'arrête et pense : « Il va me rentrer dedans. » Encore plus inexplicablement que la première fois, l'homme fait demi-tour et revient le heurter par le côté ! Antoine réalise soudain ce qu'est le vrai pouvoir, et du même coup l'énorme difficulté qu'il y a à le maîtriser tant notre esprit se laisse facilement envahir par des pensées discordantes. Il est pris d'un tel vertige qu'il décide de mettre fin à cette expérience et de revenir à un état de conscience ordinaire.

Ce vertige, je l'ai connu moi aussi, je l'ai éprouvé lors de cette aventure racontée dans le premier chapitre où je voyais apparaître des animaux au fur et à mesure que je les pensais. *Je* n'a pas de limites, et jusqu'à quel point peut-il orienter les actes d'autres *je*, c'est là le problème.

De telles expériences sont à ma connaissance assez rares. Heureusement, parce qu'il est évident que nous n'avons guère de maîtrise de cet énorme pouvoir personnel. L'exercice de ce pouvoir permettrait à un seul *je* de dévoyer complètement une co-création en une création personnelle. C'est bien autre chose que la relation de pouvoir dominant/dominé. Celle-ci, nous l'avons vu, naît de la peur, et je ne doute pas que l'*homme* parviendra dans un futur pas trop lointain à la dépasser. Mais là, il s'agit de tout autre chose. Nous approchons du vrai pouvoir, de la puissance pure d'où émane toute création. Apparemment, l'*homme* s'incarne aujourd'hui avec des garde-fous qui le restreignent dans l'usage qu'il pourrait en faire, pour le protéger sans doute. Mais nous ne saurions restés éternellement des enfants derrière des barrières. Tôt ou tard, il faudra passer au-delà, donc apprendre à maîtriser ce pouvoir de l'esprit, cette puissance pure de création, de manifestation. Ce sera, je crois, un des défis de l'*HOMME*.

L'autre grand défi que pose la co-création est pour *je* d'être conscient de *nous*, de l'âme collective.

Il n'est pas trop difficile d'être simultanément un *je* et un *tu*, c'est-à-dire un autre *je*. Je me souviens par exemple d'une nuit où je n'arrivais pas à dormir. J'avais la certitude que cette insomnie ne venait pas de moi mais de mon amie Laurence, dont

le corps se trouvait à ce moment à 100 kilomètres du mien. À une heure du matin, j'ai pris le téléphone et je l'ai appelée. Effectivement, elle ne dormait pas, parce que dans sa tête des pensées tournaient et tournaient et tournaient. Nous avons parlé un moment de ses problèmes, nous nous sommes rassurés avec quelques paroles affectueuses, et ensuite nous nous sommes recouchés chacun de notre côté et nous sommes endormis.

Beaucoup d'amants connaissent cette sensation d'être à la fois *je* et *tu*. Beaucoup de parents aussi, qui portent longtemps, pour ne pas dire toujours, en eux leurs enfants. Ce jeu d'être soi et un autre peut encore se jouer avec un ennemi, une plante, un animal, une molécule, etc.

En revanche, je n'ai pas connaissance d'un *je* participant à une co-création qui aurait pleine conscience simultanée de tous les autres *je* ainsi que de l'âme collective créée par eux tous. On l'a bien vu dans l'exemple de Philip où les participants à l'expérience n'avaient pas vraiment conscience d'être cette entité : bien qu'elle fut leur création, elle semblait n'exister qu'en-dehors d'eux, à travers ses manifestations, et pas en eux.

Comment co-créer en conscience une âme collective quand notre conscience reste obstinément centrée sur *je* et n'atteint le *nous* qu'indirectement, à travers ses manifestations physiques ? Cette difficulté est certainement liée à l'ego qui, à l'heure actuelle, tend à piéger l'esprit conscient au niveau de la réalité physique. Il lui arrive de s'en échapper, sous le coup par exemple de fortes émotions telles que l'amour, la colère ou la haine. Mais ces états restent rares et ne peuvent se maintenir longtemps.

Nous avons vu au chapitre 15 que l'ego doit retrouver la place qui est la sienne, sans déborder : un simple outil au service de l'âme pour focaliser l'attention dans la réalité physique. À partir de là, la conscience, qui n'est plus piégée sur ce seul plan de la réalité physique, peut facilement se focaliser sur d'autres plans de réalité, si besoin est. Du coup, être *je* et être *tu* deviendra naturel, ordinaire. En multipliant de telles expériences, les sensations intérieures d'être à la fois soi et l'autre s'affineront, le sens de l'orientation dans les réalités non-physiques se développera, et finalement, l'esprit conscient deviendra capable d'être simultanément *je* et *nous*.

Je crois que *je-nous* sera le défi le plus important et le plus difficile de l'*HOMME*, aussi important et difficile qu'est pour l'*homme* l'exploration de la relation homme-femme. Il le rencontrera partout, dans ses relations avec ses semblables, dans ses relations avec Gaïa, avec les âmes multidimensionnelles, etc. Il butera dessus jusqu'à ce qu'il entrevoit une solution satisfaisante qui pourra s'incarner pleinement dans un au-delà de l'*HOMME*.

Mais ce n'est pas parce que l'*homme* n'a pas toutes les aptitudes requises qu'il doit s'interdire de co-créer ! En fait, il a déjà une partie du savoir-faire pour réaliser de superbes co-créations à petite échelle. Qu'il ne se prive surtout pas de ce plaisir, que ce soit dans le couple, que ce soit pour réaliser des œuvres d'art, ou encore pour réanimer un lieu en partenariat avec les animaux et les plantes. Tout cela pour préparer la co-création de l'*HOMME*.

au-delà de l'*HOMME*

Quand l'*HOMME* aura trouvé des solutions au dilemme *je-nous*, il pourra projeter le rêve de son dépassement. J'en ai peut-être entrevu quelques facettes un jour où mon esprit flottait tandis que j'étais assis au bord de la piscine.

C'est très difficile à expliquer tant c'est éloigné de nos conceptions habituelles. J'ai entrevu des entités incarnées dans une matière si subtile que chacune d'elles recouvre la totalité de l'espace. Elles se superposent toutes en quelque sorte, s'interpénétrant et interagissant continuellement les unes avec les autres. Elles sont à la fois *je* et à la fois *nous*. Elles sont dans un incessant processus d'échange intérieur et extérieur grâce auquel l'esprit conscient, le vrai *je*, se recompose un ego et un corps en permanence. C'est chaleureux et apaisant d'être un et pluriel, c'est pétillant de vie et d'humour, c'est riche de sensations et brillant d'intelligence...

Pour prendre une analogie avec la physique quantique, je dirai que ces entités explorent la réalité physique dans sa nature ondulatoire, après que l'*homme* et l'*HOMME* l'ont exploré dans sa nature corpusculaire, solide pour le premier, fluide pour le second. Leurs perceptions sont faites d'un entrelacs de son et de lumière d'une complexité et d'une richesse indescriptibles, reflétant la présence simultanée de tous les autres *je*. Par là, elles se rapprochent aussi du mystère de la création de l'espace et du temps.

Le dilemme *je-nous* ayant été résolu, les diverses facettes de la matière ayant été intégrées, de même que toutes les formes de vie terrestre, cet au-delà de l'*HOMME* sera apte à se lancer dans les espaces intersidéraux, à bondir d'étoile en étoile. Il ne s'agit pas de voler dans l'espace, pas plus naturellement comme font les oiseaux dans le ciel qu'en recourant à des artifices technologiques. Il ne s'agit même pas de déplacements physiques à proprement parler puisque la réalité physique apparaît à ces êtres tout autrement que pour nous. Ce que nous percevons de notre point de vue comme un déplacement physique est de leur point de vue un simple déplacement de l'attention d'un champ de perception à un autre, de la même manière que je puis maintenant tourner la tête et déplacer mon attention de l'écran de mon ordinateur à la vision du Soleil.

Lorsque nous serons devenus *Cela*, nous pourrons rencontrer les entités stellaires, ces âmes qui ont pour corps physique les étoiles, nous découvrirons des potentialités de l'esprit insoupçonnées, nous serons *je*, nous serons *nous*, nous serons une âme collective incarnée dans la lumière, nous révélerons de nouvelles facettes de tout-ce-qui-est, pour la plus grande joie de tout-ce-qui-est.

Chapitre 19

les cocréastères

Beaucoup de ces jeux que j'ai évoqués entre les *hommes*, entre les hommes et les femmes, avec Gaïa, avec nous-mêmes, notre corps, nos croyances, nos rêves, etc., peuvent se jouer quasiment n'importe où. La vie offre continuellement des opportunités de se surpasser. Sauf qu'il est difficile ainsi d'aller très loin : difficile de se mettre en accord avec les rythmes cosmiques quand on mène une vie tissée d'obligations ; difficile de jouer avec Gaïa au cœur d'une ville ; difficile de maintenir le rêve de l'*HOMME* vivace quand on est seul... C'est donc dans des lieux que j'appelle des *cocréastères* que l'essentiel va se jouer, à la fois lieux de vie et rassemblements d'individus désireux et prêts à œuvrer à la création du Nouveau. *Cocréastère* pour *cocon*, pour *création* et *co-création*, pour *oasis*, pour *monastère*, et plus encore. Voyons cela dans le détail.

cocréastères = Oasis

J'emprunte cette idée des Oasis à Pierre Rabhi (auteur, entre autres, de *paroles de terre*, Albin Michel 1996, et fondateur de l'association *Oasis en tous lieux*, Montchamp, 07230 Lablachère). Lui-même se définit comme agroécologiste. L'agroécologie, c'est : « Prendre en compte l'ensemble du milieu naturel et nourricier, le régénérer lorsqu'il est dégradé, augmenter et entretenir sa productivité par des pratiques respectueuses de la terre et de la santé des consommateurs ». Trente années de pratique l'ont convaincu que : « Le monde contemporain souffre de désertification physique et biologique, mais aussi économique, sociale, éthique et politique. Entre les dérives des villes surpeuplées, où évoluent misère, exclusion et violence, et celles des campagnes, où évoluent abandon et friches, notre conviction est qu'un nouveau projet social, au nord comme au sud, pourrait naître de la synthèse des valeurs rurales et urbaines. Les *Oasis en tous lieux* consisteraient en des regroupements géographiques d'unités de vie (terrain et habitats) fondées sur la terre nourricière et les échanges, favorables à la reconstruction du lien social : ensemble de savoirs, savoir-faire et valeurs culturelles avec des pratiques solidaires et conviviales. » (d'après la brochure *Oasis en tous lieux, programme de réhabilitation de l'oasis de Chenini-Gabès*)

Les cocréastères sont donc des Oasis en cela qu'ils constituent des lieux favorables à la vie au milieu de déserts. Certes, les paysages auxquels je pense, ceux de nos contrées, ne ressemblent pas à première vue à des déserts. On y trouve de l'herbe, des fleurs, des arbres, des animaux, parfois même quelques habitants attardés voire quelques touristes. On est loin du Sahara, du Kalahari, ou du Gobi ! D'ailleurs, il faudra aller là aussi tôt ou tard aider la vie à reprendre racine. Mais commençons par plus accessible ! Je considère comme Pierre Rabhi que presque tous les pays, même les plus peuplés et les plus productifs sur le plan agricole, sont en voie de désertification.

D'une part, ce ne sont plus des écosystèmes complets. La Nature ne maintient un semblant d'équilibre que par une activité humaine intense, et des apports massifs de matières et d'énergie, seul moyen de compenser la destruction des plantes et des animaux qui normalement accomplissent ces tâches : entretien et engraissement de la terre, débroussaillage, replantage, etc. L'équilibre est artificiel, donc précaire. Il suffit parfois d'un incendie suivi d'un orage, ou bien d'une période de sécheresse suivie d'un fort coup de vent, d'une surirrigation, voire du déversement de produits nocifs, pour se retrouver véritablement devant des déserts. Ces écosystèmes sont donc inaptes, dans leur état actuel, à supporter la vie.

D'autres part, ces nouveaux déserts sont aussi vides d'*hommes*. Près des deux tiers de la population mondiale s'entassent aujourd'hui dans des villes, et bientôt sans doute près des trois quarts. Quasiment toutes les terres agricoles encore exploitables sont exploitées, quand elles ne sont pas recouvertes et englouties par un tissu urbain qui s'étend inexorablement. Tout le reste constitue des déserts humains, mis à part quelques lieux qui vivent artificiellement deux ou trois mois par an sous perfusion touristique.

C'est dans ces déserts d'un nouveau genre que je vois s'implanter les cocréastères. C'est là que se nouera le pacte de coopération avec Gaïa ; c'est là qu'auront lieu toutes sortes d'expériences, avec les arbres, avec la nourriture, l'architecture, l'eau, le corps, etc. ; c'est là que le Nouveau germera, en toute tranquillité, vu que personne ne viendra revendiquer ces terres jugées improductives.

Evidemment, les sols sont souvent tellement abîmés par des décennies de pratiques agricoles et sylvicoles néfastes, sans parler des pollutions en tous genres, y compris de l'eau, qu'il ne suffit pas de lancer quelques graines au hasard pour espérer voir surgir au bout d'une saison de nouveaux jardins d'Eden. Un des grands enseignements de la permaculture est que l'essentiel des efforts doit porter sur la réhabilitation du sol, la circulation de l'eau, et l'essor de plantes pérennes, surtout des arbres.

Mais attention, il ne s'agit pas de s'épuiser à reconstituer un matelas d'humus, ni à bouleverser le paysage en déplaçant des tonnes de cailloux. Laissons la Nature faire son travail ! Il s'agit plutôt d'entamer un dialogue fécond avec les plantes et les animaux, et, en pleine coopération avec eux, créer quelques points d'ancrage à partir desquels la vie pourra rayonner. En choisissant bien ces premiers points d'implantation pour assurer une protection face aux intempéries, en gérant efficacement l'eau, en sélectionnant selon les cas des plantes pionnières, des plantes fabriquant de la biomasse, voire des plantes nettoyant le sol, en donnant éventuellement un petit coup de pouce à la terre sous forme de compost, de mulch, de broyats minéraux, etc., la suite doit se faire toute seule, ou presque.

La coopération avec les esprits de la Nature accélérera sûrement la régénération des terres, donnant lieu parfois à des miracles, comme à Findhorn, si les intentions du groupe sont suffisamment claires. N'empêche, il faudra tout de même compter quelques années, au moins le temps que les arbres poussent et se reproduisent, pour qu'une Oasis parvienne à maturité, c'est-à-dire qu'elle soit apte à procurer des conditions de vie satisfaisantes à ses habitants, à tous ses habitants, humains et autres. C'est donc un travail sur le long terme qui ne peut être entrepris qu'à condition que soient garantis pendant les années de développement des influx de graines, de nourriture, et autres matériaux. Par conséquent l'agriculture, au sens traditionnel, a encore un rôle à jouer pendant ces années de transition. Mais dès qu'un cocréastère sera opérationnel, il deviendra capable d'essaimer.

En tout cas, que tout ne soit pas d'emblée conforme à l'idéal, ne doit pas empêcher que l'on s'amuse. Faire une Oasis n'est ni un travail, ni une ascèse, ni un sacrifice. Ça n'a de sens qu'en tant que jeu.

Autre chose différencie les cocréastères des oasis traditionnelles : je ne les conçois pas comme des lieux de vie permanents pour l'*homme*. J'imagine plutôt une forme de semi-nomadisme, quelques années ou dizaines d'années ici pour aider un lieu à se régénérer, et puis partir ailleurs en aidant un autre quand le premier aura retrouvé son autonomie. C'est tout le contraire de l'attitude qui prévaut depuis des millénaires, à savoir exploiter un bout de terre au maximum et s'en aller ailleurs quand il n'y a plus rien d'utile à en tirer. Ce semi-nomadisme n'est évidemment envisageable qu'allant de pair avec une décroissance de la population globale. Je reviendrai plus loin sur un scénario probable vers ce futur possible.

Je reste par ailleurs convaincu que l'on peut obtenir ces résultats sans avoir à fournir un travail démesuré, que le dialogue, la coopération, l'intelligence et l'intention claire, sont beaucoup plus efficaces que l'agitation, la sueur, les idées préconçues et la volonté.

Je rappelle que pour les légumes et les céréales, le jardinage sauvage a fait ses preuves : ensemercer le terrain (sous-bois et clairières) avec un cocktail de graines, laisser venir ce qui vient, consommer ce qu'il y a à consommer, et oublier quelques plants pour qu'ils se resèment.

Le plus important, ce sont les arbres. Les raisons en sont multiples :

Les arbres constituent un symbole très fort du lien Ciel-Terre. Avec leurs racines qui s'enfoncent dans le sol et leurs branches qui pointent vers les nuages, ils montrent à l'*homme* son défi actuel : s'incarner de plus en plus profondément sur Terre, tout en n'oubliant pas sa véritable nature céleste. Symbole connexe : alors qu'en cultivant les céréales l'*homme* s'est forcé pendant des milliers d'années à baisser la tête et à courber l'échine, les arbres le conduisent à se redresser, se déployer, retrouver le chemin de sa vraie grandeur.

Sur le plan physique, les arbres sont les grands maîtres de la fluxion de l'eau et de la fluxion de l'air ; ils participent activement à la création du sol et à la régulation du climat ; ils sont aptes à combler tous les besoins physiques de l'*homme*, longtemps, et avec une abondance et une variété qui n'ont pas d'égal. Bref, ils sont l'irremplaçable instrument de la régénération de la Terre.

Dans l'absolu bien sûr, parce que la Terre a une âme douée d'une formidable intelligence et de créativité, elle n'a pas besoin de l'*homme* pour se régénérer. Il ne faut donc pas voir dans cette démarche une tentative orgueilleuse de la part de l'*homme* de sauver la Terre. Comme nous l'avons vu dans le chapitre sur la conscience, c'est en vérité l'occasion de sceller un nouveau pacte d'alliance ; c'est l'occasion d'apprendre à mieux se connaître à travers des actes concrets dans la matière ; c'est l'occasion pour chacun des partenaires de reprendre confiance en l'autre, pour l'*homme*, d'abandonner ses dernières peurs de la Nature et ses peurs de manquer, et pour Gaïa, de voir qu'il est capable d'autre chose que de détruire. Bref, c'est se préparer à co-crée pour que chacun, grâce à l'autre, trouve son accomplissement.

cocréastères = Cocons

Je l'ai dit dans ma critique de la permaculture, rendre un lieu à nouveau fertile n'est pas un but suffisant pour combler une existence. Cela manque d'envergure, de souffle, d'enthousiasme, de chaleur ; cela manque d'un peu de cette Folie qui donne à la vie de la saveur ; cela manque de la magie des visions les plus grandioses. Pour moi, les Oasis n'ont de sens qu'au sein d'un Rêve démesurément utopique et follement réaliste, faire l'*HOMME*. Voilà pourquoi les cocréastères doivent aussi être des Cocons où va se préparer la métamorphose de l'*homme*-chenille en *HOMME*-papillon.

La chenille tisse son cocon et s'y enferme ; son corps se dissout en une lyse tandis que son esprit se relie à ce qu'il y a de plus grand en elle, le rêve du papillon ; alors, par un de ces mystères dont l'univers a le secret, voici qu'au bout d'un certain temps elle ressort métamorphosée.

De même, l'*homme* va créer son Cocon pour achever d'y dissoudre ses croyances limitantes, pour se relier à ce qu'il y a de plus grand en lui (le Principe Créateur, les âmes multidimensionnelles, Gaïa, Râ, etc.), pour créer et projeter le Rêve de l'*HOMME*, et finalement ressortir métamorphosé comme incarnation de ce Rêve. Rentrer dans un tel Cocon, ce n'est donc pas s'isoler, se replier dans une enveloppe protectrice ; c'est au contraire ouvrir sa conscience en grand, exposer son intimité à tous les regards de l'univers, et se relier aux immenses forces de transformation cosmiques.

Je précise qu'une telle transformation n'est pas 'mécanique'. N'importe qui ne peut pas rentrer dans un tel Cocon pour, comme par magie, se retrouver métamorphosé. Mettre un caillou dans le cocon d'une chenille n'a jamais donné naissance à un papillon ni à un diamant ! C'est dire que les hommes et les femmes qui participent à ces jeux dans les cocréastères doivent s'être préparés. En particulier il est indispensable qu'ils se soient déjà considérablement allégés : papa, maman, l'argent, le pouvoir, le sexe, la tradition, la reconnaissance, les besoins matériels, affectifs, etc., tout ceci doit être nettoyé, au moins le plus gros, pour être en mesure de projeter une intention du Nouveau aussi claire et exempte d'incohérences que possible. Sinon le lieu risque d'amplifier les peurs et tous les problèmes personnels et collectifs non résolus au lieu d'amplifier le Rêve et favoriser son incarnation. Les cocréastères ne sont pas des refuges pour ceux qui fuient le monde. Ils concentrent des énergies de transformation puissantes que seuls peuvent utiliser sans dommages ceux et celles qui sont prêts à s'ouvrir complètement et exposer leur âme à nu.

Je précise encore que c'est toujours une chenille qui rentre dans un cocon, et pas un papillon. Ceci pour dire qu'il ne faut tout de même pas exiger de ces pionniers qui entreprennent ce voyage qu'ils aient déjà muté, ni qu'ils soient des saints ! Ce qui est exigé, c'est juste qu'ils soient là en conscience pour créer le Nouveau et pas pour fuir l'Ancien, et qu'ils soient prêts à nourrir le rêve de l'*HOMME* sans trop de chaînes qui les retiennent en arrière. Le suite est affaire de co-création avec les autres, avec Gaïa, avec tout-ce-qui-est. Ce n'est plus du ressort des individus. Car c'est bien l'espèce qui s'apprête à se métamorphoser, pas quelqu'un en particulier.

cocréastères = création, co-crétation

Création et co-crétation sont des raisons d'être des cocréastères : laboratoires de création et d'expérimentation de futurs possibles, Cocons de création de l'*HOMME*, Oasis de co-crétation avec Gaïa... L'essentiel a déjà été dit, je vais juste préciser deux points concernant le *Jeu de la Création* et l'art.

Les cocréastères ne sont pas seulement des espaces favorisant la création. Plus important que cela, ils sont des expressions du plus grand de l'*homme*, de sa nature véritable de *conscience créatrice inépuisable et éternelle* ; ils sont des terrains du *Jeu de la Création* librement acceptés en pleine conscience.

Leur apparent isolement dans des 'déserts' ne signifie pas qu'ils soient coupés du reste du monde. L'emprise de l'*homme* sur la planète est aujourd'hui telle que les moindres ébranlements se propagent partout. Que ce soient des catastrophes naturelles, technologiques, biologiques, ou humaines, aucun lieu ni aucune personne n'est à l'abri.

En revanche, ce qui peut changer d'une personne à l'autre, c'est la manière dont ces situations sont vécues. Dans le cadre de la vision du monde dominante aujourd'hui, les événements sont subis ; dans le contexte du *Jeu de la Création*, ils apparaissent tous comme notre création, et il est toujours possible de jouer avec. Certes, ce sont parfois des créations d'un collectif qui nous dépasse de beaucoup. Je pense par exemple à des tremblements de terre, des tempêtes ou à l'explosion d'une centrale nucléaire. Dans ces cas-là, c'est la manière dont le groupe en général et chaque individu en particulier est affecté qui devient l'enjeu de notre création. L'important est de ne pas être en *réaction* aux événements mais de conserver en toutes circonstances l'esprit du jeu. C'est ainsi, en se réappropriant l'événement, qu'il est possible d'être peu ou pas affecté. Et si un individu ou le groupe est touché, c'est qu'il y a des réajustements à faire chez cet individu particulier ou dans le groupe. Exemple concret :

Avec quelques amis, nous avons l'habitude d'organiser chaque année une grande fête autour d'un grand feu à l'occasion du solstice d'été. Le temps dans la Beauce aux alentours du 21 juin est souvent capricieux. Il est exceptionnel que la pluie ne menace pas. Au début cela nous inquiétait. D'ailleurs, la première année, le feu n'a pu être allumé pour cause de déluge, reflet sans doute de quelques problèmes collectifs dont j'ai oublié la nature. Et puis nous avons pris confiance. Presque chaque année la pluie menace, souvent même elle tombe, mais notre feu est préservé et la fête se déroule normalement. Plusieurs fois des invités nous ont dit : « C'est incroyable, j'ai roulé sous une pluie battante pendant des kilomètres, et puis soudain j'ai aperçu une trouée de lumière juste au-dessus de chez vous ». Six années de suite, nous avons vu des orages s'écarter de nos feux de la Saint Jean ! Au grand désespoir des matérialistes présents qui ne pouvaient en croire leurs yeux ! Comble de malchance pour eux et de bonheur pour nous, nous avons même eu droit ces deux ou trois dernières années à un arc-en-ciel juste au moment d'allumer le feu !

Je pense que nous avons tous ce pouvoir de n'être pas affectés par certains événements, même s'ils semblent nous dépasser de beaucoup, et ce, sans avoir à nous réfugier dans des abris ni des enceintes fortifiées, ni bien sûr à nous livrer à des rituels ou des sacrifices ! C'est ce jeu subtil entre l'univers et nous-mêmes que nous sommes appelés à jouer en toute conscience dans les cocréastères. Voilà

comment l'*homme* peu à peu cisèle son esprit comme une œuvre d'art, et se réalise lui-même comme Chef-d'Œuvre.

La vie est l'œuvre d'art suprême. Par conséquent l'art ne doit plus être séparé de la vie. Toute action est prétexte à créer, toute action doit se concevoir comme une œuvre d'art.

Nous avons besoin d'un endroit pour dormir, pour faire l'amour, méditer et manger ? Alors ne nous satisfaisons pas d'empiler des matériaux comme tout le monde fait depuis des millénaires. Prenons prétexte pour pénétrer l'essence de la genèse des formes, et créons des habitations comme Gaïa le ferait.

Nous nous promenons, et une envie irréprouvable nous prend soudain de transmettre à la Terre ce qu'une étoile nous a soufflé dans la nuit ? Alors n'hésitons pas, ramassons un bâton, et traçons dans le sable une œuvre, qu'avant que le vent n'efface, quelques êtres percevront et comprendront...

Tout acte projeté en conscience dans la matière est art : un son, un mouvement du corps, un objet travaillé... Que l'œuvre dure ou non n'a pas d'importance car l'essence de l'art est dans l'acte qui la matérialise. Le geste est une manière d'affirmer son intention, de la projeter dans la réalité physique, après quoi le sillage qu'il laisse et qui va s'amenuisant devient le support d'une signification autonome. L'intention sans le geste qui façonne la matière, c'est de la magie ; avec le geste, c'est de l'art.

L'art dans le geste exprime l'intention de l'artiste ; et ce qui reste après le geste, le prolongeant, prend sa signification de celui qui le reçoit. Dans tous les cas, chacun est son propre juge. Alors tout discours de portée générale devient vain. Me voici réduit à clore ce paragraphe. Bonne occasion en fait pour reporter mon attention sur la préparation d'un plat de fête destiné à honorer ma bien-aimée en ce jour de Saint Valentin...

cocréastères = monastères

En 1989, voici ce que j'écrivais à propos du monachisme occidental en général et des cisterciens en particulier :

« Plusieurs raisons expliquent que depuis le haut Moyen Age les monastères apportent une contribution essentielle à l'essor de la civilisation. Il y a en premier lieu une conception particulière de la divinité et de sa création : Dieu a créé l'*homme*, Dieu a créé le monde, mais ce monde n'est pas achevé et c'est à l'*homme* de le conquérir pour le perfectionner (comparer à l'Islam pour qui le monde a sa forme définitive). Ceci alimente le grand projet d'une cité des *hommes* préfigurant la Cité de Dieu, dont les monastères sont le modèle, prélude à la conquête de l'univers tout entier : des *hommes* forts d'une morale transcendante et d'idéaux élevés mettent en valeur des déserts, gagnant sur la forêt, les marais et autres terres difficiles, ainsi que, plus important, sur les âmes frustes. L'obligation faite aux moines de se consacrer à l'opus dei les conduit à se placer à l'avant-garde de la technique, c'est-à-dire à s'emparer de toute innovation susceptible de diminuer le travail pour augmenter le temps de prière. C'est ainsi que l'on voit les cisterciens améliorer des races animales (chevaux de trait plus puissants, moutons plus laineux, vaches plus productives...), apprendre à reconstituer plus vite la fécondité des sols (amendement, rotation...), trouver de meilleurs attelages qui permettent des labours

plus profonds sans fatiguer l'animal, utiliser largement les moulins à eau, etc. »
(*l'action et l'esprit*, essai non publié)

De ce rapide panorama du monachisme, je retiens trois idées :

La première est que ces moines, contrairement aux apparences, ne se retirent pas du monde. Ils choisissent d'abandonner une certaine forme de vie et se regroupent pour être encore plus dans le monde, et tenter d'incarner leur Rêve de la cité idéale, la Cité de Dieu, la Jérusalem Céleste.

Deuxième idée importante : ils partent à la conquête de déserts, c'est-à-dire de terres difficiles d'où l'*homme* est encore absent, parce que si la cité idéale peut y fleurir, alors elle le pourra partout.

Enfin, ces monastères sont aussi des lieux d'expérimentations en tous genres, en quelque sorte l'équivalent en leur temps de mon *laboratoire de création et d'expérimentation de futurs possibles*.

Bref, dans l'esprit, ces monastères ne sont pas très éloignés des cocréastères. Bien sûr, dans la forme, les cocréastères se démarquent tout de même nettement de ce mouvement ancien.

D'abord, je n'approuve pas du tout l'ascèse, les mortifications, et autres sacrifices qui sont pratiques courantes dans la vie monacale, que ce soit d'ailleurs en Occident ou en Orient. Elles sont pour moi contraires à la vie, à l'essence de tout-ce-qui-est, parce que la création est jouissive et le désir le moteur de l'existence. Un cocréastère est un terrain de jeux, pas un lieu de supplices. Ceci n'exclut pas bien sûr de la rigueur ni des difficultés. Mais je les conçois plutôt comme des défis librement acceptés, à l'instar des sportifs qui choisissent délibérément de gravir une montagne dangereuse ou de traverser un océan tempétueux. Rien à voir avec une pénitence pour se laver d'hypothétiques péchés, et encore moins un marchandage sordide avec dieu : « Et encore cent coups de fouets pour qu'il m'aime davantage ! » Par exemple la pratique du jeûne me semble tout à fait recommandable si elle est faite dans un esprit d'expérimentation, pour voir les effets qu'elle produit sur le corps et l'esprit. Je la trouve en revanche condamnable quand c'est un simple rituel pratiqué pour obéir à des commandements édictés par on ne sait qui, sans parler de buts inavouables comme rendre plus malléable la personnalité des pratiquants.

D'autre part, la plupart des religions, dont le christianisme, se sont construites sur la haine du corps, le refoulement de la sexualité, et la ségrégation hommes-femmes. Selon mon expérience, l'homme et la femme sont forcément inséparables et sur le même plan puisqu'ils sont chacun porteurs des deux polarités masculine et féminine : « Des jumeaux cosmiques qui se différencient pour mieux se retrouver... » Ces couples d'un nouveau genre sont même appelés à jouer un rôle de premier plan dans l'incarnation de l'*HOMME*.

Enfin, je ne conçois pas du tout les membres des cocréastères comme une bande de croyants qui obéissent servilement à des dogmes ou des chefs. Ce sont avant tout des âmes libres, des joueurs de la création, capables de trouver en eux-mêmes leur vérité, mais désireux aussi de se frotter aux autres pour créer une émulation féconde, pour co-crée. Evidemment, ça complique quelque peu la vie collective ! Mais c'est aussi le défi de trouver de nouvelles manières d'équilibrer l'individuel et le collectif, le *je* et le *nous*.

Nous arrivons là à un point crucial touchant à l'organisation et au fonctionnement des cocréastères. J'ai vécu plusieurs années dans une communauté, et j'ai aussi

rencontré beaucoup de gens qui avaient des expériences de vie de groupe plus ou moins réussies, souvent moins que plus d'ailleurs. Quasiment toutes ces expériences prennent l'une ou l'autre de ces formes :

Soit sont instaurées, par concertation ou par des petits chefs qui se prennent à penser pour les autres, des règles claires et précises régissant la vie collective, à l'instar des monastères justement : ça rassure tout le monde, la vie quotidienne se déroule sans anicroches, mais cela tourne vite à la routine sclérosante et c'est incompatible avec mon idée d'expérimentation systématique, de création permanente, et de co-création.

Soit l'on refuse toute règle pour préserver au maximum la liberté, ce qui ne peut malheureusement guère durer quand il faut faire face à toutes les tâches quotidiennes : ou bien tout dégénère en un chacun pour soi féroce, ou bien l'on voit très vite se remettre en place des tas de règles implicites qui sont aussi contraignantes que si elles avaient été écrites.

Soit on laisse place à une certaine spontanéité mais en instaurant des garde-fous, par exemple des réunions périodiques pour évaluer le fonctionnement de la communauté, ce qui a aussi ses travers : le premier étant que l'on passe de plus en plus de temps à parler de ce qu'on aurait pu faire au lieu de le faire, et le second étant que cela finit en général en psychothérapie collective, quand ce n'est pas en règlement de compte.

Rien de cela ne me satisfait. Je n'ai malheureusement pas grand chose d'autre à suggérer. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, il semblerait que l'*homme* soit inapte à résoudre le dilemme *je-nous*. Tant que les hommes et les femmes ne se sont pas vraiment rencontrés, tant que le Deux, le couple, n'est pas sainement reconstruit, et que le Un, l'individu n'a pas retrouvé sa plénitude, il est vain me semble-t-il de vouloir s'attaquer au problème du collectif. Sinon que rencontre-t-on, quelles expériences renvoie le collectif en miroir ? Rien d'autre que des problèmes de couples, et des problèmes de pouvoir et son corollaire l'argent ! La plupart des expériences communautaires échouent là.

Alors que faire en pratique pour organiser la vie collective dans les cocréastères ?

D'abord, ainsi que je l'ai dit plus haut, ne se lancer dans ce genre d'aventure qu'à condition d'y être préparé. Cela exige d'avoir suffisamment vécu dans le monde pour s'être frotté au pouvoir et à l'autre sexe, avoir acquis un regard lucide sur les relations humaines en général et son propre fonctionnement en particulier, avoir pris conscience de ses limites, en acceptant certaines et œuvrant à dépasser celles qui dérangent trop. Dépasser ses propres limites mais non pas vouloir changer les autres.

Ce dépassement, c'est dans le couple qu'il importe surtout de le réaliser. D'abord que les partenaires en miroir harmonisent chacun en eux leur masculin et leur féminin ; ensuite passer au partenariat cocréatif entre deux êtres humains redevenus complets.

Je précise que tout le monde ne sera pas forcément impliqué dans ce travail sur le couple. Certains pourront choisir d'explorer d'autres voies, y compris celle du célibat, temporaire ou définitif. Il n'y a évidemment aucune obligation.

Je persiste cependant à penser que tant que la rencontre homme-femme n'aura pas vraiment eu lieu, on ne pourra trouver de réponse satisfaisante aux problèmes collectifs. C'est pourquoi, s'agissant justement du collectif, je prône pour commencer le pragmatisme : se donner quelques règles, pas forcément les mêmes partout, tout en se donnant la possibilité de les changer, cela doit suffire au bon fonctionnement

du groupe. Eviter surtout d'en faire un objet d'étude et d'expérimentation acharnée. Observer bien sûr ce que les expériences révèlent. Mais que cela reste des leçons individuelles, concernant par exemple les rapports que l'on a avec telles tâches, tels êtres, telles attitudes...

Quand suffisamment de personnes auront œuvré à la construction du Un, l'individu, quand suffisamment d'hommes et de femmes auront œuvré à la construction du Deux, le couple, alors des solutions se présenteront sûrement d'elles-mêmes pour le collectif, le Trois. Dans un premier temps, l'important est que 'ça marche', c'est-à-dire que les cocréateurs permettent à des individus et à des couples de partager le même espace de vie, et d'œuvrer tous ensemble à en faire des Oasis et des Cocons. L'*homme* n'est peut-être pas encore apte à se lancer en toute conscience dans des co-créations à grande échelle, mais il l'est tout à fait pour co-créer à petite échelle.

du monastère au village

Vivre en fraternité et en harmonie avec la Nature, voilà qui évoque le village traditionnel. On imagine des petites cases au milieu de la forêt ou de la savane ; on imagine un hameau blotti au fond d'une vallée, entouré de champs et de vergers où tout le monde s'affaire à cueillir les fruits mûrs...

Malheureusement, le village évoque aussi un lieu où la vie se perpétue, se fige progressivement dans la répétition, et finit par dessécher les terres et les êtres alentours. Au-delà des mythes et des images idylliques, le village traditionnel n'est pas une si grande réussite. La vie y est dure, les opportunités d'évolution quasi absentes, toute l'existence est enserrée dans un étroit maillage de règles, d'habitudes, de superstitions, de rapports de force et de rapports hiérarchiques.

L'harmonie avec la Nature a vécu, toutes les relations avec elle étant déterminées par la seule exigence de survie.

Quant à la fraternité, c'est aussi ailleurs qu'il faut la chercher. Que ce soit à l'intérieur même des villages ou entre les villages, les mesquineries, les suspicions, les commérages, les règlements de compte sont trop souvent la norme. Heureusement, il y a l'alcool et ses substituts, qui, s'ils ne dissolvent pas le désespoir, permettent au moins de l'oublier, un temps...

Quant aux écovillages, tentative récente de recréer des villages avec une conscience écologique, il n'y a pas grand chose à en dire vu qu'ils ne marchent pas très bien. Ce n'est certes pas par manque d'idées ni d'ambitions : j'ai vu défiler des dizaines et des dizaines de projets tous plus beaux les uns que les autres. Malheureusement les réalisations ne suivent pas. Sans compter que la majorité de ces réalisations ne compte qu'une ou deux familles, ce qui est loin de faire un village ! Quant aux plus gros, qui approchent de la taille d'un hameau, ils durent rarement longtemps par suite de conflits de pouvoir, d'argent ou de couples. Au moins les villages traditionnels ont fait la preuve qu'ils savent traverser le temps. Manifestement, il manque quelque chose à ce concept d'écovillage, qui n'est pourtant pas dénué d'intérêt. Pour moi, c'est surtout d'enthousiasme que cela manque. Trop de tête, quelques peurs encore, et pas assez de folie, de spontanéité, de sensualité chaleureuse avec tout-ce-qui-est !

J'en dirai encore moins de ces autres avatars modernes du village que furent les kolkhozes et les kibboutz, véritables camps de travail à peine déguisés au service d'ambitions constructivistes. L'antithèse des mes aspirations.

Bref, le village ne me semble pas être la structure la plus appropriée pour créer un nouveau futur harmonieux, joyeux, et pas trop fatigant, qui réjouit tout à la fois le corps, le cœur et l'âme.

D'autant que la cellule élémentaire en est presque toujours la famille, et que les liens du sang y jouent un rôle trop déterminant. Or nous ne sommes pas avant tout fils ou fille de ... Nous sommes avant tout des consciences créatrices qui ont choisi de s'incarner en toute liberté. Nous avons tout pouvoir de décider avec qui partager nos précieux moments de vie. Par conséquent, on ne participe pas à un cocréastère comme on participe à la vie d'un village parce qu'on est fils ou fille de ... : on y participe parce qu'on le choisit délibérément.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai préféré forger le terme *cocréastère* qui résonne avec *monastère*, plutôt qu'un terme comme *cocréage* qui résonne avec *village*, et que je n'ai pas voulu reprendre un mot existant comme *écovillage*.

Même si dans leur forme finale les cocréastères ne ressembleront guère à des monastères, qu'ils soient chrétiens, bouddhistes ou autres, je les sens néanmoins très proches en esprit. Je vois en eux des lieux où l'on se transcende et où l'on aide de ce fait tous les *hommes* et le monde à se transformer. J'y vois le même élan qui pousse l'*homme* à pétrir la matière dont il est fait et à lui donner la forme la plus sublime qu'il puisse concevoir. Bien sûr, la conception du sublime et la façon de travailler sur soi diffèrent considérablement d'un lieu à l'autre et d'une époque à l'autre. Mais la parenté d'esprit est indéniable. Quelqu'un qui au 12^e siècle serait entré dans un monastère cistercien, porté par l'idée de se sublimer et de sublimer le monde, participera sans nul doute à un cocréastère au 21^e siècle.

Ceci étant, je retiens du village une idée importante : sa capacité à durer par lui-même, sans se poser en parasite. C'est une des limites de la plupart des monastères de n'exister qu'en parasitant la société, recrutant en elle puisque moines et nonnes ne font pas d'enfants, et aspirant des ressources non négligeables. Or pour moi les cocréastères n'ont pas vocation à vivre aux dépens du reste de la société ; ils ont pour vocation de constituer dans un premier temps les bases d'une refondation de la société, pour être finalement la société elle-même. C'est pourquoi il est important qu'ils deviennent aptes à traverser le temps. Cela signifie en premier lieu être autonomes, c'est-à-dire produire au moins autant de ressources qu'ils en consomment.

En second lieu, l'*homme* doit assurer sa pérennité dans les cocréastères avant de songer à se métamorphoser. Bref, il faudra faire des enfants, mais pas n'importe comment, et dans un contexte moins vicié que la famille. Vaste sujet qui mériterait un chapitre entier, que je réduirai à ceci parce que je ne sens pas compétent pour aller plus loin : un enfant, c'est d'abord une âme qui aspire à s'incarner, et dont le désir rencontre celui d'un homme et d'une femme qui acceptent avec lui et pour lui de co-créer un corps...

les cocréastères, en guise de commencement

J'ai esquissé dans ces pages mon idée des cocréastères, à la fois en négatif, ce qu'ils ne devraient pas être, et en positif, ce qu'ils devraient être. Il me semble difficile d'aller beaucoup plus loin.

D'abord, il est clair que ce n'est pas à moi tout seul de proposer un cahier des charges prêt à l'emploi, et encore moins de rédiger un règlement intérieur des cocréastères ! Ce doit être une œuvre collective, où en plus, la liberté et la spontanéité doivent primer. Il serait ridicule de tout figer d'emblée dans des cadres stricts.

J'imagine donc plutôt que des gens portés par cette même inspiration et aspiration se rassembleront simultanément en divers endroits de la planète, et que ces rassemblements prendront des formes quelque peu différentes selon leurs personnalités et selon les lieux. Nourris de l'esprit des cocréastères, de ces quelques idées essentielles que sont les Oasis, le Cocon, le Jeu de la Création, la co-création, les monastères, etc., ils les incarneront chacun à leur manière.

J'ajoute qu'il n'y a pas à forcer, seulement à lancer une intention aussi claire et pure que possible, et laisser venir à soi les événements. Si l'on y souscrit de toute son âme, alors des rencontres se feront, des idées jailliront, des organisateurs se révéleront, des moyens et des lieux seront trouvés. Tout ça comme par miracle, comme si l'univers 'conspirait' à leur réalisation.

Autre chose rend difficile de décrire plus complètement les cocréastères : c'est qu'ils évolueront certainement au fil du temps. Ils auront une histoire, avec un commencement, une phase de croissance, de maturité, de déclin, et pour finir, ils disparaîtront, emportés par la nécessité d'ouvrir la porte à un au-delà de l'*HOMME* qu'ils auront préparé. Cette histoire des cocréastères se déroulera parallèlement à celle de l'humanité et de la planète. Le chapitre suivant en évoque les grandes lignes telles que je les imagine.

Chapitre 20

scénario probable pour un futur possible

première étape : la préparation du terreau et de la graine

L'on ne saurait fixer précisément le moment où des aspirations au renouveau se sont faites jour pour contrebalancer les limites et les dysfonctionnements de la civilisation moderne. En tout cas, il est évident qu'une forte accélération s'est produite dans le dernier tiers du vingtième siècle, et qu'elle va se poursuivre dans les années qui viennent. Partout sur la planète, un nombre croissant d'individus n'acceptent plus les règles du jeu de la société dans laquelle ils vivent. Selon leur tempérament, cela débouche sur trois grands types de comportements : sabotage, nettoyage, et préparation de la graine du Nouveau.

Par 'sabotage', j'entends la remise en cause des croyances sur lesquelles s'est édifiée notre civilisation. Elles atteignent manifestement leurs limites à voir tous les dysfonctionnements qu'elles engendrent et sur lesquels je n'insisterai pas. Que ce soit dans les sciences physiques, en médecine, en agriculture, en politique, en économie, etc., énormément de gens travaillent à faire prendre conscience que les choses ne sont pas tout à fait ce qu'on a cru pendant longtemps qu'elles étaient.

Dans le même temps, un nombre considérable d'individus s'impliquent dans un travail de 'nettoyage' de leur propre système de croyances. À travers des psychothérapies, des expériences initiatiques, etc., ils enlèvent des tas de peurs qui ont conduit des lignées familiales entières, jusqu'à des nations, au désastre.

Et puis, il y a ceux qui, ayant déjà un pied dans un monde nouveau, expérimentent de nouvelles manières de vivre. Ils testent des potentialités du futur, ils font naître de nouveaux Rêves, et ainsi, petit à petit, façonnent la graine du Nouveau.

Pendant que le terreau se prépare et que se conçoit la graine, l'énorme majorité, quant à elle, continue de vivre sans trop se poser de questions, ou bien abdique son pouvoir au profit de quelques 'décideurs', ou encore s'anesthésie à grands renforts de télévision, de médicaments ou d'alcool. Ce refus de regarder la réalité en face se traduit très concrètement par le fait qu'aucune décision importante ne peut être prise pour corriger les dysfonctionnements. Résultat : la Nature continue d'être exploitée éhontément, donc à se dégrader, la population mondiale à augmenter, la pollution à s'immiscer partout, le climat à changer... Autrement dit, ce monde en déclin nourrit son propre déclin, prépare des catastrophes à venir, et du coup, accélère la prise de conscience d'un nécessaire Renouveau.

deuxième étape : le temps des pionniers

Le temps approche où les lieux et les gens seront prêts à se retrouver pour fonder les premiers cocréastères, probablement dans la discrétion. Deux points me semblent importants à rappeler :

D'abord, c'est un mouvement collectif, à l'échelle de la planète entière, et qui n'a pas de centre. Exactement de la même manière que la philosophie selon laquelle nous sommes créateurs de la réalité est apparue simultanément chez diverses personnes (cf. chapitre 1, *une évolution collective*), on verra le nouveau Rêve se dessiner chez de nombreux individus, et s'incarner de multiples manières, plus ou moins indépendantes les unes des autres, chacune avec ses particularités, mais convergeant sur l'essentiel. Indépendantes en apparence et dans un premier temps seulement, car il est évident que des liens existent dans l'invisible, qui se matérialiseront le moment venu.

L'autre point important est que ces expériences sont réservées à des gens bien préparés, au moins au début. C'est un vrai travail de pionniers, puisque tout est à réinventer, avec des défis énormes : Gaïa, le couple, l'architecture, l'alimentation, la communauté, etc. Le cocréastère est bien monastère avant d'être village.

Ceci m'inspire une remarque supplémentaire concernant les enfants. Par leur vitalité, leur créativité, leur naïveté, au bon sens du terme, par leur capacité à poser d'incroyables défis aux adultes, par l'envie irrésistible qu'ils inspirent de faire tout plein de câlins et de bisous, de partager des sourires et des fous rires, ils sont un fabuleux moteur d'évolution. Mais on ne saurait les entraîner à la légère dans des expériences de vie radicalement nouvelles. Cela peut être l'espoir secret et l'orgueil légitime de certains parents d'en faire des mutants d'un nouveau monde ! Mais ce n'est pas à eux de décider en projetant leurs fantasmes ; c'est aux enfants eux-mêmes de se construire, et de décider ce qu'ils veulent vivre et où. Donc au début, au moins tant qu'on ne verra pas plus clairement où va le monde et quel rôle jouent les cocréastères dans son évolution, il convient de permettre aux enfants d'acquérir une double culture, l'ancienne et la nouvelle, afin qu'ils disposent de tous les outils du moment. S'il choisissent de faire leur vie dans un cocréastère, ce sera en toute conscience parce qu'ils décideront que là est leur place ; et s'ils choisissent de partir, ce sera aussi en toute conscience parce qu'ils auront quelque chose à faire ailleurs.

Ceci dit, il est évident que de plus en plus d'enfants 'différents' sont appelés à naître. Par 'différents' j'entends qu'ils arriveront sur Terre plus légers, bénéficiant de l'énorme travail de nettoyage entrepris par la génération actuelle, qu'ils seront beaucoup plus ouverts à leurs multidimensions, au dialogue avec les plantes et les animaux... Ceux-là porteront les cocréastères à un niveau que l'on peut difficilement imaginer aujourd'hui.

troisième étape : la séparation du Nouveau et de l'Ancien

Selon mon estimation, cela va se jouer entre les années 2020 et 2050. Pendant que les cocréastères vont poursuivre leur essor, parvenir peu à peu à maturité, et même finir par apparaître au grand jour, le vieux monde, lui, va s'enfoncer de plus en plus dans l'apocalypse : conditions de vie de plus en plus épouvantables,

antagonismes exacerbés entre classes sociales et entre nations, catastrophes en tous genres (naturelles, technologiques, humaines, etc.)...

Cela me semble inévitable étant donnée l'incroyable résistance de l'*homme*. Il lui faut se cogner très fort à l'obstacle et se faire très mal pour réaliser : « Tiens, il y a quelque chose qui m'empêche d'avancer ! » Au niveau individuel, cette résistance se manifeste surtout par des accidents et des maladies. Au niveau collectif, ce sont principalement des catastrophes en tous genres. Dans tous les cas, ce sont des apocalypses, dont je rappelle la véritable signification : révélation. Les catastrophes ne sont rien d'autre que le miroir du collectif, la matérialisation au-dehors des pensées destructrices secrétées par tous au-dedans, et en aucun cas une punition venue d'ailleurs.

Evidemment, les prophètes du jugement dernier et autres prêcheurs de fin des temps s'empresseront de profiter de la situation pour abuser de la crédulité des foules déboussolées, y compris les religions traditionnelles, dont ce sera sans doute la dernière chance de survie. Ce sera un moment très délicat : ou bien le terreau aura été suffisamment bien préparé, et la plupart des individus sauront tirer les leçons de l'apocalypse et trouver leur vérité au-dedans d'eux ; ou bien le collectif rejettera cette préparation, ne tirera pas les leçons de l'apocalypse, et ça repartira pour un tour ! Il y a ainsi dans la vie des individus comme dans la vie des groupes des moments très privilégiés où certaines décisions peuvent être prises qui orientent la suite de l'histoire dans un sens ou dans un autre. Si l'opportunité est ratée, alors un nouveau cycle est nécessaire pour recréer des conditions appropriées.

À propos de l'apocalypse, je tiens à ajouter quelques remarques. D'abord insister sur l'incroyable capacité de résistance de l'*homme*. Des conditions qui, de notre point de vue actuel, semblent insupportables et devraient de ce fait provoquer des prises de conscience salutaires, seront peut-être perçues par les générations futures comme des plus normales. Les guerres, les camps de concentration, et quantité d'autres circonstances auxquelles il se confronte régulièrement prouvent qu'il est capable de survivre dans des conditions effroyables. Il est donc probable qu'il faudra attendre que la situation dégénère beaucoup plus qu'on ne l'imagine aujourd'hui pour qu'un peu de compréhension se fasse. S'il n'est pas trop tard...

La deuxième remarque est que l'apocalypse n'a pas pour but d'éliminer les neuf dixième de la population pour ne conserver que quelques Elus autoproclamés, des Parfaits aptes à créer un petit paradis à leur mesure une fois les gêneurs disparus. Car que deviendraient toutes ces âmes brutalement détachées de leur corps ? Je crois qu'après la mort l'aventure de l'âme continue sur d'autres plans de réalité, prenant des formes propres à chacune selon son degré de compréhension. Toutefois, lorsque des attaches très fortes subsistent avec la Terre, attaches physiques comme le sexe, ou psychiques comme la haine, les âmes restent engluées dans un plan très proche de la Terre que l'on appelle l'astral. C'est du moins ce que rapportent un certain nombre de personnes qui disent être passées de l'autre côté du miroir et en être revenues (cf. Alain Guillo ou Robert Monroe déjà cités). En d'autres termes, si l'apocalypse ne doit servir qu'à éliminer physiquement les 'imparfaits', rien n'est résolu parce qu'ils restent collés à la Terre, autour de laquelle ils forment comme un brouillard psychique. Ils continuent de nourrir divers égrégores, ceux-là même qui ont créé les conditions de l'apocalypse ! Il n'y a donc pas de raccourci : dans la tourmente de transformations collectives, c'est en fait à chaque individu d'effectuer sa prise de conscience, sa transformation.

La dernière remarque est que l'apocalypse ne prend pas toujours des formes cruelles, à savoir : catastrophes naturelles, épidémies, guerres, etc. Il y a des formes plus douces, qui ont ma faveur, et qui peuvent avoir autant sinon plus d'effets. Je pense en particulier à une baisse de fertilité notable de l'espèce humaine, qui se traduirait pas des bouleversements démographiques inattendus. Tout dépendra de ce que l'humanité sera prête à vivre...

Les phases de déclin des civilisations s'accompagnent toujours d'une perte de sens généralisée. Beaucoup d'individus vivent alors des 'traversées du désert', au cours desquelles il est bon de temps en temps de trouver une Oasis où se revivifier. Les cocréastères sont appelés à jouer ce rôle : être des lieux de haltes pour des voyageurs en pleine 'traversée du désert', c'est-à-dire en pleine crise existentielle.

Si les gens des cocréastères choisissent de vivre hors du monde (plus précisément hors d'un monde qu'ils ne reconnaissent plus comme leur, car par ailleurs ils seront bien plus dans le monde et la matière que quiconque), s'ils préfèrent aussi une certaine discrétion, ils ne souhaitent pas forcément se replier complètement sur eux-mêmes. Ces visiteurs qui se cherchent apporteront du sang neuf, des idées nouvelles, et seront parfois source de déstabilisations salutaires, évitant au groupe de se scléroser en l'obligeant à se regarder dans le miroir du regard de l'autre.

quatrième étape : les vases communicants

Dans l'hypothèse favorable où l'apocalypse aura joué son rôle de révélateur, on observera probablement ceci : une vieille civilisation qui achève de se désagréger tandis qu'une nouvelle apparaît sur ses ruines.

Privé de forces vives, privé de créativité, et surtout, sans plus aucun idéal pour le soutenir, le 'vieux monde' va achever de s'autodétruire. Cela n'exclut pas encore quelques soubresauts plus ou moins violents, car l'inertie est grande. C'est un peu comme un pétrolier géant auquel on demande de changer de cap pour éviter un obstacle : la masse et l'élan sont tels que bien des dégâts peuvent survenir avant d'avoir viré de bord.

À l'image des individus qui la composent, une civilisation en désagrégation a une propension à chercher au-dehors des responsables à ses malheurs. C'est le mécanisme classique du bouc émissaire, qui évite des remises en cause personnelles, toujours douloureuses. Les vraies limites ne sont pas au-dehors ; elles sont dans le système de croyances qui constitue le fondement de la civilisation. En refusant de regarder à l'intérieur pour chercher des responsables à l'extérieur, elle devient extrêmement sensible et prompte à repérer tout ce qui pourrait jouer ce rôle de bouc émissaire. Voilà pourquoi face à des mouvements prônant le renouveau, la stratégie consiste ou bien à diaboliser (« C'est de la chienlit ! », « Sus aux sectes ! », « Il a une drôle de gueule celui-là ! »...), ou bien à neutraliser en absorbant (on voit par exemple aujourd'hui les mouvements écologistes se transformer en partis politiques, dans le même temps que les partis politiques traditionnels revendiquent certaines valeurs de l'écologie...).

Tout ceci m'amène à tirer ces deux conclusions :

Surtout ne pas croire que le 'vieux monde' est un lieu de croisade et qu'un changement de l'intérieur peut y être opéré. Sinon, c'est s'exposer à finir en martyr, ou bien à voir ses rêves détruits.

Surtout ne pas croire non plus que le 'vieux monde' est un ennemi, au risque de se créer comme SON ennemi et d'en subir les conséquences. N'oublions pas que nous en venons, que nous l'avons nourri et nous en sommes nourris. Nous avons juste fait tout un cheminement qui nous a conduit à prendre conscience de ses limites et à rêver aujourd'hui d'un autre monde. Tout ceux qui n'ont pas entamé cette démarche doivent avoir la possibilité de la faire. Et ils ont aussi la liberté de ne pas la faire ! Le 'vieux monde' n'est pas l'ennemi, au même titre que nous n'avons pas à mépriser l'être endormi que nous étions il y a 10 ou 20 ans. Il est le terreau qui va produire les plus formidables talents dont le Nouveau aura besoin.

Pendant que la vieille civilisation va achever de se désagréger, les cocréastères, forts de leur idéal et de leurs succès dans la matière, vont attirer tout ce qui reste de talents : un monde se vide et dégénère, l'autre se remplit et prospère.

Cet afflux massif pourra provoquer la résurgence de quelques vieux comportements pas complètement nettoyés : antagonismes entre nouveaux arrivants et ceux installés de longue date, dérives dogmatiques avec institution d'une caste de gardiens de la Vérité, etc. C'est le moment que choisiront j'espère quelques 'saboteurs extraordinaires' pour s'incarner, et venir semer dans les cocréastères un désordre salutaire qui aidera tout le monde à se recentrer !

cinquième étape : le nouveau monde

Une fois le collectif aligné sur une nouvelle intention, bien des actions qui semblaient impossibles deviendront faciles. En particulier la co-science avec Gaïa fonctionnera parfaitement, et l'on pourra rapidement débarrasser la planète des plus grosses plaies héritées de l'ancienne civilisation, y compris le béton, le goudron, l'acier, les déchets chimiques, nucléaires, etc. Avec une population humaine maintenant fortement réduite, les conditions redeviendront vite favorables à toutes les formes de vie. Faire l'*HOMME* deviendra le défi majeur, et commencera la nouvelle histoire : « Il sera une fois... ». C'est le sujet de mon roman, *L'homme disparaîtra, et après...*, à télécharger sur mon site.

Chapitre 21

petite histoire du futur : le départ

« Cette nuit, j'ai rêvé d'un autre cocréastère et d'une grande fête. Mais ce n'était pas un rêve, c'étaient des réminiscences du lieu d'avant, l'Oasis des Collines. C'était il y a longtemps, 80 ans, peut-être plus, peut-être moins ; je ne sais pas, j'ai choisi de ne pas compter mes années.

Je suis aujourd'hui le doyen de ce cocréastère. Ma vie sur Terre approche de son terme. Je pense avoir accompli tout ce que j'avais à accomplir. Maintenant je m'allège, je fais le lézard qui se réchauffe au Soleil, qui se réchauffe aussi à votre énergie et votre bonne humeur.

Je vous ai demandé à tous de venir pour partager ce dernier souvenir, l'histoire de la migration qui nous a conduits de l'Oasis des Collines en ce lieu. Le temps approche où quelques uns d'entre vous s'en iront choisir et préparer un nouveau lieu. Et dans quelques années, cinq ans peut-être, vous tous partirez d'ici créer un autre cocréastère ailleurs.

Je devais avoir une douzaine d'années. Je me souviens approximativement de mon âge parce que la force sacrée s'est réveillée peu de temps après mon arrivée ici. J'ai vécu la migration comme observateur plus que comme participant. C'est pourquoi je puis rapporter ce que j'ai vu.

Le départ se préparait depuis longtemps déjà. J'étais trop petit pour comprendre. Mais je notais d'étranges allers et venues : des petits groupes qui quittaient la communauté et revenaient plusieurs mois après. À chacun de leur retour, une grande agitation régnait, on faisait la fête, on faisait et défaisait de nouveaux rêves. Et puis un jour du printemps, tout le monde s'est réveillé avec la certitude qu'à la fin de l'été on partirait. L'ambiance est devenue étrange, irréaliste, comme si déjà nous n'étions plus là. Les animaux le sentaient, qui n'osaient plus s'approcher. Il faut dire que la plupart des gens passaient énormément de temps à se projeter en esprit dans le nouveau lieu, pour apprendre à le connaître, entrevoir les défis qui les attendaient. Le reste du temps était consacré à nettoyer l'Oasis, aider les plantes, les animaux, et les HUMAINS les plus fragiles à faire leur deuil.

L'Oasis des Collines était vraiment une merveille. Tous les êtres avaient collaboré en donnant le meilleur d'eux-mêmes pour redonner vie à ce lieu. D'innombrables incendies l'avaient dévasté du temps des *hommes*. Les orages avaient ensuite arraché toute la terre et mis les pierres à nu. Elles étaient toutes plus magnifiques les unes que les autres, par leurs formes, par leurs couleurs, par leur grain. On ne s'était pas privé d'en ramasser, pour en faire des instruments de musique, des régulateurs d'énergie, ou tout simplement des ornements. Nous ne pouvions les laisser ainsi parce qu'elles étaient trop imprégnées de nous. Ce qu'il fallait en faire, nous le sûmes très vite : les donner à l'eau pour qu'elle se charge de les rendre vierges en les entrechoquant par la force de ses courants. Pour l'instant la rivière était réduite à un petit filet. Mais bientôt les orages la feraient grossir et lui permettraient d'emporter tout ce qu'on lui confierait.

Un matin, quelqu'un annonça qu'il saurait s'occuper des pierres. Tout le monde approuva et il fut investi pour l'occasion Maître du Minéral. Deux autres proposèrent

de l'assister. Ils s'installèrent au bord de la rivière, et bien vite se retrouvèrent avec un énorme tas de pierres que les gens ramenaient. Et moi, grimpé dans mon cerisier favori, je les observais.

Sur les galets du lit de la rivière presque à sec à cette époque de l'année, ils tracèrent à la craie une forme en spirale évoquant un énorme tourbillon. Après quoi le Maître du Minéral passa un long moment à déambuler le long des berges asséchées, apparemment très absorbé, les yeux rivés au sol. Et puis soudain son visage s'éclaira. Il ramassa quelque chose, mais je ne vis pas quoi, et il revint auprès de ses compagnons. Là je vis qu'il tenait dans la main une pierre, grosse comme un œuf. Elle semblait n'avoir rien d'extraordinaire. Pourtant ils la regardaient tous en connaisseurs, comme si elle arrivait droit de la Lune ! Je compris son étonnant pouvoir lorsqu'il frappa une autre pierre avec : elle rendait un son sublime.

Ils se mirent sérieusement à la tâche. Le Maître du Minéral prenait d'une main une grosse pierre dans le tas comme si elle ne pesait rien, la frappait avec sa petite pierre qu'il tenait dans l'autre, et écoutait. En fonction de ce qu'elle lui disait, de sa forme sans doute aussi et des sensations que sa main éprouvait en la caressant, il indiquait à ses aides où et comment la placer sur le tracé.

Je dus m'endormir un long moment, perché sur mon arbre, parce que lorsque je me réveillai, ils avaient presque terminé leur ouvrage. Un énorme tourbillon de pierres avait pris forme dans le lit de la rivière, qui coulait au milieu en un mince filet.

Une femme arriva, elle aussi flanquée de deux assistantes. Elles portaient de grosses gourdes apparemment remplies de plantes et de minéraux broyés. Avec leur mains, elles badigeonnèrent les pierres, et cela fit un tableau aux couleurs éclatantes du plus bel effet. Avec toute la grâce spontanée de ses cinq ans, une petite fille vint parachever l'œuvre en déposant quelques fleurs.

La fête d'adieu devait se dérouler cette nuit même, et demain, nous prendrions le départ. Ce que nous n'allions pas emporter devait être brûlé pour laisser le moins de traces possible. Un autre maître de cérémonie s'était proposé pour organiser le feu. Trop occupé à observer le Maître du Minéral, je ne l'avais pas vu édifier une pyramide de bois tout près de là.

Le soir venu, tout le monde prit place autour de la pyramide. Spontanément, la communauté se scinda en trois : un groupe de musiciens, un groupe de danseurs, et tous les autres assis en cercle. Quant à moi, je décidai de rester sur mon arbre d'où je pouvais tout observer.

La nuit n'était pas encore tombée que les musiciens commencèrent à jouer, improvisant une douce et lente mélodie. Les danseurs se mirent en mouvement. On aurait dit qu'ils dialoguaient avec la Terre, car elle semblait parcourue d'étranges frissons. Les feuilles et les herbes bruissaient soudainement, sans qu'il y eut apparemment de vent. Et puis cela s'arrêtait, pour recommencer quelques instants plus tard, au rythme des danseurs qui frappaient le sol avec de plus en plus d'énergie. Le troisième groupe se mit à chanter et à battre des mains. Certains se levèrent pour rejoindre les danseurs.

À l'instant précis où le Soleil disparaissait, c'est moi d'ailleurs qui de mon perchoir avait été chargé de le signaler, le Maître du Feu enflamma sa pyramide. Quand les flammes eurent pris suffisamment d'ampleur, chacun vint à tour de rôle y jeter les objets qu'il ne voulait ni emporter ni laisser derrière.

Le feu gagna en intensité, tandis que les chants et les danses continuaient.

Quantité d'animaux s'étaient rapprochés du cercle pour participer eux aussi à leur manière à cette cérémonie d'adieux. Je voyais d'innombrables paires d'yeux briller dans la nuit à la lueur des flammes. Tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant, tantôt immobiles. Ils étaient tous silencieux, fascinés par le spectacle qui leur était offert, mais pas effrayés du tout.

Danseurs et musiciens commençaient à être portés par une incroyable énergie. Tout d'un coup, comme en réponse, le ciel se voila et l'on entendit gronder le tonnerre. Musiciens et danseurs accélèrent encore la cadence. Ils semblaient commander aux éléments. L'orage s'amplifiait. Bientôt il éclata, arrosant tout le monde de larmes chaudes. Le feu presque entièrement consumé à présent continuait pourtant de rougeoyer. Malgré les trombes d'eau, nourri de l'énergie des danseurs, il éclatait en flammes immenses et multicolores.

Cela dura longtemps, jusqu'au matin. Comme il me l'avait demandé, je fis signe au Maître du Minéral que le Soleil allait bientôt se lever. Il invita tout le monde à prendre place autour du tourbillon de pierres, à distance respectueuse car il semblait savoir à quoi s'attendre. Un grand calme régnait à présent. Et puis l'on vit la rivière commencer à s'animer, à gonfler, à ronfler, à gronder. Toute l'eau tombée sur les collines dans la nuit semblait maintenant se précipiter là. L'on entendit avant de voir arriver une vague énorme qui s'engouffra dans le tourbillon de pierres. Un son incroyable en jaillit, profond et riche d'harmoniques. Guidée par le tracé, l'eau se mit à tourbillonner en formes magnifiques tandis que des nuées s'élevaient comme des feux d'artifices. Le spectacle était grandiose, et tout le monde manifesta son contentement avec des « oh ! » et des « ah ! » d'admiration. Puis la vague reflua, et l'on vit que plus rien ne restait du tourbillon de pierres. Toutes étaient parties, portées par l'eau, pour un long périple d'oubli jusqu'à la mer.

Quant à nous, le départ était proche. Je dis au revoir à mon cerisier favori, à quelques animaux avec qui j'avais passé de si bons moments à jouer. La plupart des autres membres de la communauté firent de même. Sur un signal invisible, une immense clameur s'éleva pour signifier que le moment était venu. Nous nous mimant donc en route, sans nous presser. Quelques animaux nous accompagnèrent. Certains même décidèrent de faire tout le chemin avec nous pour venir s'installer ici. Je me souviens d'un couple de faucons qui ne cessait de voler autour de nous.

À l'orée de la grande forêt de chênes, notre groupe se scinda. Quelques uns avaient choisi de partir vers d'autres cocréastères, et deux ou trois même de mener une vie itinérante.

Au sortir de la forêt, des personnes venant d'autres cocréastères se joignirent à nous. Cela va de soi, nous avons communiqué à tous par l'esprit nos intentions.

Elle était dans ce groupe. Je l'ai vue venir de loin, avec ses cheveux d'or longs et fins, semblable à la petite fille que j'avais vu dans un rêve... Elle devait avoir dix ou douze ans... »

Grand-Père ferma les yeux. Il n'était plus là. Il venait de rejoindre sa bien-aimée de l'autre côté du miroir.

Les uns après les autres, les gens rassemblés autour de lui s'avancèrent pour déposer un baiser sur son front. Un tout jeune enfant, encore bien petit, pour faire comme les autres, s'enhardit à grimper sur ses genoux. Il n'eut pas le temps d'atteindre son front que le corps vide de Grand-Père s'affala. On vit qu'il tenait dans la main une pierre grosse comme un œuf. Elle semblait n'avoir rien d'extraordinaire.

Pourtant, lorsque l'enfant la prit et la choqua contre une autre, un son si joli en sortit que tout le monde en fut ravi. L'aigle s'envola pour indiquer la route...

Epilogue

Parvenu au terme de cet ouvrage, vous comprenez sans doute pourquoi les quelques éditeurs de ma connaissance à qui je l'ai proposé se sont montrés plutôt embarrassés. C'est vrai qu'il ne rentre pas dans les cases habituelles. C'est vrai aussi qu'en ces temps où l'on est 'scotché' sur le présent, submergé d'informations sur la crise, l'insécurité et autres apocalypses en tous genres, aborder un sujet pareil, le futur, sous un angle pareil, l'optimisme et la confiance en l'*homme*, est signe de grande *Folie* ! J'assume ! Et comme je suis sûr que quantité d'autres personnes nourrissent semblable Rêve, j'ai décidé de passer outre les craintes, les tergiversations et les incompréhensions de certains pour lancer ce livre dans la nature et le laisser trouver ses lecteurs.

Alors, si cet ouvrage vous a plu, faites en sorte de le faire connaître pour qu'il parvienne à toucher tous les publics. Faites en sorte que des chercheurs indépendants aient les moyens d'exister et de faire entendre leur voix. Merci.

Après presque deux années entièrement passées à écrire ce livre, voici qu'approche le moment de mettre le point final. Je me sens soudain vide. Sensation familière que j'ai éprouvée à la fin de chacun de mes ouvrages importants. Mais cette familiarité ne la rend pas moins pénible ! Alors j'espère, maintenant que l'œuvre est sortie de moi et qu'elle vit sa vie, que de nouvelles opportunités vont se présenter qui vont me conduire, avec d'autres fils et filles du Ciel et de la Terre, à commencer à incarner le Rêve...

Maisons-Alfort, octobre 2001,

Vahé

Du même auteur

Le renseignement stratégique au service de votre entreprise, avec Charles Hunt, éditions First, 1990

Nos pensées créent le monde, avec Martine Castello, Laffont 1994, réédité en 2003 par JMG éditions

Dans la lumière d'un cristal, avec Luce Grimaud et Martine Castello, Laffont 1995, réédité en 2003 par JMG éditions

Le Jeu de la Création, éditions les 3 Monts, 1997

L'esprit dans la matière, Georg, Genève, 1998

Cybermondes, où tu nous mènes Grand Frère, avec Emile Noël, Georg, Genève, 2000

Quelle langue parlaient nos ancêtres préhistoriques, interview de Marcel Locquin, Albin Michel, 2002

Les grandes civilisations, Occident, Islam, Chine, Inde, Georg, Genève, 2003

Musiques de notes, musiques de sons, 2004, essai à télécharger sur le site de l'auteur

Le grand roman des bactéries, avec Martine Castello, Albin Michel, 2005

L'homme disparaîtra, et après... roman à télécharger sur le site de l'auteur

Une nouvelle architecture pour un nouvel art d'habiter, à consulter sur le site de l'auteur

Également un grand nombre d'articles rédigés pour diverses revues, des poèmes et des musiques disponibles sur le site de l'auteur :

<http://co-creation.net>